

Animalité et performatif: un bestiaire québécois
La parole et le discours politiques

Charles Deslandes

Thèse soumise dans le cadre des exigences du programme de
Doctorat en science politique

École d'études politiques
Faculté des Sciences Sociales
Université d'Ottawa

© Charles Deslandes, Ottawa, Canada, 2019

REMERCIEMENTS

Jamais je ne me serais rendu jusqu'ici, finalement, sans les présences, l'aide, la générosité, la patience et l'ouverture de mes amis, proches, parents et collègues que j'ai eu la chance de côtoyer durant ce long parcours de recherche et d'écriture qu'on appelle une thèse. Merci à vous tous dont la présence se fait sentir, de près ou de loin, par les mots de ce texte. À Dalie qui a toujours cru en moi et qui a toujours su m'encourager, du début à la fin. Aux amis gripaliens avec qui, à force de temps et de partage, je me suis fait une tête chercheuse. Aux nombreux amis et amies. À mes parents, mes sœurs et leurs marmailles auprès de qui j'ai trouvé réconfort en tout temps. Merci aussi à Jéré, Nico et Phil pour leur amitié. À celles avec qui je partage mon quotidien, Thaïs, Nellie et ma chère Annick, qui plus que personne m'a suivi et soutenu jusqu'à la fin, merci!

LISTES DES FIGURES

Figure	Page
X.1. Isabelle Longnus et des moutons au Centre-Ville de Montréal. « Êtes-vous un mouton? », <i>Le Devoir</i> (Montréal), 7 novembre 2013, p. A1.	1
2.1. Le « loup commun de la Nouvelle-France ». Charles Bécard, <i>Codex du Nord Américain. Québec 1701. Les raretés des Indes: codex canadiensis</i> , Média-Teq et Parti-Pris, 1981, figure n° 157.	60
2.2. Le loup déguisé en mère-grand et le petit Chaperon rouge. Gustave Doré, « Le Chaperon rouge fut bien étonné de voir comment sa grand'mère était faite en son déshabillé », <i>Expositions. Les galeries virtuelles de la Bibliothèque nationale de France</i> , [En ligne] http://expositions.bnf.fr/orsay-gustavedore/grand/dor_224.htm [Site consulté le 3 juin 2016].	68
2.3. Le dernier petit cochon, devant son feu et la cuillère à la patte, jette un regard intéressé au loup qui, revanchard, l'observe par la fenêtre. BROOKE, Leslie L., <i>Les trois petits cochons</i> , Paris, Circonflexe, 1992 [1950], 31 p.	74
2.4. <i>La délivrance</i> . Illustration à la page 51 du livre d'Honoré Beaugrand, <i>La Chasse-galerie. Légendes canadiennes</i> , Montréal, 1900.	81
2.5. Le logo de <i>La Meute</i> . https://www.lameute-officiel.org/	94
2.6. Une affiche produite par le <i>Comité Printemps 2015</i> .	97
3.1. Les lits superposés d'un dortoir du <i>Hollywood Beach Hostel</i> .	116
3.2. La cour intérieure du <i>Bea Sea</i> et ses occupants. À gauche, <i>Céline</i> discute avec une voisine.	124

3.3.	Carte routière – de <i>Fort Lauderdale</i> à <i>Hollywood</i> en passant par le <i>Frenchie's</i> .	133
3.4.	Le <i>TVA Nouvelles</i> et quelques <i>Snowbirds</i> bien installés.	139
3.5.	Vue de l'intérieur du <i>Frenchie's</i> .	140
3.6.	<i>Sony</i> et <i>Alexis</i> aux aguets sur une plage de <i>Fort Lauderdale</i> .	149
4.1.	À quelques pas de chez-moi, un écriteau diffuse la décision souveraine	153
5.1.	Nellie m'observe au seuil de la porte et surveille le moindre de mes gestes.	252
5.2.	« On va-tu dehors? » Nellie répond en étirant ses pattes avant.	252
5.3.	Nellie s'avance et me touche avec son museau.	253
5.4.	Nellie suit une piste.	255
5.5.	Nellie fait demi-tour.	256
5.6.	Nellie s'arrête et renifle des feuilles mortes.	256
5.7.	Nellie repère la carcasse d'un écureuil.	258
5.8.	Sur une clôture de ruelle, un chat réfugié.	263
5.9.	Protégé par une barrière, un chien nous accueille en montrant ses crocs.	265
5.10.	Retrouvailles amicales entre Nellie et husky.	266
5.11.	Arrivée au parc, Nellie prend un bain de gazon.	268
5.12.	La traque d'un écureuil par Nellie, accompagnée de son compagnon humain.	270

RÉSUMÉ

Dans cette thèse de doctorat, j'interroge les effets politiques produits par des fables contemporaines québécoises. Chaque fable est analysée en fonction d'une problématique qui i) interroge les effets performatifs produits par des usages singuliers du langage ii) tout en rapportant cette interrogation à la relation étroite entre des définitions de l'« être humain » qui engagent le thème de l'animalité et des manières d'imaginer le pouvoir politique.

Selon l'hypothèse qui guide cette recherche, la production de fables zooanthropologiques serait située à la jonction du langage et du pouvoir et constamment soumise à l'oscillation entre le discours et la parole politiques. La démonstration se concentre sur les effets de fable qui actualisent ou conjurent la souveraineté.

- i) Si les mécanismes discursifs de l'affirmation de la plus grande force, la provocation de la parole, la revendication de la certitude décisionnelle, la mobilisation de la menace et de l'instauration de rapports antagonistes ont pour effet d'actualiser la fable de la souveraineté;
- ii) il arrive qu'une parole située, ponctuelle et précaire se risque à produire un savoir approximatif en parlant des animaux et, l'instant de son énonciation, qu'elle ait pour effet de conjurer la fable de la souveraineté.

Au chapitre premier, je problématiser la littérature en la rapportant à la relation entre l'animalité (conjonction zoo-anthropologique) et le performatif (conjonction langage et pouvoir). À partir des textes clés de Jacques Derrida, Gilles Deleuze et Félix Guattari, Élisabeth De Fontenay et de Giorgio Agamben, je formule les principaux concepts opérationnalisés – le discours, la parole, la différence zooanthropologique, le hasard, la décision souveraine, la prothétique, l'archive du langage et la fable de la souveraineté.

Le deuxième chapitre propose une analyse du discours (André Corten, Dominique Maingueneau) qui démontre comment le simulacre narratif du loup a pour effet d'actualiser la fable de la souveraineté à partir d'un *corpus* regroupant des contes (*Le Petit Chaperon Rouge*, *Les trois petits cochons* et le *Loup-garou* d'Honoré Beaugrand), des affabulations politiques contemporaines (le loup solitaire, les loups du groupe nationaliste identitaire *La Meute*, et les loups de la grève étudiante de 2015). Quelques fables sont aussi utilisées pour exposer les effets de la parole (Dalie Giroux, Pierre Perrault, André Corten) à partir du récit autoethnographique (Albert Piette) d'un cauchemar et du film *La bête lumineuse* (Pierre Perrault).

Dans le troisième chapitre, je raconte un séjour de recherche visant à documenter les pratiques d'occupation de l'espace, de séquençage du temps et de mise en scène du corps des *Snowbirds* qui fuient l'hiver québécois pour se réfugier en Floride. La description autoethnographique des données de terrain rend compte de l'oscillation entre le discours et la parole politiques qui affecte la position du chercheur. Tout en démontrant comment la fable de la souveraineté se manifeste loin de la vallée du Saint-Laurent, j'essaie de décentrer et de déhiérarchiser la production de savoir en assimilant la parole des *Snowbirds* croisés par hasard.

Le quatrième chapitre expose les effets de la décision souveraine qui se diffuse dès la tenue du discours de la plus grande force. Une analyse du discours de l'événement « pitbull » menée à partir de nombreux documents (articles de journaux et commentaires de lecteurs, reportages, vidéos, expressions populaires et données de terrain) montre comment l'archive d'une langue politique peut avoir pour effet de prescrire la réception de l'événement et de régler la prolifération langagière. La démarche autoethnographique de la recherche permet, par ailleurs, de montrer comment la parole s'énonce malgré tout, par la bouche d'un parolier croisé par hasard, ou par celle du chercheur lui-même.

Le dernier chapitre met en scène la parole autoethnographique du chercheur en compagnie de Nellie, la chienne que je côtoie au quotidien. En montrant que le langage, même en parlant d'une chienne, demeure affabulé, j'approfondis la réflexion épistémologique sur le décentrement du chercheur qui s'opère, cette fois-ci, autant par l'assimilation de la parole étrangère qui s'énonce, à tout hasard, en présence de Nellie que par l'intégration du non-humain dans la production de savoir. Il en découle une problématisation du langage menée sur trois axes: la parole et le discours, la singularité idiomatique que Nellie et moi avons en partage, et la sémiographie qui regroupe la multiplicité des archives des vivants.

Si chaque chapitre s'est construit en suivant les manifestations hasardeuses de l'animalité, lesquelles, par leur surgissement se sont imposées comme objet d'analyse, leur capture par le chercheur permet de montrer comment la différence zooanthropologique s'instaure et se met à circuler dès la tenue d'un discours ou dès l'énoncé d'une parole. En décentrement du mieux que je l'ai pu les savoirs produits dans cette thèse, j'ai voulu conjurer la fable de la souveraineté qui s'actualise dès que quiconque revendique la capacité de décider en toute certitude pour les animaux et, aussi, pour les humains.

Mots-clés: animalité, performatif, discours et parole politiques, langage, pouvoir, décision souveraine, prothétique et fable de la souveraineté.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
LISTE DES FIGURES	iii
RÉSUMÉ	v
TABLE DES MATIÈRES	vii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1	19
Animalité et performatif. Une problématisation du langage et du pouvoir	
1.1. L'archive de la différence zooanthropologique (De Fontenay)	19
1.2. Une sémiographie des vivants et les forces épistémologiques du langage (Deleuze et Guattari)	22
1.3. Les pratiques langagières et l'expansion du langage	33
1.4. La machine anthropologique: décision et souveraineté (Agamben)	41
1.5. Conjurier la scission ou comment habiter le langage?	46
1.6. La prothétatique ou l'affabulation du politique (Derrida)	50
1.7. La souveraineté comme autoposition d'énonciation	53
CHAPITRE 2	60
Le loup, le souverain et le parolier	
2.1. La fable de la souveraineté et quelques simulacres zooanthropologiques	61
2.2. Derrière de grandes dents, une voix pourtant si douce...	67

2.3. Ma maison, ce piège à loup	70
2.4. La peur sécularisée du loup-garou	76
2.5. Le loup solitaire et le souverain	84
2.6. Quand le loup habite la bergerie	92
2.6.1. Un loup qui fait le doux...	93
2.6.2. Un sourire à grandes dents	97
2.7. Qui va à la chasse perd sa place	100
 CHAPITRE 3	 105
Savoir-faire-savoir au pays des <i>Snowbirds</i>	
3.1. La parole autoethnographique et le savoir décentré	105
3.2. La bête chercheuse aux aguets	115
3.3. Savoir-faire de <i>Snowbirds</i>	121
3.4. À la recherche de <i>Jean Tremblay</i> , qui sait?	135
3.5. <i>Fort Lauderdale</i> : comment incarner le <i>Snowbird</i> ?	146
 CHAPITRE 4	 153
« Pitbull, pitbull, pitbull... » et autres « bêtes féroces »	
4.1. La menace et la souveraineté diffuses	153
4.2. Le savoir décentré et l'événement	159
4.3. La parole située et la hantise discursive	165
4.4. Le corps langagier de l'événement « pitbull »	168
4.5. La fable du « pitbull » et l'instauration d'une langue politique	178
4.6. Actualisation et incarnation de la fable de la souveraineté	203
4.7. Conclusion: le souverain en exercice	227

CHAPITRE 5	
Parole hasardeuse, singularité idiomatique et sémiographie	232
5.1. Décembre 2017 – Quelque part dans une ruelle montréalaise	232
5.2. Été 2018 – Prélude à la marche	241
5.3. Errances méthodologiques	247
5.4. Été 2018 – Marches urbaines	251
5.5. La parole étrangère	259
5.6. Des rencontres hasardeuses	263
5.7. Fin de la marche et retour chez-soi	270
CONCLUSION	273
BIBLIOGRAPHIE	293

INTRODUCTION

Animalité et performatif. Une problématisation du langage et du pouvoir



Figure X.1. Isabelle Longnus et des moutons au Centre-Ville de Montréal le 7 novembre 2013.

« Êtes-vous un mouton? » demandait *Le Devoir* à la une de son édition du 7 novembre 2013, en référence à l'installation d'Isabelle Longnus au centre-ville de Montréal¹. Sur la photo d'accompagnement, on aperçoit l'artiste de Vancouver et quelques bêtes en arrière-plan, regroupées. La légende précise le but de la performance:

Un appel à sortir du rang². « *Ils ont peur. Ils se regroupent* », disait mercredi un passant en pointant les moutons captifs de l'installation de l'artiste Isabelle Longnus, dans la forêt bétonnée du square Philips, au centre-ville de Montréal. Rebelle, femme et mère, l'auteure-compositrice-interprète de Vancouver profitait de son passage au Coup de cœur francophone — ainsi que du lendemain de veille électoral et des échos de la Charte des valeurs — pour questionner les citoyens. « *Pendant longtemps, j'ai fait du graffiti et des chansons engagées de façon anonyme. Là, je retourne dans la rue et je dis avec mon nom que j'en ai marre des conneries!* » Elle invitait les passants à faire de même, en leur tendant des crayons à graffiti pour écrire sur ses affiches. Avez-vous le courage d'affirmer vos convictions, ou vous rangez-vous avec le troupeau?

C'est par un heureux hasard que la fable de Longnus s'est trouvée piégée par le discours que je tiens. Quelques jours avant le dépôt d'une demande de financement au *Conseil de recherches en sciences humaines du Canada*, le journal *Le Devoir* loge en Une la performance d'une artiste qui démontre à elle seule toute la pertinence d'une recherche interrogeant la relation entre l'animalité et le performatif. Longnus m'aura porté chance plusieurs fois, et, pour une dernière fois, je la convoque et la rends captive, encore, du discours d'un chercheur en sciences sociales. Un autre discours m'aura, en toute vraisemblance, toujours précédé dans ce jeu de capture et d'assimilation langagière qui

¹ Le Devoir, « Êtes-vous un mouton? », *Le Devoir* (Montréal), 7 novembre 2013, p. A1.

² C'est *Le Devoir* qui souligne.

surexpose l'immense toile de l'interdiscours³. Le discours du *Devoir*, plus opportuniste ou plus rusé, aura suppléé et reproduit la visée perlocutoire⁴ de la fable de Longnus et l'aura mise en circulation jusqu'à ce que, un peu par hasard, je croise leurs traces discursives. Le dispositif qui se matérialise par la mise en scène de la fable de Longnus vise à provoquer la prise de parole, à faire-parler ou, encore, toujours selon le discours qui aura précédé le mien, à faire acte de courage en affirmant ses propres convictions politiques. Toute l'importance politique de la parole est soulignée par la mise en scène discursive de Longnus et reproduite par le discours du *Devoir*, qui l'accentue et la met encore plus en évidence par l'utilisation de caractères gras. La spontanéité de cette parole qu'on souhaite susciter chez ceux et celles qui, par hasard, passaient par là, dans cette « forêt bétonnée » du centre-ville de Montréal, aurait ainsi pour condition un discours qui la commande et lui demande de se manifester. La parole paraissant même vulnérable face au discours de Longnus dont la performance lui a déjà aménagé une place et l'a donc déjà incorporée; ou face au discours du *Devoir* qui répète et refait le même tour à cette parole souhaitée, mais menacée par le discours qui la convoque; et aussi face au discours que je tiens et qui persiste à montrer que ses manifestations auront toujours pour condition un arsenal discursif. Longnus va encore plus loin que cette tragédie qui attend toute prise de parole en dénonçant – ce que refait, encore une fois, *Le Devoir* en « appelant à sortir du rang » et ce que ma parole hasardeuse ne

³ Dominique Maingueneau, *L'analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette, 1997, 268 p.

⁴ John Langshaw Austin, *How to Do Things With Words*, Cambridge, Harvard University Press, 1975, 192 p.

cessera de faire chaque fois qu'elle s'énoncera dans ce qui suit – un imaginaire du pouvoir souverain qui, fort d'une majorité dont on dit qu'elle serait silencieuse, appelle à donner sa voix aux urnes électorales. La parole serait capable d'influencer les autorités politiques, enseigne le dispositif de l'artiste. En prenant la parole, il serait possible de s'affranchir du « troupeau » humain qui, à la manière des moutons captifs de Longnus, demeure silencieux.

Où s'arrête l'imposante archive de l'interdiscours? L'exemple de Longnus démontre l'actualité de l'animalité et des effets de langage qui en découlent tout en témoignant de la redondance et de la circulation de thématiques constitutives de la littérature sur le politique. La performance de Longnus semble puiser les principaux thèmes qu'elle met en scène dans l'immense *corpus* de la théorie du politique: l'importance de la prise de parole, les effets du langage sur le pouvoir politique, le langage comme proposition anthropologique, etc. Le discours qu'elle matérialise se fait l'écho d'une littérature regroupant autant les philosophies classique, moderne que contemporaine. Qu'on pense, par exemple, à Aristote qui propose sa thèse anthropologique de l'« animal politique » au moment d'évaluer différents régimes politiques⁵. Ou, des siècles plus tard, à Thomas Hobbes qui affirme la nécessité du pouvoir souverain en la fondant sur la proposition philosophique de l'« homme » à l'état de nature – origine affabulée de l'humanité civilisée où on suppose qu'ont prévalu la guerre de tous contre tous et le

⁵ Aristote, *Les politiques*, Paris, Flammarion, coll. Garnier Flammarion, 1990, 576 p.

désir de conserver sa vie. La proposition anthropologique négative de « l'homme » à l'état de nature vient comme par magie justifier la domination du *Léviathan* sur ses sujets politiques. Le souverain est alors représenté comme un pouvoir capable d'assurer la protection des vies qu'il incorpore⁶. Ou, encore, qu'on pense à Jean-Jacques Rousseau qui renverse l'axiologie hobbesienne: c'est l'état civilisé qui est un état de guerre permanent. L'« homme » est « bon par nature », et seul un pouvoir fondé sur la souveraineté de la volonté générale lui convient⁷. Plus près de nous, Carl Schmitt interprétait déjà la relation étroite entre des propositions anthropologiques et des imaginaires du pouvoir politique, mais en l'assimilant à son concept de « théologie politique » et à la nécessité du pouvoir souverain⁸. Pour faire l'analyse de cette « articulation narrative »⁹, il m'a semblé opportun d'interroger la production de fables politiques. Ces dernières se composent d'une multiplicité de variations relationnelles entre des humains et des animaux et produisent des effets performatifs en fonction de manières d'imaginer le pouvoir politique. De ce point de vue, les moutons de Longnus sont manifestes des effets de pouvoir entre humains (et aussi aux dépens des non-humains) qui sont générés par la mobilisation de matériau zooanthropologique. Les effets produits par les fables du sujet libre de ses choix, du souverain capable de

⁶ Thomas Hobbes, *Léviathan. Matière, forme et puissance de l'État chrétien et civil*, Paris, Gallimard, 2000, 1027 p.

⁷ Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, Paris, Éditions du Seuil, 1977, 45 p.; *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Flammarion, 2012, 76 p.

⁸ Carl Schmitt, *Théologie politique*, Paris, Gallimard, 1988, 182 p.

⁹ Charles Deslandes, « Le vivant entre en scène: critique de la souveraineté et politique de l'émancipation dans la (bio)politique de Giorgio Agamben », dans Charles Deslandes et Catherine Huart (coord.), *Traces et effets politiques du printemps 2012*. Cahiers des imaginaires, vol. 8, n°11, mars 2015, pp. 81-104.

trancher l'indécidable, de la menace étrangère ou, encore, de l'homogénéité valorisée d'un « peuple » ou d'une « nation » sont liés à ce qu'on raconte du pouvoir, de son exercice, de sa distribution et de ses manifestations. En me situant un peu comme Longnus dans le large *corpus* du discours philosophique et politique, j'ai voulu mener une problématisation qui interroge dans un même mouvement l'animalité (conjonction zoo-anthropologique) et le performatif (conjonction langage et pouvoir) à partir des travaux de Jacques Derrida¹⁰, Giorgio Agamben¹¹, Gilles Deleuze et Félix Guattari¹² et d'Élisabeth De Fontenay¹³, et d'une littérature sur la parole politique¹⁴.

La capture discursive de la performance de Longnus surexpose une hypothèse sur le hasard qui n'a pourtant jamais cessé de resurgir pour venir hanter mes recherches. Cette hypothèse est suffisamment préoccupante pour m'obliger à en parler au risque de

¹⁰ Jacques Derrida, *Séminaire: La bête et le souverain II (2003-2004)*, Paris, Galilée, 2010, 424 p.; *Séminaire: La bête et le souverain I (2001-2002)*, Paris, Galilée, 2008, 480 p.

¹¹ Giorgio Agamben, *L'ouvert. De l'homme et de l'animal*, Paris, Éditions Rivages, 2002, 145 p.; *Moyens sans fins. Notes sur la politique*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2002, 153 p.; *Homo Sacer. I. Le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, 213 p.

¹² Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 2007, 648 p.

¹³ Élisabeth De Fontenay, *Le Silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998, 784 p.

¹⁴ Dalie Giroux, « L'espace, le temps et l'émancipation. Essai sur la parole », *Revue canadienne de science politique*, vol. 41, n°3, septembre 2008, pp. 549-567; « Le territoire de l'âme, l'écriture, la matière. Politique de la parole de Pierre Perrault », *Globe: revue internationale d'études québécoises*, vol. 15, n° 1-2, 2012, p. 265-285.
Pierre Perrault, *De la parole aux actes*, Montréal, l'Hexagon, coll. Essais, 1985, 431 p.; *Cinéaste de la parole. Entretiens avec Paul Warren*, Montréal, l'Hexagon, coll. Essais, 1996, 342 p.
André Corten, « La souveraineté instantanée » dans Jade Bourdages et Charles Deslandes (coord.), *Critiques de la souveraineté. Interpellation plébéienne, récit et violence*. Cahiers des imaginaires, vol. 8, n°12, mars 2015, pp. 31-51; André Corten, Catherine Huart et Ricardo Peñafiel, *L'interpellation plébéienne en Amérique latine: violence, actions directes et virage à gauche*, Paris, Karthala/Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, 326 p.

m'égarer, de faire fausse route ou d'être incompréhensible. La parole hasardeuse que j'énonce risque toujours de devenir le discours d'une thèse là où, pourtant, toute affirmation de savoir paraît hypothétique et fragilisée par l'absence de certitudes. Le point d'amorce de cette hypothèse se nomme donc hasard. Par un heureux hasard, si cela se peut, la fable de Longnus a croisé mon regard pourtant aux aguets. Presque tous les jours depuis maintenant cinq ans, je commence mes journées de travail en effectuant une revue des principaux médias québécois à la recherche de manifestation d'animalité¹⁵. Ce n'est, donc, peut-être pas un hasard si mon regard s'est posé sur le cas de Longnus. Mais il aura fallu un concours de circonstances improbable pour qu'un autre discours, celui du *Devoir*, ne s'approprie sa performance et lui aménage une place en Une à quelques jours seulement du dépôt d'une demande de financement. Le hasard se manifeste alors comme le *kairos*, le petit dieu ailé de l'opportunité dont il faut savoir se saisir¹⁶. Un dieu difficile à capturer parce que « petit » en plus d'être « ailé », comme une bête fabuleuse ou un oiseau. À l'humain seul reviendrait le loisir de le capturer et de s'approprier l'occasion qui, à tout hasard, lui est ainsi apparu. Le *kairos* n'est pas seulement une métaphore de plus qui expose l'affabulation du politique¹⁷. Ce qu'il met en scène, c'est la puissance du hasard. Une puissance si massive qu'en certaines

¹⁵ Cette couverture médiatique inclut les pages web en accès libre des journaux *Le Devoir*, *La Presse*, *Le Journal de Montréal* et les sites Internet des médias télévisuels de *Radio-Canada* et de *TVA Nouvelles*.

¹⁶ Louis Marin, *Le récit est un piège*, Paris, Éditions de Minuit, 1978, p. 38.

¹⁷ Jacques Derrida, *Séminaire: La bête et le souverain I (2001-2002)*, *op. cit.*

circonstances elle aurait pour effet d'invalider la prétention subjective à la souveraineté. Le chercheur n'a parfois pour seul mérite que d'avoir été aux aguets.

L'étrangeté de cette hypothèse sur le hasard met en scène la puissance dont il est la trace (et non le signe)¹⁸. Les manifestations du hasard seraient chaque fois singulières. Par hasard, un matin, je découvre l'artiste Longnus et son installation à la Une d'un journal. Les conditions du hasard de cette découverte sont mes recherches sur l'animalité et le performatif et un dispositif méthodologique de collecte de matériau d'analyse. La manifestation du hasard aurait pour condition l'archive d'une position d'énonciation que j'occupe. Je suppose que les autres lecteurs du *Devoir* n'ont probablement pas fait cette expérience hasardeuse de la découverte de Longnus. Les manifestations du *kairos*, même s'il met en scène une expérience du hasard que je suppose accessible à tous, seraient chaque fois singulières. La métaphore du petit dieu ailé réfère à une puissance éphémère, mais décisive pour qui réussit à s'en saisir. Aux apparitions uniques du *kairos* répondent plusieurs possibilités d'appropriation. Savoir s'incorporer le hasard devient alors un enjeu politique déterminant¹⁹. Ces deux manifestations singulières du hasard – celle de ma découverte quasi-improbable de la performance de Longnus et celle de l'apparition éphémère de la figure du *kairos* – se rapportent à un concept anthropologisé du langage. Plus précisément, ces manifestations ont pour condition la dimension archivistique du langage humain. C'est

¹⁸ Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, 2006, 445 p.

¹⁹ Niccolò Machiavel, *Le Prince*, Paris, Gallimard, 2007, 480 p.

en parlant depuis une position d'énonciation générée par l'archive d'une problématique de recherche sur l'animalité et le performatif que j'ai faite l'expérience hasardeuse des installations de Longnus. Comme une bête à la recherche de nourriture, le chercheur que j'incarne se meut vers des aliments langagiers. Le hasard, en poursuivant la métaphore, désignerait l'imprévisibilité de l'apparition de nourriture dans les pages du *Devoir* pour une bête de somme animée par une problématique de recherche et un *corpus* de matériaux d'analyse. Le chercheur, même aux aguets, ne décide pas de ce qui surgit sous ses yeux et se manifeste par hasard.

Le langage anthropologique se composerait d'une multiplicité de registres discursifs hétérogènes constitutifs des archives d'où on prend la parole et où on tient discours²⁰. L'exemple du *kairos* est symptomatique non seulement de la dimension archivistique du langage humain, mais des usages qui ne cessent de faire proliférer les archives et d'étendre le langage. Il exemplifie le pullulement des archives langagières qui composent nos prises de parole et circulent de discours en discours. Hérité de la Grèce Antique, le petit dieu ailé s'est déplacé de capture en capture tout au long de l'histoire des idées politiques occidentales jusqu'ici dans l'aménagement discursif que je lui réserve. D'archive en archive, voilà un petit dieu qui a resurgi d'un passé originaire pour être convoqué à nouveau dans ces pages lues ici et maintenant. Mais tout en surexposant le mouvement expansif du langage qui, d'archive en archive se disperse,

²⁰ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*, op. cit.

l'exemple du *kairos* indique la délimitation de ce concept du langage humain. La possibilité même du hasard que figure le « petit dieu ailé » se manifeste à l'extérieur de ce lieu qu'est le langage et paraît, ainsi, toujours l'excéder même si ce dernier en est la condition. Si l'humain se présente comme celui à qui revient le privilège de faire la chasse aux opportunités, la figuration du *kairos* – hybride anthropo-zoo-théo-logique – réfère à ce qui s'échappe de son emprise langagière. Le hasard vacillerait ainsi constamment sur la frontière dense du langage délimité et instauré comme proposition anthropologique. L'expérience du *kairos* fait signe vers la démarcation du langage humain. L'opportunité offerte par hasard ne pourrait se manifester qu'à la condition qu'une langue politique recomposable lui serve de support²¹. Le hasard serait donc toujours situé et lié à la singularité d'une langue politique d'où il surgit, mais que, pourtant, il excède. Sur la scène du politique²², le hasard se manifesterait toujours sous l'emprise de quelques forces cherchant à s'en emparer. Il prendrait alors la forme de l'événement, heureux ou malheureux, dont il faut parler pour en régler le sens.

Par où commence l'archive du langage si ce n'est d'abord par la différence zooanthropologique qui ne cesse de s'actualiser dès que l'humain se met à parler? Dès qu'on parle s'instaure et se met à circuler la différence zooanthropologique. À la

²¹ Jean-Pierre Faye, *Langages totalitaires: critique de la raison narrative, critique de l'économie narrative*, Paris, Éditions Hermann, 2003, 771 p.; *Introduction aux langages totalitaires. Théorie et transformations du récit*, Paris, Éditions Hermann, coll. Savoir: Cultures, 2003, 162 p.

²² André Corten, « Discours et représentation du politique » (Discurso e Representação do Político), dans Indursk, F. et Leondro Ferreira, M. C. (dirs.), *O multiplio territorio da analise do Discurso*, Porto Alegre, Efitora Sagra Luzzatto, 1999, pp. 37-52.

moindre parole, même silencieuse, s'actualise et circule le principe d'une archive originaire – celui de la différence zooanthropologique. Ce qui la rend originaire, ce n'est pas, suivant une philosophie de l'histoire, l'idée qu'elle se situerait dans un passé inaccessible ou lointain. Au contraire, elle est toujours présente. Actuelle. Une scène originaire se joue dès l'énoncé d'une parole et se met à circuler et à (re)produire la réalité d'une différenciation. L'origine, pour le dire autrement, n'est pas répétée depuis des temps immémoriaux, mais depuis une bouche qui se met à parler et qui, en parlant, reproduit et crée dans un même mouvement le monde d'où elle parle et dont elle parle. La différence zooanthropologique est originaire: elle est le lieu d'où s'énoncent chaque discours et chaque parole, aujourd'hui comme avant. Elle est le lieu abstrait des scissions et des hiérarchisations qui toujours se matérialisent *dans* et *par* le langage. Je parle depuis l'archive du langage. Mais le langage est aussi le moyen du discours que je tiens ou de la parole que j'énonce. La différence zooanthropologique fait savoir que le langage est le « propre de l'homme ». L'histoire est ancienne, pourrait-on dire. Aristote affirmait, par exemple, que l'humain partage avec les animaux la « voix sensible », mais s'en distingue parce que lui seul possède le langage générant les notions de juste, d'injuste, de bien, de mal²³. À tout hasard et en suivant Aristote, ne faudrait-il pas interroger l'exceptionnalisme langagier des humains et la différence zooanthropologique en les liant à ce qu'ont en partage les vivants?

²³ Aristote, *Les politiques*, *op. cit.*, p. 92.

La parole que j'énonce (qui est toujours sur le point de se métamorphoser en discours) s'inscrit dans le prolongement des thèses qui font du langage une proposition anthropologique, mais cherche sans relâche à s'éviter la lourdeur des morales massives qui affirment haut et fort (ou font en sorte qu'on s'exprime ainsi) la supériorité humaine sur tout autre vivant indépendamment des capacités langagières mises en jeu. Si la différenciation fondée sur le langage anthropologisé paraît indépassable et irréductible, les effets de hiérarchisation qu'elle génère et qui ont des conséquences désastreuses sur l'ensemble des vivants pourraient être conjurés. L'usage de la performativité du langage peut s'imposer comme un privilège anthropologique, mais rien ne nous oblige cependant à affliger les vivants non-humains d'un « manque » ou d'un « défaut » de langage. Ce concept anthropologisé du langage, ce n'est sans doute pas un hasard si seul l'humain en revendique le privilège. Et plutôt que de s'en servir pour souligner ce qui s'appellerait la « pauvreté en monde » des animaux²⁴, il faudrait peut-être renverser non pas la proposition sur les différences irréductibles entre les vivants, mais les rapports hiérarchisés qui en sont déduits. C'est ce que fait Jean-Christophe Bailly²⁵ en soutenant que la privation du langage anthropologique ne signifie pas que les non-humains sont incapables de faire l'expérience du monde où ils vivent, mais que, justement, cette privation est la condition d'une expérience du monde inaccessible à

²⁴ Martin Heidegger, *Les concepts fondamentaux de la métaphysique: monde, finitude, solitude*, Paris, Gallimard, 1992, 548 p.

²⁵ Jean-Christophe, Bailly, *Le parti pris des animaux*, Paris, Christian Bourgois, coll. Essais, 2013, 133 p.; *Le Versant animal*, Paris, Bayard, 2007, 148 p.

l'humain. Le langage humain paraît bien pauvre et démuné lorsqu'on s'essaie de parler à la place des animaux et des autres vivants côtoyés au quotidien.

En cherchant à provoquer des prises de parole hasardeuse, le dispositif de Longnus se présente comme un immense piège discursif, mais en ayant au moins pour effet de souligner toute l'importance de la parole, qui n'a ni le privilège ni le statut du discours politique. Toute l'efficacité de la fable de Longnus, c'est-à-dire autant sa mise en circulation d'archive en archive, du discours du *Devoir* à ma parole risquée, que sa visée perlocutoire (faire-parler), reposerait sur l'actualisation de la différence zooanthropologique. D'où parle Longnus si ce n'est, encore une fois, depuis la différence zooanthropologique que matérialise sa performance? Ne rappelle-t-elle pas, à sa manière, que le langage est le propre de l'humain et qu'il est le critère le distinguant de tout autre vivant? En gardant le silence, en ne prenant pas la parole, ne suggère-t-elle pas, qu'on agirait alors comme des bêtes, comme des moutons? Et, encore, ce n'est peut-être pas une surprise si le discours de Longnus a recours à une figure affabulée du mouton en cherchant à convaincre, à persuader, à faire-croire quiconque passant par là, par hasard, de l'importance de la prise de parole. Pauvres moutons obligés de porter la charge de la différence zooanthropologique et de mettre en scène les conséquences politiques du silence des humains. Ils n'ont jamais rien demandé et ne demanderont jamais rien. L'appel à « sortir du rang » se fait l'écho assourdissant d'un silence grégaire: celui d'un troupeau d'humains dont la parole ne s'énonce pas et qui rappelle le mutisme animalier. Par la provocation, Longnus convoque une parole qui ne se dit

pas ou qui ne s'est pas encore dite. Elle interpelle une parole retenue ou, encore, une parole étouffée. Une parole dont on souhaite la manifestation surtout pour l'effet performatif qu'elle serait capable de générer selon un imaginaire de la souveraineté. Cette parole provoquée serait toujours sur le point de se transformer pour devenir le discours capable de persuader, de faire-faire et d'influencer le pouvoir. Les moutons de Longnus, et bien d'autres fables politiques, surexposent ainsi l'incessante oscillation entre le discours et la parole politiques. Ils matérialisent le discours de la différence zooanthropologique. Ce sont de vrais moutons, mais dont la convocation est d'abord discursive. Longnus mobilise les fables discursives du mouton qui, à la manière du *kairos*, circulent d'archive en archive en générant des effets de réalité. Ils sont porteurs de la bêtise, du mutisme, de la grégarité et de la docilité humaine et de tout un ensemble de traces discursives liées à un imaginaire de la souveraineté parce qu'ils n'ont pas le langage anthropologique. Leur silence permet de leur faire dire beaucoup et de tenir un discours qui appelle à la prise de parole.

Sauf qu'au hasard de la capture discursive du *Devoir* s'est énoncée une parole étrange, celle d'un passant, qui semble s'abstraire momentanément du discours affabulé de la souveraineté en brouillant les clivages de la différence zooanthropologique: « *Ils ont peur. Ils se regroupent* ». L'évocation de la peur des moutons captifs du discours de Longnus vient comme par un effet improbable contaminer la différenciation des humains et des moutons. Quelque chose s'est communiqué entre un passant et des moutons, entre des vivants étrangers qui, peut-être, ont en commun de vivre en

captivité. Peut-être. L'affect de la peur s'est mis à circuler entre des vivants par un étrange concours de circonstances. Une bouche a parlé pour nommer une peur possiblement en partage entre vivants alors qu'on lui demandait de réaliser le discours de la différence zooanthropologique, c'est-à-dire de parler comme un humain capable d'opérer une critique de la souveraineté²⁶. Le silence des moutons est aussi manifeste de l'extériorité présumée du langage anthropologique. C'est en partie depuis ce lieu étrange que s'énonce la parole hasardeuse d'un passant. « Ils ont peur. Ils se regroupent », disait ce passant dont la parole semble puiser par-delà l'archive de la différence zooanthropologique, dans la sémiographie des vivants où l'affect de la peur semble pouvoir se partager entre vivants et se communiquer de corps à corps. Mais de qui ont-ils peur ces moutons? De quels prédateurs se méfient-ils? Des loups? des coyotes? des humains? De la prédation et de la crainte de se faire dévorer? Et que dire de cette main tendue – la main droite de Longnus – qui semble amadouer une bête apeurée en lui proposant un peu de nourriture? La menace de la dévoration, la domestication par la nourriture, la peur et le langage: tout un ensemble de thématiques mises en scène, ici, rappellent sans trop de surprise une autre bête dévorante dissimulée dans la fable de Longnus. Un monstre rôde et fait sentir sa présence fantomatique près de l'enclos des moutons. Longnus actualise un imaginaire du pouvoir souverain qui insiste sur l'importance de la prise de parole et l'affirmation courageuse de ses convictions. En provoquant la parole, c'est le souverain qui serait convoqué par

²⁶ Jade Bourdages et Charles Deslandes (coord.), *Critiques de la souveraineté. Interpellation plébéienne, récit et violence*. Cahiers des imaginaires, vol. 8, n° 12, 2015, 129 p.

Longnus ²⁷ : chaque parole devrait être entendue parce qu'elle pourrait, dès son énonciation, parvenir jusqu'à la tête des décideurs politiques. La performance de Longnus et la parole hasardeuse d'un passant démontrent toute l'instabilité de la différence zooanthropologique. La fable des moutons vise à interpeler le souverain en exercice. Mais elle peut aussi avoir pour effet d'invalider la différenciation des vivants en suggérant une expérience partagée de la peur.

En problématisant la relation entre l'animalité et le performatif, l'hypothèse de recherche qui a guidé cette thèse interroge la production de simulacres zooanthropologiques par les pratiques langagières du discours et de la parole politiques en les rapportant à la fable de la souveraineté. En recensant quelques fables surgies depuis l'archive de la langue politique, j'ai voulu produire quelque chose comme un bestiaire québécois et montrer comment certains usages du langage peuvent avoir pour effet d'actualiser ou de conjurer la fable de la souveraineté. En circulant de bouche à oreille, cette dernière génère une hiérarchisation des rapports politiques qui culmine avec la position du souverain. Dès l'affirmation de la plus grande force du langage, la revendication de la certitude décisionnelle ou la production d'énoncés de véridiction s'actualise l'imaginaire de la souveraineté. Mais il arrive qu'une parole, l'instant de son énonciation, affecte l'efficacité de cette fable politique. Dans cette thèse, j'ai voulu

²⁷ Dalie Giroux, « Comment fabriquer un État en Amérique, ou: la Vierge, le Diable, le Boucher et Carcajou », dans Jade Bourdages et Charles Deslandes (coord.), *Critiques de la souveraineté. Interpellation plébéienne, récit et violence*. Cahiers des imaginaires, *op. cit.*, pp. 67-88.

éprouver l'incessante oscillation entre le discours et la parole politiques. J'ai tenu discours en occupant la position du chercheur en science sociale, en décidant partiellement de mon *corpus* d'analyse ou, encore, en dissimulant mon statut de chercheur auprès d'interlocuteurs. Mais sans relâche j'ai essayé de me soustraire de la représentation et des privilèges du chercheur en décentrant la production de savoir et en me risquant à l'énoncé d'une parole autoethnographique. J'aurais souhaité après ces années de recherche parvenir à proposer des moyens de se défaire de la fable de la souveraineté, et de ses prescriptions. Mais à défaut de démontrer la possibilité d'une émancipation ou d'une rupture politique, cette thèse montre comment s'abstraire momentanément des pièges de la souveraineté, et elle propose peut-être une forme de pédagogie de l'écoute des rapports de pouvoir et de leurs effets.

Chacun des chapitres raconte une histoire singulière de la relation entre l'animalité et le performatif. Dans le premier chapitre, je problématise cette relation en discutant des principales propositions conceptuelles de De Fontenay, Deleuze et Guattari, Agamben et de Derrida. Les contributions de ces auteurs favorisent une réflexion sur l'archive et les usages du langage, la fable de la souveraineté et ses mécanismes de diffusion ainsi que les effets de la différence zooanthropologique. À partir d'un *corpus* hétérogène, le deuxième chapitre s'applique à démontrer comment le simulacre du loup, dans des contes ou bien dans l'actualité contemporaine, a pour effet d'actualiser la fable de la souveraineté. Ce que montrent, par exemple, l'analyse des thématiques de la dévoration, de la menace, de la prédation, mais aussi des stratégies de dissimulation, le

rapport au chez-soi et au protecteur aussi bien dans des contes, comme *Le Petit Chaperon rouge*²⁸ ou *Les trois petits cochons*²⁹, que dans le cas des fables contemporaines du loup solitaire, des loups du groupe nationaliste identitaire de *La Meute* ou des loups étudiants du *Comité Printemps 2015*. Je termine cette analyse de la fable du loup en dégagant dans *La Bête Lumineuse*³⁰ les effets d'une prise de parole qui affecte l'efficacité de la fable de la souveraineté. Le troisième chapitre présente une description autoethnographique des pratiques de l'habiter des *Snowbirds* documentées durant un séjour de recherche en Floride. Tout au long de ce terrain, je me suis appliqué à conjurer la souveraineté en décentrant la production de savoir. J'ai laissé autant que possible le hasard influencer mes itinéraires, par exemple. Mais j'ai surtout voulu incorporer la parole étrangère, même si sa spontanéité m'a obligée à dissimuler mon statut de chercheur. La description des dialogues démontre toute la précarité d'une démarche de recherche se situant à la jonction du discours et de la parole, et visant, la conjuration épisodique de la souveraineté. Les deux derniers chapitres déplacent la problématisation en se concentrant davantage sur des animaux non-humains. En effectuant une analyse du discours de l'événement « pitbull » et en produisant un récit autoethnographique qui assimile la parole étrangère, j'essaie de montrer dans le quatrième chapitre comment la circulation de la fable du « pitbull » favorise

²⁸ Charles Perrault, « Le Petit Chaperon rouge », *Contes de ma mère l'Oye*, Paris, Gallimard, 2007, pp. 43-46.

²⁹ Leslie L. Brooke, *Les trois petits cochons*, Paris, Circonflexe, 1992 [1950], 31 p.

³⁰ Jacques Bobet (Producteur) et Pierre Perrault (Réalisateur), *La bête lumineuse* [Film], Canada, Office national du film du Canada, 1982, 2h07 mins., [En ligne].
https://www.onf.ca/film/bete_lumineuse/

l'instauration d'une langue politique où le discours de la plus grande force, de l'arbitraire et de la certitude décisionnelle règne sur la parole. L'efficacité de l'archive se mesure alors par sa capacité tant à régler la prolifération langagière engendrée par l'instabilité de la différence zooanthropologique que par la prescription de la réception de l'événement du hasard. La thèse se conclut par la présentation d'un terrain de recherche mené en compagnie de Nellie, une chienne. À partir de notre quotidien en partage, je problématise le langage en suivant trois axes d'analyse. Au moyen de la parole, je produis un récit autoethnographique de nos échanges langagiers tout soulignant les limites du langage anthropologique et la difficulté de parler à la place d'une chienne. Je m'intéresse aussi la singularité idiomatique que nous avons composée à force de côtoiement et d'interprétation et qui regroupe l'ensemble de nos pratiques langagières, vocales ou corporelles. Je montre ainsi comment un animal non-humain peut, selon l'usage, avoir un accès partiel au langage humain. Le dernier axe se concentre sur la sémiographie des vivants qui se compose d'une multiplicité d'archive qui échappe à l'emprise du langage anthropologique. En accompagnant Nellie durant nos marches, en l'observant et en la filmant, j'ai voulu documenter des archives de la sémiographie qui me sont étrangères à moi, l'humain parlant. L'instant d'une parole amateur qui ose parler d'une chienne, là où se fait attendre le discours d'un chercheur, j'ai tenté de conjurer la souveraineté comme si chaque geste et chaque vocalise de Nellie m'offraient autant d'instant de rupture et d'abstraction du monde langagier que j'habite.

CHAPITRE I

1. Animalité et performatif. Une problématisation du langage et du pouvoir

1.1. L'archive de la différence zooanthropologique

À l'intérieur même de l'archive originaire de la différence zooanthropologique d'où je parle en suivant toujours cette étrange hypothèse sur le hasard, une multiplicité d'archives hétérogènes s'intercalent, s'entrechoquent, s'absorbent, se créent, se contredisent, se répètent, se transforment ou disparaissent sous l'effet des discours qui les mobilisent et des paroles qui les convoquent³¹. Analysant des effets produits par le référent « animal » dans le discours philosophique, De Fontenay souligne la difficulté de parler des animaux sans que le langage ne devienne métaphorique³². Les animaux ne peuvent régler le langage dont ils sont les porteurs, comme le précise la philosophe, ils se tiennent à « l'horizon de nos pensées et de nos langues », saturés de signes³³. Ils ne peuvent ajuster les traces discursives dont ils portent la charge. Les animaux n'ont

³¹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*, op. cit.; Michel, Foucault, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1971, 88 p.; *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Sciences humaines, 1969, 288 p.

³² Élisabeth De Fontenay, *Le silence des bêtes*, op. cit., p. 836.

³³ *Ibid.*, p. 19.

pas de langage comme les humains ont le leur, toujours selon De Fontenay. Ils ne laissent ni marques imprimées ni significations durables – il n'existerait donc pas d'« archives animales »³⁴ pas plus qu'il n'existe de langage zoologique comparable à celui des humains. Les animaux n'accèderaient à l'archive du langage anthropologique qu'en n'y étant incorporés à coup de métaphores dont les effets diffèrent en fonction de différentes stratégies discursives. Les stratégies identifiées par De Fontenay varient principalement en fonction de trois visées perlocutoires symptomatiques de la multiplicité des archives composant le langage des humains. L'une d'elles vise à fonder et à conserver la supériorité humaine sur l'ensemble des vivants (e.g. Kant et Descartes). Une autre cherche à brouiller et à affaiblir la portée de la différence zooanthropologique (e.g. Montaigne, Merleau-Ponty). Une dernière se sert du trope « animal » pour déstabiliser la subjectivité humaniste (e.g. Nietzsche, Deleuze). Les bêtes, elles, demeurent murées dans le silence que leur présuppose et leur impose le langage humain.

Le « silence des bêtes » appelle à la formation d'un positionnement énonciatif qui, chez De Fontenay, s'articule à deux registres archivistiques. Une déconstruction philosophique de la « métaphysique humaniste, subjectiviste et prédatrice »³⁵ dont les recours et les usages à la différence zooanthropologique ont eu pour effet de minoriser et de réduire les animaux aux statuts de « moyen », de « chose » ou de « spécimen ».

³⁴ *Ibid.*, p. 23.

³⁵ *Ibid.*, p. 9.

Et une parole fragile, parce que soucieuse de la souffrance des bêtes dont elle parle. Une parole risquée, parce que fondée sur le langage métaphorique de l'humain et, en même temps, toujours sur le point de tomber dans l'immense gouffre du mutisme animalier. L'acheminement vers la non-parole des animaux soulève toutefois des problèmes d'archive langagière auxquels la proposition conceptuelle de De Fontenay ne peut répondre. Toute la tâche tutélaire qu'elle réserve aux humains se fonde sur un concept du langage anthropologisé duquel sont toujours et déjà exclus les animaux, considérés incapables d'archive. Aux humains reviendrait la charge morale de parler à la place et pour les animaux privés de langage (anthropologique). Et, cette parole qui s'énonce depuis le mutisme animalier, De Fontenay en réserve le privilège aux philosophes capables d'agir en « questionneur » devant « décider » ou « accepter » la métamorphose de ce dont ils parlent: vivant? espèce? individus³⁶? Dès lors, face aux problèmes d'archive, la tâche tutélaire se dédouble: les conditions d'énonciation de la parole sur les animaux délimitent dans l'archive de la différence zooanthropologique le lieu d'un discours autorisé, celui des philosophes. Le discours philosophique sait faire-savoir et mobiliser tout un arsenal archivé de propositions discutées et contredites depuis des contextes d'énonciation singuliers. Mais ce privilège fondé sur le registre du discours philosophique paraît inapproprié dès lors que la tâche consiste à « parler au nom et à la place » de ceux qui sont « détenus par le silence »³⁷. Qui serait plus autorisé que quiconque à parler depuis le lieu d'une archive inexistante? Pourquoi la

³⁶ *Ibid.*, p. 19.

³⁷ *Ibid.*, pp. 23-24 et p. 29.

parole sans fondement devrait-elle être le privilège du discours philosophique? Pourquoi se priver de toutes ces paroles et de la multiplicité incommensurable des archives qui, a tout hasard, pourraient contribuer, pour qui sait être aux aguets, aux réflexions sur l'animalité? Êtes-vous un mouton, demandait *Le Devoir* à la suite de Longus? Question idiote – au sens de l'idiome – qui expose tout un ensemble de relations complexes entre le langage, le pouvoir, la différence zooanthropologique et le « silence des bêtes ».

1.2. Une sémiographie des vivants et les forces épistémologiques du langage

Se pourrait-il qu'un autre concept du langage soit suffisamment large et assez généreux pour joindre sur une même scène l'ensemble des vivants? Serait-il possible de formuler quelque chose comme une sémiographie des vivants qui, sans nier le privilège humain de créer par son langage la réalité de ce dont il parle, aurait pour effet de donner corps au hasard qui toujours surgit d'ailleurs pour affecter le langage anthropologique et lui infléchir de nouvelles courbures? Se pourrait-il que, par un étrange détour, en mettant en jeu l'indiscernabilité des vivants, on découvre l'un des vecteurs d'expansion du langage humain et que, ce faisant, il soit possible de créer un nouveau concept de langage reposant toujours sur l'irréductible différence zooanthropologique, mais sans qu'elle ne se traduise par d'écrasants rapports de domination? Ce concept de langage humain produit cette fois depuis le monde des vivants constituerait une alternative

redoutable aux démarches éthiques visant à attribuer des droits aux animaux et qui, malgré elles, contribuent à l'extension de la souveraineté étatique³⁸. Ce concept obligerait – c'est un souhait – à une sympathie toujours renouvelée dès l'énonciation d'une parole, dès la tenue d'un discours et nous rappellerait, ainsi, qu'en termes de performativité langagière, d'autres vivants sont d'une remarquable efficacité pour tout ce qui relève du faire-trace, de la dissimulation ou des feintes, du repérage, de la traque et du dépistage dans le décor d'une sémiographie langagière³⁹. À tout hasard, qui sait si le concept anthropologisé du langage ne gagnerait pas à se détourner du discours philosophique et de ses effets de savoir et de pouvoir, mais aussi des effets continuellement actualisés de la différence zooanthropologique qui aurait, depuis toujours, recouvert toute forme de sémiographie des vivants? Qui sait d'ailleurs là où aucune autre archive ne nous aura jamais précédés et ne nous précèdera jamais pour régler la parole et le discours politiques?

Le *Mille Plateaux* de Gilles Deleuze et Félix Guattari avance plusieurs définitions du langage liées aux concepts d'animalité et du performatif⁴⁰. Deux de ces concepts s'articulent au « faire-rhizome » et mettent tantôt en scène une communicabilité généralisée à l'ensemble des vivants (une sémiographie des vivants), tantôt le mouvement expansif du langage anthropologique qui s'opère depuis l'extériorité

³⁸ C'est le cas, par exemple, de Peter Singer, *La libération animale*, Paris, Grasset, 1993, 382 p.

³⁹ Jacques Derrida, *Séminaire: La bête et le souverain I (2001-2002)*, *op. cit.*

⁴⁰ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*, *op. cit.*

présupposée du zoologique (le devenir-animal). Un autre concept se rapporte quant à lui au langage technique des « mots d'ordre » et du « discours indirect », et a pour effet d'actualiser la différence zooanthropologique ainsi que les hiérarchisations qui en découlent. Ces propositions conceptuelles sont illustrées par une multitude de créations fabuleuses portant la trace de l'oscillation des forces épistémologiques qui composent le langage anthropologique. Ces forces parcourent l'archive de la différence zooanthropologique, mais aussi les registres discursifs qu'actualisent le discours et la parole politiques. Elles se matérialisent, par exemple, sous la forme des nombreuses métaphores animalières qui surgissent au quotidien, mais aussi comme un immense piège qui ne cesse d'affecter les pratiques langagières et les imaginaires du pouvoir politique. Leur existence peut sembler hypothétique, voire fictive, mais leur influence sur les usages du langage est concrète et immédiatement vécue. Leurs effets se font sentir jusqu'aux imaginaires du pouvoir qui se rapportent, par exemple, à la souveraineté étatique ou à tout ce qui lui échappe et s'en enfuit.

La performativité de ces forces épistémologiques varie principalement entre ce que Walter Benjamin nomme la violence mythique et la violence divine⁴¹. La violence mythique réfère aux violences fondatrice et conservatrice de la souveraineté étatique qui hiérarchisent le politique et délimitent l'horizon destinal qui prédétermine les pratiques langagières et l'action politique. La critique benjaminienne surexpose la

⁴¹ Walter Benjamin, « Critique de la violence », *Œuvres I*, Paris, Éditions Gallimard, coll. Folio essais, 2000, pp. 210-243.

violence qui se trouve au fondement de la souveraineté. Toutes les actions politiques se transcrivant dans les termes du langage juridique ont pour effet d'élargir le champ d'application de la souveraineté et de contribuer à l'emprise du souverain sur le corps biopolitique des vivants. La violence divine met en scène quant à elle la rupture possible du mythe de la souveraineté. À la différence de la violence mythique dont le savoir fait technique, la violence divine ne relève d'aucune certitude décisionnelle. Son savoir est sans fondement; sa possibilité est hypothétique, mais aussi concrète. Jamais n'est-elle traduisible en visée perlocutoire. Personne ne peut la revendiquer ou l'instrumentaliser. Elle est liée au hasard qui frappe sans qu'on l'ait vue venir. Si la violence mythique se déploie en fonction de la hiérarchisation générée par des forces différentielles qui, l'une pour l'autre, sont instituante ou destituante, la violence divine échappe momentanément à son inscription dans des rapports de forces. Comme le *kairos*, la violence divine paraît surgir de nulle part. Cet enjeu entre les violences mythique et divine affecte la production de savoir et les pratiques langagières. La parole que j'énonce, par exemple, et qui se risque à formuler un concept du langage humain en le rapportant à une hypothétique sémiographie des vivants tend, au moment même où elle opère cette production conceptuelle, à déstabiliser un autre concept du langage humain qui, lui, réactualise (fonde et conserve) la différence zooanthropologique. Pour le dire autrement, elle fait d'un concept institué du langage humain – sans doute le même concept philosophique utilisé par De Fontenay – la condition même de son énonciation tout en s'en écartant. L'oscillation des forces épistémologiques implique en retour la possibilité que la parole se fasse prendre à son tour, qu'elle se fasse piéger

et qu'elle se fasse capturer par un discours qui, à son tour, s'en servirait pour fonder l'archive où il se tient. Un discours qui ferait de cette parole symptomatique du hasard et de l'animalité le motif d'un rappel de la différence zooanthropologique, par exemple. Un fantôme discursif hante la parole. Une menace parolière affecte le discours. Toute la performance artistique de Longnus, par exemple, paraît tourner autour de cette oscillation épistémologique: mettre en scène le discours de la différence zooanthropologique pour provoquer la parole qu'on suppose fuyante, mais dont la capture et la traduction discursive dans le corps d'une langue politique pourraient influencer positivement – c'est le souhait de Longnus – le pouvoir politique et ceux qui le représentent.

Les forces épistémologiques délimitent l'archive d'où je parle, influencent la performance artistique de Longnus et règlent la position d'énonciation qu'occupent Deleuze et Guattari. Dans le *Mille Plateaux*, les effets de conservation et de fondation de la violence mythique sont désignés par le vocabulaire de l'arborescent, de la strate, de la (re)territorialisation, du plan de transcendance, du mot d'ordre, de l'État, etc. La violence mythique se rapporte à une force épistémologique qui implique des principes d'ordonnancement et de hiérarchisation. La violence divine est mise en scène par le vocabulaire du rhizome, du corps sans organe, de la déterritorialisation, des lignes de fuite, du devenir, etc. Elle se rapporte à une force épistémologique qui implique les principes de rupture et d'extériorité. L'oscillation de ces forces liées à la production de savoir et aux imaginaires du pouvoir, comme pour le discours et la parole politiques,

ne se traduit pas par des rapports d'opposition, mais plutôt par une densification qui se situe dans une zone de tension différentielle. Les forces épistémologiques sont complémentaires et agissent l'une pour l'autre comme condition archivistique. Le langage anthropologique serait ainsi chargé de forces qui entre elles, comme le diraient Deleuze et Guattari, font effet de ritournelle⁴². L'étrangeté qui se manifeste comme une « force chaotique » (qui peut porter le nom d'« animalité » ou de « sémiographie des vivants ») devient le support d'une « force terrestre » qui se spatialise en produisant le principe d'une intériorité délimitée en fonction d'une extériorité (le concept de langage comme propre de l'humain qui s'instaure et se délimite par l'actualisation et la mise en circulation de la différence zooanthropologique). L'espace territorialisé génère en revanche la possibilité d'une « force cosmique » seule capable de s'en abstraire et de se détacher momentanément des agencements territoriaux véhiculés par les pratiques langagières (une parole qui s'hasarde dès son énonciation à brouiller la différence zooanthropologique en s'appuyant sur l'hypothèse d'une sémiographie des vivants). L'effet de rupture cosmique ne dure que jusqu'à sa recomposition discursive. La parole s'inscrit alors dans la texture d'une langue politique.

Les concepts deleuzo-guattarien du langage se déploient en suivant les effets produits par les forces épistémologiques. Les deux versions conceptuelles des langages rhizomatiques – l'une se rapportant à la sémiographie des vivants, l'autre au

⁴² Gilles Deleuze et Félix Guattari, « De la ritournelle », *Capitalisme et schizophrénie* 2. *Mille Plateaux*, op. cit., pp. 381-432.

mouvement expansif du langage anthropologique – affectent l’efficacité de la différence zooanthropologique en la brouillant et en la rendant vulnérable aux surgissements épisodiques et ponctuels du zoologique dans le monde langagier humain. Les langages rhizomatiques sont manifestent des surgissements de la violence divine, pour reprendre la terminologie benjaminienne. Le terme de « rhizome », emprunté au registre de la botanique, paraissant même avoir pour effet de contaminer une autre archive lui étant étrangère, celle du discours philosophique où Deleuze et Guattari l’ont greffé. Ces derniers définissent le rhizome par un ensemble de principes philosophico-politiques soulignant l’indiscernabilité des unités singulières hétérogènes – aussi bien langagière que biologique – en insistant sur la multiplicité relationnelle qui les rend inextricables. La version la plus étendue du langage rhizomatique propose une sémiographie des vivants qui s’assimilent et s’incorporent des non-vivants. Cette sémiographie rhizomatique inclut des animaux (le rat), des insectes (la guêpe), des plantes (l’orchidée), des manières de vivre (la meute) et d’habiter (le terrier), des motifs du mouvement (l’esquive) et des non-vivants comme le vent, la terre, les minéraux⁴³. Le faire-rhizome de la guêpe et de l’orchidée est exemplaire de cette sémiographie qui œuvre sans être constamment prescrite par le langage anthropologique, par ses archives et ses signes. L’une et l’autre paraissant inséparables tant leur existence est complémentaire⁴⁴.

⁴³ *Ibid.*, p. 13.

⁴⁴ *Ibid.*, pp. 17, 334 et 360.

Ce concept rhizomatique du langage expose le plan d'une communicabilité généralisée où tout mouvement, tout geste, toute trace visuelle ou odorante se traduisent dans les termes d'une sémiographie à laquelle participent aussi bien les humains que les non-humains et les non-vivants. Entre un humain et un chien, par exemple, cette sémiographie implique le travail délicat d'interprétation réciproque d'un échange langagier fortement marqué par les risques d'incompréhension⁴⁵. Les réussites et les échecs langagiers seraient soumis au hasard, dont la puissance paraît disproportionnée dès lors qu'on le laisse jouer sur un autre plan archivistique que celui de la différenciation zooanthropologique. Ce serait, peut-être, sur le socle à la fois massif et insaisissable de la sémiographie des vivants (et des non-vivants) que se poserait, chaque fois qu'on parle, la différence zooanthropologique. Comme si par le fait de parler, l'humain s'abstrayait de ce plan communicationnel où, pourtant, chacun participe (même à son insu) de la multiplicité des compositions qui les rendent indiscernables. Le plan communicationnel de la sémiographie des vivants est toujours déjà composé d'agencements scéniques instables et aléatoires dus, j'imagine, à l'intensité des mouvements hasardeux de pistages et de dissimulations, des mouvements migratoires, des pratiques d'occupation de l'espace que commandent la faim et la survie, la cohabitation, l'entre-aide, la prédation, etc. Se pourrait-il, à tout hasard, qu'en relogant la différence zooanthropologique au sein de la sémiographie des vivants d'où elle s'extrait, on conjure par un effet quasi-magique l'établissement

⁴⁵ À ce sujet, voir le chapitre *Parole hasardeuse, singularité idiomatique et sémiographie*, pp. 242-283.

de rapports de domination fondés sur les présupposés du défaut et de l'absence de langage attribués à l'ensemble des non-humains? Il s'agirait dès lors, non pas de remettre en cause la différence zooanthropologique, mais les minorisations abusives qu'elle fait-croire et, surtout, ses conséquences désastreuses sur l'ensemble des vivants, incluant l'humain. Certains silences seraient parlants, un peu comme cette peur qui se communique sans mot d'un mouton à un passant dans une « forêt bétonnée » du centre-ville montréalais où l'artiste Longnus tient le discours de la différence zooanthropologique.

La sémiographie des vivants détiendrait une valeur épistémologique suffisante pour que sa convocation par la bouche d'un parolier (qui se sait à risque, parce qu'il est attendu que sa parole se fasse le discours d'une thèse sur l'animalité et le performatif) soit justifiable même depuis la fable d'une archive fictionnelle. Dans un petit boisé typique des villages agricoles de la Montérégie (dont le sol n'a pas été défriché à cause des saillies rocheuses qui l'ont transpercé) un renard roux s'anime. Le museau près du sol, il se déplace entre les arbres, les amoncèlements de pierres et les squelettes d'arbuste et de buisson. Il s'anime dans l'espace sémiotisé où un lièvre l'a précédé. Tapis dans le décor enneigé du boisé, dissimulé par son pelage blanc, le lièvre cherche de la nourriture au pied des conifères où la neige moins dense et moins épaisse lui permet d'accéder au sol. Discret, silencieux, muni de ses grandes oreilles, il écoute et observe, plongé dans les densités sonores et olfactives inaccessibles aux sens humains. Chacune des empreintes laissées dans la neige trahit pourtant sa présence. Elles sont

les traces visuelles d'une archive éphémère à laquelle lui et moi, maintenant, participons. Elles seules sont pour moi le témoin silencieux de sa présence annoncée. Mon odorat, ma vue et mon ouïe ne sont pas suffisamment développés et adaptés pour que j'en décèle la présence autrement que par ses traces archivées dans la neige. Peut-être a-t-il déjà senti la présence étrangère d'un humain en ces lieux. Peut-être aussi cherche-t-il à me garder à distance pour s'éviter la mauvaise surprise d'une bête dont la prédation œuvre en d'autres lieux.

Sur le plan de la sémiographie des vivants, chaque trace visuelle, sonore ou odorante génère une réalité hasardeuse qu'il veut mieux savoir interpréter efficacement pour ne pas se faire dévorer. Chaque trace générant pour qui sait et peut la percevoir un effet archivistique. Déambulant dans ce même petit boisé, le renard roux a croisé par hasard une trace odorante qui a eu pour effet de transformer l'espace où il se déplaçait en un composé d'indices qui, s'il se montre assez rusé – comme on aime à le raconter – le conduiront vers une proie qui, elle, aux aguets, sait bien qu'elle pourrait tôt ou tard, s'être fait traquée. Peut-être a-t-il lui aussi senti une présence humaine et, peut-être, cherche-t-il lui aussi à m'éviter? Les traces odorantes du lièvre ont généré des effets performatifs en modifiant la spatialisation de la sémiographie des vivants. Cette dernière se transforme constamment: l'odeur ne fait pas archive comme les mots du discours d'une tradition philosophique et politique. Les traces sémiographiques s'effacent lentement. Peut-être se mélangent-elles aux autres odeurs sous l'effet du vent qui les disperse. Ou, encore, peut-être s'évanouissent-elles sous l'effet d'une intense

nébuleuse olfactive dont la senteur les recouvre et les dissimule l'instant d'une humectation. Le renard roux pourrait avoir perdu la trace ou l'avoir confondu avec d'autres odeurs et avoir fait fausse route. L'archive de la sémiographie des vivants est souvent éphémère. Les mouvements nerveux et précipités du renard roux traduiraient quelque chose comme une épistémologie de l'éphémère. Ce qui expliquerait l'impression d'urgence de ses mouvements vifs et rapides et la position de son museau, au sol, où l'archive des traces demeurerait un peu plus longtemps que dans l'air éventé. Peut-être, aussi, que toutes ces déjections délaissées çà et là ont eu pour effet de leurrer quiconque aurait suivi la trace odorante du lièvre. Plutôt que d'effacer les traces, le subterfuge du lièvre viserait à démultiplier les indices de sa présence en élargissant sa piste ou en les édulcorant. Il est partout et nulle part à la fois. Peut-être que l'intensité olfactive des déjections a-t-elle eu pour effet d'amoindrir l'efficacité de l'odorat du renard – l'effet d'une odeur plus forte le rendrait moins sensible aux odeurs plus faibles? Le renard poursuit sa traque, fait plusieurs tours sur lui-même et s'éloigne des déjections qui l'auraient confondu. Les traces odorantes ont peut-être généré un effet de dissimulation annonçant une présence tout en la masquant. Le renard roux lève la tête, regarde au loin et agite ses narines comme pour mieux humecter l'air surchargé d'indices – je suppose. Il reprend sa marche aléatoire et croise d'autres pistes, par hasard, qui à nouveau modifient cette étrange sémiographie des vivants où il se déplace et où, parfois, lui, le lièvre et moi nous nous côtoyons⁴⁶.

⁴⁶ Jean-Christophe, Bailly, *Le parti pris des animaux*, op. cit.; *Le Versant animal*, op. cit.

1.3. Les pratiques langagières et l'expansion du langage

Mille Plateaux propose aussi une version du langage rhizomatique plus anthropologique que zoologique et qui, à la manière du *kairos*, montre le mouvement expansif du langage. Fable du hasard et de sa puissance, le petit dieu ailé est manifeste de la délimitation du langage anthropologique d'où il surgit, mais toujours en se manifestant comme une extériorité non-humaine. Dès qu'on se met à parler et qu'on actualise la différence zooanthropologique, le principe d'une extériorité où vont puiser les pratiques langagières est généré. Ce jeu de délimitation du langage expliquerait la prolifération des fables politiques, mais aussi la plasticité de certaines figures animalières comme celle du loup⁴⁷. Chaque convocation discursive ou parolière s'établiraient sur le lieu mouvant des marges du langage. Le faire-rhizome de Deleuze et Guattari se rapporte dans ce cas-ci au devenir-animal qui conjugue les effets de délimitation et d'expansion du langage. Le devenir-animal regroupe toutes sortes de compositions fabuleuses créées depuis l'archive du langage anthropologique, mais aussi de ce qui l'excède et lui est présupposé extérieur: le zoologique. La convocation du devenir-animal n'engage toutefois pas n'importe quelle pratique langagière. « Ne serait-ce pas d'abord par la voix qu'on devient animal? » s'interrogent Deleuze et Guattari⁴⁸. Ce moyen langagier du devenir-animal serait à distinguer de la « voix

⁴⁷ À ce sujet, voir le chapitre « La fable de la souveraineté. Le loup, le souverain et le parolier », pp. 69-113.

⁴⁸ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*2. *Mille Plateaux*, op. cit., p. 10.

sensible » qu'Aristote attribuait aux humains et à des non-humains. Le devenir-animal serait davantage le résultat d'un usage du langage qu'Agamben dirait « libre » parce que capable de se défaire du langage politique lui servant d'archive⁴⁹. Ce travail archivistique qui prend ses libertés et s'hasarde à puiser dans le zoologique des matériaux qui lui seraient étrangers s'opère par le moyen de la parole politique. S'énonçant depuis la jonction zooanthropologique, la parole a pour effet d'étendre le langage en en brouillant les frontières. Elle affecte l'efficacité de la différence zooanthropologique en confondant le dedans et le dehors du langage humain. Le discours s'actualise quant à lui comme une force territorialisante cherchant constamment à (ré)inscrire tout événement politique ou toute production affabulée de l'étrangeté dans le corps d'une langue politique. S'il se tient sur l'archive de la différence zooanthropologique, ce n'est que pour mieux fonder et conserver les hiérarchisations entre vivants commandées par la fable de la souveraineté.

Le « silence des bêtes » mobilisé par les paroliers sert plutôt une « politique de la sorcellerie » où se joue le hasard du devenir-animal et l'art de « composer son organisme avec *autre chose* »⁵⁰. La parole s'impose alors comme une liberté qu'on pourrait dire sauvage, non-civilisée, voire presque bête. Une bêtise qui relèverait davantage de l'exaltation un peu folle de créer, que du désir des profondeurs et du

⁴⁹ Giorgio Agamben, *Moyens sans fins. Notes sur la politique*, op. cit.

⁵⁰ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie* 2. *Mille Plateaux*, op. cit., p. 302 et pp. 335-336.

souhait hypothétique d'une archive capable de régler une fois pour toutes le problème du langage⁵¹. L'imaginaire d'une archive dont la puissance se vérifierait par sa capacité à régler et à prescrire le sens, les significations et le langage serait intimement lié à la fable de la souveraineté que fait circuler le discours politique⁵². La parole ne serait, elle, jamais loin d'être barbare, parce qu'elle se joue de ce que lui prescrivent les archives langagières et s'appuie sur une « zone d'indiscernabilité » où se confondent les vivants. Elle parle bien en employant le langage dont se sert aussi le discours, mais elle se risque vers le non-humain, tout en assumant l'incertitude qui règne dans ce lieu étrange de la sémiographie des vivants. La parole est une pratique langagière animalisée qui se risque parfois à faire sauter le verrou de la différence zooanthropologique. Comme pour les rencontres se produisant sur l'archive de la sémiographie des vivants, elle est surprise par le hasard qui affecte ses compositions. Les productions archivistiques parolières, à moins qu'elles ne se fassent incorporer par un discours qui guette ou provoque la parole, sont éphémères. Les manifestations du devenir-animal ne répondent donc pas des interpellations du discours politique et de la volonté du sujet souverain, mais de l'intensité de la circulation des affects qui, à tout hasard, nous traversent⁵³. Les devenirs-animaux, soulignent Deleuze et Guattari, ne se limitent pas à reproduire des fables qui circulent d'archive en archive et qui composent déjà le *corpus* d'une langue politique. Mais, effet de ritournelle oblige, la liberté

⁵¹ Jacques Derrida, *Séminaire: La bête et le souverain I (2001-2002)*, op. cit.

⁵² Thomas Hobbes, *Léviathan. Matière, forme et puissance de l'État chrétien et civil*, op. cit.

⁵³ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*, op. cit., p. 337sq.

langagière demeure sous l'emprise des forces épistémologiques. Le hasard des compositions fabuleuses ne peut s'abstraire totalement et rompre avec la langue politique qui règle en partie ses manifestations. La parole serait donc toujours libre et piégée à la fois.

Les langages rhizomatiques deleuzo-guattarien troublent l'efficacité de la différence zooanthropologique en allant puiser dans le non-humain ou en l'inscrivant sur le plan d'une sémiographie des vivants. Le *Mille Plateaux* contient aussi un autre concept du langage, que Deleuze et Guattari associent aux concepts de « mots d'ordre » et de « discours indirect » et qui serait plus près du faire-savoir et de la technique du discours politique que du non-savoir de la parole qui s'hasarde au-delà de l'archive langagière⁵⁴. Mais ce concept anthropologique demeure sous la hantise du zoologique qu'il cherche à exclure. Il porte lui aussi la trace de l'oscillation des forces épistémologiques. Même en affirmant une proposition anthropologique exclusive, même en opposant « l'animal politique » qui doit bien avoir le courage de ses convictions à des moutons captifs d'une installation artistique, les forces épistémologiques persistent à mettre sous tension les pratiques langagières. La production performative de propositions anthropologiques paraît toujours affabulée et contaminée par des processus d'animalisation et d'anthropomorphisation qui les rattachent, même en les excluant, au zoologique. Pour insister et rappeler, à sa manière, que le langage et le pouvoir sont propres aux humains,

⁵⁴ Gilles Deleuze et Félix Guattari, « 20 novembre 1923 – Postulats de la linguistique », *Capitalisme et schizophrénie* 2. *Mille Plateaux*, op. cit., pp. 95-139.

Longnus convoque des moutons. Tout le travail de délimitation anthropologique paraît ainsi constamment hanté par ce qu'il exclut et lui sert de matériau métaphorique. Un peu comme pour le concept philosophique du langage utilisé par De Fontenay, le langage technique de Deleuze et Guattari instaure une proposition anthropologique en la fondant sur la dimension archivistique du langage. Selon eux, seul l'humain a la capacité de communiquer indirectement – c'est-à-dire de convoquer une archive étrangère à la situation d'énonciation où il se trouve au moment de parler. La possibilité du discours indirect repose sur la capacité des archives à s'autonomiser et à se détacher de leur scène d'énonciation. L'expression « l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours » est exemplaire de la recomposition d'une situation d'énonciation en archive. Utilisée habituellement pour souligner l'exagération d'un récit auquel on ne croit pas ou pour diminuer la crédibilité d'un narrateur qui se met en valeur par la mise en récit d'exploits qui ne sont pas les siens, l'expression surexpose les effets de greffe accompagnant l'autonomisation de l'archive. La convocation du témoignage de celui de qui on dit qu'il aurait vu l'ours est effectuée dans une situation d'énonciation où ce dernier est absent – sa présence aussi bien que son récit sont médiatisés et, donc, indirects. L'expression paraissant même plus près du discours que de la parole, car elle serait affectée par le désir des archives: son effet de véridiction serait lié à la mobilisation d'une archive dont la mise en scène devrait suffire à régler l'échange langagier et convaincre tout interlocuteur. Cet effet est aussi vraisemblable pour le locuteur qui fait usage de l'expression que pour celui à qui elle est attribuée. L'expression, malgré ses usages, appartient à l'archive du langage. Elle n'a plus ou elle

n'a pas l'éphémérité de l'énoncé de parole valide dans une situation d'échange langagier précis, vécu et partagé. C'est un peu comme si l'archive parlait par la bouche de celui qui la narre. Par-delà l'effet de véridiction d'un dire s'expose la puissante croyance en l'archive et en son faire-savoir.

L'efficacité du langage technique reposerait, donc, aussi sur la communicabilité même de l'archive qu'on suppose en partage. La capacité des mots d'ordre à faire-faire, à ordonner, à organiser, à contrôler et à faire obéir repose sur la communicabilité de l'archive qu'ils mobilisent et qu'ils mettent en circulation au moment de leur formulation. C'est-à-dire que ce qui se communique ou ce qui se donne pour information par le langage, c'est moins le contenu d'un énoncé transmis par un sujet parlant que l'archive qui en est la condition. Le concept de mot d'ordre affirme que tout énoncé est toujours et déjà énonciation, qu'il véhicule et fait circuler au moment même de sa formulation tout un ensemble de présupposés qui génèrent, selon Deleuze et Guattari, des effets d'« obligation sociale » et de « redondance » d'ordre⁵⁵. Chaque discours tenu, chaque parole énoncée aurait pour effet de matérialiser de manière immédiate, spontanée et instantanée les stratifications politiques qui affectent le langage et qui font archive. La performativité de l'archive se traduirait aussi par les significations incarnées et incorporées. La forme du sujet souverain, par exemple, met en scène la figure du sujet libre d'obéir à soi-même et capable de décider en toute

⁵⁵ *Ibid.*, p. 96sq.

certitude. La souveraineté du sujet décidant s'érigerait sur la différence zooanthropologique en actualisant la fable de la souveraineté. L'effet de récit de la fable de la souveraineté s'opèrerait depuis la circulation d'antithèse⁵⁶ comme, ici, celle articulant la liberté et l'obligation. En revendiquant la liberté de décider, le sujet s'inscrit dans un rapport d'obligation envers le souverain dont la fable lui sert d'archive. Comme chez Rousseau, la liberté politique, même lorsqu'elle est valorisée, ne peut s'abstraire des relations d'obligations qui s'établissent entre le souverain et les sujets politiques⁵⁷. La parole libre d'affirmer ses convictions serait ainsi chargée de l'obligation de tenir un discours se référant à la souveraineté. Longnus souhaite susciter cette parole pour sa capacité à influencer le pouvoir souverain. La parole répondrait alors à l'appel d'un discours qui se la représente en fonction des effets qu'elle produirait sur le pouvoir souverain. Elle est souhaitée, désirée, espérée, mais en fonction de l'antithèse liberté/obligation qui en se diffusant contribue à actualiser le langage affabulé de la souveraineté.

L'étreinte des deux forces épistémologiques se manifeste aussi chez Deleuze et Guattari par l'oscillation entre le pouvoir comme technique de contrôle qui culmine dans la forme-État et le pouvoir de composer, de devenir et de faire-rhizome qui génère

⁵⁶ La circulation d'antithèses est particulièrement déterminante pour la production et la délimitation d'une langue politique. Voir Jean-Pierre Faye *Langages totalitaires: critique de la raison narrative, critique de l'économie narrative, op. cit.*; *Introduction aux langages totalitaires. Théorie et transformations du récit, op. cit.*

⁵⁷ Voir en particulier, Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social, op. cit.*, p. 60.

des lignes de fuite. Le langage technique qui se déploie depuis des régimes hétérogènes de signes est produit par des « organisations de pouvoir » qui formalisent le langage. Ces régimes sont multiples. Ils se rapportent aussi bien à des situations d'enseignement qu'aux décisions de droit. Selon Deleuze et Guattari, ils ont une autonomie relative vis-à-vis de l'État⁵⁸, qu'ils définissent comme une concentricité de pouvoir, un « point d'accumulation » ou, encore, comme un « œil central ordinateur »⁵⁹. Il s'exerce sur des segments, des strates et des formes que produisent les régimes de signes. Le pouvoir comme technique de contrôle se dissimule dans les formes, comme celle du sujet souverain qui tout en se revendiquant libre d'obéir à lui-même réactualise le schéma d'énonciation qui en est la condition. La forme pouvoir est toutefois irréductible à la fable de la souveraineté. Elle oscille sous l'impulsion des deux forces épistémologiques. « Toujours quelque chose coule ou fuit, qui échappe aux organisations binaires, à l'appareil de résonance, à la machine de surcodage »⁶⁰. Même si la forme la plus souveraine du pouvoir, l'État, cherche à réguler tout ce qui lui échappe, des lignes de fuite se créent. Ces dernières, précisent Deleuze et Guattari, ne relèvent pas de pratiques de résistance face au pouvoir de l'État, mais sont plutôt liées à l'aléa et au hasard du désir qui génère des pointes de créations et de déterritorialisation⁶¹. Le pouvoir ne relèverait donc pas toujours d'une technique de contrôle, mais aussi d'une capacité de créer, de composer des corps et de faire-rhizome.

⁵⁸ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie2. Mille Plateaux*, op. cit., p. 88.

⁵⁹ *Ibid.*, pp. 255-257.

⁶⁰ *Ibid.*, pp. 263-264.

⁶¹ *Ibid.*, pp. 175-176. Voir en particulier la note de bas de page # 36.

Si d'une part la performativité se rattache à une technique de mise en ordre et de production de régimes de signes (e.g. la forme sujet souverain), elle se rattache d'autre part au hasard, à ce qui échappe ou à ce que, par l'application d'une force ou d'une technique, on cherche à capturer et à s'approprier. Les langages rhizomatiques, les devenirs-animaux ou tout ce qui se manifeste comme composition hybride et fabuleuse seraient ainsi toujours susceptibles de devenir le matériau zooanthropologique au fondement du pouvoir souverain. Mais, effet de ritournelle oblige, la fable de la souveraineté demeure à son tour sous la menace d'une hantise qui, dans *Mille Plateaux*, est manifeste d'une ontologie de la vie insaisissable, fuyante et symptomatique des langages rhizomatiques.

1.4. La machine anthropologique: décision et souveraineté⁶²

Les pratiques langagières partagent pour condition la différence zooanthropologique qu'ils actualisent dès l'énoncé d'une parole ou dès la tenue d'un discours. L'oscillation des forces épistémologiques constitutives du langage humain se traduit par différents effets performatifs. La double problématisation de l'animalité et du performatif montre que la production de simulacres zooanthropologiques est toujours articulée à des imaginaires du pouvoir politique. Autant les pratiques langagières que les imaginaires

⁶² Cette section a été publiée dans l'article Charles Deslandes, « Le vivant entre en scène : critique de la souveraineté et politique de l'émancipation dans la (bio)politique de Giorgio Agamben », *art. cit.*

du pouvoir seraient affectés par l'oscillation des forces épistémologiques – ce qu'exposent, notamment, les théories politiques d'Aristote et de Hobbes, mais aussi celles de Deleuze et Guattari, sans oublier le dispositif artistique de Longnus. L'un de ces imaginaires ne cesse de faire-croire que tout pouvoir doit nécessairement prendre la forme de la souveraineté étatique. Circulant de bouches à oreilles, la fable de la souveraineté génèrerait un ensemble hiérarchisé de rapports de domination fondé sur la différence zooanthropologique et culminant avec la position du souverain à qui, selon une croyance forte, revient la possibilité de décider de l'exception⁶³. La performativité du discours et de la parole politiques se rapporte à la fable de la souveraineté qu'ils l'actualisent, la critiquent ou, jusqu'à un certain point, la conjurent⁶⁴. La théorisation du pouvoir d'Agamben présente la souveraineté comme une immense machine à capturer le vivant qui se propage à l'ensemble du corps politique et se dissémine au moyen d'une pratique langagière singulière: la décision souveraine⁶⁵. Partout où il en est fait usage, la décision souveraine divise, sépare et instaure des hiérarchisations en s'appuyant sur ce qu'Agamben nomme la vie nue: un équivalent conceptuel de l'animalité présupposant un état non-politique, biologique ou

⁶³ Carl Schmitt, *La notion de politique. Théorie du partisan*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 1992, p. 323; *Théologie politique*, op. cit.

⁶⁴ Ces effets performatifs sont analysés dans le chapitre « La fable de la souveraineté. Le loup, le souverain et la parolier », pp. 69-113.

⁶⁵ La présentation des concepts d'Agamben fait référence aux ouvrages *Le langage et la mort. Un séminaire sur le lieu de la négativité*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, coll. Détroits, 1991, 198 p.; *La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*, Paris, Éditions du Seuil, coll. La librairie du XX^e siècle, 1990, 118 p.; *Moyens sans fins. Notes sur la politique*, op. cit.; *Homo Sacer I. Le pouvoir souverain et la vie nue*, op. cit.; *L'Ouvert. De l'homme et de l'animal*, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. Bibliothèque Rivages, 2002, 145 p.; *État d'exception, Homo sacer II, 1*, Paris, Éditions du Seuil, coll. L'ordre philosophique, 2003, 153 p.

naturel de la vie. Partout où elle opère, la décision souveraine a pour effet de fonder et d'actualiser la fable de la souveraineté. Cette opération politique fait du thème de l'animalité l'expression de la vie nue que le pouvoir souverain doit repousser à l'extérieur de ses frontières ou refouler au creux de ses fondations. La tâche de protecteur lui revenant alors consistera à sécuriser ses propres frontières, que la menace provienne de l'intérieur ou de l'extérieur.

Dans *L'Ouvert*, Agamben théorise l'« opération métaphysico-politique fondamentale » qui, tout en séparant l'« animal » (au singulier) de l'« humain » ou de la « nature » de l'« humain », produit de manière performative des propositions anthropologiques ⁶⁶. Ce serait depuis l'archive instable de la « machine anthropologique » que seraient produites les propositions anthropologiques au fondement du pouvoir souverain. Ce lieu abstrait, mais dont les effets concrets se vérifient par la circulation incessante de la fable de la souveraineté, de ses narrations politiques et de ses catégorisations, est, par ailleurs, conceptualisé par Agamben comme l'*ethos* de la « scission »⁶⁷. Le terme d'« ethos » réfère à une abstraction qui se délimite par une manière habituelle, voire éthique, de penser le vivant, présupposant constamment sa divisibilité. L'*ethos* de la scission désignerait, toujours selon Agamben, la manière occidentale de penser le langage (subdivisé entre la parole et le discours) et la politique (générée par l'arbitraire de la scission entre la nature et la

⁶⁶ Giorgio Agamben, *L'Ouvert. De l'homme et de l'animal*, op. cit., pp. 37-38.

⁶⁷ Giorgio Agamben, *Le langage et la mort*, op. cit., pp. 164sq.

culture). La structure de la souveraineté et l'ensemble des relations d'exception qui lui sont constitutives se déploieraient en suivant cet imaginaire hiérarchisé du pouvoir. Le pouvoir souverain ne pourrait s'extraire et s'instaurer qu'à condition que soit produites, toujours sur le mode de la décision souveraine, une série de distinctions dont la relation demeure pourtant indécidable: le *logos* et la *phoné*, la culture et la nature, le droit et le vivant, l'existence politique et la vie nue (ou l'animalité). La possibilité même de départager chacun de ces termes et d'opérer des séparations notamment à l'intérieur même du vivant (où il serait possible que quelque chose comme « la » vie *que* naturelle soit départagée de « la » vie *que* politique) aurait pour condition l'archive de la machine anthropologique.

L'actualisation continuelle de la machine anthropologique par la décision souveraine qui, sans relâche, scissionne le vivant et fonde la souveraineté aurait généré selon Agamben un tournant biopolitique et entraîné un déplacement structurel de la vie nue. La biopolitique classique aurait toujours institué la *polis* en excluant la vie nue, en la situant à l'extérieur de ses frontières. Mais la vie nue qui agissait alors comme extériorité constitutive ou comme « fondement caché de la souveraineté » en serait venue à habiter « dans le corps biologique de chaque être vivant »⁶⁸. La biopolitique moderne aurait ainsi déplacé la vie nue d'une extériorité présumée à une intériorité pour désigner, par exemple, la part animale de l'humain. Malgré ce déplacement, les

⁶⁸ Giorgio Agamben, *Moyens sans fins. Notes sur la politique*, op. cit., pp. 124-125.

effets de hiérarchisation de la fable de la souveraineté demeurent. Ce tournant biopolitique aurait pour conséquence de diffuser la décision souveraine à l'ensemble du corps politique. La dissémination de la décision souveraine, par les moyens du discours qui la (re)produit, contribue à l'efficacité de la fable de la souveraineté dont les foyers d'actualisation se trouvent dès lors démultipliés. En se désarticulant de la position d'énonciation du souverain (modèle schmittien), la décision souveraine fait de la souveraineté un horizon politique en toute vraisemblance indépassable⁶⁹. Les figures paradigmatiques de l'expert, de l'autorité ou du décideur politique illustrent la propagation de la décision souveraine dans plusieurs zones de la vie politique: elles se rapportent toutes à la position d'énonciation de la décision souveraine⁷⁰. C'est, juge Agamben, l'ensemble des catégories identitaires juridico-sociales (l'électeur, l'employé, le journaliste, l'étudiant, mais aussi le séropositif, le travesti, la porno-star, la personne âgée, le parent, la femme)⁷¹ qui actualisent la scission en tant qu'elles se rapportent à la vie nue. La « contradiction intime de la démocratie moderne » est qu'elle diffuse la décision souveraine « sans abolir la vie sacrée, elle la brise et la dissémine dans chaque corps singulier pour en faire l'enjeu du conflit politique »⁷². Du geste de séparation découle l'idée qu'il serait possible d'extraire de la vie dite « naturelle » – la vie nue – la bonne manière de vivre. La démocratie moderne se présente alors comme « une revendication et une libération de la *zoé* » (présupposé naturel) ou une tentative

⁶⁹ Le décisionnisme de Schmitt réactualise incessamment la souveraineté.

⁷⁰ Giorgio Agamben, *Moyens sans fins. Notes sur la politique*, op. cit., pp. p. 132.

⁷¹ *Ibid.*, p. 17.

⁷² *Ibid.*, p. 134.

de transformer la vie nue en forme de vie pour ainsi trouver « le *bios* de la *zoé* » (une manière de vivre déduite du présupposé de la vie naturelle)⁷³.

1.5. Conjurer la scission ou comment habiter le langage?

Comme pour Deleuze et Guattari, la position d'énonciation d'Agamben paraît affectée par l'oscillation des forces épistémologiques. La théorisation critique de la souveraineté qu'il propose se conjugue à une politique de réappropriation du langage qui serait capable d'exorciser les effets de la décision souveraine. Et, comme pour la souveraineté, ce pouvoir du langage s'articule à une proposition anthropologique qui exclut le zoologique: la performativité. Le projet politique qui en découle se fonde sur l'expérience de la parole qui conjure la scission au cœur du concept occidental du langage qu'actualise la décision souveraine. L'*ethos* de l'humain, sa demeure, ne coïnciderait alors plus avec la culture occidentale et son mythe de la scission, mais se rapporterait à la « demeure in-fantile (in-fantile, c'est-à-dire sans volonté ni voix, et pourtant, *éthique*, habituelle) de l'homme dans le langage »⁷⁴. La possibilité même de s'abstraire de la structure de la souveraineté reposerait selon Agamben sur l'expérience de la parole qui fait du langage sa demeure. Cet « usage libre » du langage contribuerait à bloquer la diffusion de la décision souveraine sans pour autant brouiller la différence

⁷³ Giorgio Agamben, *Homo Sacer I. Le pouvoir souverain et la vie nue*, op. cit., p. 17.

⁷⁴ Giorgio Agamben, *Le langage et la mort*, op. cit., p. 162.

zooanthropologique. C'est bien depuis l'archive du langage anthropologique que s'effectuerait la conjuration de la souveraineté. L'expérience de l'être-dans-le-langage (le langage comme habitat) consisterait alors à faire du langage le moyen d'une mise en récit qui a pour effet de rompre la narration politique de la souveraineté. La théorie des singularités quelconques d'Agamben est exemplaire de cet usage de la performativité. Les singularités quelconques seraient insaisissables, car elles se situeraient sur « une ligne de scintillement alternatif », où se confondent notamment le commun et le singulier⁷⁵. Leur habitat, leur *ethos*, est le lieu de cette indifférence étrangère à la scission et à partir duquel on ne peut plus présupposer d'une vocation historique ou spirituelle, ni d'un destin biologique que l'« homme » devrait conquérir ou réaliser⁷⁶. La qualité insaisissable des singularités quelconques empêche la pratique d'extraction de la vie nue opérée sous le mode de la décision souveraine. Dès lors, le commun n'est plus pensable « comme la permanence d'une essence identique dans les individus singuliers »⁷⁷. Ce que propose, entre autres choses, le langage de la souveraineté en opérant une réduction du langage à un présupposé commun comme la « nation » ou le « peuple ».

L'usage libre de la performativité du langage se rapporte aussi chez Agamben à l'expérience d'une puissance du commun. Le commun des singularités quelconques se

⁷⁵ Giorgio Agamben, *La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*, op. cit., p. 27.

⁷⁶ Giorgio Agamben, *Le langage et la mort*, op. cit., p. 47.

⁷⁷ Giorgio Agamben, *La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*, op. cit., p. 24.

rapporte à l'actualisation d'une puissance dont la possibilité est celle d'une impuissance, une « puissance-de-ne-pas »⁷⁸. La singularité quelconque appartient à un tout, sans que cette appartenance puisse être représentée ou isolée dans une forme autonomisée, comme c'est le cas pour le peuple (figure métonymique de la souveraineté) mis en spectacle sur la scène de l'État. Faire de l'être-dans-le-langage sa demeure, ce n'est pas revendiquer une identité ou une condition d'appartenance représentables, ni se poser comme une catégorie sociale, ni chercher à prendre le contrôle de l'État, ni souhaiter influencer les dirigeants politiques par le moyen d'une parole provoquée. Il s'agit plutôt de s'appropriier son appartenance même par le moyen du langage et de faire un usage du commun qui n'engagera que la puissance et la possibilité expressive du langage sans que l'usage du langage ait pour effet de fonder (c'est-à-dire, de séparer et d'autonomiser) la forme du pouvoir souverain. La singularité quelconque, nous informe Agamben, « est le principal ennemi de l'État »⁷⁹. Elle pose défi à la captation du discours politique, elle ne peut être formulée ni mise en récit dans les catégories étatiques actualisant la scission. Toute singularité quelconque parle depuis des archives instables, éphémères et ponctuelles qui, pour le discours politique, paraissent étrangères, venir de nulle part, d'ailleurs, de l'extérieur du corps du *Léviathan*, et que, en retour, il cherchera à s'incorporer en en prescrivant le sens. La parole des singularités quelconques n'est pas la parole provoquée par Longinus. Elle ne répond pas au piège du discours qui lui demande de s'énoncer pour le bien d'un

⁷⁸ Giorgio Agamben, *L'Ouvert. De l'homme et de l'animal*, op. cit., p. 103.

⁷⁹ Giorgio Agamben, *La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*, op. cit, p. 89.

commun affabulé dont le bien-être requiert qu'on affirme ses convictions. Sans jamais être complètement étrangère à la fable de la souveraineté, la parole des singularités quelconques parait lui échapper, momentanément, jusqu'à son éventuelle capture par un discours qui se l'approprierait et la réinscrirait dans les trames narratives du langage de la souveraineté.

L'usage « libre » du langage que formule Agamben consiste à faire l'expérience de l'être-dans-le-langage comme expérience d'un moyen pur⁸⁰ affecté ni par une nostalgie d'un retour avant l'immanence de la décision souveraine (politique conservatrice), ni par une expérience du langage reposant sur l'*ethos* de la scission, ni par les prescriptions décisives de la fable de la souveraineté.

Ce dont il est question dans l'expérience politique, ce n'est pas d'une fin plus élevée, mais de l'être-dans-le-langage même comme médialité pure, l'être-dans-un-moyen comme condition générique irréductible des hommes. La politique est l'exhibition d'une médialité, le rendre visible, un moyen en tant que tel. Ce n'est ni la sphère d'une fin en soi, ni des moyens subordonnés à une fin, mais une médialité pure et sans fin comme champ de l'agir et de la pensée humaine⁸¹.

L'expérience libre du langage ne prescrirait aucun objectif et ne serait pas formulable en proposition téléologique. Selon Agamben, faire usage d'un commun consisterait

⁸⁰ Agamben récupère le concept de « moyens purs » que Walter Benjamin définit comme un moyen non-juridique utilisé en vue de la résolution de conflits. En ce sens, l'usage des moyens purs n'a pas pour effet d'appliquer la violence du droit. Walter Benjamin, *Critique de la violence*, op. cit.

⁸¹ Giorgio Agamben, *Moyens sans fins. Notes sur la politique*, op. cit., p. 129.

alors « à articuler le lieu, les modes et le sens de cette expérience de l'événement du langage comme usage libre du Commun et comme sphère des purs moyens »⁸². L'art de la mise en récit de l'usage libre du langage n'a pas pour effet d'actualiser l'archive de la fable de la souveraineté, même s'il en est manifeste, et ne cherche pas à répondre au discours qui l'interpelle. La vie devient alors une affirmation de puissance. Faire l'expérience du langage se rapporte alors à une vie inséparable de sa forme⁸³. La critique de la souveraineté d'Agamben vise avant toute chose la surpolitisation de la vie résultant des scissions et des partages établis par la décision souveraine, et non simplement sa politisation. La vie – selon la proposition anthropologique de la forme-de-vie – serait donc toujours déjà sous forme ou formée ou, encore, en formation (donc, déjà politisée) et jamais purement ou seulement naturelle et non politique, comme le présuppose le concept de la vie nue. Ainsi, face à la capture du vivant dans la structure de la souveraineté, Agamben propose d'utiliser le moyen du langage pour se défaire des catégories politiques de la souveraineté. « Se défaire » signifie non seulement d'éviter d'utiliser les catégories du langage de la souveraineté, mais de se réappropriant le pouvoir du langage de se mettre en récit et de se nommer: la performativité.

⁸² *Ibid.*, p. 130.

⁸³ *Ibid.*, pp. 13-14.

1.6. La prothétatique ou l'affabulation du politique⁸⁴

Dans le *Séminaire la bête et le souverain*, Jacques Derrida interroge le concept du politique depuis l'horizon problématique du zooanthropologique⁸⁵. La déconstruction, lente et différenciée, du politique a pour effet de surexposer l'« architectonique »⁸⁶ et les « lignes de force »⁸⁷ constitutives de la souveraineté qui, dans le discours politique, se traduisent par une prolifération de figures, de métaphores, de métamorphoses et de métonymies zooanthropologiques. Derrida se demande ainsi « pourquoi la souveraineté politique, le souverain ou l'État ou le peuple, sont-ils figurés tantôt comme ce qui s'élève, par la loi de la raison, au-dessus de la bête, au-dessus de la vie naturelle de l'animal, et tantôt (ou simultanément) comme la manifestation de la bestialité ou de l'animalité humaine, autrement dit de la naturalité humaine? »⁸⁸ La prolifération zooanthropologique dont rendent compte les procédés d'animalisation et d'anthropomorphisation surexpose l'« art » du simulacre, du faire « comme si », de la « technique » ou de la logique de la supplémentarité qui affecte le discours politique et que Derrida désigne par le concept de « prothétatique ». La différence zooanthropologique paraissant ainsi inséparable du geste de mise en récit du pouvoir

⁸⁴ Cette section reprend en partie le texte Charles Deslandes, « Fable politique et politique affabulé. Langage, pouvoir et bestiaire québécois », dans Jade Bourdages et Charles Deslandes (coord.), *Critiques de la souveraineté. Interpellation plébéienne, récit et violence*. Cahiers des imaginaires, *op. cit.*, pp. 53-65.

⁸⁵ Jacques Derrida, *Séminaire: La bête et le souverain I*, *op. cit.*, p. 100.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 87.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 20.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 50.

qui supplée, par exemple, la nature posée comme nature, pour lui ajouter un organe artificiel, l'État⁸⁹ ou pour remplacer, imiter, relayer ou augmenter le vivant⁹⁰. Selon la philosophie de la déconstruction, le pouvoir est un effet de fable, un effet de langage qui, à coup de force, produit le matériau zooanthropologique d'où il s'extrait. En convoquant des moutons au moment de provoquer la parole politique, Longus met en scène cet art du simulacre: elle montre que la fable du sujet parlant s'articule au pouvoir souverain. La prothétatique s'appuie sur l'hypothèse selon laquelle les concepts du politique (le *topos*, le discours et l'action politiques) et du pouvoir seraient institués par le « simulacre narratif » du fabuleux⁹¹. Selon Derrida, la fable se définit comme une parole à la fois fictionnelle et performative⁹². L'affabulation parolière ne se réduit pas à des figures animalières. Les métamorphoses, les métaphores et les métonymies générées par la prothétatique impliquent toutes les formes de fabulation, qu'il s'agisse de Dieu, des dieux, du peuple, du terroriste ou de l'État. Les figures anthropologiques véhiculées par le discours politique, comme le souverain, le prince, le monarque, le dictateur ou encore le peuple et le sujet citoyen demeurent affabulées, car elles portent la marque du zooanthropologique d'où elles sont extraites. L'affabulation implique aussi une problématique épistémologique que Derrida présente en jouant sur le double sens du syntagme « savoir faire ». i) La prothétatique engage un faire-savoir au sens de faire connaître, communiquer une information ou partager une archive. ii) Le faire-

⁸⁹ *Id.*

⁹⁰ *Ibid.*, p. 254.

⁹¹ *Ibid.*, p. 62sq.

⁹² *Ibid.*, p. 290sq.

savoir de la prothétatique engage aussi un effet de savoir là où le savoir est marqué par le sceau de l'incertitude. Le discours qui s'incorpore la parole en lui prescrivant un sens relève ainsi de la prothétatique: il opère la traduction d'une parole hasardeuse en fonction de l'archive où il se tient. Selon Derrida, le prince de Machiavel est en ce sens exemplaire. En tant que souverain, il doit acquérir le « pouvoir du simulacre », c'est-à-dire l'aptitude pour s'affabuler des qualités du lion par la ruse du renard. La métamorphose, souligne alors Derrida, est elle-même une « ruse humaine »: un savoir-faire (effet de savoir) laissant entendre que le prince peut agir tel un lion (porter à la connaissance de l'autre)⁹³. Le simulacre du fabuleux engage ainsi un savoir-faire-savoir – une technique prothétatique – que Derrida rapporte à une position d'énonciation: l'autoposition de souveraineté.

1.7. La souveraineté comme autoposition d'énonciation

Derrida soutient que le concept de souveraineté implique la possibilité d'une position d'énonciation comme autoposition de soi⁹⁴. L'autoposition de souveraineté est autoréférentielle, elle se rapporte à elle-même comme « *ipséité* de l'*ipse* », « propre du propre », le propre s'appropriant lui-même et se posant lui-même comme force⁹⁵. Cette

⁹³ *Ibid.*, p. 132.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 102sq.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 190sq. et p. 287.

autopositionnalité est symptomatique de l'affabulation du politique et prolifère sous une multiplicité de métonymies. Elle se rapporte à tous les « premiers », c'est-à-dire aussi bien au souverain princier qu'au sujet qui exerce sa liberté de manière souveraine (le sujet qui décide de lui pour lui-même) dès lors que l'énonciation opère sous le mode de la décision. C'est-à-dire que l'énonciation coïncide avec l'exercice d'une force contenue dans le langage, elle fait usage d'un « verdict performatif » qui opère sur le mode du « diktat » et qui n'a de compte à rendre que « devant lui-même (*ipse*) »⁹⁶. L'autoposition de souveraineté désigne le présupposé d'une capacité à décider et à trancher là où il n'y a pourtant d'autres fondements que soi-même, l'archive de la différence zooanthropologique et la multiplicité des registres discursifs. C'est ce que Derrida souligne lorsqu'il discute de la proposition de la bêtise comme propre de l'humain, lequel supposant sa supériorité et imposant sa domination sur l'ensemble des vivants se présente comme « le témoin par définition le plus parlant de la bêtise autoproclamée, autoposée, le seul vivant sans doute à en avancer la revendication armée, syndiquée même, d'un syndicat qui ne serait autre que la culture philosophique, voire la culture tout court »⁹⁷. Le geste de déconstruction ne cesse de souligner l'arbitraire de la souveraineté qui se fonde sur la différence zooanthropologique en insistant sur l'indécision qui hante toute la certitude décisionnelle. L'indécision, voilà ce qui fait tourner la tête du souverain⁹⁸. La position de souveraineté instaure, à coup

⁹⁶ *Ibid.*, p. 102sq.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 192.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 235.

de force, des propositions anthropologiques depuis la différence zooanthropologique. Or, selon Derrida, l'indécision souligne le sans fond du savoir – l'absence d'une archive souveraine et capable de prescrire tout usage du langage. L'étreinte des forces épistémologiques se fait de nouveau sentir, cette fois-ci par l'oscillation de la technique de la prothétatique qui actualise la fable de la souveraineté et d'un usage du langage assumant l'indécision qui accable toute archive langagière.

La critique déconstructrice de deux présupposés anthropologiques permet à Derrida de remettre en cause l'efficacité de la différence zooanthropologique⁹⁹. Le langage anthropologique exclut l'animal par le motif de son incapacité à répondre. La thèse de la non-réponse de l'animal a pour effet de réduire toute capacité langagière zoologique à une réaction instinctive. Le « silence des bêtes » serait dès lors recouvert par le discours philosophique qui depuis l'arsenal de ses savoirs archivés prescrit l'interprétation des pratiques langagières non-humaines. La thèse de la non-réponse est reliée à la proposition anthropologique de la responsabilité. La prothétatique suggère ici que l'humain peut porter la responsabilité de ses énoncés, car il serait capable de connaître et de communiquer en toute certitude, sans le moindre problème d'interprétation, les archives d'où il parle et d'où il tient discours. Mais, Derrida insiste: comment prétendre que le rapport de l'humain à l'archive ne traduit pas une forme de réaction qui appelle une nuance sur sa capacité à répondre, à produire, par

⁹⁹ *Ibid.*, p. 168.

lui-même, une réponse qui ne soit pas déjà inscrite, prévue, préenregistrée dans l'archive comme condition de l'énonciation? Et, encore, si l'usage du langage, de la force du langage, est manifeste de sa singularité idiomatique, sous quel prétexte peut-on déduire que tout sujet parlant peut chaque fois être responsable de ses énoncés? Sait-on toujours ce que signifie ce qu'on dit¹⁰⁰? Les doutes sur la réponse et la responsabilité qui sous-tendent la proposition anthropologique du sujet décidant sont l'occasion de préciser l'une des contributions de la déconstruction derridienne pour l'analyse de l'animalité. Sans effacer la différence zooanthropologique, il s'agirait de considérer « le champ différencié de l'expérience et d'un monde de la vie », d'élaborer une autre logique de la décision qui ne se rapporte pas à la certitude, mais qui réinscrit la différence, et conduirait à une autre manière de pensée la vie des vivants¹⁰¹. Le silence des vivants non-humains entrouvre des expériences possibles du monde qui oblige à une retenue quand vient le temps de parler au nom des animaux, mais aussi lorsqu'on s'applique à définir l'humain depuis le non-humain.

Peut-être ne pourra-t-on jamais empêcher la différence zooanthropologique de s'actualiser dès l'usage du langage. Mais la problématisation du langage anthropologique depuis la sémiographie des vivants où il s'extrait aurait au moins l'effet non pas d'un rappel à l'ordre, mais à l'indécision sur laquelle se fondent nos pratiques langagières. Et peut-être, encore, par ce travail amateur sur l'archive du

¹⁰⁰ *Ibid.*, pp. 168sq. et 226sq.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 169sq.

langage serait-il possible de s'extraire lentement du piège de la souveraineté dont la narration présuppose dans un même mouvement le discours et la parole politiques; les violences mythique et divine; la différenciation zoo-anthropologique, l'intérieur habituel et l'extérieur étranger, etc. Sera-t-il un jour possible de faire usage du langage sans porter la charge des forces épistémologiques, comme le suggère Agamben, en formulant la proposition d'un usage libre du langage de la souveraineté? Libre, mais pourtant commandé par une critique de la souveraineté, c'est-à-dire une manière d'imaginer le pouvoir souverain qui devient, ensuite, l'archive de la conceptualisation de la parole politique. Et peut-être, comme Longnus, devrait-on simplement souhaiter qu'à force de proliférer la parole vienne à bout de l'arbitraire du souverain à la manière d'une Antigone venue le contredire et revendiquer une plus grande force du langage¹⁰²? Peut-être. Si la force du langage ne peut être conjurée, il est peut-être possible d'en faire un usage étranger à la prothétatique et à l'autoposition de souveraineté. Dès l'ouverture de *La bête et le souverain*, Derrida souligne la primauté de la force du langage en ayant recours à une fable de La Fontaine: « la raison du plus fort est toujours la meilleure. Nous l'allons le montrer toute à l'heure »¹⁰³. Le jeu derridien consiste à différer la démonstration de manière à se placer, lui-même, dans la position de celui qui décide du moment choisi et démontre qu'il peut s'emparer du *kairos*:

Ma démonstration est performative avant la lettre, en quelque sorte, et pragmatique avant d'être juridique et rationnelle et philosophique. Je

¹⁰² Sophocle, *Antigone*, Paris, Éditions de Minuit, 1995, 79 p.

¹⁰³ Jacques Derrida, *Séminaire: La bête et le souverain I*, op. cit., p. 20.

montre par le mouvement même, en le faisant, en marchant, en produisant l'événement dont je parle ou dont j'annonce que je parlerai, je démontre que la force l'emporte sur le droit et détermine le droit, et cela sans attendre. [...] La raison du plus fort est ici même à l'œuvre, au moment même où je prétends l'interroger, voire la mettre en question ou même seulement en différer la démonstration. Pourvu qu'on ne soit pas le plus fort à me démentir, mais en me faisant mentir, en me contredisant, on déplacera seulement le lieu de la plus grande force, la raison du plus fort qui sera toujours la meilleure¹⁰⁴.

En sur-ex-posant la force du langage, c'est-à-dire en la montrant à l'œuvre, en la mettant en scène et en en faisant usage, Derrida souligne l'arbitraire de la décision souveraine et de l'autoposition de souveraineté. S'il occupe la position du souverain, c'est toujours en essayant d'en conjurer les effets ou pour en souligner la bêtise. Ce serait depuis le piège des forces épistémologiques que Derrida énoncerait une parole toujours sur le point de devenir un discours, ou un discours hanté par une parole qui en démontre les mécanismes. Toute contradiction de forces démontrerait l'absence d'une archive souveraine – qu'elle porte le nom de fable de la souveraineté ou de différence zooanthropologique. Chaque force agissant l'une pour l'autre comme archive: la souveraineté fondant la possibilité de ce qui lui échappe, laquelle en retour commande l'instauration du pouvoir souverain. Comme Derrida, Deleuze et Guattari, Agamben, mais aussi De Fontenay et surtout Longus, je me laisse à mon tour prendre au piège de l'animalité et du performatif. Par d'étranges détours hasardeux, la parole que j'énonce se fait prendre au jeu du savoir pour devenir le discours d'une thèse. À tout hasard, peut-être, à force de détours risqués, l'instant d'une parole ponctuelle,

¹⁰⁴ *Ibid.*, pp. 117-118.

éphémère et singulière, j'aurai conjuré les effets de la décision souveraine et l'établissement des rapports de domination qu'accompagnent la figure du chercheur en sciences sociales. Peut-être.

CHAPITRE 2

2. Le loup, le souverain et le parolier



Figure 2.1. Le « loup commun de la Nouvelle-France ». Charles Bécarrd, *Codex du Nord Amériquin. Québec 1701. Les raretés des Indes: codex canadiensis*, Média-Teq et Parti-Pris, 1981, figure n° 157.

Les bêtes auraient-elles moins peur
parce qu'elles vivent sans la parole?
Elias Canetti¹⁰⁵

2.1. La fable de la souveraineté et quelques simulacres zooanthropologiques¹⁰⁶

À lui seul le langage serait manifeste des forces chaotique, terrestre et cosmique qui définissent la ritournelle de Deleuze et Guattari¹⁰⁷. La problématisation de la relation entre la souveraineté et le langage permettrait de surexposer les effets performatifs générés par des mécanismes langagiers se rapportant tantôt au discours tantôt à la parole selon les forces de la ritournelle qui les composent. Chacune de ces forces est la condition de l'autre: l'étrangeté de la force chaotique qui semble surgir de nulle part sert de support à la spatialisation de la force terrestre. En instaurant un espace territorial délimité par les présupposés d'une interiorité et d'une exteriorité, la force terrestre génère à son tour la possibilité de la force cosmique seule capable de s'abstraire et de se détacher momentanément de ses agencements territoriaux qui lui servent pourtant de condition¹⁰⁸. L'oscillation incessante des forces de la ritournelle affecte les pratiques langagières du discours et de la parole politiques. Les effets performatifs des simulacres

¹⁰⁵ Cité dans Élisabeth De Fontenay, *Le silence des bêtes*, op. cit., p. 111.

¹⁰⁶ Une version préliminaire de ce chapitre est parue dans Charles Deslandes, « Gare aux loups! Ma maison, le souverain et l'artisan parolier », *Machines de Guerres à ritournelles terrestres*. La Deleuziana, 2017, vol. 5, pp. 45-58.

¹⁰⁷ Gilles Deleuze et Félix Guattari, « De la ritournelle », *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*, op. cit.

¹⁰⁸ *Ibid.*, voir notamment les pages 382sq.; 393sq.; 400sq. et; 426-432.

zooanthropologiques qu'elles mobilisent et mettent en circulation se rapporteraient à la fable du pouvoir souverain. Les pratiques langagières produisent des « effets de récit »¹⁰⁹ capables de faire-croire qu'il est souhaitable, par exemple, de provoquer une parole dont le message, une fois qu'il aurait été enfin dit, devrait se rendre jusqu'aux oreilles du souverain et, par un effet de contamination, influencer sa manière d'exercer le pouvoir politique. La performance artistique de Longnus fait-croire, par exemple, qu'une parole provoquée pourrait se rendre jusqu'à la tête du souverain et venir s'assimiler aux forces qui en composent la position d'énonciation. La parole pourrait pénétrer jusqu'au centre des cercles concentriques du pouvoir souverain. Elle pourrait, raconte-t-on, monter jusqu'au sommet de la structure de la souveraineté où culminerait la plus grande force « diktatrice »¹¹⁰. Une plus grande force qui tout en revendiquant la capacité de régler le langage et en affichant son arbitraire expose pourtant la bêtise de la décision souveraine. La parole circulerait jusqu'au lieu où se prennent des décisions d'ordre public. Là où le discours politique est roi et où la parole ne serait souhaitée qu'à condition qu'elle ne surgisse que pour se métamorphoser et devenir le discours des convictions affirmées.

Les forces du langage affectent, sans respect pour les clivages disciplinaires, toute position d'énonciation, qu'elle soit (pré)occupée à l'avance par une bête humaine se

¹⁰⁹ Jean-Pierre Faye, *Langages totalitaires: critique de la raison narrative, critique de l'économie narrative, op. cit.*; *Introduction aux langages totalitaires. Théorie et transformations du récit, op. cit.*

¹¹⁰ Jacques Derrida, *Séminaire: La bête et le souverain I, op. cit.*, p. 102sq.

tenant sur l'archive de la tradition philosophique occidentale, ou encore convoquée par une artiste parlant depuis la différence zooanthropologique. L'efficacité de la fable de la souveraineté semble ainsi liée à sa circulation généralisée – comme s'il lui avait toujours été facile de faire-corps avec les archives du langage qu'elle assimile ou contamine. La fable de la souveraineté s'actualiserait, comme la différence zooanthropologique, dès l'énoncé d'une parole ou à l'occasion de la tenue d'un discours. Véhiculée par les narrations usuelles du quotidien, circulant d'archive en archive (comme si elle avait toujours déjà devancé le petit dieu ailé de l'opportunité pour lui laisser, en retour – ce qui n'est pas moins important, la puissance générée par la singularité de l'événement) la fable de la souveraineté aurait cette capacité de surgir depuis le décor du langage sans qu'on ne s'y soit attendu, comme un loup¹¹¹. Ce n'est sans doute pas un hasard si le récit de la souveraineté laisse des traces et fait archive jusque dans certains contes. *Le Petit Chaperon rouge*¹¹² et *Les trois petits cochons*¹¹³ racontent le récit fabuleux d'un danger imminent et imprévisible, celui d'une bête dangereuse qui rôde et menace d'assimiler à sa chair ses proies, souvent dociles, quelques fois plus coriaces. Ces contes exposent quelques-uns des mécanismes langagiers ayant pour effet d'actualiser la fable de la souveraineté¹¹⁴. À commencer par la fable du loup qui, comme le soulignait Derrida¹¹⁵, ne cesse de proliférer dans le

¹¹¹ *Ibid.*, p. 107.

¹¹² Charles Perrault, « Le Petit Chaperon rouge », *op. cit.*

¹¹³ Leslie L. Brooke, *Les trois petits cochons*, *op. cit.*

¹¹⁴ D'autres contes sont aussi exemplaires du loup comme menace de dévoration tels que *Pierre et le loup* ou, encore, *Le Loup et les Sept Chevreux*.

¹¹⁵ Jacques Derrida, *Séminaire: La bête et le souverain I*, *op. cit.*

corpus de la théorie politique et dont l'entrée en scène comme puissance de dévoration aurait pour effet de générer tout un ensemble de rapports de prédation dont la synthèse est la souveraineté¹¹⁶. Le loup, en-signant ces contes¹¹⁷, génère plusieurs stratégies de dissimulation se rapportant aussi bien au prédateur qu'il incarne qu'à celles de ses proies qui, pour s'en protéger, dit-on, chercheraient sans relâche à produire le sanctuaire du chez-soi où trouver refuge. L'habiter le plus habituel et les habitudes lui correspondant auraient quelque chose à voir avec l'imaginaire de la souveraineté. Les stratégies de dis-simulation renforcent cette hypothèse: i) Elles concernent ce qui se cache sous des phrases, se camoufle derrière des mots ou se fond dans le décor du langage par des pratiques langagières dissimulatrices. La parole provoquée de Longnus, par exemple, ne se manifesterait que sous la hantise d'un imaginaire de la souveraineté que le dispositif artistique ne surexpose pas. Elle laisse croire au triomphe de la prise de parole alors que sa convocation l'oblige à se manifester comme un discours de convictions destiné à l'oreille du pouvoir souverain. ii) La dissimulation se rapporte aussi à ce qui simule, à ce qui s'emploie, à l'aide de stratégies, à faire semblant, à faire le loup (à faire-peur ou à montrer patte blanche) ou, encore, à faire le souverain en revendiquant la certitude décisionnelle¹¹⁸.

¹¹⁶ Louis Marin, *Le récit est un piège*, op. cit.

¹¹⁷ Ce qui « en-signe » agit comme un rappel à l'ordre de la souveraineté. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*, op. cit., p. 95.

¹¹⁸ Jacques Derrida, *Séminaire: La bête et le souverain I*, op. cit.

Prédation, dévoration, dissimulation, hantise de l'incorporation, rapport au chez-soi ou au protecteur plus fort que le loup: voilà quelques-uns des mécanismes de la souveraineté véhiculés dans des contes, mais dont on trouve aussi la trace au quotidien. L'efficacité d'une menace aussi apeurante et saisissante n'aura peut-être jamais échappé au discours politique. C'est ce que montre la circulation de l'énoncé « l'homme est un loup pour l'homme » de Plaute¹¹⁹, jusqu'à sa récupération dans le *Liéviathan* de Hobbes¹²⁰, qui l'associe à la dangerosité animalisée de l'humain. L'affabulation du politique et le principe d'une extériorité menaçante se manifestent par plusieurs figures – notamment celle du loup-garou. Encore aujourd'hui, la mise en récit de la souveraineté implique le recours aux « fictions »¹²¹ ou aux « simulacres » narratifs¹²² – comme dans l'exemple contemporain du loup solitaire. La peur qu'il suscite, parce qu'il menace de passer à l'acte sans qu'on le voit venir, « à pas de loup », a pour effet d'actualiser la fable du souverain-protecteur. La circulation de la souveraineté *dans et par* des récits politiques prend l'allure d'un piège qui se manifeste parfois comme un habitat où trouver refuge en cas de menace ou comme le lieu d'une parole critique qui s'énonce sous la hantise du souverain¹²³. La souveraineté se raconte, circule et s'actualise comme si un immense ver d'oreille n'avait cesse de chuchoter à quiconque qu'il est bon de se loger sous la protection d'un maître puissant et que, pour

¹¹⁹ Térence Plaute, « La Comédie des ânes », dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1971, pp. 59-106.

¹²⁰ Thomas Hobbes, *Liéviathan. Matière, forme et puissance de l'État chrétien et civil*, op. cit.

¹²¹ Giorgio Agamben, *État d'exception, Homo sacer II, 1*, op. cit.

¹²² Jacques Derrida, *Séminaire: La bête et le souverain I*, op. cit.

¹²³ Charles Deslandes, « Fable politique et politique affabulée. Langage, pouvoir et bestiaire québécois », art. cit.; « Gare aux loups! Ma maison, le souverain et l'artisan parolier », art. cit.

cette raison, il est nécessaire de se soumettre à sa toute-puissance. Voilà ce que répète le discours politique en se tenant sur l'archive de la différence zooanthropologique. Le loup serait l'un des témoins privilégiés de l'affabulation du politique et de la fable de la souveraineté. Il est manifeste d'une multiplicité de rapports à la souveraineté. En voulant s'approprier le rôle du protecteur, les membres du groupe nationaliste identitaire de *La Meute* actualisent la fable de la souveraineté et la mettent en circulation. Or, le loup peut surgir aussi depuis des archives contradictoires. En opérant une critique de la souveraineté, les loups étudiants du *Comité Printemps 2015* auraient eu pour effet d'actualiser la fable de la souveraineté. Mais il arrive aussi qu'une parole se libère des voies tracées et s'abstrait momentanément des arcanes de la souveraineté. L'artisan-parolier fait alors du langage le lieu d'un bricolage qui, parce que lié à la situation vécue qu'appelle en résonance une prise de parole concrète, tend à conjurer l'actualisation de la souveraineté. La parole, alors, fait-savoir en excédant l'archive du langage anthropologique, mais aussi en désarticulant les rapports hiérarchisés de la souveraineté. Voilà ce que dirait la fable de du loup, de l'original et du chasseur dans *La Bête Lumineuse*¹²⁴.

¹²⁴ Jacques Bobet (Producteur) et Pierre Perrault (Réalisateur), *La bête lumineuse*, op. cit.

2.2. Derrière de grandes dents, une voix pourtant si douce...

Dans *Le Petit Chaperon rouge*, le loup se manifeste comme une menace de dévoration. Partie de chez-elle pour aller porter soin à mère-grand, malade, le petit Chaperon croise sur son chemin, dans le bois, le grand méchant loup. Cette rencontre n'a sans doute rien de fortuit, le loup a faim. Comme un vrai loup, il est mu par la faim. Dès cette première rencontre, le loup doit cependant calmer son appétit vorace. La présence proche de bucherons l'oblige à chercher un autre lieu où il pourra passer à l'acte et satisfaire sa faim en toute quiétude. Naïve ou inconsciente de la menace qui la guette, le petit Chaperon mentionne au loup qu'elle se dirige chez mère-grand pour lui apporter des beignets et des petits beurres. Feignant le jeu – il lui propose une course, par deux chemins séparés pour voir qui sera le plus rapide – le loup se précipite chez mère-grand où il arrive premier. La feinte montre bien que le récit déploie un simulacre narratif du loup. La proposition du jeu commanderait une connaissance de l'archive du langage humain. Ce ne sont pas la feinte du jeu ou le faire-semblant du loup qui sont anthropologisés, mais le rapport du loup à l'archive du langage humain. Il sait convaincre comme un humain, ce loup parlant. Arrivé devant la porte close de la maison de mère-grand, le loup exécute une autre stratégie de dissimulation dont le motif est, cette fois-ci non pas le jeu, mais la dévoration. Pour franchir la porte de la maison, il doit faire-croire à mère-grand qu'il est le petit Chaperon. Le loup change sa voix, il l'adoucit, et pour être certain de sa réussite, il fait usage des informations que lui a transmises le petit Chaperon: il lui apporterait à manger et il serait venu prendre

soin d'elle, dit-il. L'artifice fonctionne. Mère-grand tombe d'abord dans le piège vocal et ensuite dans la gueule du loup. Une fois la porte franchie, le loup se jette sur mère-grand et la dévore. Il fait alors corps avec mère-grand dont il assimile la chair en la mangeant et en la digérant.



Figure 2.2. Le loup déguisé en mère-grand et le petit Chaperon rouge. Gustave Doré, « Le Chaperon rouge fut bien étonné de voir comment sa grand'mère était faite en son déshabillé », *Expositions. Les galeries virtuelles de la Bibliothèque nationale de France*, [En ligne] http://expositions.bnf.fr/orsay-gustavedore/grand/dor_224.htm [Site consulté le 3 juin 2016].

Quelques instants plus tard, à son tour, le petit Chaperon frappe à la porte après avoir perdu au jeu du loup ou s'être fait prendre par une feinte dont elle n'a toujours pas pris connaissance. C'est sans savoir la menace qui la guette qu'elle frappe à la porte pour franchir le seuil de ce lieu qui, en temps normal, est familier et sans danger. Surprise par la « grosse voix » du loup, elle se rassure en se disant que sa mère-grand doit être enrhumée. Elle s'efforce de se convaincre que la situation est normale. Le loup

s'applique alors, une nouvelle fois, à se dissimuler. Il change sa voix, il l'adoucit pour amadouer le petit Chaperon, pour éviter de lui faire peur et, surtout, pour lui faire-croire qu'il est bel et bien mère-grand, en chair et en os. L'artifice langagier fonctionne une fois de plus. Le petit Chaperon entre dans la maison et y trouve ce qui lui semble être mère-grand enfoncée sous les couvertures de son lit. Le simulacre de mère-grand – le loup – l'invite alors à le rejoindre au lit. La stratégie de dissimulation déployée, ici, s'opère par l'agencement des signes faisant croire qu'il s'agit bien de mère-grand. Elle met en scène les signes les plus habituels véhiculés par mère-grand pour convaincre de l'artifice. Petit à petit, le Chaperon découvre le subterfuge, mais il est trop tard:

Ma mère-grand, que vous avez de grands bras ! — C'est pour mieux t'embrasser, ma fille ! — Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes ! — C'est pour mieux courir, mon enfant ! — Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles ! — C'est pour mieux écouter, mon enfant ! — Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux ! — C'est pour mieux te voir, mon enfant ! — Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents ! — C'est pour te manger ! Et, en disant ces mots, ce méchant Loup se jeta sur le petit Chaperon rouge, et la mangea¹²⁵.

Les stratégies langagières dont fait usage le loup pour se dissimuler, pour faire-croire qu'il est gentil (il propose un jeu), qu'il n'est pas lui-même, mais quelqu'un d'autre (il change sa voix) et sa dissimulation dans le décor de la maison où il s'introduit, par la ruse, font partie de l'arsenal de sa voracité. La morale du conte, selon la version de Perrault, est d'enseigner la méfiance envers les étrangers. Une version contemporaine du conte se termine par une prise en charge anonyme de la narration en affirmant qu'

¹²⁵ Charles Perrault, *op. cit.*, p. 46.

« il faut se méfier de ceux qui font les doux, car ils sont souvent les plus dangereux des loups »¹²⁶ – prescription morale qui, comme nous le verrons au sujet de *La Meute*, paraît encore plus juste lorsque ce sont des protecteurs de la souveraineté qui font les doux.

2.3. Ma maison, ce piège à loup

Un autre loup à l'orée des bois. Une autre bête à la dent longue et à l'appétit de loup menace cette fois-ci des cochons anthropomorphisés. Ce qui est fascinant du conte *Les trois petits cochons*, c'est l'inversion du rapport de prédation qu'il met en scène. Le loup comme menace dévorante se fait prendre à son propre jeu, à son tour, pour se faire manger par un être encore plus puissant dont la figure métonymique est, ici, dans ce conte, le cochon le plus civilisé ou le plus avancé sur le plan de la technique. Ce renversement de situation, qui évoque la *mètis* grecque¹²⁷ s'opère depuis un lieu sûr: la maison du dernier des petits cochons. La technique comme art de la ruse triomphante et la maison comme rempart à la menace d'une force de la nature se rapporteraient à la manière d'imaginer la souveraineté. La maison évoquerait alors la délimitation d'un lieu de conservation et de reproduction de la vie dont l'accès est supposé sous contrôle

¹²⁶ *Le grand méchant livre du Loup*, Paris, Bayard Jeunesse, 2003, p. 28.

¹²⁷ Marcel Détienné et Jean-Pierre Vernant, *Les ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*, Paris, Éditions Flammarion, coll. Champs Essais, 2009 [1974], 316 p.

de l'hôte, du maître chez-soi réputé avoir le pouvoir d'ouvrir et de fermer sa porte et qui seul peut décider d'offrir ou non l'hospitalité. La maison est d'autant plus symptomatique de la souveraineté qu'elle résulte de plusieurs gestes techniques qui marquent une rupture sur le continuum des ruses du vivant: elle est érigée sur l'abstraction d'une nature domptée par les moyens d'une culture anthropologisée. Elle est un marqueur de la rupture qui instaure le passage à l'état civilisé. Les trois petits cochons, raconte ce récit fabuleux, sont devenus des constructeurs de maison après avoir quitté leur domicile familial. Ayant atteint le seuil d'une vie où commence une autre vie, ils sont partis d'un lieu familier pour en produire un autre où, cette fois, je suppose, ils seront chacun maître chez-soi. La fable se compose de plusieurs mouvements de reterritorialisation de la souveraineté. Il y a un âge pour quitter la cellule familiale; un âge pour devenir-majeur et entrer dans le monde du sujet souverain capable d'agir sans le support tutélaire des parents (et, peut-être, plus précisément – car ce sont bien des cochons et non des cochonnes – de se soustraire de la gouvernance domiciliaire d'un père, qui sait?). Tout un parcours d'ascension sociale se donne comme trame narrative d'un récit de la dévoration et vient imager la relation forte entre la propriété privée et la souveraineté¹²⁸.

Lorsque le loup surgit, d'on ne sait trop où, chacun des petits cochons trouve refuge chez-soi, là où leur maîtrise personnifiée des lieux devrait suffire à les protéger. La

¹²⁸ Relation établie notamment par le contractualiste John Locke dans *Traité du gouvernement civil*, Paris, Flammarion, 1984, 408 p.

menace du loup résiderait autant dans l'impossibilité de le voir venir et de le localiser que de ce qu'elle annonce: la dévoration. Et face à cette violence naturalisée qui survient sans prévenir, sans s'annoncer, sans crier gare ou sans respect pour quelconque statut de souveraineté, deux des petits cochons ne parviendront pas à se soustraire du rôle de proie qu'ils incarnent et tomberont sous le coup de cette menace qui survient. Là s'arrête leur réussite sociale: ils se font manger, car leurs maisons (l'une faite de paille, l'autre faite de bois) ne peuvent résister au souffle du loup. Le troisième des petits cochons est cependant plus rusé ou plus avancé sur le plan de la technique. Sa maison, faite de briques, résiste au souffle du loup. Se butant à la porte close de cette maison bien construite et sécuritaire, le loup fait alors usage de multiples stratégies de persuasion pour faire sortir de son refuge ce dernier petit cochon. Le dernier dans l'ordre de la dévoration annoncée par le loup se trouve, donc, à être le premier sur le plan de la technique. La position du premier (ou du dernier) rappelle d'une autre manière le principe de hiérarchisation de la souveraineté¹²⁹. Par toute sorte d'artifice, le loup se lance dans une entreprise de persuasion. Il invite gentiment le dernier des petits cochons à aller cueillir des navets, des pommes et, même, à aller à la foire. Le loup semble ainsi feindre l'amitié alors qu'il vient de manger les deux-tiers de la fratrie. Il s'applique à faire-croire qu'il est de bonne foi, en mobilisant l'arsenal discursif du « il faut bien manger » et du « il faut bien vivre ». Mais tous ces coups de force tentés

¹²⁹ Voir à ce sujet le commentaire de Jacques Derrida qui dénonce le fait que Giorgio Agamben, pourtant lui-même critique des effets de la décision souveraine, s'attribue le pouvoir de la décision. « Troisième séance. Le 16 janvier 2002 », *Séminaire: La bête et le souverain I, op. cit.*, pp. 97-140.

sont des échecs performatifs¹³⁰. Ce petit cochon réussit chaque fois à déjouer les pièges où il risque de tomber. Il sort de sa maison à l'insu du loup, tôt le matin, alors que celui-ci dort encore, pour aller cueillir lui-même des navets. Peut-être par témérité ou enorgueilli de ce premier succès, il se risque à nouveau à l'extérieur de sa maison pour aller cueillir des pommes. Mais l'aventure est cette fois-ci plus périlleuse, comme si le loup apprenait petit à petit de sa naïveté. Après s'être fait repérer, à découvert, le dernier petit cochon se réfugie au sommet d'un pommier au pied duquel le loup l'attend. Pour s'éloigner de la mort qui est manifeste, le petit cochon élabore une nouvelle ruse. Pour distraire le loup, il lance une pomme au loin. L'artifice fonctionne: le loup, décidément, n'exemplifie la *mêtis* que par défaut. La dernière séquence où culmine la mise sous tension de forces naturalisée et anthropomorphisée ajoute à l'insulte d'un loup menaçant, mais bien pauvre et démunie d'intelligence. Revenant de la foire où il est allé encore une fois seul et, encore une fois, à l'insu du loup, le maître des sorties clandestines aperçoit le loup aux aguets devant la porte de sa maison. Du haut de la colline où il se trouve, il se cache dans une baratte et dévale la pente qui le conduit chez-lui. Le loup effrayé par l'objet qui roule en sa direction, sans qu'on ne sache trop pourquoi, s'enfuit. Les stratégies de dissimulation du dernier petit cochon sont multiples: il opère un détournement de la valeur d'usage d'une baratte et s'en sert comme objet d'épouvante – il s'applique à faire-savoir, mais sans que le succès ne lui soit garanti (on ne comprend pas ce qui fait fuir le loup). Il se cache à l'intérieur de ce

¹³⁰ John Langshaw Austin, *How to Do Things With Words*, *op. cit.*

qui serait apeurant pour le loup, comme on s'incorpore à une puissance plus puissante qu'une menace étrangère pour assurer sa survie¹³¹.

Lorsque le loup réalise la supercherie et, pire encore, qu'il a été pris à son propre jeu du faire-peur, il se fâche et décide de s'introduire par la cheminée de la maison. Mais le dernier petit cochon est d'une intelligence vorace ou d'une *mêtis* dévorante. En attendant le passage à l'acte du loup, comme s'il avait su et pu l'anticiper, selon un savoir qui aurait fait archive, il prépare une marmite sous la cheminée où mijotent les



Figure 2.3. Le dernier petit cochon, devant son feu et la cuillère à la patte, jette un regard intéressé au loup qui, revanchard, l'observe par la fenêtre.

navets et les pommes qu'il a rapportés de ses sorties clandestines. Comment a-t-il su que le loup allant transgresser ce sanctuaire de la préservation de la vie en entrant par un passage aussi risqué? Ce petit cochon semble savoir là où on ne sait pas. Et que dire de ce loup dépourvu des connaissances techniques suffisantes ou d'une expérience phénoménale appropriée du

¹³¹ Thomas Hobbes, *Léviathan. Matière, forme et puissance de l'État chrétien et civil*, op. cit.

monde où pourtant il vit? L'ignorance du loup l'aura empêché d'interpréter justement la fumée et la chaleur sortant de la cheminée comme les indices d'un danger plus grand que la force naturelle de son appétit. Fort de sa connaissance anticipatrice, le dernier des petits cochons vient encore à bout du loup. Se précipitant par la cheminée, comme mu par une réaction irraisonnée, non calculée, voire non-humaine, le loup tombe dans le piège de la marmite et vient ainsi contribuer de sa chair au repas du dernier et non le moindre des petits cochons.

Ce dernier petit cochon aura su triompher du loup. Il aura réussi à inverser la relation de prédation qui lui était pourtant au départ défavorable en employant toutes sortes de stratégies de dissimulation, et en faisant usage de sa technique en bâtiment et de son art culinaire. La peur d'être dévoré se trouve, ici, comme conjurée par la puissance de la technique, par un savoir-faire et par un art de la ruse. Ce conte « en-signé » qu'en situation de menace, il est bon d'avoir un chez-soi où se réfugier, une maison bien construite et résistante, mais aussi de savoir bien faire à manger. Comme dans *Le Petit Chaperon Rouge*, le souverain-protecteur se dissimule dans le décor des prescriptions morales se rattachant aux thèmes de la dévoration, de la tromperie et de la maison refuge¹³². Le jeu de la menace, par ce dédoublement du narrateur et du souverain, se manifeste comme le mécanisme d'un piège narratif. Il est le moyen par lequel

¹³² Louis Marin *Le récit est un piège*, *op. cit.*; « Pouvoir du récit et récit du pouvoir », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 25, janvier 1979, pp. 22-44.

s'actualise la fable de la souveraineté. La peur de la menace du loup jouant ainsi le jeu de la souveraineté, celui de la quête d'un refuge domiciliaire.

2.4. La peur sécularisée du loup-garou

De lointains hurlements résonnent encore aujourd'hui et les images de cette scène archaïque se réverbèrent sans relâche sur les parois osseuses de ma boîte crânienne. Mes deux sœurs et moi nous trouvions sur les rives de la Rivière Noire à Saint-Valérien-de-Milton, entre la *dam* d'Upton et le pont du 10^e rang¹³³. Les pentes abruptes ceinturant le cours de la rivière ont forcé une préservation involontaire de l'espace où les arbres, les arbustes, les plantes et les mauvaises herbes poussent librement – c'est-à-dire sans être affectées par l'aménagement esthétique des riverains. Plusieurs animaux passent par ce lieu précaire (chevreuils, oiseaux) ou y habitent (marmottes, rats musqués). En jouant à explorer de nouveaux territoires, mes sœurs et moi nous étions éloignés de la maison. La journée s'achevait, le soleil déclinait lentement derrière les immenses pins sur l'autre rive de la rivière. L'apaisant bruissement de l'eau coulant dans les rapides fut interrompu par d'épouvantables hurlements. Je me souviens de notre désarroi. Paniqués, figés, nous nous regardions, sachant très bien à qui ou à quoi nous avions à faire. De vieilles histoires nous avaient été contées et, c'était

¹³³ Cet événement s'est déroulé précisément à la latitude 45.589401 N et à la longitude 72.739753 W.

aussi l'époque du *Loup-Garou de Londres*¹³⁴ que, par la mégarde de mes parents, j'avais vu partiellement à la télévision et qui m'avait marqué au point d'en faire des cauchemars. D'autres hurlements, cette fois-ci plus près. La bête s'est rapprochée. Nous devinons avec effrois qu'elle est venue pour nous. La clarté s'estompe. De brusques mouvements d'herbage et de branches tracent un sillon en notre direction. Nous nous enfuyons. J'ai peine à courir. Mes jambes sont raidies par la peur qui m'a envahie. J'entends la bête qui se rapproche. J'entends le souffle de sa voracité qui se découpe entre les dents de sa gueule entrouverte. Nous courons, mes sœurs et moi, et parvenons enfin au pied de la pente menant chez-nous, à la maison. Chaque effort est diminué par le glissement de nos pieds sur le sol gorgé des dernières pluies automnales. Nos mains compensent comme elles le peuvent. J'essaie de faire vite, d'aller plus vite. Il est derrière, je le sens. Sans le voir, je le devine. Un monstre est à mes trousses. Il a saisi ma cheville droite. Je tombe au sol, dans la boue. Tout s'arrête. Je me réveille, enfin.

Quel étrange récit. Celui de la peur d'être mangé vivant par une bête maléfique qui n'existe peut-être plus aujourd'hui que dans les cauchemars enfantins et les films d'horreur. Il n'y a pas si longtemps, la peur du loup-garou sévissait au pays des canadiens français¹³⁵. Fable théologico-politique du discours des autorités religieuses

¹³⁴ John Landis (réalisateur), *Le loup-garou de Londres (An American Werewolf in London)* [Film], Royaume-Unis/États-Unis, 1981, 1h37 mins.

¹³⁵ Honoré Beaugrand, « Le Loup-Garou », *La Chasse-Galerie. Légendes canadiennes*, Montréal, 1900, pp. 37-56.

catholiques, le loup-garou avait pour effet de persuader de l'obligation de respecter les pratiques ritualisées visant à honorer le dieu chrétien. La métamorphose de ses effets de récit s'est amorcée avec le déclin l'Église catholique et la diminution de l'efficacité de son discours¹³⁶. La fable du loup-garou paraît continuellement perdre de son efficacité. Les surgissements de cette bête diabolique ne sont plus commandés par les convocations d'un discours religieux dont la circulation en aurait garanti l'efficacité. Il est actualisé dorénavant depuis l'archive instable de l'épouvante où il est concurrencé par toutes sortes de bêtes aussi effroyables que surprenantes: vampire, requin, monstre, extraterrestre, fantôme et autres créatures surnaturelles qui pullulent dans les films et les histoires à faire peur. Le loup-garou s'est en partie détaché de l'archive du religieux pour entrer sur la scène de la « société du spectacle »¹³⁷. Ses manifestations contemporaines tendent à s'accompagner des traces du discours religieux qui autrefois lui servait de condition. Comme lui, un simulacre du discours religieux s'est autonomisé sous la forme du spectacle. Le loup-garou ne serait pas étranger à la fable de la souveraineté. Comme le modèle absolutiste de la souveraineté monarchique européenne, il aurait traversé l'Atlantique jusque sur les terres colonisées du nord américain¹³⁸. La peur dont il est la trace se manifesterait comme la rumeur persistante des forces surnaturelles et diaboliques. Peut-être est-il symptomatique de la thèse

¹³⁶ Félix-Antoine Charest, « La représentation du loup-garou dans l'imaginaire québécois », mémoire de maîtrise en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2017, 140 p.

¹³⁷ Je me rapporte à l'interprétation que fait du Agamben de la « société du spectacle » de Guy Debord. Voir en particulier *Moyens sans fins*, *op. cit.*, pp 122-128.

¹³⁸ Giroux, Dalie, « Comment fabriquer un État en Amérique, ou: la Vierge, le Diable, le Boucher et Carcajou », *art. cit.*

schmittienne de la sécularisation des concepts théologiques en concepts politiques¹³⁹. De la même manière que la situation exceptionnelle évoquerait le miracle ou que la position du souverain serait le calque arborescent de la position de Dieu, le loup-garou serait le présupposé extérieur étranger à la loi divine. La peur d'être dévoré et assimilé à une puissance maléfique serait l'écho assourdissant de la punition divine obligeant le mauvais catholique à devenir étranger parmi les siens, chez-soi. Comme le souverain, remarque Agamben, le loup-garou est frappé de l'ambivalence¹⁴⁰. La position du souverain se situe à l'intérieur autant qu'à l'extérieur de la structure de la souveraineté, car le souverain a le pouvoir de fonder et de suspendre le droit. Le loup-garou, fable du « hors-la-loi », se manifeste comme une extériorité présupposée de la fable de la souveraineté. À la fois à l'intérieur et à l'extérieur, il se rapporterait autant à la loi divine qu'à la loi humaine.

Plusieurs loup-garous québécois, aux origines canadiennes françaises, ont eu pour condition l'archive du discours catholique. *Le loup-garou* d'Honoré Beaugrand en est un exemple. Le récit se déroule au début du XXe siècle. La trame narrative met en scène deux forces politiques: les bleus conservateurs et les rouges libéraux. Ce rapport de force est incarné par deux protagonistes: un jeune avocat montréalais venu discuter de politique avec des habitants vivant près de Sorel et le père Pierriche Brindamour.

¹³⁹ Carl Schmitt, *Théologie politique*, op. cit.

¹⁴⁰ Giorgio Agamben, « Homo Sacer », *Homo Sacer. I, Le pouvoir souverain et la vie nue*, op. cit., pp. 79-126.

Deux axes découpent le récit avant même le surgissement du loup-garou. L'un oppose la ville au monde rural – opposition qui se règle sur les convictions politiques vis-à-vis de la légitimité politique de l'Église. L'autre met en scène des forces épistémologiques en opposant d'une part les faits et le langage juridique de l'avocat montréalais, et d'autres parts les opinions fondées sur les croyances religieuses des habitants et du père Brindamour. La discussion politique animée amène ce dernier à tenir un discours de persuasion mobilisant coup sur coup deux fables du loup-garou. Pour se faire convaincant, Brindamour raconte d'abord un épisode dont il a été témoin près de l'« Île de Grâce » avec son père. Remontant le fleuve sur le lac Saint-Pierre, ils auraient aperçu « une vingtaine de possédés qui avaient des têtes et des queues de loup et dont les yeux brillaient comme des tisons »¹⁴¹. Les bêtes maléfiques se seraient réunies pour dévorer le corps d'un chrétien. « C'était une ronde de loup-garous que le diable avait réunis pour leur faire boire du sang de chrétien et leur faire manger de la viande fraîche », poursuit Brindamour¹⁴². Face à cette scène diabolique, le père du père Brindamour lui commande d'aller chercher un arsenal: une branche de rameaux bénite, un trèfle à quatre feuilles et de l'eau bénite pour y tremper les balles de son fusil. Par malchance, seule la branche de rameaux sera utilisée pour charger le fusil. Le premier coup de feu n'aura aucun effet sur les loup-garous. Le père du père prend alors son chapelet et l'insère dans le canon. Le deuxième coup de feu – suffisamment chargé d'artéfacts divins – aura pour effet de disperser et de faire fuir les bêtes maléfiques. Les

¹⁴¹ Honoré Beaugrand, « Le Loup-Garou », *op. cit.*, p. 40.

¹⁴² *Id.*

effets de ce deuxième coup de feu, à en croire le récit, sont toutefois limités. Le chapelet était neuf et n'avait pas encore été béni. S'il avait été couplé à la force de la bénédiction d'une puissance surnaturelle, le coup du chapelet aurait eu pour effet de libérer ces chrétiens de leur métamorphose diabolique. Si la puissance divine, par un bon dosage de sa force, peut briser le mauvais sort de la métamorphose, c'est qu'elle est à l'origine de ce devenir loup-garou. La transformation en bête hurlante et vorace est le résultat d'une intervention divine qui punit ainsi ceux qui ne se sont pas confessés pendant sept années consécutives. En ne respectant pas les bonnes pratiques religieuses, le mauvais chrétien glisse à l'extérieur du domaine de Dieu. La deuxième fable se veut, selon Brindamour, plus convaincante. Non pas parce qu'il aurait été le témoin direct de cette



Figure 2.4. *La délivrance*. Illustration à la page 51 du livre d'Honoré Beaugrand, *La Chasse-galerie. Légendes canadiennes*, Montréal, 1900.

scène, mais parce que son père la lui a racontée. Selon ce récit, la parole du père est capable de produire des énoncés de véridiction. En bon souverain de la maison, le père dit vrai comme le dieu chrétien qui – je suppose – ne se trompe jamais. Autrefois coureur des bois, le père du père serait tombé sous le charme d'une jeune abénakis. La « belle sauvagesse » n'aurait jamais été à l'église ni n'aurait été baptisée. Même que chez-

elle, dans sa tribu, les siens croient qu'elle est une sorcière. L'attendant à leur rendez-vous nocturne, le père du père se trouve soudain confronté à une bête redoutable: un(e) loup-garou. Le combat éclate. Le père du père triomphe en tranchant la patte droite de la bête qui était, en réalité, la sauvagesse.

Tout un discours se tient sur l'archive de la différence zoo-anthropologique et convoque de manière stratégique l'apparition calculée de la bête diabolisée du loup-garou. Le dieu chrétien n'a pas à intervenir dans la mise en récit de ces fables. Sa présence est suppléée par les signes de sa matérialisation: branche de rameaux bénite, eau bénite, chapelet (qui même sans avoir été bénit demeure efficace). Le grand absent est omniprésent. Ces manifestations s'opèrent aussi en fonction du rapport de force qui l'oppose à son ennemi, le diable. Comme si sous l'effet d'une logique binaire chaque figuration du mal devait se faire l'écho d'une présence divine qui, si elle n'intervient pas directement et laisse le père du père frapper à sa place, pourtant toujours elle veille, depuis nulle part et partout à la fois. Les loup-garous, du moins, ceux du récit de Beaugrand, sont étrangers aux devenirs-animaux deleuzo-guattarien. Ils ont pour condition un discours de persuasion qui les mobilise pour servir la cause d'un dieu tout puissant. La violence divine dont ils portent la trace est vengeresse et frappe avec discernement le mauvais chrétien¹⁴³. La hantise aurait pour effet politique de régler et

¹⁴³ Cette « violence divine » est désignée par le concept de « violence mythique » de Walter Benjamin. « Critique de la violence », *op. cit.* Voir la présentation de ces concepts à la section 1.2. « Une sémiographie des vivants et les forces épistémologiques du langage », pp. 32-42.

de prescrire les pratiques territorialisées par le religieux. Si la figure du loup-garou désigne l'animalité de l'humain, sa monstruosité serait à rapporter à une proposition anthropologique négative dont la seule évocation commande l'instauration d'une autopoosition de souveraineté. Celui qui convoque le loup-garou et en actualise la hantise opère sur le mode de la décision souveraine. Il revendique la capacité de trancher entre l'acceptable et l'inacceptable. Il génère depuis cette autopoosition des rapports de sujétion à une autorité mystique – dieu – et contribue à faire circuler la fable de la souveraineté comme une synthèse de rapports hiérarchiques. Le discours théologico-politique est mystique, c'est-à-dire qu'il n'a pour seuls fondements que l'archive du langage qui lui sert de support et le corps parlant de celui qui, par un effet quasi-magique, incarnerait la parole de la plus puissante des puissances surnaturelles. Bien des garous auraient toutefois surgi autrement que par la voix officielle du discours des autorités catholiques. Leur prolifération protéiforme aurait quelque chose à voir avec les effets de la parole hasardeuse qui toujours depuis la différence zooanthropologique fait un usage du langage, mais dans un rapport d'étrangeté au discours politique. Des porcs, des chiens, des chevaux sont sortis des bouches de quelques paroliers qui en parlant faisaient savoir¹⁴⁴. Peut-être que ces métamorphoses maléfiques – car il s'agit bien d'une hypothèse à vérifier – même si elles portent toujours la trace de la punition divine, fonderaient leur efficacité sur une parole qui

¹⁴⁴ Qu'on pense, par exemple, au personnage du tricheur, Paul-Émile Le Ratoureux, qui se métamorphose en cochon-garou et non en loup-garou. Voir à ce sujet Bryan Perro, « Le loup-garou du Québec », *Créatures fantastiques* [Documentaire], Canada, Radio-Canada, 2011, 1h32 mins., [DVD].

s'amuse à faire peur plutôt que sur le faire-croire du discours religieux. Le plaisir de la fable aurait peut-être alors pour effet de conjurer l'instauration des hiérarchisations politiques et, en particulier, le pouvoir de celui qui en prenant la parole se met à tenir discours¹⁴⁵. Ce qui se manifesterait, ainsi, ce serait moins la fable de la souveraineté que la capacité de générer des effets de fable en faisant usage de la force du langage.

2.5. Le loup solitaire et le souverain

Les simulacres zooanthropologiques de la fable de la souveraineté semblent affectés d'une ambivalence qui les rend à la fois si familiers et si étrangers. L'affabulation du loup impliquerait la dissimulation de l'étrangeté sous les traces du familier. « Il faut se méfier de ceux qui font les doux, conseille un narrateur du *Petit Chaperon*, ce sont souvent les plus dangereux des loups »¹⁴⁶. Ils font comme s'ils étaient doux alors qu'ils sont des bêtes féroces. Le conte se présente comme un instrument de transmission de savoir. Il lie l'archive du langage à la production de savoir. Le récit qu'il propose met en circulation un art de l'interprétation consistant à discerner le doux du féroce. La transmission ne serait réussie que si le lecteur s'assimilait ce savoir d'archive. L'échec fictif du Petit Chaperon ne se traduirait en succès performatif qu'à condition que le

¹⁴⁵ Louis Marin, *La parole mangée et autres essais théologico-politiques*, Montréal, Boréal, 1986, 254 p.

¹⁴⁶ *Le grand méchant livre du Loup*, op. cit.

lecteur ne s'approprie cette expérience de la dévoration en se familiarisant avec une archive lui étant, peut-être, jusque-là étrangère. Les exploits du dernier petit cochon se situeraient aussi à la jonction du savoir et de l'archive. Dernier dans l'ordre de la dévoration, mais premier dans l'art de faire usage de la *mêtis*, ce petit cochon parvient à renverser un rapport de prédation en laissant le loup croire qu'il fait face à une proie facile à leurrer. L'étrangeté d'un cochon plus féroce que doux, plus rusé qu'innocent et plus prédateur que proie paraît dissimulée par les traces du familier mises en scène par ce cochon vorace. Face au loup et à la menace de dévoration, le petit souverain-dernier feint être une proie similaire aux autres petits cochons. Il se montre insouciant alors qu'il calcule ses sorties clandestines comme si elles visaient à provoquer le destin du loup. Ces sorties un peu risquées rapprocheraient le loup de la marmite, un ingrédient à la fois. Voilà ce que le loup n'a pas vu venir. Il n'aura perçu que les signes d'une proie ordinaire et familière alors qu'un prédateur exceptionnellement coriace le guettait. C'est tout le savoir opportun de la *mêtis* qui aura fait défaut au loup comme s'il n'avait su s'assimiler cette archive imprécise, mais décisive. Les loup-garous n'échapperaient pas non plus aux effets de l'ambivalence faisant osciller le familier et l'étranger dans une même copule où humains, animaux et puissances surnaturelles se confondent¹⁴⁷. Que se cache-t-il sous la hantise de cette bête démoniaque si ce n'est une autoposition de souveraineté qui, par procuration divine, s'autorise d'un discours revendiquant le pouvoir de distinguer entre les bons et les mauvais chrétiens? Derrière

¹⁴⁷ Jacques Derrida, *Séminaire: La bête et le souverain I (2001-2002)*, *op. cit.*

le loup-garou se cache le prêtre. Derrière le prêtre se cache le dieu chrétien. Le dernier de cette chaîne sémantique, et non le moindre: l'absolu dernier¹⁴⁸. Celui après qui il n'y aurait plus personne ou plus rien. Celui dont les signes (le chapelet, l'eau bénite, etc.) manifestent la présence fantomatique. Celui qui aurait toujours eu le dernier mot. Le dernier ou le premier, mais toujours le souverain.

À en croire la parole d'un chercheur se risquant, à tout hasard, à se défaire des pièges de la souveraineté, les fables du loup, du cochon, des garous et du dieu chrétien obligeraient une problématisation de la relation entre le savoir et l'archive. La production et la mise en circulation, par exemple, des affabulations zoo-théo-anthropologiques auraient pour origine itérable le discours politique qui, suivant les prescriptions du savoir-faire-savoir de la prothétique, ne cesse d'actualiser la fable de la souveraineté. Le discours politique opèrerait en fonction de deux visées performatives qui lient la production de savoir à l'archive de la souveraineté. L'une des visées performatives se rapporte à la transmission d'un savoir d'archive. L'échec fictif du Petit Chaperon rouge aurait pour but de transmettre le savoir archivé de la méfiance envers les loups qui font les doux. Le triomphe du dernier des petits cochons enseignerait le savoir de la ruse face à la menace de la dévoration du loup. Et, le loup-garou aurait pour effet d'actualiser l'imaginaire d'un pouvoir hiérarchisé, du premier

¹⁴⁸ Dalie Giroux, « Comment fabriquer un État en Amérique, ou: la Vierge, le Diable, le Boucher et Carcajou », dans Jade Bourdages et Charles Deslandes (coord.), *Critiques de la souveraineté. Interpellation plébéienne, récit et violence*, art. cit.

jusqu'au dernier. Une autre visée performative se présente comme un travail archivistique sur le langage visant à limiter ou à nuire à la circulation de certaines archives langagières dont la matérialisation est symptomatique d'une menace imprévisible. L'affabulation du politique vise alors à conjurer l'actualisation d'une puissance supposée étrangère, concurrentielle et contradictoire de la puissance du souverain. Ce dédoublement des effets de savoir et d'archive des fables politiques ne serait sans doute pas étranger aux forces épistémologiques qui composent le langage anthropologique et délimitent l'horizon du politique. Elles affecteraient sans relâche les pratiques langagières de la parole et discours politiques. Les multiples variations entre les visées de transmission et de conjuration du savoir et de l'archive délimitent le seuil du langage de la souveraineté. L'instabilité des variations génèrerait, par un effet quasi-magique, les principes d'intériorité et d'extériorité nécessaire à la territorialisation de la souveraineté. Ce sont toutes ces ambivalences entre le familier et l'étranger, l'intérieur et l'extérieur, mais aussi la circulation d'antithèses conjuguant l'acceptable et l'inacceptable, l'ici et l'ailleurs, le normal et l'exceptionnel, nous et eux, et que Schmitt rapporte à la synthèse discriminante de l'ami et de l'ennemi¹⁴⁹, qui se présentent comme les marqueurs discursifs d'une langue politique formant l'archive du pouvoir souverain.

¹⁴⁹ Carl Schmitt, *La notion de politique. Théorie du partisan*, op. cit.

La fable du loup solitaire surgirait aussi depuis la jonction du savoir et de l'archive. Elle circulerait sous l'effet des visées performatives de la transmission et de la conjuration discursives. Produite durant les années 80, la fable du loup solitaire aurait d'abord visé à décrire les actions politiques et radicales d'individus associés, malgré leur isolement, aux mouvements d'extrême droite américaine¹⁵⁰. Un peu à la manière du *kairos*, les usages langagiers du loup solitaire auraient eu pour effet de le séparer de l'archive du discours sur l'extrême droite. Sous l'effet de multiples déplacements d'archive et sous l'emprise de nombreuses convocations instrumentales, le loup solitaire se serait métamorphosé. Il désignerait aujourd'hui l'individu dont la vulnérabilité (psychologique, sociale et politique) le rend réceptif à des archives inacceptables parce qu'elles génèrent une menace à la vie incorporée à la souveraineté¹⁵¹. En quelques années seulement, plusieurs loups solitaires ont rôdé dans la vallée du Saint-Laurent et m'ont obligé à leur faire une place parmi d'autres fables du loup. Cette obligation qui force l'incorporation d'une bête à un *corpus* d'analyse se fonde sur une démarche de recherche précaire visant à décentraliser la production de savoir de la position du chercheur. La parole hasardeuse que j'énonce est bien formulée depuis une problématique sur l'animalité et le performatif, mais elle demeure ouverte au hasard de la découverte et de l'événement. Cette disposition méthodologique se

¹⁵⁰ Christian Rioux, « La fin de la naïveté? », *Le Devoir* (Montréal), 24 octobre 2014, p. A3.; Brian Myles, « La meute des désœuvrés », *Le Devoir* (Montréal), 25 octobre 2014, p. A8.

¹⁵¹ Aurélie Campana, « L'émergence d'un djihadisme local », *La Presse* (Montréal), 22 octobre 2014, p. A21.; Alain Dubuc, « Vous sentez-vous menacés? », *La Presse* (Montréal), 24 octobre 2014.

justifierait d'autant plus qu'on attribue au loup solitaire l'imprévisibilité du hasard. Même si certaines traces archivistiques peuvent l'annoncer à l'avance, il menace de frapper sans qu'on l'ait vu venir. Le loup solitaire obligerait aussi une interrogation sur le langage et les forces épistémologiques qui le composent. Il fait osciller la parole et le discours politiques. Sa seule éventualité provoque le discours de la plus grande force qui revendique la certitude décisionnelle et exige la protection du souverain. Face au loup solitaire, je me suis risqué à une parole hasardeuse qui se sait démunie là où l'archive de la souveraineté ne peut contrer à l'avance la menace qui s'annonce. Plutôt que d'incarner le rôle du chercheur qui produit des énoncés de véridiction, j'ai fait de quelques-unes de mes pratiques du quotidien des instruments méthodologiques. J'ai voulu déhiérarchiser la production de savoir en laissant le loup solitaire surgir dans le quotidien d'un humain qui tous les matins se lève de son lit et commence sa journée en ingurgitant les nouvelles du jour pendant son déjeuner. J'ai parcouru de manière aléatoire des articles médiatiques en accès libre – gratuit – produits sur les sites Internet des journaux *Le Devoir*, *La Presse*, *Le Journal de Montréal* et de *Radio-Canada*. J'ai collecté des traces discursives durant les quelques jours qui ont suivi la manifestation d'un loup solitaire.

Ce micro-laboratoire vise à explorer des hypothèses rapportant le faire-savoir de la fable du loup solitaire aux effets de transmission et de conjuration d'archive. Pour exemplifier ces effets de langages, je me suis concentré sur un seul événement manifeste du loup solitaire. Le 20 octobre 2014, « Martin Ahmad Rouleau, un

Québécois de souche, héritier [...] de la culture catholique »¹⁵² commet un attentat à la voiture bélier contre des militaires canadiens. Le surgissement de ce loup solitaire de « chez-nous »¹⁵³ se fonderait sur la transmission d'une archive concurrentielle à la fable de la souveraineté. L'auteur de l'attaque se serait laissé contaminé par un « prêt-à-penser djihadiste trouvé sur l'internet » et ce serait « radicalisé » en fonction d'« une idéologie attractive pour des individus en rupture de ban avec la société ou leurs proches, à la recherche de nouveaux référents identitaires »¹⁵⁴. Si le passage à l'acte d'un loup solitaire paraît impossible à prévoir, l'archive qui le commande pourrait être repérée à l'avance. La prévisibilité de l'événement reposerait sur le repérage des traces d'une archive qui menace de se matérialiser par le corps d'un loup solitaire. C'est en fonction de ces traces que les appareillages sécuritaires du pouvoir souverain devraient intervenir avant même qu'un individu vulnérable ne se transforme en loup solitaire¹⁵⁵. La protection de vie incorporée paraît ainsi liée à la conjuration d'une archive qui vise la transmission du savoir-faire du loup solitaire. Le « succès d'une opération terroriste ne se mesure pas par le nombre de victimes, mais plutôt par la crainte et la terreur qu'inspirent leurs gestes dans la société civile »¹⁵⁶. L'efficacité du savoir-faire-savoir du loup solitaire ne proviendrait pas que du passage à l'acte et du nombre de morts qui en résultent, mais surtout de la menace qu'il fait planer. La hantise de sa présence suffit

¹⁵² Denise Bombardier, « Impossible ? », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 23 octobre, p. 31.

¹⁵³ *Id.*

¹⁵⁴ Aurélie Campana, « L'émergence d'un djihadisme local », *art. cit.*

¹⁵⁵ Yves Boisvert, « Comment ça, " imprévisible " ? », *art. cit.*

¹⁵⁶ Brian Myles, « La meute des désœuvrés », *art. cit.*

à provoquer une surenchère. Il rôde à l'intérieur des frontières du « chez-nous ». Il se dissimule sous les signes du « Québécois de souche ». Surgissant de nulle part, presque par hasard, comme une menace à la fois éventuelle et imprévisible, le loup solitaire est d'une étrange familiarité à la fable de la souveraineté. En surgissant depuis une archive concurrentielle, il se manifeste comme le présupposé d'une extériorité nécessaire à l'actualisation du pouvoir souverain¹⁵⁷. Par effet de surenchère, il génère un rapport d'obligation entre le souverain et ses sujets politiques. L'effet d'archive du loup solitaire se prolonge ainsi depuis la menace dont il porte le savoir jusqu'au souverain qui en s'en saisissant rappelle que lui seul peut revendiquer la plus grande force et protéger les vies qu'il incorpore. La démonstration de force du loup solitaire qui, l'instant d'un attentat, s'approprie la décision sur la vie et la mort a pour effet d'actualiser la fable de la souveraineté¹⁵⁸. Comme pour le loup du Chaperon Rouge, il favorise l'assimilation d'un savoir qui lui est défavorable. Il rappelle aussi, à la manière du dernier des petits cochons, comment la délimitation d'un chez-soi peut avoir pour effet de contenir la menace à l'extérieur du domicile. Et, tel un loup-garou, il montre comment la peur et la menace peuvent être détournées pour renforcer une hiérarchisation de rapports politiques au haut de laquelle domine le souverain. En se saisissant de l'événement du loup solitaire, le pouvoir souverain rappelle que la protection de la vie nue procède de sa domestication. La vie incarnée est une vie obligée

¹⁵⁷ Giorgio Agamben, *Homo Sacer. I, Le pouvoir souverain et la vie nue*, op. cit.

¹⁵⁸ L'opposition de force, soutient Benjamin à propos du criminel, a pour effet d'actualiser la souveraineté. *Critique de la violence*, op. cit.

par les prescriptions de la plus grande force des forces. Pour jouir de la protection du souverain, il faut savoir habiter la bonne maison et s'incorporer au monstre des monstres, celui dont la force excède celle du loup solitaire: le *Léviathan*. La menace du loup solitaire devient alors le piège de la machine dévorante étatique. Le motif de la protection devient dès lors le mécanisme enchanteur par lequel le souverain s'assimile le vivant humain.

2.6. Quand le loup habite la bergerie

Par un heureux hasard, deux forces terrestres ont surgi quelque part en 2015 sur le territoire étatique québécois. Les fables du loup du groupe *La Meute* et des étudiants du *Printemps 2015* surexposent les tensions entre deux forces qui l'une pour l'autre paraissent à la fois familière et étrangère. Tout semble les opposer, tant leur rapport à la souveraineté domiciliaire que leurs pratiques langagières quasi-cosmique et quasi-artisanale. Ce sont des forces contradictoires qui, pourtant, ont pour effet d'actualiser la fable de la souveraineté en revendiquant ou en critiquant la position du protecteur préoccupée, habituellement, par le souverain. Sans remettre en cause la nécessité du souverain, ces forces terrestres ont néanmoins tenté de provoquer une reformulation des rapports d'obligation envers le pouvoir souverain. Plus encore, ces forces ne sont pas l'expression d'une menace qui rôde à l'extérieur du chez-soi, mais surgissent

depuis l'intérieur de la maison souveraine qu'elles habitent toutes deux et qui donne corps au discours et à la parole politiques.

2.6.1. Un loup qui fait le doux...

Fondé par d'anciens militaires, le regroupement nationaliste-identitaire *La Meute*¹⁵⁹, se présente comme une force politique visant à défendre la culture et les valeurs québécoises face au risque que représente l'invasion de ce que, notamment, ils nomment « l'Islam radical pro-charia » et les politiques d'immigration canadienne et québécoise. Face à la menace d'intrusion du non-identique à soi-même, ses membres, qui s'appellent entre eux « les loups » et « les louves », souhaitent incarner le rôle du protecteur délaissé à leur regret par les appareils sécuritaires étatiques des démocraties libérales québécoise et canadienne. L'ouverture des frontières étatiques aux réfugiés syriens et aux migrants haïtiens par les gouvernements en exercice de Philippe Couillard, au Québec, et de Justin Trudeau, au Canada, a été perçue par les membres de *La Meute* comme une menace à l'homogénéité culturelle nécessaire à l'efficacité d'une archive suffisamment stabilisée pour prescrire le langage.

¹⁵⁹ Bien qu'ils s'en défendent, les membres de *La Meute* font partie d'une constellation de groupes nationalistes identitaires québécois dont les programmes et les modes d'actions politiques peuvent, même si c'est par commodité, être désignés par le syntagme d'« extrême droite ».
<https://www.lameute-officiel.org/>



Figure 2.5. Le logo de *La Meute*.
<https://www.lameute-officiel.org/>

Les pratiques langagières des membres de *La Meute* ne font pas seulement qu'actualiser la fable du pouvoir souverain en produisant le récit d'une menace qui justifie l'usage de la plus grande force protectrice d'un corps collectif affabulé. En faisant usage du langage, « les loups » et « les louves » incarnent l'imaginaire de la souveraineté. Ils la mettent en chair par la bouche et par des pratiques politiques liées au langage qui reproduisent les

agencements territoriaux de la Maison-Québec. Le logo de *La Meute* – l'insigne auquel s'identifient ses membres – reproduit deux marqueurs territoriaux typiques de la souveraineté étatique. Il conjugue la fable du loup et l'image géographique du territoire de l'État du Québec. De plus, la distribution territoriale des organes corpusculaires du groupe calque précisément chacune des régions administratives du Québec. Le territoire de *La Meute*, c'est l'archive de la souveraineté. La culture homogénéisée que ses membres cherchent à prémunir d'une menace extérieure, c'est celle qui se conjugue au récit étatique. À entendre ce que racontent ces « loups », rien n'échappe au langage de la souveraineté.

L'incarnation subjectivante du pouvoir souverain s'expose aussi par cette pratique consistant à se loger au sein d'une structure politique hiérarchisée qui se déploie, de haut en bas, par de multiples relations de domination. Selon ce modèle arborescent

exposé dans l'un de leurs nombreux tracts, la distribution des places doit, par souci de cohésion, s'établir de manière à ce que culmine au haut de la hiérarchie celui qui, pour emprunter le vocabulaire schmittien, peut revendiquer la capacité de décider en toute certitude¹⁶⁰. La subordination au chef et à sa garde rapprochée s'exprime de plusieurs manières, notamment par une politique du secret qui vise à masquer le processus décisionnel de l'organisation et par la « servitude volontaire » des membres non-dirigeants¹⁶¹. Toujours prompts à suivre les commandements de la chefferie, les loups de *La Meute* auront, par exemple, manifesté dans les rues de la ville de Québec en silence, suivant le mot d'ordre qu'il leur aura été donné, pour démontrer leur discipline¹⁶². En silence, en rang serré, les membres rangés derrière le discours du chef qui seul peut prétendre au langage et prescrire la réception de la performance corporelle.

Le racisme des membres de *La Meute* est, par ailleurs, symptomatique de l'affabulation de la souveraineté qui ne cesse de faire-croire que l'homogénéisation culturelle est vitale au bien-être du peuple québécois sans quoi s'amorcerait sa lente et inexorable déperdition. Comme dans les contes, le chez-soi représente un rempart face à l'étrangeté symptomatique de la force chaotique qui menace depuis l'extérieur de la maison-souveraine. L'actualité de cette croyance s'est vérifiée le 1^{er} juillet 2017,

¹⁶⁰ Carl Schmitt, *Théologie politique*, op. cit.

¹⁶¹ Étienne De La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, Paris, Mille et une nuits, 1995.

¹⁶² Alain Rochefort et Valérie Boisclair, « Après les affrontements à Québec, *La Meute* marche dans le silence », *Radio-Canada* (Montréal), 20 août 2017.

lorsque des membres de *La Meute* se sont joints à une manifestation organisée par le groupe *Storm Alliance* à la frontière américano-canadienne¹⁶³. Leur démonstration de force avait pour objectif de dénoncer l’immigration clandestine et « illégale » s’étant intensifiée au Canada depuis l’adoption des décrets du président Donald Trump visant à réguler la présence des migrants sur le sol états-unien. Les quelques coups d’éclat de *La Meute*, qui la rende d’autant plus visible que plusieurs, sur le sol québécois, s’inquiètent de leur présence et de leurs véritables motifs, s’articulent à un ensemble de stratégies visant à la rendre plus acceptable. La plus notable de ces stratégies consiste à dissimuler le racisme qui commande pourtant la plupart de leurs revendications derrière des pratiques de charité ou derrière le motif de la protection des valeurs et de la culture du Québec qu’ils associent aux Québécois qu’on dit « pures laines »¹⁶⁴. Comme pour le loup du *Petit Chaperon rouge*, *La Meute* adoucit sa voix. Et comme dans les contes, la peur du loup est mise au service du souverain. Sauf qu’ici, la puissance de dévoration ne paraît pas étrangère à la souveraineté. C’est-à-dire qu’elle agit comme une puissance d’assimilation aux organes d’État, seul monstre que reconnaissent et respectent les membres de *La Meute*.

¹⁶³ Agence QMI, « Tensions à la frontière entre pro et anti-immigration à Saint-Bernard-de-Lacolle », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 1^{er} juillet 2017.

¹⁶⁴ Expression québécoise quelque peu rigolote qui désigne – ce qui est un peu moins drôle – les pur-sangs, c’est-à-dire ceux et celles dont les origines sont françaises; proposition qui exclut, dès le départ, les autochtones, les non-francophones, etc.

2.6.2. Un sourire à grandes dents

Lors de la grève étudiante de 2015, le *Comité Printemps 2015* a fait un usage quasi artisanal de la figure du loup en la dissociant de la menace qu'elle désigne habituellement dans le récit de la souveraineté. Le Comité a ainsi, par hasard, raconté-on, généré un renversement de l'axiologie de la souveraineté. Confronté aux politiques d'austérité du gouvernement de Philippe Couillard visant à amputer le financement de plusieurs programmes sociaux et, en particulier, une partie de l'aide financière publique destinée aux étudiants des cycles supérieurs (regroupant les cégeps



Figure 2.6. Une affiche produite par le *Comité Printemps 2015*.

et les universités), le Comité a produit une version narrative du conflit l'opposant à l'État ¹⁶⁵. Selon cette dernière, c'est le protecteur-souverain qui incarne la menace. Surgissant de l'intérieur de la maison-refuge, les loup-étudiants sont entrés en scène comme une véritable force de résistance face à la menace du protecteur.

¹⁶⁵ Jean-Pierre Faye, *Langages totalitaires: critique de la raison narrative, critique de l'économie narrative, op. cit.*; *Introduction aux langages totalitaires. Théorie et transformations du récit, op. cit.*

Tant sur le plan organisationnel qu'en référence aux processus de prise de décision collective et de la défense d'intérêts non corporatistes, le fonctionnement du Comité rompait avec le modèle hiérarchique de la souveraineté. Les commentateurs médiatico-politiques auront tôt fait de reprocher au mouvement étudiant l'absence de chefs avec qui les autorités politiques auraient pu entreprendre des négociations pour régler le conflit et favoriser un retour à la situation normale. La réception de la contestation étudiante s'est réglée sur les prescriptions de la fable de la souveraineté. Au défaut de la chefferie s'est ajoutée la dénonciation des visées politiques étudiantes. Les revendications étudiantes ont été dénoncées parce qu'elles ne reproduisaient pas le calque du groupe d'intérêt qui milite pour la défense de ses membres. L'apparente confusion des motifs provenait de l'élargissement des causes de la contestation politique incluant non seulement toutes formes d'opposition aux politiques d'austérité, mais aussi l'opposition aux politiques d'extractions et de distribution des hydrocarbures.

Dans son ensemble, la critique de la souveraineté du Comité entraînait une série de ruptures du rapport d'obligation vis-à-vis du souverain. Si d'emblée le « faire-grève »¹⁶⁶ étudiant provoquait une cessation du cours normal de la vie politique québécoise, plusieurs des tactiques déployées par le Comité avaient pour effet de soumettre les agencements de souveraineté aux impulsions d'une force chaotique

¹⁶⁶ Collectif de Débrayage et consort, *Fuck toute. Quelques flèches tirées du Printemps 2015*, Montréal, Sabotart, 2015, 145 p.

perçue, selon une perspective d'État, comme incontrôlable. Les manifestations à répétitions sans qu'on ne puisse, la plupart du temps, désigner leurs instigateurs ni connaître à l'avance leurs itinéraires ont eux pour effet transformer les rues en espace d'exception où la déambulation aléatoire régnait sur les déplacements organisés et linéarisés des voitures et du transport des marchandises.

Les loup-étudiants ont surgi depuis l'intérieur de la Maison-Québec de la même manière qu'une force chaotique venue confronter la puissance du souverain. La contradiction de force n'aura toutefois pas eu pour effet de conjurer la fable de la souveraineté, mais plutôt de la réactualiser¹⁶⁷. Les pratiques visant à rompre les rapports d'obligation auront finalement provoqué une réponse de la violence souveraine. L'art de la surenchère, visant à intensifier le conflit avec le pouvoir souverain jusqu'à ce que le rapport de force ne cède sous la pression ou jusqu'à ce que, par un effet d'emballement, les appareils d'État ne contredisent, eux-mêmes, la légitimité des moyens employés en réprimant toutes formes d'opposition aura eu pour conséquence de faire apparaître le souverain. La violence du protecteur se justifiant d'autant plus qu'elle se fondait sur les rapports d'obligation qu'il aurait, à l'origine, contractés aux près de ses sujets politiques. Par effet de ritournelle, la réponse des appareils d'État à la menace diffuse a rendu visible le souverain en démontrant qu'il est le seul à pouvoir revendiquer la plus grande des forces et, comme par magie, qu'il

¹⁶⁷ Walter Benjamin *Critique de la violence*, *op. cit.*

est le seul à pouvoir assurer la protection de la Maison-Québec. En provoquant la plus grande force, les loups étudiants seraient retombés dans le piège de la souveraineté. Comment habiter le chez-soi sans que s'actualisent la souveraineté et la forme du sujet souverain?

2.7. Qui va à la chasse perd sa place

Par le recours à une fable du loup, de l'original et du chasseur, Bernard explique à Stéphane dans le film-documentaire *La bête lumineuse* de Pierre Perrault, comment ce dernier – le poète – s'est retrouvé sous la dent de quelques prédateur-chasseurs. La fable expose le pouvoir de la parole¹⁶⁸ tout en conjurant l'actualisation de la souveraineté. L'extrait suivant surexpose plusieurs thématiques où s'opère un bricolage artisanal de certaines catégories présentées, jusqu'ici, comme des mécanismes de la souveraineté. La force mise en rapport, la dissimulation et la dévoration et l'instauration de places s'incèrent dans un récit fabuleux qui fait-savoir à partir de la situation qu'ont vécue les protagonistes du dialogue. Les productions machiniques qui en découlent ont une « valeur réelle de passage et de relais » qui ne se

¹⁶⁸ Dalie Giroux, « Le territoire de l'âme, l'écriture, la matière. Politique de la parole de Pierre Perrault », *Globe: revue internationale d'études québécoises*, *art. cit.*; « Comment fabriquer un État en Amérique, ou: la Vierge, le Diable, le Boucher et Carcajou », dans Jade Bourdages et Charles Deslandes (coord.), *Critiques de la souveraineté. Interpellation plébéienne, récit et violence*. Cahiers des imaginaires, *art. cit.*

réduit pas au symbolique et à l'imaginaire de la souveraineté¹⁶⁹. Bernard fait-savoir à

Stéphane:

C'est quoi tuer un orignal? Pour commencer, tu l'suis... tu l'approches... tu l'étudies... pis tu l'traques... pis tu l'tires. C'est le même scénario qui se reproduit l'soir.

Tu te ramasses au campe. Pis là t'arrives... pis tout d'un coup, à un moment donné, y'a quelqu'un qui va s'avancer su quelque chose... pis qui va prendre la parole...

Ben, tu l'laisses aller... pis tu y donnes du câble... pis là, tout le monde s'occupe de son cas. Pis tu prends un cas à fois, parce que, c't une...

Tu sais que tu t'en vas-là... pis tu l'sais que tu vas te faire maganer... Pis plus que le type va être chasseur d'orignal..., plus... plus que, vers la fin, il va être violent en paroles.

C'est exactement ce qui s'est passé. T'avais un rapport de force qui devait se faire entre... he... tout le monde... Tu sais... parmi une chasse. Pis c'qui arrive, c'est que... c'est chacun... C'est comme une meute de loup... Tu sais...

... ils se mettent tous après une proie... Pis c'est tour à tour... Mais la... la... la chose qui se passe, c'est que les loups, ils sont d'temps en temps des loups... pis d'temps en temps, ils deviennent victimes. Ils r'virent en orignal. Pis c'est un ancien orignal qui r'vire loup... pis qui rattaque... Pis c'est comme ça ... C'est d'même que la coalition s'fait... Pis c'est chacun son tour qui est la proie...

Oui, mais pourquoi t'as porté le panache¹⁷⁰ ... un grand bout d'temps. Pis un moment donné, t'as pas voulu t'mettre avec les loups. Ça... tu sais c'que j'veux dire... C'est un choix que t'as fait.

Tu comprends là...c'que t'as...? Ça? (Ça, c'est-à-dire la chance d'avoir reconnu sa faiblesse, précise Perrault), Mais pourquoi qu'un autre... un autre a pas eu la chance de voir... Qu'on lui mette le doigt aux places où il était tout croche... C'est là... quand le gars il est la victime... ils vont lui tomber... Ils tomberont pas sur ses qualités... Ils vont tomber sur ses défauts...

¹⁶⁹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*2. *Mille Plateaux*, op. cit., p. 411.

¹⁷⁰ Porter le panache signifie faire la victime.

Bon... Ça veut dire que l'autre bonhomme... l'autre bonhomme aussi a l'droit à ça: d'être victime... pour voir à quelle place qu'il est tout croche [sic.]¹⁷¹!

La fable de Bernard surexpose un savoir politique rhizomatique. L'« homme » qui va à la chasse se compare aux loups. Les chasseurs sont comme des loups. Et cette dynamique entre loups-chasseurs a pour effet de générer inmanquablement, une position victimaire occupée, ici, par Stéphane, l'original-victime, celui qui porte le panache. Mais Bernard va encore plus loin que l'énoncé de ce fait. Il reproche moins à Stéphane de s'être retrouvé dans la position de la proie de qui tous se moquent que d'être resté dans cette position, de l'avoir (sur)occupée et d'être tombé dans le piège de la subjectivité: il s'est trouvé pris à incarner une position victimaire et à s'être logé, lui-même, dans un rapport obligé – comme si le poète avait cherché refuge sous la protection d'un plus puissant qui aurait bien voulu le défendre.

Selon la fable de Bernard, les dynamiques de groupe finissent toujours par produire une position de victime – en particulier, peut-être, lorsque le groupe se compose de chasseurs. D'après cette affabulation des relations sociales, n'importe qui est susceptible d'occuper la position de victime. Chacun a des faiblesses qui deviendront tôt ou tard le motif de la moquerie des autres. L'important pour Bernard, c'est de tirer les enseignements de ce phénomène collectif. Ce qu'il reproche à Stéphane, c'est

¹⁷¹ Pierre Perrault, *La bête lumineuse*, Montréal, Nouvelle optique, 1982, pp. 23-26; 59; 225-226; 235 et 244.

d'avoir occupé cette position victimaire de manière égoïste. Plutôt que d'avoir appris du sort que les autres chasseurs lui ont fait subir, il est demeuré dans la position de la victime. Il a même empêché les autres d'avoir accès à cette position privilégiée d'apprentissage. Il s'est refusé à devenir-loup en se réfugiant, à tort, dans l'être-victime. Il a figé le devenir dans une hiérarchisation de places.

Bernard fait-savoir à Stéphane qu'il s'est inséré dans une hiérarchisation de rapports de domination là où, pourtant, il y a mouvement et circulation de places. Le poète, malgré lui, a reproduit la fable de la souveraineté et l'a incarnée. Bernard lui suggère un autre récit de la dévoration où les loups et les proies font rhizome. Devenir la proie de quelques loups ne signifie pas qu'il faille se laisser manger. Cela ne signifie pas non plus que la hantise de la dévoration, comme l'enseigne le dernier des petits cochons, ne peut pas se traduire par un renversement du rapport de prédation. La fable des loup-chasseurs et du poète-original nous dit bien qu'on circule de place en place, de loup à original, de proie à prédateur, de Grand Méchant Loup à dernier des petits cochons. Pour Bernard, la fixation des places masquerait une dynamique qui œuvre au creux de la circulation et qu'on ne peut masquer qu'en niant sa valeur épistémologique.

Ce que Stéphane n'avait pas compris, c'est qu'il peut lui aussi devenir-loup, mais surtout, qu'il doit laisser circuler le devenir-proie de l'original. Si Bernard puise dans le récit de la souveraineté les fables du loup, des chasseurs et de la proie – comme si un ver d'oreille lui avait prescrit ce qu'il devait dire – il s'en abstrait en produisant des

énoncés machiniques qui ont pour source la singularité de la situation vécue partagée par les protagonistes. Il met en mouvement les agencements territoriaux. La prise de parole de Bernard fait un usage libre de la fable de la souveraineté, mais, à nouveau, un piège guette, dissimulé sous les artifices du langage. L'instant d'un moment, une parole s'est énoncée, loin de la maison, au *campe* de chasse, mais par un effet de ritournelle, cette parole a été reterritorisée par une puissance de dévoration qui, sans relâche, la menaçait toujours et déjà. Sans qu'on ne l'ait vu venir, elle surgit. Un destin cruel guette toute parole politique qui, comme la fable de Bernard, finit toujours par se faire capturer, par se faire prendre dans le cadre d'une caméra, comme celle de Perrault, ou en devenant la proie d'un discours, comme celui qui se termine, ici.

CHAPITRE 3

3. Savoir-faire-savoir au pays des *Snowbirds*

3.1. La parole autoethnographique et le savoir décentré

Le soleil ne s'est toujours pas levé sur Saint-Pie-de-Bagot, un village montréalais. Le réveil matin n'a pas encore sonné. Ma mère s'active, sort de son lit, descend l'escalier et frappe à ma porte. Cette idée d'aller faire un terrain de recherche chez les *Snowbirds* la passionne. Et ce matin, alors que je dormais encore, elle s'est assurée que j'allais me lever suffisamment tôt pour me rendre à temps à l'aéroport Pierre Elliott Trudeau. Au cours des derniers jours, toutes mes réflexions sur l'animalité, la réalisation de terrains d'enquête, la problématique de recherche et la division anticipée de la thèse se sont précipitées dans un mouvement trouble. La décision d'aller en *Floribec*¹⁷² n'a été prise qu'il y a quelques jours. Les préparatifs comme l'achat d'un billet et la réservation d'une chambre dans un dortoir ont été faits rapidement et au dernier instant. Depuis un

¹⁷² Le terme « Floribec » désigne le territoire où se sont installés, au fil du temps, de nombreux migrants québécois en Floride. Rémy Tremblay, *Floribec: espace et communauté*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa/ University of Ottawa Press, 2006, 168 p.

an, déjà, je vis sans domicile fixe pour mener une expérience autoethnographique¹⁷³ inspirée de certains modes d'habiter animaliers. J'essaie de me plier aux exigences du moment, aux hasards des circonstances, de laisser les nécessités de l'habiter décider pour moi et de conjurer le modèle de la subjectivité humaniste souveraine de ses choix. Le hasard m'a conduit de Montréal à Wakefield et à La Pêche en Outaouais. Il m'a ramené à Montréal, encore, pour me conduire finalement, ici, en Montérégie. J'ai erré en ayant pour seul territoire familial celui des relations amicales et parentales. Et comme une bête – ou selon la figuration affabulée que j'ai pu m'en faire à ce moment-là – je n'ai élu domicile que là où la possibilité ne m'a été offerte, partagée. J'ai laissé le hasard agir en souverain et commander à ma place. J'étais loin d'imaginer qu'à tout hasard, une autre puissance allait m'infléchir une trajectoire imprévue.

La fable de la souveraineté nous aura peut-être toujours précédés. Comme si son lexique qui balise l'espace de noms de lieux (Saint-Pie-de-Bagot, Outaouais, Pierre-Elliott-Trudeau, etc.) générerait chaque fois le fondement archivistique d'où on parle. L'expérience aléatoire de l'habiter s'est terminée lorsqu'une amie m'écoutant lui expliquer mes recherches doctorales m'a suggéré quelques cas d'analyse dont celui des *Snowbirds*. Cette métaphore animalière pourtant déjà habituelle m'aurait peut-être

¹⁷³ Cette démarche autoethnographique s'inspire des travaux de l'anthropologue Albert Piette qui surexpose la position du chercheur tout en produisant du savoir. Voir notamment « Le chercheur idiot », dans Dalie Giroux et Dimitrios Karmis (dirs.), *Défaire/Refaire l'université. Essai de tout dire*, n° 6, 2015, pp. 353-413; *Le volume d'humain. Esquisse d'une science de l'homme*, Lormont, Éditions du Bord de l'Eau, 2017, 326 p.

échappé si elle n'était pas surgie d'un dialogue quasi-imprévisible. Ce n'est pas une surprise, si ce n'est pour moi, qu'une interlocutrice m'ait mentionné le cas des *Snowbirds* comme exemple de métaphore animalière. En intégrant ce cas d'analyse, j'ai voulu me plier à plusieurs exigences méthodologiques liées au thème de l'animalité: i) comme une bête errante, j'ai voulu me déplacer là où apparaissent des métaphores animalières pour les incorporer dans mes recherches. Incorporer, c'est-à-dire assimiler à ma chair parlante; ii) j'ai aussi laissé le hasard déterminer quelles fables usuelles allaient se manifester dans ma vie par des dialogues, des reportages, des nouvelles médiatiques, etc., et; iii) je me suis appliqué à décentrer la production de savoir pour laisser les paroles entendues influencer ma problématisation de la relation entre l'animalité et le performatif. En intégrant le cas des *Snowbirds*, j'ai voulu qu'une autre parole que la mienne, étrangère et familière, m'accompagne et qu'elle me fasse penser pour contribuer, même en silence, à produire du savoir qui excède la position que j'occupe.

Un étrange hasard, donc, me conduira bientôt au pays des *Snowbirds*. Dans l'urgence, quelques jours avant mon départ, je suis venu jusque chez mes parents chercher mon vélo, des vêtements et mon appareil photo. Hier, au souper, j'ai raconté à ma mère – mon père est parti quelques jours pour le travail – mon projet de terrain d'observation visant à documenter les pratiques de l'habiter des *Snowbirds*. Je lui ai expliqué, en les vulgarisant tant bien que mal, les trois points d'articulation qui guideront mes descriptions autoethnographiques. i) Les pratiques d'occupation et de délimitation de

l'espace qui se rapportent à des milieux de vie où dorment les *Snowbirds* (e.g. camping, dortoir, hôtel). ii) Le séquençage et la division du temps qui sont manifestent de pratiques linéarisées (e.g. le temps organisé en activités) ou aléatoires (e.g. les activités imprévues infléchissant le temps). iii) Les pratiques de mise en scène du corps dans des lieux comme la plage et le *boardwalk* et tout ce qui relève de l'acte de manger. Ces trois articulations, j'essaie de les assembler en les rapportant à la tension entre l'animalité et le performatif. La fable des *Snowbirds* évoque cette oscillation incessante qui compose les relations entre les humains et les animaux. Elle résulte de ce travail d'extraction de l'humain de l'ensemble des vivants duquel il ne peut jamais complètement s'abstraire, néanmoins. L'« animalité » est la résonnance de toutes ces relations d'extraction et de complémentarité zooanthropologique qui portent les traces de l'affabulation du politique et de la performativité du langage. La force du langage se décline en une multitude de manifestations qui renvoient tantôt à la puissance de l'archive qui prédétermine l'apparition de telle ou telle fable animalière (e.g. *Snowbird*) tantôt à la puissance des pratiques langagières du discours et de la parole politiques qui ont pour effet d'actualiser ou de conjurer la fable du pouvoir souverain.

Le pouvoir, n'est-ce pas un effet de fable¹⁷⁴ qui résulte de la manière de convoquer la force du langage, de la reproduire, de la mettre en scène, d'en faire usage, de se l'approprier, d'y résister et de la retourner? C'est l'hypothèse qui sous-tend ce terrain

¹⁷⁴ Jacques Derrida, *Séminaire: La bête et le souverain I*, op. cit.

de recherche et qui se déploie en suivant une tragédie épistémologique en apparence indépassable. Une fable ne cesse de se matérialiser et de circuler au moyen de la décision souveraine et d'avoir pour effet de faire-croire qu'il est toujours nécessaire de trancher dans l'incertitude, de séparer et de catégoriser le vivant, d'établir et d'instaurer des rapports hiérarchiques au haut desquels domine le plus fort, le souverain. Cette fable s'actualiserait par autant de signes langagiers, d'ordonnement de l'espace et du temps qu'elle se dissimule dans le décor du langage qui se matérialise pour devenir l'habiter. L'horizon indépassable de la fable de la souveraineté ne paraît tragique qu'à condition de rendre perceptible la menace qui la hante. Au discours de la décision souveraine répond comme par magie un autre usage du langage qui aurait effet de conjurer la souveraineté: la parole. Toujours singulière, ponctuelle et spontanée, la parole s'énoncerait dans des contextes uniques et tirerait sa valeur de l'échange éphémère qui la rend nécessaire. Elle fait usage du pouvoir du langage, mais jamais elle n'instaure de rapport de domination. Le pouvoir entre les paroliers se déplace et s'interchange en suivant les aléas de la production de savoir. La conjuration de la souveraineté générée par la parole serait intimement liée au savoir produit dans des situations précises d'échanges langagiers. La parole, pourtant, est soumise à un destin tragique. À tout moment, elle est susceptible de se faire prendre et de se faire capturer par le discours qui lui trouvera et lui aménagera une place dans l'archive du langage.

Cette tension entre le discours et la parole politiques, j'essaie de la surexposer plutôt que de chercher à la dépasser¹⁷⁵. J'assume l'idée qu'elle est indépassable et que je parle bien d'où je parle, depuis cette archive qui règle le langage de la recherche en science sociale entre les passions de l'ordre et du désordre¹⁷⁶. Je n'ai aucune prétention à dépasser cette limite. Je ne cherche pas d'alternative émancipatrice. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il n'y pas de résistance possible, ni de tentative de rupture ou de conjuration. Le lieu d'où je parle est le piège de la souveraineté, mon habitat¹⁷⁷. Je suis prisonnier des forces ordonnatrice et désordonnatrice du langage. Je tiens le discours du chercheur en science sociale qui s'en va faire un terrain pour observer ses créatures fabuleuses et, de surcroît, à leur insu. La bête chercheuse n'est pas étrangère au discours de la prédation qu'elle tient. Mais j'essaie aussi d'aménager un espace textuel et de réserver une place de choix à la parole. J'entre en scène au moyen de la description autoethnographique et j'invoque d'autres paroles que la mienne pour conjurer la figure du chercheur qui, par suite d'accumulation de savoirs, enfonce des vérités. Je joue le jeu de la parole située pour les effets politiques qu'elle génère, face, je suppose, aux attentes institutionnelles vis-à-vis d'une recherche doctorale en science politique. Cette parole s'expose au risque d'être mal reçue ou mal interprétée. Mais elle se justifie parce

¹⁷⁵ Ce à quoi Jacques Derrida s'applique en démontrant l'autoposition de souveraineté. *Ibid.*

¹⁷⁶ À ce sujet voir la discussion des forces épistémologiques qui composent le langage anthropologique. Section 1.3. « Une sémiographie des vivants et les forces épistémologiques du langage », pp. 32-42.

¹⁷⁷ Charles Deslandes, « Fable politique et politique affabulé. Langage, pouvoir et bestiaire québécois », *art. cit.*.

qu'elle se formule depuis la tension entre le discours et la parole politiques qui anime cette recherche.

C'est en décentrant le chercheur de la production de savoir qu'il m'a semblé possible d'éviter l'actualisation de la fable de la souveraineté. Le décentrement du savoir a pour effet de déstabiliser la position d'énonciation incarnée par le chercheur en intégrant ceux qui font l'objet, la plupart du temps malgré eux, d'une écoute prédatrice. Une telle exigence épistémologique m'a d'abord obligée à dissimuler et à cacher mon statut de chercheur jusqu'à une certaine limite, selon la singularité de chaque situation où je me suis trouvé, pour éviter que la figuration du chercheur en science sociale n'influence la prise de parole. J'ai camouflé sous des motifs probables, sous l'artifice des mots, la véritable raison de ma présence en Floride. C'est pour cette raison que j'ai choisi d'effectuer de l'observation en situation, plutôt que de mener des entrevues – ce qui m'aurait obligé à présenter le réel motif de ma présence sur place et à risquer de trouver, finalement, une parole déjà transformée en discours. C'est aussi pour cette raison que je n'ai pas eu recours au dispositif du questionnaire qui aurait inféré une trop grande linéarité à la prise de parole. J'ai voulu que le savoir se produise en commun, en situation et par hasard aux cours d'échanges langagiers aléatoires. En déambulant sans trop savoir où j'allais (ce sont souvent les *Snowbirds* qui m'ont suggéré où aller); en suivant l'aléa des rencontres et des prises de parole (j'ai souvent laissé les *Snowbirds* venir à moi et prendre la parole comme bon leur a semblé) et en décrivant le séjour autoethnographique du *snowbird* que j'ai incarné plutôt que de produire le discours

d'une bête chercheuse, j'ai essayé d'effectuer des conjurations épisodiques de la fable de la souveraineté.

Dès qu'elle l'a pu, ma mère a participé à ce projet de terrain. Dès qu'elle a su que j'allais en Floride, elle s'est mise à chercher dans ses listes de contacts tous les parents et amis qui l'hiver migrent vers le sud et qui pourraient m'accueillir là-bas. Elle a ainsi produit une liste de personnes familières que j'ai évité d'utiliser pour que mes séances d'observation participante demeurent soumises au hasard des rencontres et des dialogues. Ce matin, en cette journée de départ, le soleil ne s'est toujours pas levé. Ma mère frappe à nouveau à la porte de la chambre: « Charles. C'est l'heure! » Sa voix résonne comme un rappel à l'ordre du temps. Je me lève. Nous déjeunons. Au menu : toasts au fromage Petit Québec, confiture de fraises et café filtre de la marque *Maxwell House*. Une fois les au revoir faits, je prends la route vers Montréal. Le trajet se complique par de multiples embouteillages sur l'autoroute 20 Ouest. Le temps file. Je commence à m'inquiéter. J'arrive en retard chez mon ami *Phil*¹⁷⁸ où j'habite depuis quelques jours. Je fais les préparatifs finaux: j'insère mon vélo dans sa boîte de transport, j'imprime mon billet, etc. Nous partons en vitesse. Au volant, *Phil* me raconte sa vie, l'emménagement prochain avec sa « blonde », leur projet et leur inquiétude. J'ai du mal à être attentif. En silence, j'évalue ce que j'aurais bien pu avoir oublié pour ce séjour de recherche. Peu après le départ, nous tombons sur un

¹⁷⁸ Pour préserver l'anonymat de mes interlocuteurs, j'ai remplacé leur prénom par une dénomination fictive. Je souligne ce geste de substitution par l'usage de l'italique.

embouteillage. On arrive finalement à l'aéroport. Nous échangeons un dernier regard et nous nous saluons.

Dans la file d'attente pour l'enregistrement des passagers et des bagages, j'échange avec *Yves* qui s'en va en Floride rejoindre des amis. Il me recommande quelques hôtels, mais je lui réponds, sur un ton blagueur, que je suis aux études et que mes moyens financiers sont limités. Il paraît surpris de ma réponse. Nous prenons des chemins différents après l'enregistrement. Je m'enfonce dans la foule animée des voyageurs jusqu'aux douanes. Par mesure de sécurité, on fouille mes bagages et on me fait passer dans le détecteur de métal. Une fois contrôlé et autorisé à reprendre mes sacs, je me dirige de kiosque en kiosque pour trouver quelque chose à manger. J'achète finalement un sandwich à la dinde, un jus de pomme et un petit morceau de gâteau *Reine Élisabeth*. Je passe les derniers instants avant le vol à consulter mes courriels. J'observe les alentours. J'essaie de repérer, à vue, des *Snowbirds*. Je suis aux aguets et déjà prêt à commencer mon terrain. Mais aucune occasion ne se présente. On appelle les passagers pour l'embarquement. Dans l'avion, je regarde tout au tour de moi. Mon vol fait escale à Toronto. De nombreux passagers portent l'« habit » (veston, cravate et souliers propres). J'ai l'impression d'être le seul à avoir pris ce vol pour me rendre en *Floride*. Mon voisin de siège arrive. Nos regards se croisent. De légers sourires s'échangent. Il s'assoit à mes côtés, sort son téléphone et d'un air sérieux s'affaire à quelques tâches que je n'arrive pas à deviner. Je me rabats sur mon carnet de notes pour décrire le début de cette journée. Après le décollage, l'équipage nous sert du café et une barre

« énergétique » à la noix de coco et à l'ananas; des ingrédients qui annoncent peut-être la chaleur du sud où je m'en vais.

Une voix anonyme se fait entendre. Le pilote annonce que nous volons à une « vitesse de 468 mph » et une « altitude de 37 000 pieds ». Du hublot, j'observe le paysage défiler. Nous approchons de Toronto, la Ville Reine. De petits boisés parsemés ici et là se succèdent. Ils se font de plus en plus rares. Du haut des aires, j'aperçois l'immense dispositif urbain, son étalement spatial qui favorise et la circulation automobile et l'organisation rectilinéaire des rues et des boulevards. Je constate aussi la présence esthétique et bien encadrée des arbres, ceinturés de béton et de bitume. Je me sers de l'occasion de cette vue sur la ville pour affûter mon regard. J'anticipe avoir à décrire l'espace urbain que mon séjour m'amènera à partager avec les *Snowbirds*. La matérialisation de la fable de la souveraineté ne serait pas étrangère à cette disposition spatiale du territoire urbain. Quelque chose parle et se fait entendre l'aménagement urbain. Et ici, du haut des aires où j'observe, je ne peux m'empêcher de faire un rapprochement entre la distribution des espaces privés, les maisons, les lieux d'habitation et l'espace ouvert et collectif dédié à la circulation – je dirais marchandes – des corps, comme les routes ou les trottoirs. Nous atterrissons. Je déambule d'un corridor à l'autre dans la *Pearson International Airport* jusqu'à une grande salle de repos. Je m'assois, sors mon carnet de notes et décris ce que je vois. L'espace est divisé entre des rangées de sièges rembourrés, des espace-restaurants et des comptoirs auxquels sont intégrées des tablettes numériques mises à la disposition des voyageurs.

Les téléphones « intelligents » et les tablettes occupent les temps d'attente de la plupart des voyageurs. Ils rythment les mouvements, les interactions physiques et dématérialisées. J'ai reporté ma quête de *Snowbirds* qui, en toute apparence, n'empruntent pas la route de Toronto pour migrer vers la Floride. Une voix annonce l'embarquement pour le vol à destination de *Fort Lauderdale*. Dans l'avion, les corps légèrement vêtus témoignent de la présence des habitués des séjours au sud. Plusieurs n'ont pas pris leur manteau. Je m'assois à côté de *Ted*. Il vient de la banlieue torontoise. Il me raconte qu'il a un condo en Floride. Après un bref retour de deux semaines au Canada, il retourne au sud. Il m'explique qu'il préfère fuir la dureté du climat nordique et profiter de la douce et agréable chaleur du sud. Il ne me demande pas ce que je fais. Nous nous isolons dans le silence. Je ressors mon carnet. Après quelques heures, nous arrivons à destination. Il est 21 heures. Il fait 25° Celsius. Je prends un taxi à direction du dortoir *Hollywood Beach Hostel*. Le chauffeur raconte qu'il est d'origine haïtienne. Il est venu s'installer ici après avoir vécu à Chicago. Le nord, c'est trop froid me dit-il en riant.

3.2. La bête chercheuse aux aguets

Dans l'obscurité de la nuit, quelques lueurs d'écrans d'ordinateurs, de téléphones ou de tablette se réverbèrent sur les murs blancs du dortoir. Plusieurs de mes cochambreurs, comme moi, ont du mal à trouver sommeil. L'espace de la chambre



Figure 3.1. Les lits superposés d'un dortoir du *Hollywood Beach Hostel*.

collective est maximisé et saturé de lits superposés. Par chance, mon lit est au niveau supérieur. Je suis moins exposé aux déplacements des corps qui se meuvent tant bien que mal entre les bagages, les lits et les petites tables étroites. J'annote ce que je

vois et mes impressions pour passer le temps. Il est bientôt 23h. Rares sont ceux qui dorment. Le silence est parfois rompu par des ronflements, des chuchotements, des toussotements, sinon des rires qui paraissent distants. Chacun s'occupe comme il le peut. À voir sur les murs la variation des teintes et des couleurs, je devine que certains regardent un film ou une série. Je perçois des visages bleutés sous l'effet de la luminosité de l'écran. Le bruit de touches de clavier enfoncées par séquences suivies d'interruption me fait croire que quelques-uns communiquent en ce moment via des plateformes interactives comme *Facebook* ou *Messenger*. Au creux de toute cette agitation nocturne, je cherche mon sommeil. Le dortoir est mal aéré. L'air est humide. Mes draps collent à mon corps. La porte s'ouvre. Quelqu'un entre et tente de faire son chemin. Il cherche son lit et se sert de son téléphone pour éclairer et trouver le numéro d'identification apposé sur la cadre du martelât. J'enfonce mes bouchons et j'essaie de dormir.

L'agitation du matin ponctue mon réveil progressif. Je me lève. Je n'ai rien à manger. Je pars en direction du *boardwalk* qui se trouve à quelques minutes de marche. Je déambule jusqu'à un restaurant dont la terrasse située face à la plage constitue un bon endroit pour manger et faire de l'observation en situation. Depuis la terrasse où je me suis maintenant installé, j'examine les alentours. Sous mes yeux attentifs se déroule un spectacle matinal. Il n'est pas encore 9h. J'observe depuis mon corps biologique, mais aussi depuis l'archive d'une problématique de recherche qui influence mon regard. Sur la plage, au loin, des employés et des *bulldozers* de la municipalité s'appliquent à nettoyer le sable. Chaque matin, la plage est débarrassée des bouteilles de plastique oubliées la veille, des objets quelconques égarés par mégarde et de tout ce qui ne contribuerait pas au plaisir de se trouver à la *beach*, de profiter du soleil et de se baigner. La qualité d'une plage m'a-t-on raconté se mesure par sa propreté. À *Fort Lauderdale*, ce que m'expliquera plus tard *Robert*, les chiens sont, par exemple, interdits de plage. Ce qui dérange des chiens, selon lui, ce n'est pas le fait qu'ils courent partout, qu'ils vont ça et là par curiosité ou suivant la liberté canine, ni parce qu'ils aboient ou parce que, parfois, ils font peur et se montrent menaçants. Pour *Robert*, les chiens sont bannis de certaines plages et aussi dans plusieurs campings à cause de l'irresponsabilité des propriétaires qui ne ramassent pas leur excrément. *Robert* m'apprendra aussi la fonction de ces énormes bateau-usines, que j'entrevois au large. Les courants océanographiques le long d'*Hollywood* érodent les plages en retirant progressivement le sable qui les forme. La nuit, ces bateaux munis d'immenses pompes recrachent sur les plages le sable du large qu'ils ont accumulé tout au long de la journée dans leur

cale. Sur la plage, les employés et la machinerie s'activent entre les chaises longues, les parasols aux couleurs bleue, jaune ou orange et les petites cabanes en bois servant à s'abriter du soleil. Ces objets semblent se trouver à l'intérieur des limites de l'espace-plage réservé aux hôtels qui bordent l'océan. Sur le *boardwalk*, tout autour du petit restaurant où je suis toujours, se trouvent des magasins de vêtements de plage, des boutiques souvenirs, des épiceries qui rappellent les « dépanneurs » québécois et beaucoup de pharmacies. L'espace de la plage et du *boardwalk* semble s'organiser en fonction de l'industrie touristique qui se manifeste par la présence des hôtels, des commerces, des appareillages municipaux sans oublier celle des touristes qui pullulent parmi, j'imagine, les locaux et celle des *Snowbirds* que j'essaie de débusquer dans la foule disparate.

Toujours attablé à la petite terrasse du café-restaurant, j'observe des touristes, des vacanciers, des travailleurs et des *Snowbirds* qui s'entremêlent en suivant des trajectoires difficiles à saisir. Le fait d'être immobile et assis renforce l'impression d'une agitation mouvementée. Plusieurs marchent sur le *boardwalk* comme s'ils suivaient un itinéraire préétabli. Ont-ils rendez-vous? Vous-ils au travail? Prennent-ils une « marche de santé » pour bien commencer leur journée? Je ne sais pas. Je me contente d'observer une scène qui m'est étrangère. Leur marche n'a rien de la déambulation ou de la recherche hasardeuse d'un restaurant où manger et observer. Ils ne flânent pas. Ils ne s'arrêtent pas. Ils vont à un rythme soutenu et ils suent à grosse goutte. Dans la foule, certains font du jogging. D'autres circulent à vélo ou en

rollerblades. Quelques-uns ont l'air de se saisir de l'occasion du sport matinal pour parader et offrir l'image de leur corps aux regards curieux. À qui regarderait à tout hasard, ils semblent afficher une certaine réussite sociale qui se matérialise par l'entretien du corps et le bien paraître. C'est un peu comme si l'attrait du regard furtif prédéterminait la mise en scène des signes corporels (muscles, bronzage, etc.) qu'ils offrent. Ou, comme s'ils convoquaient l'archive d'une langue qui enseigne le triomphe du bien paraître du corps. Entre deux bouchées de mon déjeuner, une femme passe en *roller*. Elle aurait entre 60 et 65 ans. Elle est maigre et musclée. Elle est maquillée et n'a aucun cheveu gris. Elle est en bikini. Elle pivote sur elle-même, patine par en arrière, croise les jambes et se faufile entre quelques marcheurs. Plus loin, un homme, lui aussi dans la soixantaine, fait des *chin-ups* sur des installations prévues à cet effet. Il est assez musclé et ne montre aucun signe de fatigue.

Les corps défilent devant moi sans s'arrêter et semblent suivre une rythmique linéarisée. Le jeu des apparences suit dans certains cas des séquences d'action précises. Les corps se meuvent selon une chorégraphie mobilisant les signes visuels de la force ou de la beauté. Plus je regarde, plus j'ai l'impression de constater l'incarnation du sujet souverain. Comme si ces pratiques de mise en scène du corps convoquaient autre chose que soi-même et que leur mobilisation avait pour effet d'actualiser la fable de la souveraineté. Sur le *boardwalk*, tous ne suivent pas les mêmes règles de mise en scène du corps. Certains semblent se servir de leur corps pour défier les modèles esthétisés de la réussite personnelle. Comme cette femme à la chevelure longue et épaisse, frisée

et grisonnante se déplaçant en *rollerblade* une cigarette à la main. Ou, encore, cet homme au *t-shirt* délavé et troué qui joggait en soulier *croc*. Tous ne tombent pas sous le charme de l'esthétique du bien-paraître ou du bien-être. Mais leur attitude n'est peut-être pas étrangère à une forme d'affirmation désinvolte que je suis tenté de résumer par la formule idiomatique: « moé je m'en sac' »¹⁷⁹. L'indifférence affichée serait, peut-être, la marque du sujet souverain qui n'hésite pas à se montrer roi et maître de son destin et libre de bien paraître ou non.

Je rumine. J'annote. Et je détourne mon regard pour me concentrer maintenant sur le restaurant où je me trouve. La saleté de l'endroit contraste avec l'exigence de propreté qu'on applique à la plage. Ma chaise est noircie. En allant à la toilette, je remarque que les tables sont cernées de café et les planchers sont collants. La clientèle se compose surtout d'ouvriers que je soupçonne de travailler sur un chantier voisin. Ils viennent chercher des cafés durant leur pause – je suppose. À ma surprise ni les serveuses ni le cuisinier ne peuvent m'indiquer où trouver une épicerie. Ils viennent des environs d'*Hollywood* est connaissent mal le quartier. Je retourne à ma table et je m'assois pour compléter mes notes. On me regarde, étrangement. Depuis un instant j'ai fini mon deux-œufs-bacon. Cela fait un moment – et ce temps paraît sans doute plus long pour la serveuse qui m'observe, moi qui suis plongé dans la densité de mes idées. « Que fais-je, là? » se dit-elle peut-être en me regardant. « Qui donc suis-je » pour passer

¹⁷⁹ Littéralement, pour un lecteur peu familier avec l'idiome québécois ou plus familier avec le français standard: « Moi, je m'en fous! »

autant de temps ici, seul, à ne rien faire. Elle m'apporte l'addition sans que ne la lui ai demandée. Le temps est venu d'aller ailleurs.

3.3. Savoir-faire de *Snowbirds*

Après un bref arrêt à mon dortoir, je repars en direction du motel *Bea Sea*¹⁸⁰. Sachant que j'allais en *Floride*, des amis de ma mère m'ont vanté l'endroit en pensant que je serais intéressé d'y habiter. Sans le savoir, leur recommandation a contribué à mon agenda de recherche en produisant une destination. Je suis parti en *Floribec* sans avoir d'itinéraire préétabli. Je me suis soustrait autant que possible à la souveraineté du chercheur. Mes itinéraires se sont dessinés à plusieurs pour favoriser la production d'un savoir excentré. J'essaie de conjurer la fable de la souveraineté en produisant des savoirs dialogiques et hasardeux. J'essaie de faire jouer les expériences concrètes comme autant d'instruments de conjuration du sujet souverain: loger l'ignorance au cœur de ma démarche pour me laisser informer par quiconque tombera sur ma route, à tout hasard. Je laisse se briser les lignes et les stries à coup de sort. « Peut-être », « sans doute », « je ne sais pas », etc. sont les énoncés clés d'une narration sensible à sa vulnérabilité et à son ignorance. J'essaie de me soustraire de la séduction des énoncés de véridiction. Toute une démarche de recherche commande, bien sûr, la chasse

¹⁸⁰ Dénomination modifiée conformément aux exigences éthiques de la recherche de terrain.

imprécise qui m'anime. J'ai obtenu une approbation éthique pour faire de l'observation participante. Officieusement, je suis là, en *Floribec*, pour documenter les pratiques d'occupations de l'espace. Mais je m'intéresse surtout au discours politique qui circule et à cette parole qui s'énonce ici dans ce contexte de migration nord-sud. Cette parole, je ne souhaite pas la provoquer comme le chercheur en science sociale qui mène son enquête et interroge ses interlocuteurs sur des sujets précis et qui, selon le cas, soumet une série de questions. Elle doit surgir au hasard des rencontres et des discussions. Je prends finalement la route à vélo. Après quelques détours entre les stationnements hôteliers, je me faufile sur le *boardwalk* entre tous ces corps aux parcours linéaires. Je roule lentement et affiche le large sourire de celui qui découvre à nouveau, après la froideur de l'hiver, la chaleur du soleil. J'arrive en peu de temps au *Bea Sea*. Je m'arrête devant la cour. Tout de suite, je suis frappé par la proximité de la plage, située à quelques pas, mais surtout par la ceinture des grands hôtels hauts de plusieurs dizaines d'étages qui délimite l'espace précaire de ce petit motel. Seules quelques plantes décoratives contrastent par leur présence avec le décor bétonné de la cour, des quelques bancs extérieurs et des façades du bâtiment.

Comme je m'apprête à photographier les lieux, une dame m'interpelle au loin. Par son accent, je devine qu'elle vient de chez-nous. Curieuse, elle me demande pourquoi je photographie l'endroit. Toutes mes idées s'entrechoquent.

- Mais... eh. Chus venu icitte parce que... Ben, parce que ch'cherche une place où vivent des *Snowbirds*.

- Ah bon? Ben pourquoi?
- Je fais une recherche sur les *Snowbirds*. J’essaie de comprendre comment ils vivent quand ils viennent ici, en Floride.

Une autre dame, nous ayant vues discuter, s’avance vers nous. Elle se demande aussi ce que je fais. La première dame, *Céline*, le lui explique.

- Y’aimerait ça rencontrer des *Snowbirds*. (Elle rit).
- Ben, c’est que, c’est pas juste ça... Mais, oui... Je veux juste essayer de comprendre comment ça vit un *Snowbird* une fois qu’il a migré au sud. J’essaie de comprendre tout ça en faisant des comparaisons avec de vrais oiseaux.

J’improvise du mieux que le peux, sans trop donner de détail, mais surtout, sans dire que je suis un chercheur en science sociale qui est là pour faire une thèse de doctorat. Le récit que je propose semble échouer. Le sujet est vite détourné, un peu comme si mes interlocutrices ne se considéraient par elles-mêmes comme de bonnes candidates au titre de « *Snowbird* ». Contre toute attente, *Céline* m’invite chez-elle. Son mari *Robert* n’est pas là pour l’instant. Il est parti faire son tour au *Costco*, m’informe-t-elle, comme il aime le faire au Québec. *Robert* est allé faire ce qu’il fait d’habitude, au nord comme au sud. Il est allé au *Costco* faire son tour. Il n’est pas à la plage, il ne fait pas « rien ». Il fait ce qu’il ferait à la maison, chez-lui. Comme ce matin je me suis levé un peu tard et que j’ai passé beaucoup de temps à observer des scènes du quotidien sur le *boardwalk* pendant mon déjeuner, je n’ai pas porté attention à l’heure. *Céline* reprend la parole:

- Y’é déjà midi. T’aimerais-tu ça venir manger avec moé?

(Je suis surpris par sa générosité. J'hésite.)

- Ben, je voudrais pas déranger. Ch'tais seulement venu prendre une couple de photos...
- Ben, non, ça va m'fait plaisir.
- Bon, ben... J'accepte, de bord!



Figure 3.2. La cour intérieure du *Bea Sea* et ses occupants. À gauche, *Céline* discute avec une voisine.

J'entre dans la cour et appuie mon vélo au mur, près de la porte de son chez-soi. Elle entre, je la suis. Elle m'invite à prendre place à la table de la cuisine. Au menu, me dit-elle en souriant, sandwich aux tomates avec des chips *BBQ* et du jus de pomme. Les ingrédients évoquent ceux que je trouverais si la scène se déroulait chez-nous: pain blanc tranché, tranches carrées de fromage jaune, salade romaine, tomates et mayonnaise. Je profite du repas pour poser quelques questions sur le mode de vie des

Snowbirds. Voilà bientôt 16 ans que *Céline* et *Robert*, âgés entre 65 et 70 ans, viennent séjourner quelques semaines en Floride durant l'hiver québécois. Comme plusieurs de ces habitués de la migration hivernale, le développement des complexes hôteliers les a forcés à se déplacer plus au nord de la Floride¹⁸¹. L'évolution territoriale de la puissante industrie hôtelière s'effectue selon la loi du plus fort et du plus riche. Seuls les entrepreneurs qui ont les moyens financiers suffisants peuvent s'approprier ces espaces prisés qui longent la mer et la plage. Le *Bea Sea*, me raconte *Céline*, est voué à une disparition certaine. Il ne serait pas impossible que le pullulement des grands hôtels nuise à la migration des *Snowbirds* comme le laisse croire leur déplacement progressif vers le nord de la Floride au fil de la disparition des petits lieux de séjour. Pour certains *Snowbirds*, le refoulement vers le nord est vécu comme une perte du « chez-soi icitte »¹⁸².

Céline interrompt son récit, un bref instant. Un peu, comme si, mes questions sur la vie ici la laissent perplexe. Elle reprend. Mais cette fois-ci, elle marque une distance vis-à-vis des images préconçues que trahissent mon intérêt pour les *Snowbirds* et leur manière d'occuper l'espace. Elle n'apprécie pas autant que *Robert* leurs nombreux séjours en *Floribec*. Elle aurait toujours voulu aller ailleurs qu'en *Floride*. Elle aimerait découvrir d'autres lieux. Elle parle des pays européens qu'elle n'a jamais visités. Elle

¹⁸¹ Rémy Tremblay, *Floribec: espace et communauté*, op. cit.

¹⁸² Selon une formule tirée d'un documentaire de l'émission *Caméra 93* diffusé en 1993 sur la chaîne *Télévision Quatre Saisons*. Visionné en novembre 2016 sur le site Internet dorénavant inactif: http://prettykitsch.com/blog/?page_id=16042.

mentionne la ville de Prague. Elle n'envisage plus revenir ici pour la première fois depuis toutes ces années. Et même si *Robert* décidait de revenir l'année prochaine, me dit-elle, elle choisirait de rester à la maison. Elle se décrit comme une accompagnatrice de *Snowbird*. Elle se dit maintenant trop vieille pour subir les trois jours de route nécessaire pour se rendre à destination. Et aussi, elle dit craindre de plus en plus les risques de la route. Il y a quelques années, elle a perdu un couple d'amis qui revenaient de leur séjour annuel en Floride.

Céline avale une bouchée de son sandwich. J'en profite pour changer de sujet et lui demander pourquoi les *Snowbirds* viennent ici. Elle affirme sans détour que 80% d'entre eux viennent ici pour éviter de subir la froideur de l'hiver québécois. L'énoncé de *Céline* est manifeste de l'oscillation entre le discours et la parole politiques. L'affirmation me semble sans fondement, sinon indémontrable ou, au mieux, vraisemblable. *Céline* parle et sous le chiffre magique de « 80 % » qu'elle emploie, je la soupçonne de vouloir nommer une proportion qui ne se veut pas exacte, mais approximative. Mais la prise en charge de l'affirmation montre qu'il ne s'agit pas seulement d'un énoncé de parole. *Céline*, peut-être face à mon regard perplexe, me montre qu'elle sait faire-savoir, qu'elle sait faire usage de cet art du simulacre que Derrida nomme « prothétatique »¹⁸³ et qu'elle est capable de produire des énoncés de véridiction. Elle démontre qu'elle sait mobiliser l'archive du langage, articuler des

¹⁸³ Ce concept est présenté à la section 1.6. « La prothétatique ou l'affabulation du politique », pp. 60-62.

énoncés et établir des propositions qui font sens. Mais, plus encore, elle sait et n'hésite pas à persuader son interlocuteur. J'évite de lui demander ses sources ou de la contredire. Face à ce qui me semble un coup de force langagier, j'essaie d'éviter qu'on se mesure l'un à l'autre pour voir qui est le plus fort au jeu du dire vrai. Même en triomphant, comme le souligne encore Derrida, même en lui faisant remarquer que le chiffre me semble magique, je n'aurais que déplacé la force¹⁸⁴. J'aurais fait circuler la force. J'aurais prétendu à la plus grande force. Et peut-être aurais-je ainsi instauré un rapport hiérarchique où la vérité frappe et enfonce dans le silence celui qui s'incline sous la domination du vainqueur. Je m'efforce donc d'éviter de convoquer à table la fable de la souveraineté et d'empêcher qu'on règle notre échange langagier sur la plus grande force revendiquée.

Sans discuter du chiffre, je suis au fond plutôt d'accord avec elle. Ce parcourt migratoire long de trois jours se justifie sans doute pour des motifs liés au confort que procure la température chaude de la Floride. J'essaie alors de détourner la discussion en introduisant une variation sur la migration des *Snowbirds*. Je m'efforce de nous éloigner de la présence fantomatique du discours du plus fort:

- C'est vrai qu'ça doit faire du bien de v'nir pâsser des vacances icitte, au chaud, 'à plage... pendant qu'i' fait aussi frette au Québec...

¹⁸⁴ Jacques Derrida, *Séminaire: La bête et le souverain I*, op. cit..

Le thème des « vacances » me paraît inoffensif, mais je m'aperçois très vite qu'il est surchargé de ma naïveté et de mes propres préjugés. *Céline* me corrige sans attendre, sans même m'avoir laissé lui raconter à quel point je trouve agréable ce séjour sous le soleil de la *Floribec*:

- Ben voyons don'! Ici, on est pas en vacance. Ch'fait la vaisselle, le ménage, pis toutes les affaires que ch'fait en temps normal à'maison.

L'énoncé de *Céline* agit comme un rappel à l'ordre visant à corriger mon erreur d'interprétation. L'efficacité de l'énoncé repose sur l'archive du discours de *Céline* qu'elle incarne et qui se manifeste par sa bouche. Sans attendre, elle coupe le discours qu'elle entend et lui impose une rectification. Dans l'urgence, la vérité doit être dite pour éviter que l'erreur persiste. *Céline* travaille l'archive du langage sous mes yeux. Elle cherche à ajuster les conditions d'énonciation de mon énoncé. Elle a peut-être dû au cours de ces 16 dernières années opérer toute sorte de correctifs, rétablir les faits vis-à-vis de ceux qui croient que les *Snowbirds* partent l'hiver pour vaquer sous le soleil. Mon énoncé ne serait que le seuil d'un ensemble discursif qu'elle perçoit et que mes mots lui communiquent. Et c'est cet ensemble qui, en tant que condition du discours, la fait réagir, fortement. Ce sont sans doute deux subjectivités et leur texture archivistique qui se moient l'une face à l'autre. Le chercheur déguisé en vacancier venu observer cette curiosité fabuleuse que sont les *Snowbirds*, et tous ses préjugés sur leurs modes de vie et leurs pratiques langagières qui règlent à l'avance sa parole (alors même qu'il souhaite conjurer la fable de la souveraineté). Et cette *Céline*, croisée au

hasard d'une piste, qui n'hésite pas à ouvrir sa porte, à faire franchir le seuil de sa maison, à offrir un repas à l'étranger, à lui donner la même chose que ce qu'elle mange, mais, aussi, à le corriger s'il s'égare, à le rappeler à l'ordre, à lui communiquer ce qu'est « le vrai » et – je persiste à me demander – à l'enjoindre à partager la même archive langagière.

Il n'est pas impossible aussi que, en entendant un discours qui simule savoir là où il ne sait pas, *Céline* ait pris la parole et produit un savoir qui se fonde sur son expérience vécue de la migration des *Snowbirds*. En prenant la parole, *Céline* aurait participé sans le savoir au décentrement du chercheur. Son rappel à l'ordre serait plus qu'un rectificatif, mais une invitation à ne pas verser dans le discours de la certitude que je cherche pourtant à conjurer. Sans oublier, aussi, que *Céline* occupe une position décentrée vis-à-vis de la fable du *Snowbird*. Je ne suis pas sûr qu'elle s'inclue parmi les 80% qui fuient l'hiver pour le confort du sud. Elle accompagne depuis toutes ces années son mari *Robert* alors qu'elle souhaiterait aller ailleurs. Elle vit comme un(e) *Snowbird* le fait, elle fait « la vaisselle, le ménage, pis toutes les affaires qu'[elle fait] en temps normal à'maison », mais elle voudrait faire une autre expérience de la migration humaine. Peut-être que *Céline*, comme moi, essaie de parler depuis un lieu instable où s'entremêlent le discours et la parole politiques. L'introduction hasardeuse d'une variation thématique aura fait vaciller, autant pour moi que, je suppose, pour elle, les pratiques langagières. Une parole ne sachant pas qu'elle affichait les signes d'un discours erroné aura peut-être rencontré sur sa route une autre parole qui se sera

manifestée comme un discours visant à corriger l'errance. L'oscillation de la parole et du discours paraît incessante. La performance de Longnus¹⁸⁵ expose cette scène où la parole n'apparaît que sous la hantise du discours qui la provoque. La parole menacée par une capture discursive, comme celle de *Céline*, traquée par un chercheur qui la rapporte, ici, dans ce texte.

Mais le mécanisme discursif de la correction ne serait pas étranger à la fable de la souveraineté. L'efficacité de la correction reposerait sur la capacité à convoquer et à imposer le partage de l'archive qui lui sert de fondement. Le correctif est le symptôme de la pensée de l'homogène qui accompagne l'affabulation du politique. Ici comme ailleurs, « à'maison », c'est du pareil au même: « *on* est pas en vacances ». La particularité du pronom « on » est de se moduler à plusieurs référents en même temps¹⁸⁶. i) « On » n'est pas en vacances dit *Céline* d'elle-même et de *Robert* (qu'elle inclut malgré son absence). ii) « On » n'est pas en vacances diraient certains *Snowbirds* comme *Céline* lorsqu'elle occupe cette position d'énonciation. iii) L'un des référents va jusqu'à s'étendre à une frontière trouble. Il est introduit par des thèmes de l'habiter. L'énoncé « normalement » se rapporterait alors aux pratiques du quotidien qui évoquent le chez-soi que *Céline* présuppose en partage avec son interlocuteur. Ce

¹⁸⁵ Voir dans l'introduction l'analyse et la présentation du dispositif artistique d'Isabelle Longnus, pp. 10sq.

¹⁸⁶ Groupe " Droites ", « Le *nous* à droite d'après un corpus d'éditoriaux de presse, 1973-1982 », *Mots. Les langages du politique*, n°10, mars 1985, pp. 147-165.

« on » met aussi en scène une *doxa vaga*¹⁸⁷, un ensemble plus ou moins délimité qui se manifeste par les lignes de tension qui l'unissent à la situation normale et au chez-soi. Le normal compose le décor de la souveraineté¹⁸⁸. La normalité du chez-soi s'affirme pour *Céline* par le travail qui se fait à la maison, d'habitude. Il suffit d'un coup de force langagier pour que la fable de la souveraineté se mette à circuler dans le décor des mots et qu'elle se manifeste par des pratiques d'occupation de l'espace et du temps. Le ménage, la vaisselle et toutes ces tâches quotidiennes qui évoquent la division sexuelle et qui s'articule à la fable de la souveraineté ne prennent jamais, pour *Céline*, de vacances. Le chez-soi est l'autre ressort du piège de la souveraineté. L'homogénéité lui sert de substrat. Toutes les différenciations au fondement de la fable du pouvoir souverain, que ce soit entre les humains et les animaux ou entre les femmes et les hommes composent et hiérarchisent cet ensemble vague qu'on nomme « peuple » ou « nation ». Autant de bêtes fabuleuses qui, elles aussi, ne prennent jamais vacances.

J'avale la dernière bouchée de mon sandwich. J'ai en tête le documentaire de *Caméra 93* sur les *Snowbirds* québécois¹⁸⁹. Avant de partir, j'avais noté une séquence en particulier où le journaliste interroge à la plage, tour à tour, deux hommes en leur demandant ce qui les attire le plus en Floride. Le premier répond: « On se sent bien, ça

¹⁸⁷ Louis Marin, *Le récit est un piège*, op. cit.

¹⁸⁸ La théorie de la souveraineté de Carl Schmitt se fonde, notamment, sur la décision qui départage les situations exceptionnelle et normale. *Théologie politique*, op. cit.

¹⁸⁹ *Caméra 93*, op. cit..

parle français icitte ». Le deuxième ajoute que c'est comme « être chez-nous loin de chez-nous ». L'énoncé du « chez-nous » et l'usage du « on » qui se rapporte à une *doxa* sont manifestent de l'homogénéité présumée d'un collectif qui parle « français ». Toutes ces affabulations du politique puisent dans l'archive de la souveraineté pour rappeler qu'il est bon d'avoir un chez-soi pour se retrouver entre soi-même, même loin de la maison. La circulation de ces énoncés génère de manière quasi-magique la fable de la souveraineté avec ses départages, ses hiérarchisations, son intériorité et son extériorité. Je me risque à poser une dernière question à *Céline* sur ce qui distingue les *Snowbirds* québécois. Selon elle, ils sont « chialeux ». Ils se plaignent souvent du coût de la vie en Floride. Elle en profite pour m'informer des loyers au motel le *Bee Sea*. Pour un appartement grand comme un petit 3 et demie montréalais, le loyer varie entre 450\$us et 900\$us par semaine. *Robert* et elle payent 600\$us la semaine; ce qui équivaut à un montant de 4800\$us pour la durée de leur séjour. À cela s'ajoutent toutes les dépenses pour l'essence et l'épicerie, qui, souligne *Céline*, coûte plus chères ici. Dans les circonstances, poursuit-elle, il faut savoir s'entraider. Je découvre alors que les *Snowbirds* sont aussi des braconniers. Les coûts trop élevés (pour faire comme à la « maison ») les obligent à se montrer créatifs. Ils vont dans les grands hôtels avoisinants pour « emprunter » les codes du réseau Internet. La proximité des hôtels leur permet d'accéder gratuitement à leurs courriels et de consulter les « nouvelles » de la « maison ». Entre *Snowbirds* québécois, il y a beaucoup d'entraide. Peut-être que la porte de la maison de *Céline* ne se serait jamais ouverte si elle n'avait d'abord reconnu par ma manière de parler une appartenance partagée à un même corps collectif.

Je me prépare à partir. Contre toute attente, *Robert* revient du *Costco*. *Céline* me présente à *Robert* qui me salue gentiment. Sans attendre, elle se tourne vers lui:

- T’es parti longtemps!
- Ben t’sé, moé j’aime ça les *meat balls* du *Costco*... Fâ’ que j’en ai profité pour manger là-bas.

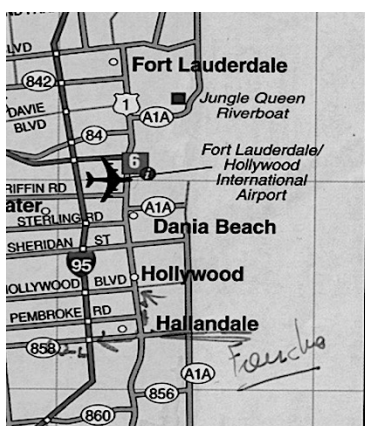


Figure 3.3. Carte routière – de Fort Lauderdale à Hollywood en passant par le *Frenchie's*.

Céline explique à *Robert* que je souhaite rencontrer des *Snowbirds* québécois et lui demande de m’informer sur les meilleurs endroits où en rencontrer. *Robert* détient beaucoup d’information qu’il n’hésite pas à me donner. Il participe sans hésiter au décentrement de la production de savoir. Quelques lieux retiennent mon attention dont deux campings situés côte à côte près du restaurant le

Frenchie's. Je les remercie pour le diner et pour les informations et leur explique que je dois poursuivre ma route, car j’aimerais aller m’enregistrer à l’*hostel* où j’habiterai durant la deuxième moitié de mon séjour à *Fort Lauderdale*. *Robert* aperçoit mon casque et mes sacoches de vélo. Il me regarde l’air étonné: « Tu vas pas là-bas en *bicycle*? » Je ris un peu et lui dis que j’ai l’habitude, que je roule à vélo à Montréal et que j’aime ça parce que ça me fait du bien, etc. Il m’explique alors que je devrai ou bien prendre l’*autoroute 95* ou l’*Ocean avenue* qui, à la hauteur de l’aéroport situé entre *Fort Lauderdale* et *Hollywood Beach*, se transforme à son tour en autoroute. Il insiste sur le danger de s’aventurer à vélo sur ces routes et sur la distance à franchir.

Me voyant hésiter à lui répondre, il me propose de m'y conduire. Je suis étonné et je refuse. Mais il s'obstine jusqu'à ce que j'accepte. *Céline* et *Robert* sont généreux de leur temps, de leur parole et de leurs informations. Peut-être aussi ont-ils craint pour ma sécurité et ont voulu me protéger. Mais leurs dons me paraissent désintéressés. Jamais je ne me suis senti obligé envers eux.

Depuis déjà 16 ans *Robert* roule sur les routes de la Floride. Il connaît chaque endroit. Il m'explique tout. J'ai laissé mon carnet dans l'une de mes sacoches que j'ai malheureusement laissée dans la valise de la voiture. J'essaie de mémoriser ce qu'il me dit. Sur le chemin, il me fait remarquer ce que j'aurais eu à franchir à vélo. Je lui suis reconnaissant pour son aide. Nous roulons. Et comme par un étrange coup du sort, *Robert* manque la sortie. « C'est pas grave, me dit-il, on va prendre la prochaine. Ça va même pas paraître ». On se perd, on se retrouve. Rendu à proximité de mon futur *hostel*, je lui donne l'adresse. On se perd à nouveau. Et malgré nous, nous voilà forcés à emprunter l'avenue très touristique qui longe la plage d'*Hollywood beach* et permet d'accéder à la plupart des grands hôtels. Un drôle de cirque se déroule sous nos yeux. Nous n'avancons que de quelques mètres par minute. L'ennui me prend. Nous traversons *Little Venise*. De luxueuses maisons sont construites le long de l'*Intercoastal waterway* – sorte de canal qui pénètre dans les terres et réserve aux riches propriétaires un accès privé à la mer. Je suis impressionné par les signes de richesse, ce qui amuse *Robert*. Après deux heures de trajet et après s'être perdus de nouveau, nous finissons par trouver mon futur domicile. Je fais mon enregistrement. L'hôtesse

est une jeune femme. Elle donne le sein à son bébé en même temps qu'elle répond à mes questions. *Robert*, qui était resté jusque-là à l'extérieur du bureau, me rejoint à l'intérieur. Il voit la femme, le sein, le bébé. La scène le gêne – ce qui, à mon tour, m'amuse. Nous reprenons la route. Il est bientôt 18h. Les salariés rentrent chez-eux. Et nous, parmi eux, patientons dans d'interminables embouteillages. Nous arriverons au *Bee Sea* après deux heures de route. Je suis épuisé et affamé. Je remercie une dernière fois *Céline* et *Robert* qui m'invitent à revenir les visiter.

3.4. À la recherche de *Jean Tremblay*, qui sait?

Je me réveille en sursaut: au premier étage de mon lit superposé, mon voisin débute sa routine matinale. Ses mouvements brusques font trembler notre lit. Du coin de l'œil, j'entrevois un peu tout le monde se relayer aux toilettes ou à la douche. Un mélange d'odeur de savon, de shampoing et de déjections envahit lentement le dortoir. Tous s'affairent à quelque chose incluant moi qui recherche un peu de confort entre mon drap et ma couverture. Il est encore tôt, un peu plus de 8h. Le dortoir devient de plus en plus humide. Mes draps me collent au corps. La faim clôt ma somnolence. C'est elle, la faim, qui commande mes mouvements. Elle m'oblige et me contraint implicitement à me laisser domestiquer par l'attrait de la nourriture. Comme une bête qu'on voudrait attirer vers soi, il suffirait de me tendre un bout de fromage pour influencer le tracé de

mon corps. J'offrirais sans doute peu de résistance, peu de ruse. Je me laisserais prendre au piège, peut-être.

Après une déambulation hasardeuse le long de quelques rues – je suis déjà au travail – de gauche à droite, j'aperçois au loin un petit café. Sur la route, je croise des ouvriers travaillant sur le chantier d'un futur hôtel. J'attends de longues minutes à l'intersection, face au café. J'observe les alentours. L'aménagement urbain est symptomatique du dispositif de la circulation marchande. Partout, le spectacle du quotidien mélange d'énormes *avenues* assurant la liberté de mouvement à tous ces « chars » qui foncent vers leur destination provisoire et d'immenses complexes hôteliers où les résidants ne s'y arrêtent que pour un court séjour. Sans oublier les restaurants et ce petit café où j'espère toujours me rendre. Je reviens à l'*hostel* avec deux croissants et un grand café. J'engloutis mon déjeuner en préparant le programme de la journée: deux *RVparks* situés près du restaurant dédié à l'art culinaire québécois – le *Frenchie's*. Dès mon départ, à vélo, j'appréhende le trajet. Une bande étroite d'environ 50 cm de large sur l'accotement des axes routiers où je circule délimite la piste cyclable. Sur le boulevard *Hollandade*, large de huit voies séparées dans les deux sens de la circulation, des voitures coupent mon passage aux intersections. Je croise un panneau « Share de road ».

Après m'être faufilé sous le viaduc de l'*autoroute 95* entre les voitures s'engageant sur les voies d'accès et de sortie, j'arrive enfin au *Frenchie's*. Le stationnement est rempli

de « chars » immatriculés au Québec. Près de moi, quelques canards font le tri sur la pelouse. Le *Park lake Estate* où je m'enfonce maintenant à pied est modeste. Les maisonnettes sont petites et vieillotées. Elles s'entassent sur de petits terrains et sont cordées les unes contre les autres. Quelques grands arbres brisent la linéarité des rues asphaltées. L'espace est quadrillé. La disposition des objets suit la logique de la propriété privée. Le langage du droit régit l'occupation spatiale. Et les voitures, comme sur *Hollandade*, jouissent d'une grande superficie. La présence de quelques voitures et les ornements de façade sont les seuls indices de présence humaine. Le *RVpark* semble déserté, presque abandonné. Au bout d'une rue, j'aperçois une clôture usée et rouillée. Je prends quelques photos.

- Hey you! What are you doing?
- Excuse-me? Oh, I'm just taking pictures [je réponds dans un anglais approximatif]
- Why?
- Well. Eh. I like the place. It's nice and quiet.
- Come.
- Ok...
- You want a drink?
- No, thank you. Just a glass of water, please.

Une Canadienne de Toronto et un Américain sont installés à une petite table aménagée sur la terrasse d'un *bungalow*. Je masque la raison de ma présence et leur dis que je prends des photos pour documenter et faire un livre sur les endroits où vivent les *Snowbirds*. Ça les amuse. J'en profite pour leur demander ce qu'ils font en Floride. C'est la douceur du climat qui les a attirés ici. Ils me demandent de prendre une photo

d'eux. Je découvre avec eux les marges du *snowbirdisme*. Pas de plage, pas de luxe. Quelques *drinks* suffisent en cette autre matinée ensoleillée.

- I have to go. Thank you for the water.
- Come again!

L'espace est quadrillé de routes et de clôtures. Je déambule à nouveau et retourne lentement vers le *Frenchie's*. J'entends au loin le bruit des moteurs et de la circulation sur le monstrueux *Hollandade*. Le bruit se renforce. Autour de moi, d'autres maisonnettes réverbèrent le grondement des moteurs. Je remonte le cours d'une clôture délabrée pour aller voir de l'autre côté. L'endroit se nomme *La Siesta...* Un panneau annonce une interdiction de circuler (en « char », je suppose) sur les chemins qui bordent la clôture. Plus loin, un autre *RVpark* attire mon attention. Le site est mieux entretenu. De nombreux *RV* sont stationnés sur des terrains à peine plus grands qu'eux. Ce sont de véritables maisons sur roue. Une incarnation parfaitement adaptée à la prévalence de la circulation marchande: une Maison-Mobile avec sa cuisine, son salon, sa salle d'eau, ses chambres; et aussi son poste de pilotage et ses quatre roues. La veille, *Robert* m'a dit qu'il n'aurait jamais les moyens de se payer un *RV*. Je parcours les rues. À chaque extrémité, d'immenses clôtures de béton délimitent le *park*. De l'autre côté de l'une d'entre elles, l'*autoroute 95*. Je reviens sur mes pas. J'erre au hasard comme un prédateur à la recherche d'une piste. Je suis aux aguets d'un objet narratif à capturer dans le piège discursif du chercheur.



Figure 3.4. Le *TVA Nouvelles* et quelques *Snowbirds* bien installés.

Une télé joue. Elle est encastrée dans la hanche d'un *RV*. L'heure est au bulletin de *TVA Nouvelles*. Trois *Snowbirds* sur le parterre sont bien installés dans leur

chaise face à l'écran. Je suis à quelques mètres d'eux. La voix de l'annonceur est étouffée par le grand boulevard *Hollandade* qui compose leur quotidien en ces terres chaudes de la *Florida*. Les nouvelles de la « maison » me rappellent toute la puissance de la mise en récit de la fable Québec. L'efficacité du pouvoir souverain dépend de sa mise en récit et de la circulation de ce même récit de bouche à oreille – ou en face à face depuis la prédominance des écrans sur la production des archives langagières. Les présentateurs de nouvelles sont symptomatiques de ce déplacement de la position autrefois privilégiée de l'écrivain-historien au service du monarque¹⁹⁰. Ils ont le privilège d'incarner la voix qui parle depuis le dispositif médiatique. Mais le déplacement est beaucoup plus profond et généralisé. À la double articulation du pouvoir du récit et récit du pouvoir se serait substituée la décision souveraine et ses

¹⁹⁰ Louis Marin, « Pouvoir du récit et récit du pouvoir », *art. cit.*

multiples actualisations ponctuelles¹⁹¹. La figure du sujet souverain est le mécanisme discursif le plus efficace pour faire circuler la fable de la souveraineté. La généralisation de la décision souveraine à l'ensemble du chez-soi montrerait l'emprise du faire-piège de la souveraineté sur le vivant.



3.5. Vue de l'intérieur du *Frenchie's*.

Le *TVA Nouvelles* sonne aussi comme l'heure du repas. J'entre dans le *Frenchie's*. L'aménagement du restaurant présente un ensemble de signes qui rappelle le « chez-soi ». Autant de signes qui ont l'effet de rappeler d'où « on » vient. Quelques télévisions

¹⁹¹ Sur la diffusion de la décision souveraine chez Agamben, voir la section 1.4. « La machine anthropologique: décision et souveraineté », pp. 51-55.

diffusent en permanence la chaîne *TVA*. Les murs sont jonchés de portraits – je suppose – d’habitues de la place. Comme il le serait à la maison, leur portrait fait trace. Ils sont ici comme chez-eux – je suppose encore. Sur un babillard, des listes d’activités proposées à tous ceux qui passent par là. Parties de cartes et de pétanque, séances de yoga et soirées dansantes sont au programme. Dans un coin, un piano et quelques micros pour les soirs de spectacles. Sur les tables: ketchup, sel, poivre, sachets de sucre et des *napkins*. Tout au tour de moi, des *Snowbirds* sont venus manger un plat de « chez-nous ». J’hésite et commande une « poutine ». La serveuse me propose le *Journal de Montréal*. Je prends quelques photos, discrètement, finis ma « poutine », paye et sors fumer une cigarette à l’arrière. Sur un banc, un homme fume. Je feins n’avoir pas de briquet et lui demande du feu.

- Ben oué [j’ai du feu]
- Vous habitez dans un des *RVparks* à côté?
- Où ça?
- À côté? [Je pointe dans la direction du *park* que j’ai visité]
- Non, non. Moé, j’reste en arrière d’icitte. Là-bas [Il fait un geste dans la direction mentionnée]
- Ah? Y’a un autre *park* là-bas?
- Non. C’t’un *gated community*.
- *Gated community*...? C’est quoi?
- C’t’une place... [il cherche ses mots]. C’t’un *park* qui’é gardé. [Je comprends finalement qu’il s’agit d’un *park* à accès restreint aux membres et aux invités. L’accès est surveillé.]
- Ah, oui. Mes parents m’en ont déjà parlé [Je mets la table à un stratagème pour essayer d’y entrer]
- Té parents, y’habitent icitte?
- Non, mais ils cherchent une place tranquille pour leur retraite. Tu penses-tu que je pourrais voir de quoi ça l’air? Si c’est bien, je vais leur en parler.
- Cé quoi ton nom?
- Charles. Charles Deslandes.

- Moé c’*Jean Tremblay*. T’as juste à v’nir m’voir tantôt. Tu vas là [en arrière] pis au boutte y’a un gardien. Tu y dis que tu viens m’voir pis y va t’ouvrir la porte.
- À quelle heure?
- Bah, dans une heure. Ok?
- Ben oué. Merci *Jean*. À tantôt.
- C’ça.

Une heure passe. Je remonte à vélo et me dirige vers le *Gated Community*. À l’entrée, une cabine et une barrière. Une agente de sécurité me demande dans un français aux sonorités haïtiennes ma carte de résident. Je lui explique que je viens voir *Jean Tremblay*. Elle consulte le registre des résidents et me répond qu’aucun résident ne se nomme ainsi. Je lui demande de vérifier. Je module mon récit en lui disant que je suis venu le voir la semaine dernière. Elle regarde à nouveau:

- *Jean-Guy Tremblay*, me demande-t-elle?
- Eh. Ah, eh. Oui. C’ça, c’est lui.
- Quel est votre nom?
- Charles Deslandes.

Elle prend le téléphone et appelle chez *Jean-Guy Tremblay*. Une dame répond. La femme de *Jean*? J’entends à peine ce qu’elle et l’agente se disent, mais je devine que l’une et l’autre ne se comprennent pas bien. L’agente demande à parler à *Jean*, mais la dame lui demande plutôt quelque chose comme « qui est là »? Qui frappe à ma porte? Je me sens comme le loup des contes qui se dissimule pour entrer dans la maison. J’entends mon nom. La dame lui dit de m’ouvrir la porte. L’agente me demande si je sais où est leur maison. Je lui explique à peu près, comme si je le savais. Elle rit de moi et me donne l’adresse exacte.

Dès la barrière franchie, je remarque une démarcation signifiante sous mes pieds. L'asphalte change de ton et de qualité. Les signes de richesse ne cesseront de se multiplier, d'instant en instant, durant mon errance dans le *Gated Community*. Les maisons sont plus spacieuses et espacées; les cours ou les stationnements sont de céramique ou de pavé; les terrains sont entretenus et les arbustes sont taillés. Je me sens comme un intrus. Je roule et je croise un, deux, trois lacs (chaque résidence donne sur un lac de petite taille). Plus loin, une piscine et un parc pour enfant. J'arrive chez les *Tremblay* où m'attend la femme de *Jean*.

- Bonjour. J'm'appelle Charles. *Jean* est-tu là?
- Non, y'é pas encore r'venu.
- Ah. Il m'avait dit d'passer. J'l'ai vu tantôt au *Frenchie's*. I'vous avait-tu dit que j'allais v'nir?
- Non. Ch'pensais que c'était la livraison.
- Ah!? Euh. Désolé...
- C'pas grave. J'vas y dire que t'es venu.
- Ok, merci.
- Bye.
- Bye.

Madame *Tremblay* retourne chez-elle. J'en profite pour documenter les lieux et prendre des photos. Je suis chez ce qui me semble être les riches *Snowbirds*. Tout est immaculé de propreté. La blancheur des maisons contraste avec la noirceur des rues. La *Community* est en période électorale. Plusieurs petites affiches improvisées jonchent les gazons bien entretenus. Elles sont plutôt rigolotes et contrastent avec l'esthétisme électoral habituel. Je me risque à demander où je peux trouver l'un des candidats.

Je frappe à la porte et demande à voir *Pierre Francoeur*. Il me rejoint au seuil de sa maison.

- Bonjour, je suis de passage et j’ai remarqué votre affiche électorale.
- Ah bon... Oui... Et c’est à quel sujet?
- Eh bien, je fais une recherche sur l’esthétisme en politique.
- Haha! C’est une belle affiche!
- Haha! Oui, e’est très belle [Elle se démarque, en effet, avantageusement des autres]. Est-ce que ça vous dérange si je vous pose quelques questions. Ça va prendre juste 15 minutes.
- On était en train de jouer aux cartes. Mais entre. On va aller en arrière.

Nous sommes dans la véranda qui donne sur le lac principal de la *Community*. *Pierre* parle abondamment des enjeux électoraux qui s’organisent pour beaucoup autour des questions qui opposent *Snowbirds* américains et québécois. Ces derniers sont devenus au fil du temps majoritaires, ce qui déplait aux américains devenus minoritaires chez eux. Environ 550 des 600 résidents sont Québécois. Mais, m’explique-t-il en reprenant ce qui me semble être le discours de celui qui se présente à des élections, les Québécois ont besoin des Américains. Les lois québécoises qui régissent l’assurance maladie limitent les séjours hors-Québec à six mois moins un jour – durée au-delà de laquelle un citoyen québécois perd sa couverture publique des soins de santé. Durant leur absence, surtout l’été, ils ont besoin des Américains pour gérer la place. Lui, *Pierre*, se veut bon diplomate. Je lui demande à la blague si, comme au Québec, la politique est touchée par la corruption. *Pierre* rit et se met à m’expliquer que la plupart de ceux qui

viennent ici sont des retraités qui ont beaucoup d'argent. Une propriété coute ici en moyenne 300000\$us. Je termine notre échange par ma question usuelle:

- Qu'est-ce qui vous attire au sud? Vous n'aimez pas l'hiver?
- C'est sûr que c'est le climat. Ça rallonge l'espérance de vie. Je viens ici depuis ma retraite et j'ai sûrement gagné 10 ans de vie.

Le soir venu, je repense à cette explication: le climat du sud prolonge l'espérance de vie. Selon Agamben, le présupposé de la vie nue est au fondement du pouvoir souverain¹⁹². Je repense à la théorie politique et la prégnance de l'articulation entre des propositions anthropologiques et des imaginaires du pouvoir politique¹⁹³. À Hobbes qui fait du désir de se conserver le motif de la fondation de la souveraineté¹⁹⁴. La vie qui s'allonge peu importe la manière. Est-ce bien ce que je devrais comprendre? Cette « vie » qu'on imagine séparée de l'existence politique et qui justifie qu'on vienne l'allonger au sud ne serait-elle pas au creux du récit affabulé de la souveraineté? Avec la diffusion de la décision souveraine à l'ensemble du corps politique, Agamben soulignait que les manières de vivre allaient dorénavant se prédéterminer en fonction de la vie nue. En priorisant la durée de la vie sur les manières de vivre, certains *Snowbirds* véhiculeraient l'antithèse vie nue/existence politique dont la mise en circulation a pour effet d'affirmer la nécessité du souverain, seul capable de se montrer garant de la vie à l'état pur.

¹⁹² Giorgio Agamben, *Le pouvoir souverain et la vie nue*, op. cit.

¹⁹³ Charles Deslandes, « Le vivant entre en scène: critique de la souveraineté et politique de l'émancipation dans la (bio)politique de Giorgio Agamben », art. cit.

¹⁹⁴ Thomas Hobbes, *Léviathan*, op. cit.

3.5. *Fort Lauderdale*: comment incarner le *Snowbird*?

Sony me propose de faire la route avec lui. Comme moi, il doit quitter le *Hollywood Beach hostel* qui limite le séjour de ses chambreurs à cinq nuits consécutives et qui refuse de renouveler notre hébergement. Le *Chocolate hostel*, tenu par un groupe de cinq ou six jeunes Américains, se situe dans un quartier de *Fort Lauderdale* fréquenté par une faune urbaine précarisée. Itinérants et *junkies* vagabondent dans une sorte d'anonymat qui n'est rompu que par des crises épisodiques – comme cette fois où une femme visiblement en détresse a laissé sa colère déferler dans la cour intérieure du *hostel*. Habitué à ces scènes, nos hôtes auront décliné habilement l'invitation de la police à intervenir pour l'arrêter prétextant qu'ils la connaissent et allaient la reconduire chez-elle. Ces Américains du bas de l'échelle de l'ascension sociale sont confrontés tous les jours à une sorte d'indifférence insensible de ce que j'appellerais l'Américain « moyen » qui à leur vue, d'habitude, selon ce que prescrirait un imaginaire hiérarchisé du pouvoir politique, détourne le regard et les ignore volontairement. Mon nouveau *hostel* est plutôt mal entretenu et assez malpropre selon les critères auxquels je me suis habitué, mais c'est un habitat qui demeure pourtant chaleureux. La cour intérieure, remplie d'arbres et de plantes exotiques, fourmille de lézards gecko souvent pourchassés par les trois chats avec qui ils partagent leur environnement. Peu de résidents sont des *Snowbirds*. La plupart sont des Américains de passage pour le travail ou pour une visite familiale. Les vacanciers sont généralement des étrangers du nord de l'Europe ou des Canadiens.

Après quelques démarches infructueuses, *Sony* parvient à se faire transférer et me rejoint dans le dortoir #3, habité aussi par *Ted*, un Américain qui vient d'obtenir un poste de vendeur au *Best Buy*; *Daniel*, un jeune Norvégien ayant fait fortune en créant des sites d'achat en ligne et qui attend le départ de son prochain bateau de croisière. *Alexis*, un jeune québécois universitaire venu pour le *Spring Break*, nous rejoindra le lendemain. *Sony* vient de Toronto. Musicien, il possède une soixantaine de guitares, me raconte-t-il, qu'il entrepose dans son sous-sol. Il est aussi propriétaire et se plaint souvent des troubles causés par ses locataires. Il a voyagé souvent à *Las Vegas* – une trentaine de fois – et vient en moyenne deux à trois fois par hiver en *Florida* – dès que l'envie lui prend. Mon accent « français » l'amuse tout comme mon projet de recherche. Il me propose souvent de l'accompagner, en voiture, à l'épicerie ou à la plage. Une journée passe. Je réalise que je me suis isolé de mes « bêtes d'étude ». Bien qu'il en coûte seulement 33\$ la nuit, le *Chocolate hostel* n'a, sans doute, rien du havre de paix acceptable aux yeux des *Snowbirds* que je tente en vain de pister d'ici. À force de m'inviter à le suivre partout, *Sony* m'amène à revoir, à son insu, ma démarche de recherche. Un nouveau décentrement s'opère sous l'impulsion du hasard. *Sony*, ses habitudes, ses envies vont infléchir de nouvelles courbures à mes trajectoires jusque-là aléatoires. Le savoir qui en résultera sera relationnel. Ses origines seront multiples. Il sera composé par le croisement hybride d'un chercheur et d'un vacancier canadien. En suivant *Sony*, j'espère me trouver dans des lieux où l'observation des *Snowbirds* sera facilitée.

Le lendemain matin, au déjeuner, j'annonce à *Sony* avoir complété mon terrain de recherche. Je lui explique avoir suffisamment collecté de matériel d'analyse pour mes recherches et que, comme il ne me reste plus que deux jours sur place, je souhaite profiter de mon séjour pour prendre des vacances. À la différence des retraités *Snowbirds* qui s'affairent à leur routine habituelle, *Sony* vaque et suit des parcours moins linéaires et prévisibles. Il laisse, par exemple, venir à lui l'envie d'aller à la plage pour finalement choisir d'aller plutôt flâner entre les boutiques et les restaurants touristiques du *boardwalk*. Et, une fois sur la route pour s'y rendre, il décide finalement d'aller visiter un magasin de guitares qu'il connaît déjà. Je joue le jeu de la dissimulation et profite de chaque occasion pour faire comme *Sony*. J'accepte chacune de ses propositions d'activité. J'incorpore les pratiques du *Sony-bird*. Je fais comme lui. Je mange ce qu'il mange. Je deviens, petit à petit, un *Snowbird*? Peut-être. En cette chaude journée ensoleillée, *Sony* me propose d'aller à la plage. Suite à mon invitation, *Alexis*, qui est de la nouvelle génération des *Snowbirds*, se joint à nous. Nous parcourons en voiture les quelques kilomètres qui nous séparent de la plage de *Fort Lauderdale*. La circulation s'alourdit à mesure que nous approchons de notre destination. *Sony* me fait remarquer une voiture de luxe. Il s'en suit un dialogue sur différentes marques de « chars » avec *Alexis*. J'essaie de participer à la discussion, mais je n'y connais rien. J'arrive difficilement à mémoriser tous les modèles de voitures sport qu'ils mentionnent et commentent, tour à tour. J'assiste à une sorte de jeu où le plus connaissant triomphe et semble s'assurer d'une reconnaissance qui se manifeste par un long silence chez celui qui s'incline. Sur le *Seebreeze Boulevard* qui longe la

plage, nous croisons beaucoup de jeunes Américains présents pour le *Spring Break* – semaine de vacances dans les collèges et les universités américaines qui, de semaine en semaine, est différée par régions et par États si bien que cette « pause du printemps » s’étire chaque année sur au moins un mois et demi, selon mes acolytes.

Sony et *Alexis* commentent abondamment les corps, les formes et la beauté des femmes qui défilent tout autour de nous. Un nouvel enjeu de puissance s’enclenche. À l’évaluation triomphaliste des modèles de voiture sport succède celui des modèles du corps-femme, qui se mesure à la grosseur des seins, à la rondeur des fesses et à la beauté du visage (lèvres assez grosses, mais pas trop; nez fin, etc). « *Look at her!* », me dit



Figure 3.6. *Sony* et *Alexis* aux aguets sur une place de *Fort Lauderdale*.

Sony en me pointant une femme obèse. Il ironise. Enfin, la plage. Je suis mes deux « moineaux » qui évaluent le meilleur *spot* comme deux prospecteurs cherchant à contourner des obstacles irritants. Selon ce que j'en déduis, ils cherchent à être juste assez près de ces groupes d'étudiant(e)s américain(e)s qui font la fête à proximité. *Sony* et *Alexis* vont à la plage pour regarder des femmes, pendant que moi, je les observe attentivement. La journée passe assez vite. Entre les baignades et les blagues sur l'allure de nos voisins, je profite du soleil et du sable chaud. *Alexis* décide de rejoindre une *gang* d'étudiantes et de faire la fête avec elles. Il ne sera de retour qu'à la fin de l'après-midi et nous quittera le lendemain pour trouver un nouvel *hostel* plus près des fêtards qui, comme lui, ne viennent pas au sud pour le confort ou dans l'espoir d'allonger leur vie. *Alexis* recherche le plaisir éphémère de la fête. Le soir venu, *Sony* m'invite dans un restaurant sportif pour regarder un match de hockey opposant le *Canadien de Montréal* et les *Toronto Maple Leafs*. L'étendu de l'espace qui nous sépare de la Maison (ou de nos deux Maisons) n'empêche aucunement la « bonne vieille » rivalité Montréal-Toronto de se transposer jusqu'à nous. Par le médium télévisuel, l'un des plus puissants mécanismes narratifs de la souveraineté s'impose à moi et à *Sony*. Nos discussions sont prédéterminées par le spectacle qui se déroule en temps réel sur cette seule télé, parmi une trentaine, à diffuser un match de hockey pour les deux *Canadians boys* présents sur place. Nous nous parlons de l'histoire de ces deux équipes sportives; nous reprenons le récit de leurs exploits comme « on » se fige dans une trame narrative identitaire qui instaure l'archive de nos paroles.

Dernière journée. Demain, je quitte le pays des *Snowbirds*. *Sony* me propose d'aller voir un match de hockey des *Florida Panthers* qui affrontent cet après-midi les *Buffalo Sabers*. J'hésite. La veille, au restaurant, nous avons bu beaucoup, mais ce sont surtout les *chicken's wings* au simili fromage bleu ingurgitées avec des *french fries* qui m'indisposent. À plusieurs reprises, j'ai cherché à « bien » me nourrir, mais le menu des restaurants propose généralement des plats gras et frits. Les épiceries sont difficilement accessibles autrement qu'en voiture. *Sony* insiste, encore, et je finis par accepter. Il s'agit d'une dernière occasion pour faire comme si j'étais un *Snowbird*. Or, il y a urgence. La suggestion de *Sony* est, comme c'est souvent le cas avec lui, venue par hasard et avant même de m'être levé de ma chaise, nous voilà en retard. Dans les circonstances, *Sony* propose de passer au *Burger King's* où, soutient-il, le service est rapide et efficace. Je redoute l'effet qu'auront ces mets *fast food* sur mon estomac et le lui en fait part. Ma remarque l'étonne et il tente de me rassurer. J'accepte de nouveau. Sur place, il commande deux *Whoppers*. Je commande la même chose, fidèle ma méthode assimilatrice. Cinq minutes passent. Nous repartons avec chacun nos *Whoppers* et une grosse bouteille de *Coke*. Sur la route, nous dévorons notre diner. J'ai mal au ventre. Au loin, le *BB&T Center*. Nous arrivons juste à temps pour le début du match. Tout autour de moi, dans les estrades « ça parle frança ». Je pense à la « Maison » qu'on ne quitte jamais et qui s'actualise dès qu'on se met à parler ou dès qu'on tient discours. J'habite une langue hantée par la fable de la souveraineté qui se matérialise par des pratiques spatialisées, temporelles et corporelles ici comme chez nous. Je repense à *Céline* et à *Robert* qui, l'instant d'une rencontre, on fait de

l'hospitalité et du partage des savoirs les moyens de rompre momentanément avec les charmes de la souveraineté.

CHAPITRE 4

4. « Pitbull, pitbull, pitbull ... » et autres « bêtes féroces »

4.1. La menace et la souveraineté diffuses



Figure 4.1. À quelques pas de chez-moi, un écriteau diffuse la décision souveraine.

À quelques pas de chez-moi, un écriteau annonce les présences dangereuses de deux bêtes, l'une méchante et l'autre féroce, à celui ou à celle qui oserait franchir les limites d'une propriété privée. Opaque et haute d'environ deux mètres, la clôture empêche de vérifier si

la menace est bien réelle. Elle dissimule aussi ce dont la convoitise provoquerait l'envie de s'immiscer dans ce lieu sous surveillance. L'écriteau fait-savoir¹⁹⁵. Il enseigne qu'il vaudrait mieux ne pas chercher à savoir ce qui se trouve au-delà de cette limite. Il a pour effet de faire-peur ou de faire-croire en la présence de deux bêtes dangereuses. L'efficacité de cet énoncé de dissuasion reposerait aussi sur une proposition implicite

¹⁹⁵ Sur l'énoncé « faire-savoir » voir la présentation du concept de « prothétatique » de Jacques Derrida dans la section 1.6. « La prothétatique ou l'affabulation du politique », pp. 60-62.

selon laquelle il vaut mieux croire sur parole ce qu'annonce l'écriteau. Deux bêtes, l'une humaine et l'autre canine, rôdent dans ce lieu proscrit. L'énoncé est à prendre au sérieux. Il s'agit bien d'une menace s'adressant à tout être sachant lire et sachant interpréter avec justesse la mise en garde.

L'efficacité de la menace des deux bêtes proviendrait de la fable de la souveraineté qui lui sert d'archive. En mobilisant les fables du maître et du chien de garde, en les faisant circuler de bouche à oreille, l'énoncé de l'écriteau a pour effet d'actualiser un imaginaire hiérarchisé du pouvoir. Féroce et vociférante, une bête parlante diffuse la décision souveraine dans la rue à quelques pas de chez-moi en tenant le discours du plus fort et en s'autorisant à décider du sort de celui ou de celle qui se mésaventure chez-lui, là où on annonce qu'il règne en maître. Dès la prononciation des mots qu'elle porte, cette parole anonyme paraît même se métamorphoser pour devenir le discours de la différence zooanthropologique. Ce qu'on découvrirait derrière cette limite défendue, ce sont des rapports hiérarchisés entre notamment un homme et son chien. La virilité de l'homme venant comme par magie se coupler, par extension instrumentale, à la docilité affabulée d'un chien qui exécuterait sans attendre les commandements de son maître¹⁹⁶. Derrière ce mur, si on osait s'y aventurer, on y trouverait un homme et non une femme. L'effet de persuasion exigerait que la férocité de la plus grande force physique soit masculine. On y trouverait aussi un chien et non

¹⁹⁶ Ce couplage est problématisé par Jacques Derrida dans le *Séminaire: La bête et le souverain I*, op. cit., p. 100.

une chienne. La différence sexuelle chez les canidés se ferait l'écho de la supériorité présumée du masculin sur le féminin. De ces deux bêtes, l'une est présentée comme un maître – statut qui exclut l'autre bête, celle-là, non-humaine. En un coup de force quasi-magique faisant usage de la menace et de la peur sont produits des rapports hiérarchiques entre le propriétaire et le vagabond, l'humain et l'animal, le maître et le chien, l'homme et le chien, l'homme et la femme, etc.

De ces deux bêtes, la méchanceté de l'une paraît incalculable, puisqu'on raconte qu'elle n'a pas la tête du maître. Elle ne prendra jamais la tête et sera toujours soumise à ce qui ce passe dans la tête d'un homme dont on dit qu'il peut être féroce. L'autre de ces bêtes, l'homme anonyme et propriétaire d'un lieu et d'une bête, fait de l'usage de la force du langage le nœud d'une menace insaisissable. Sa férocité est vociférante¹⁹⁷. Le maître ne mord pas. Mais à en croire l'écriteau, il n'hésiterait pas à se montrer menaçant, à crier ou à lancer des injures. Il irait, peut-on croire, jusqu'à faire la démonstration d'une puissance qui, découplée par la menace imprévisible d'un chien, paraît démesurée ou sans limite. La prothétique derridienne s'expose ici par l'art de la mise en scène de la plus grande force et de la surenchère visant à faire-croire à l'exécution d'une menace arbitraire pouvant frapper sans discernement. Jusqu'où irait ce maître féroce s'il se mettait à parler fort, à tue-tête, jusqu'à en perdre la tête et, sait-on jamais, à commander qu'un chien méchant exécute sa férocité en utilisant ses crocs et sa gueule? Serait-il

¹⁹⁷ C'est Jacques Derrida qui établit une relation entre la férocité et la voracité. *Ibid.*

possible d'amadouer un chien qui n'aurait d'oreilles que pour son maître? Et ce maître qui exige d'être entendu comme il le souhaite, de toute évidence et sans entrave, oserait-il faire la sourde oreille à une parole hasardeuse qui s'égare, parfois, à tout risque?

Cet écriteau montre comment l'usage de la décision souveraine actualise la différence zooanthropologique pour faire la démonstration de la plus grande force. Il montre comment s'annonce le triomphe du plus fort sur la menace éventuelle. Il surexpose la relation entre l'imaginaire du pouvoir souverain – qui se diffuse ici dans les rues d'un quartier montréalais par l'usage de la décision souveraine – et la menace qui l'instaure. Affabulée de la gueule du chien, la puissance du plus fort semble pourtant incapable de se soustraire des effets d'une autre puissance qui l'excède: le hasard. L'exposition de la férocité et de la méchanceté des deux bêtes serait incapable d'échapper à l'incessante oscillation des forces épistémologiques¹⁹⁸. Là où le plus fort s'affirme, le hasard menace. La fable de la souveraineté serait ainsi constamment hantée par la manifestation du hasard dont le surgissement aurait pour effet d'en conjurer l'efficacité. C'est peut-être aussi pourquoi l'actualisation de la décision souveraine tend à représenter la parole hasardeuse comme une menace capable de rompre le rapport d'obligation qu'impose la fable de la plus grande force. Face au plus fort qui s'affiche, il faudrait toujours d'abord s'être tu et avoir démontré une écoute docile. Cette mise en

¹⁹⁸ Les deux forces épistémologiques sont présentées dans la section 1.3. « Une sémiographie des vivants et les forces épistémologiques du langage », pp. 32-42.

scène de la force qui s'instaure par le silence enseigne malgré elle que la prolifération parolière est capable d'inverser une relation défavorable ou de délier un rapport de domination¹⁹⁹. En faisant un « usage libre »²⁰⁰ du langage de la souveraineté et en s'abstrayant du piège narratif qui cherche à la réduire au silence²⁰¹, il arrive que la parole, l'instant de son énonciation, empêche la décision souveraine de se diffuser et de s'imposer avec force. Il arrive que la parole irrite des « bêtes féroces » – ce qu'enseigne notamment l'événement « pitbull » qui s'est produit dans la vallée du Saint-Laurent durant l'année 2016.

La possibilité même qu'un événement ne se produise, voilà, sans doute, ce qui fait tressaillir la certitude décisionnelle du plus fort²⁰². Sur l'écriteau, la mise en garde paraît symptomatique de cette inquiétude devant l'événement. Elle aménage à l'avance une réponse se matérialisant par la férocité et la méchanceté annoncées des deux bêtes. La plus grande force s'attribue la capacité de décider là où règne pourtant l'incertitude et l'imprévisibilité. Comment savoir à l'avance qui franchira cette clôture et le motif de sa présence? La seule éventualité de l'événement d'une rencontre improbable suffit au plus fort pour qu'il étale au vu et au su de tous les signes de son arbitraire. La

¹⁹⁹ Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant montrent que la *mètis* grecque, inspirée des pratiques animalières, enseigne comment triompher d'une situation au départ défavorable. *Les ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*, op. cit.

²⁰⁰ Giorgio Agamben, *Moyens sans fins*, op. cit..

²⁰¹ Charles Deslandes, « Fable politique et politique affabulée », art. cit..

²⁰² La problématisation de la relation entre l'événement et la souveraineté se rapporte ici aux propositions conceptuelles développées par Walter Benjamin et Carl Schmitt d'une part, et à leurs réceptions par Jacques Derrida et Giorgio Agamben, d'autre part.

décision souveraine serait la réponse discursive de ce désir de prescrire la réception de l'événement hasardeux avant même qu'il ne se soit produit. Ce désir de fonder, sans appel, l'archive du langage ne serait pas étranger à l'imaginaire du pouvoir souverain²⁰³. Faire usage de la force du langage équivaut alors à s'approprier la puissance du plus fort et à en faire la démonstration. L'écriteau annonce dès sa lecture l'exécution d'une violence prescriptive qui, je le soupçonne, cherche à se saisir du *kairos* avant même qu'il ne se soit manifesté. Désir pourtant vain de la toute puissance qui, selon ce qu'enseigne l'oscillation des forces épistémologiques du langage, cherche à taire sa hantise. L'événement est manifeste de la puissance du hasard et menace sans relâche l'efficacité de la décision souveraine. Il frappe sans prévenir, à la manière de la violence divine de Benjamin, comme s'il surgissait d'ailleurs²⁰⁴. Il est d'une étrange familiarité. Il semble se produire depuis l'archive d'une langue qui en règle partiellement les conditions d'apparition²⁰⁵, mais toujours comme s'il provenait de son extériorité présumée²⁰⁶ – ce qui expliquerait que sa seule éventualité menace de rompre le charme de la fable de la souveraineté. L'événement excède le calcul décisionnel, même si, après coup, il sera toujours possible d'en établir la généalogie et, par le fait même, de l'inscrire dans l'archive d'une langue politique.

²⁰³ Ce que propose notamment Thomas Hobbes dans le *Léviathan. Matière, forme et puissance de l'État chrétien et civil*, *op. cit.*

²⁰⁴ Walter Benjamin, *Critique de la violence*, *op. cit.*

²⁰⁵ Jean-Pierre Faye *Langages totalitaires: critique de la raison narrative, critique de l'économie narrative*, *op. cit.*; *Introduction aux langages totalitaires. Théorie et transformations du récit*, *op. cit.*

²⁰⁶ Sur le devenir-animal, voir la section 1.3. « Les pratiques langagières et l'expansion du langage », pp. 43-50.

4.2. Le savoir décentré et l'événement

Depuis les tenailles des forces qui règlent la production de savoir et distribuent des positions de pouvoir, j'essaie d'énoncer une parole capable de conjurer l'efficacité du discours du plus fort et de rompre le sort de la fable de la souveraineté. Cette parole hasardeuse s'intéresse à la différence zooanthropologique sans pour autant instaurer des rapports hiérarchiques. Elle assume puiser à l'extérieur de l'archive du langage anthropologique où règne le « silence des bêtes ». Elle s'aventure là où l'archive fait défaut, à coup d'hypothèses précaires, mais tout en se montrant capable de faire-savoir. Elle se dispose à l'événement avec la certitude qu'elle ne sait pas et que le savoir face à l'incertitude se produit de découverte en découverte²⁰⁷. Le parolier fait de l'étrangeté d'une rencontre, d'une découverte ou d'un événement, une disposition pour se familiariser au hasard. Bien des pièges guettent pourtant la parole. À commencer par des dispositifs discursifs qui, comme celui de Longnus, cherche à provoquer la parole pour que, respectueuse de la fable de la souveraineté, elle se limite à se faire entendre par le souverain en exercice. Il arrive aussi, ce que montre les manières de décrire l'événement « pitbull », que des mécanismes discursifs sont mobilisés pour régler la prise de parole et en appauvrir l'énonciation. La disposition parolière au hasard, j'ai voulu m'en servir pour influencer ma démarche épistémologique. En prenant la parole sur un sujet aussi complexe que celui des chiens de types pitbull, j'ai essayé de résister

²⁰⁷ Cette méthodologie approximative qui procède de découverte en découverte est développée dans le chapitre « Parole hasardeuse, singularité idiomatique et sémiographie », pp. 242-283.

à la séduction des énoncés de véridiction qui souvent accompagnent la position du chercheur en science sociale. En écrivant ce texte, j'ai voulu surexposer l'errance obligée d'une réflexion qui s'avance sur un sujet difficile et qui découvre au fur et à mesure les points d'appui du savoir produit par le travail interprétatif. Face au hasard de l'événement, n'est-il pas préférable de surexposer la force langagière qui fait parler ou qui fait tenir discours plutôt que de la dissimuler derrière les masques du plus fort et du savoir de la certitude? Je me suis donc soumis à l'exigeante puissance du hasard qui, si on se prête à son jeu, suggère qu'il est vain de se laisser gagner par le désir d'avoir tout réglé à l'avance ou de parvenir à une réponse définitive.

Comment se dispose-t-on au hasard? Comment faire usage de la force du langage sans se laisser gagner par les charmes de la décision souveraine dont l'usage laisse-croire qu'on peut dire vrai, à coup sûr, sans jamais se tromper? Comment produire un savoir parolier qui n'est pas prescrit à l'avance par la fable de la souveraineté? Ce sont des questions difficiles, dont les réponses varient selon l'événement qui les commande. Pour parler du hasard, il faudrait d'abord faire de la singularité de l'événement un rempart aux techniques de production de savoir mobilisées par la décision souveraine. Il faudrait aussi interroger sans relâche le lieu d'où on parle et le langage qu'on habite et qui nous amène à formuler telle ou telle proposition et non une autre. La parole hasardeuse est exigeante parce qu'elle cherche à rendre justice à l'événement qui surgit. Pour me familiariser à elle, j'ai suivi une méthodologie risquée. J'ai voulu conjurer l'effet de statut qui accompagne la figure du chercheur en science sociale. Suis-je plus

autorisé à discourir et à parler d'un événement parce que je m'appuie sur une accumulation de savoirs institués? Là où l'archive est incertaine, suis-je plus autorisé que quiconque à parler comme ces philosophes à qui De Fontenay attribue le pouvoir interprétatif du silence des bêtes? Suivant donc une méthodologie fragile, j'ai retiré le plus de pouvoir possible au chercheur que j'incarne pour en faire une bête errante qui ne sait pas trop où elle s'en va. J'ai dépouillé cette position énonciative d'arsenaux discursifs à commencer par la décision de composer un *corpus* d'analyse au gré d'une volonté souveraine qui plie le réel aux exigences d'une problématique de recherche. J'ai voulu que le hasard décide de ce dont j'allais parler. C'est ainsi qu'un écriteau croisé au tournant d'une rue est devenu le point d'amorce d'une réflexion sur un événement qui lui est à la fois étranger et familier. Ce qui unit la fable du maître et du chien de l'écriteau et l'événement « pitbull » serait, avant même la problématique qui oriente mes découvertes, la fable de la souveraineté que le discours du plus fort instaure depuis l'archive du langage.

Selon l'hypothèse risquée qui me force à me disposer au hasard et à l'archive, le concept d'événement se rapporterait à la prolifération langagière. L'événement que je nomme « pitbull » est langagier plus qu'il n'est factuel. La singularité de l'événement « pitbull » provient en partie de sa temporalité problématique. Il s'étend aux alentours de l'événement d'une mort par attaque de chien qui aura eu pour effet, encore davantage, de faire parler et de faire discourir. Le 8 juin 2016, un chien de type pitbull attaque et tue la montréalaise Christiane Vadnais. Mais bien avant cette date circule

dans l'archive du langage une version narrative sur la dangerosité du « pitbull ». Sa mise en récit se fonde sur la généralisation de l'applicabilité du critère de la race pour l'évaluation comportementale des chiens. L'analyse de documents produits avant le 8 juin montre comment l'usage de mécanismes discursifs qui se rapportent à la décision souveraine visent à créer un effet de récit²⁰⁸: le pitbull est une menace. En s'intéressant aux alentours d'un événement langagier, il est possible de voir comment la circulation d'une version narrative sur la dangerosité du « pitbull » a pour effet de prescrire la réception de l'événement factuel du 8 juin 2016, d'en régler l'interprétation, mais surtout de tarir la prolifération du langage en appauvrissant la prise de parole et en invalidant, à l'avance, tout discours concurrentiel. L'événement « pitbull » est aussi problématique par son rapport au langage. Il est d'une étrange familiarité à l'archive du langage d'où il surgit, et qu'il excède comme une extériorité. L'événement factuel n'échappe pas à l'emprise du langage qui, par exemple, peut faire en sorte qu'on dise que l'attaque était prévisible, même si elle aura toujours été imprévisible jusqu'au moment où elle se sera produite. On pourrait alors soutenir que l'attaque prouve, sans aucun doute, la dangerosité du « pitbull ». L'événement factuel n'épuise pourtant la densité langagière dont il est symptomatique. L'événement « pitbull » est un puissant rappel de la différence zooanthropologique au fondement du langage humain. Sans oublier qu'il rappelle aussi l'inexistence d'une archive suffisamment stabilisée pour

²⁰⁸ Jean-Pierre Faye *Langages totalitaires: critique de la raison narrative, critique de l'économie narrative, op. cit.*; *Introduction aux langages totalitaires. Théorie et transformations du récit, op. cit.*

tenir le discours de la certitude à propos de ces êtres qui n'ont pas le langage humain et qui n'y accèdent que partiellement²⁰⁹. L'événement « pitbull » interpelle la parole hasardeuse qui se risque, là, sans savoir. La mort par dévoration de Mme Vadnais a généré une intensification de la circulation discursive et une démultiplication des prises de parole sur la dangerosité des pitbulls. Mais cette prolifération langagière s'est trouvée partiellement piégée par le discours de la plus grande force, lequel mobilise à l'avance l'archive de la langue politique pour prescrire la réception de l'événement et actualiser la fable de la souveraineté. La parole hasardeuse reconnaît la singularité de l'événement avant de chercher à l'inscrire dans le corps politique d'une langue. L'événement est pour elle l'occasion de déambuler dans l'archive du langage avant et après, aux alentours, d'une attaque mortelle, sans chercher à en prescrire la réception.

C'est l'actualité hasardeuse de la langue politique que j'habite qui m'a obligé à incorporer l'événement « pitbull » à mon *corpus*. J'ai peut-être formulé une problématique sur l'animalité et le performatif en puisant dans l'archive du discours philosophico-politique occidental, mais la composition de mon *corpus* s'est faite sans que je n'aie toujours eu le dernier mot. L'événement s'impose comme une obligation. Il provoque le langage. Respectueux des puissances que j'invoque, celle de l'archive d'une langue politique affectée par des forces épistémologiques et celle de l'événement hasardeux qui l'excède et qui porte la trace du non-humain, j'ai accepté ce rapport

²⁰⁹ Cet accès partiel au langage anthropologique est développé dans le chapitre « Parole hasardeuse, singularité idiomatique et sémiographie », pp. 242-283.

d'obligation tout en me sachant démunie de la protection d'une version narrative qui, raconte-t-on, s'impose de toute évidence sur la dangerosité du « pitbull ». J'ai voulu parler en m'écartant de la fable de la souveraineté qui, faisant croire au triomphe de la plus grande force, m'aurait assuré d'une position d'énonciation d'où s'énonce, en toute sécurité, le discours de véridiction. Je me suis risqué à tendre l'oreille à ceux et à celles qui prennent parole malgré l'intensification discursive. J'ai voulu conjurer la souveraineté du chercheur, en décentrant la production de savoir de ma seule tête. Dans ce texte, j'ai convoqué plusieurs voix étrangères à la mienne. J'ai parcouru l'archive de l'habitat langagier où j'ai croisé des « bêtes féroces » et où m'ont aussi surpris des paroliers qui l'instant d'un énoncé parviennent à dire plus – font plus savoir – sur la fable de la souveraineté que le seul chercheur armé de ses savoirs institués. J'ai assimilé la parole étrangère énoncée en ma présence, par hasard. J'ai prêté l'oreille en essayant du mieux que je l'ai pu de déhiérarchiser les relations épistémologiques et zooanthropologiques. Mais j'ai aussi été aux aguets comme une bête chercheuse qui surveille l'apparition de sa nourriture langagière; ou comme la bête qui se sait traquée par le discours des « bêtes féroces ». J'écris depuis l'oscillation entre le discours et la parole politiques. Je ne cède ni à la séduction des mécanismes discursifs de la décision souveraine ni, non plus, à l'espoir d'une parole capable de s'abstraire définitivement du lieu où elle surgit²¹⁰. Je suis les mouvements tragiques de la ritournelle²¹¹.

²¹⁰ Giorgio Agamben, *Moyens sans fins*, op. cit.

²¹¹ Le concept de « ritournelle » est présenté dans le chapitre « Le loup, le souverain et le parolier », pp. 69-113.

4.3. La parole située et la hantise discursive

Cette disposition méthodologique à l'écoute et aux aguets de ce qui se dit ou s'écrit et aux manières de le dire et de l'écrire s'intéresse autant aux aléas de l'énonciation de la parole qu'aux règles qui prescrivent l'usage de mécanismes discursifs. Bien des « bêtes féroces » se seront fait entendre tout au long de l'événement « pitbull » et se seront appliquées à faire la démonstration de la plus grande force. Avec, pour conséquence, qu'il aura été moins évident d'entendre ces paroliers qui interviennent parfois dans les pages « opinion » ou dans les sections « commentaires » des articles web des principaux médias québécois ou, encore, lors de débats publics où leur parole est provoquée. Confronté à la difficulté de saisir un usage du langage qui se produit souvent ailleurs que là où on l'attend ou on le provoque, il m'a semblé opportun d'adopter une démarche autoethnographique visant à intégrer à l'analyse la texture d'une parole située qui raconte le quotidien partagé par le chercheur et ceux et celles qu'il côtoie²¹². Comment aurais-je pu intégrer autrement cet écriteau croisé à quelques pas de chez-moi si j'avais cherché à dissimuler ma parole sous l'écriture du discours savant qui s'abstrait du quotidien partagé? Avec l'écriture autoethnographique, je peux surexposer l'oscillation du discours et de la parole politiques. Je peux aussi montrer

²¹² Cette démarche de recherche autoethnographique et située s'inspire des réflexions développées par Donna Haraway dans *Simians, Cyborgs and Women: The Reinvention of Nature*, New York/London: Routledge, 1991, 312 p.
Je m'inspire aussi de la méthodologie d'Albert Piette. Voir « Le chercheur idiot », *art. cit.* et *Le volume d'humain. Esquisse d'une science de l'homme, op. cit.*

comment à partir d'un écriteau la décision souveraine se diffuse à quelques pas de chez-moi.

L'écriture autoethnographique favorise aussi la convocation d'une parole brute et spontanée²¹³. Une parole qui surgit à quelques pas de mes oreilles, à distance audible, sans même que je ne l'ai provoquée. C'est ce qui s'est produit lorsque, racontant un séjour à Québec quelques jours après la mort de Mme Vadnais, un parolier croisé par hasard s'est mis à parler. À la radio, d'émission en émission, de position d'énonciation en position d'énonciation, mentionne ce parolier, les animateurs ne cessaient de réitérer la menace des pitbulls et de dénoncer leur présence sur le territoire de l'État québécois. Sans relâche, ils invoquaient la puissance du souverain pour qu'elle se manifeste et pour qu'elle assure la protection de la vie humaine. Rivalisant de coups de force langagiers, ils provoquaient l'un après l'autre le plus fort des plus forts – le souverain à qui, selon un effet de fable, on reconnaît le droit d'exercer la plus grande force – pour qu'il se confronte à l'événement et pour qu'il bannisse pour de bon la bête dangereuse. « Pitbull, pitbull, pitbull... », disait ce parolier pour résumer ce discours radiophonique. L'énoncé du parolier fait savoir tout en surexposant l'efficacité de la répétition. Une autre parole que celle du chercheur démontre, je suppose, comment la répétition de la

²¹³ Dalie Giroux, « L'espace, le temps et l'émancipation. Essai sur la parole », *art. cit.*; « Le territoire de l'âme, l'écriture, la matière. Politique de la parole de Pierre Perrault », *art. cit.*
 Pierre Perrault, *De la parole aux actes*, *op. cit.*; *Cinéaste de la parole. Entretiens avec Paul Warren*, *op. cit.*
 André Corten, « La souveraineté instantanée » *art. cit.*; André Corten, Catherine Huart et Ricardo Peñafiel, *L'interpellation plébéienne en Amérique latine: violence, actions directes et virage à gauche*, *op. cit.*

dangerosité du pitbull s'impose comme une évidence. À force de répéter machinalement que les pitbulls sont menaçants, le discours fait circuler et contribue à la version narrative qui lie la dangerosité à la race pitbull. L'énonciation de la parole se trouve alors contrainte par l'effet d'évidence produit par le discours de la force.

Le titre de ce texte porte la trace des forces épistémologiques qui composent le langage anthropologique et qui affectent le discours et la parole politiques. C'est toute la spontanéité de la prise de parole qui se manifeste dans l'énoncé « pitbull, pitbull, pitbull... ». Cette parole surexpose le mécanisme discursif de la répétition, mais son faire-savoir demeure pourtant incertain. Un discours est aux aguets et cherche à incorporer cette parole. Par effet de ritournelle, l'énoncé entre dans le discours du chercheur qui se l'approprie pour lui faire dire plus que ce qu'elle ne voulait sans doute dire. Ce parolier, savait-il ce qu'il disait en le disant²¹⁴? Le sort aura toutefois voulu que cette capture discursive soit opérée par une parole risquée qui cherche à conjurer la fable de la souveraineté. En saisissant cette parole étrangère, j'ai voulu faire du geste d'appropriation d'un savoir-faire incertain l'instrument de conjuration du discours du chercheur et le moyen de la décentralisation de la production de savoir. J'ai pris le risque du récit autoethnographique pour que ma parole parvienne, de manière ponctuelle, aléatoire et épisodique à surgir du discours qu'on attend du chercheur en science sociale. Je peux m'être égaré – c'est bien l'avantage de la parole hasardeuse

²¹⁴ Voir la présentation des concepts de Jacques Derrida, surtout la section 1.7. « La souveraineté comme autoposition d'énonciation », pp. 63-68.

qui est favorable à l'errance. Mais, je l'espère, on ne pourra me reprocher d'avoir eu recours à la décision souveraine ni d'avoir usé de la force discursive pour persuader. Ce à quoi réfère l'autre énoncé qui forme le titre de ce texte: les « bêtes féroces » qui, comme celle qui s'annonce sur l'écriteau ou celles qui n'hésitent pas à se saisir de l'événement « pitbull », font la démonstration de la plus grande force et actualisent la fable de la souveraineté. Elles revendiquent la capacité de décider là où l'archive de la langue politique est soumise à l'émergence du hasard. Aux alentours de l'événement « pitbull », on ne cesse de trouver les traces de ces « bêtes féroces » dont la vocifération accable les paroliers qui ont pourtant quelque chose à faire-savoir. L'énoncé du titre rappelle qu'on parle toujours depuis l'habitat d'une langue politique, que le hasard n'est jamais absolu et que les tenailles des forces épistémologiques affectent sans cesse la production de savoir. Il rappelle que le triomphe annoncé des bêtes est toujours hanté par la parole hasardeuse, n'en déplaie aux plus forts.

4.4. Le corps langagier de l'événement « pitbull »

La prolifération langagière provoquée par le « pitbull » est manifeste de l'affabulation du politique. Elle pourrait s'expliquer par la gravité des attaques de chiens de type pitbull dont la dangerosité serait prouvée par la mort d'une femme. Mais en se concentrant sur la dangerosité de ce type de chien et en l'exemplifiant par une mort humaine, le travail d'interprétation tend à négliger l'effet de fable généré par le langage

humain. La fable du « pitbull » commande de prendre des précautions, surtout, de se demander d'où on parle et comment on parle. Manifeste du hasard qui excède l'archive du langage, l'événement langagier du « pitbull » surexpose toute la complexité des problèmes liés à la différenciation zooanthropologique. Comment parler du « silence des bêtes » sans produire d'effet de fable²¹⁵? Avant de déplorer une mort humaine et avant même de dénoncer le danger des chiens de type pitbull pour la vie humaine, il pourrait être souhaitable d'interroger les forces langagières qui tout en ayant pour effet d'instaurer et de distribuer des rapports antagonistes affabulent le politique. Suivant les aléas d'une démarche de recherche qui, procédant de découverte en découverte, prend le risque de s'égarer, j'ai effectué une première recension de textes journalistiques plusieurs mois après la mort de Mme Vadnais, le 8 juin 2016. Ne sachant plus à ce moment quand eut lieu exactement l'attaque mortelle, j'ai élargi mes recherches pour couvrir une période allant jusqu'au 1^{er} janvier 2016. L'oubli de la date a eu des répercussions inattendues. Au début de mes recherches, je prévoyais me limiter à une analyse descriptive des mécanismes discursifs et des effets de parole. En m'amenant à étendre mes recherches sur une période antérieure au 8 juin, l'oubli a eu pour effet d'influencer, après coup, ma problématisation de la relation entre l'événement et la fable de la souveraineté et surtout de faciliter la vérification méthodologique de leurs relations à l'archive du langage. L'ouverture aux aléas de la recherche est, d'une

²¹⁵ Élisabeth De Fontenay, *Le silence des bêtes*, *op. cit.* Voir la section 1.2. « L'archive de la différence zooanthropologique », pp. 29-32.

certaine façon, à l'origine de ce *corpus* établi aux « alentours » de l'événement du 8 juin 2016. L'inclusion de documents langagiers précédant la mort de Mme Vadnais facilite l'analyse des mécanismes discursifs qui contribuent à l'affabulation du « pitbull ». Pour la plupart, leurs effets se rapportent à une version narrative voulant établir la dangerosité des pitbulls sur le critère de la race. En circulant, la fable du « pitbull » favorise l'instauration d'une langue politique où règne le discours, et qui est défavorable à la prise de parole. La délimitation du corpus avant le 8 juin 2016 permet de vérifier comment la production d'une langue politique depuis l'archive du langage aura pour effet, ensuite, non seulement de prescrire la réception de l'attaque mortelle subie par Mme Vadnais, mais de régler, à l'avance, les prises de parole et les discours tenus sur les pitbulls. La limitation au 1^{er} janvier 2016 n'est par ailleurs restrictive qu'en apparence. À tout moment, en parcourant l'archive du langage, j'ai laissé les découvertes influencer mes recherches. Cette ouverture au non-savoir m'aura amené à m'intéresser notamment à l'influence d'autres cas d'attaques sur la mise en récit de l'événement « pitbull », à inclure un texte découvert par hasard rapporté par un parolier²¹⁶ et à m'intéresser à une vidéo où la décision souveraine se manifeste par l'imposition du silence à une parolière contredisant le souverain en exercice²¹⁷.

²¹⁶ Martine Delvaux, « Croisé pitbull misogyne », *À Babords. Revue sociale et politique*, n° 53, février-mars 2014, [En ligne]. <https://www.ababord.org/Croise-pitbull-misogyne> [Page consultée le 17 novembre 2016].

²¹⁷ Patsy Wallace, « Cut the mic! », *Youtube*, 4 juin 2017, [En ligne]. <https://www.youtube.com/watch?v=NU6Rx7AVIMM> [Vidéo consulté le 16 novembre 2016].

L'importante quantité de documents composant le corps langagier de l'événement m'a obligé à restreindre le travail de recension. En puisant dans le matériau paru après le 8 juin 2016, il m'a semblé opportun de limiter mon corpus au 3 octobre 2016, date à laquelle la Cour Supérieure du Québec suspend le règlement montréalais sur l'interdiction des pitbulls quelques heures seulement après qu'il soit entré en vigueur²¹⁸. La suspension du règlement surexpose la contradiction performative de la fable de la souveraineté qui se fonde et se conserve sous l'effet de forces concurrentielles²¹⁹. L'opposition entre le pouvoir décisionnel de l'ancien maire de Montréal Denis Coderre²²⁰ et l'organe juridique de la Cour Supérieure du Québec découlerait de l'imaginaire de la souveraineté étatique et de la délégation de pouvoir qui procède de la hiérarchisation des rapports politiques. Après la suspension du règlement montréalais, la politique du bannissement se métamorphose et opère un déplacement discursif qui substitue à la fable du « pitbull » celle des « chiens dangereux ». Plus englobante et polymorphe, cette dernière catégorie regroupe tous les chiens menaçants, indistinctement de leur race. En pratique, elle a pour effet d'orienter l'interprétation d'un comportement en fonction de l'individualité d'un être-canin plutôt que sur le critère de la race. L'énoncé « chiens dangereux » circulait déjà aux alentours de l'événement « pitbull ». Il avait pour effet de renforcer la menace affabulée du « pitbull », qu'il désignait indirectement. Il posait une équivalence narrative entre le

²¹⁸ Camille Gaïor, « Le règlement sur les pitbulls à Montréal est suspendu », *TVA Nouvelles* (Montréal), 3 octobre 2016.

²¹⁹ Walter Benjamin, *Critique de la violence*, *op. cit.*

²²⁰ Denis Coderre a été en fonction jusqu'aux élections du 5 novembre 2017.

« danger » et le « pitbull ». La seule mention de la dangerosité d'un chien suffisait à faire-croire qu'il s'agissait d'un « pitbull ». D'une toute autre manière, l'énoncé avait aussi pour effet de dénoncer l'arbitraire de la politique du bannissement visant seulement les chiens de type pitbull. Cet usage discursif visait à rompre la relation d'évidence entre la dangerosité et les pitbulls. La suspension du règlement montréalais marque ainsi un changement de registre discursif qui résultera par l'adoption d'un règlement visant l'ensemble des « chiens dangereux » par l'administration de la mairesse Valérie Plante, en fonction depuis novembre 2017. Elle marque une baisse de l'intensité de la circulation discursive de l'énoncé « pitbull ».

En utilisant le moteur de recherche *Eureka*, j'ai fait une recension de documents textuels, vidéographiques ou télévisuels contenant l'énoncé « pitbull ». Cette recherche s'est concentrée sur i) les versions papier d'articles parus dans des journaux (*Le Devoir*, *La Presse*, *Le Journal de Montréal* et *Le Soleil*) et leurs versions numériques qui inclut les commentaires de lecteurs; ii) les sites Internet de médias télévisuels (*Radio-Canada* et *TVA Nouvelle*) incluant aussi les commentaires de lecteurs; iii) les versions montréalaises des bulletins de nouvelles du *Téléjournal* de *Radio-Canada* et du *TVA Nouvelle* et; iv) la version montréalaise du *Radiojournal* de *Radio-Canada*. Ce corpus maximal²²¹ constitué de 651 documents offre un aperçu assez vaste pour repérer des effets et des usages de l'énoncé « pitbull », mais aussi d'autres documents non couverts

²²¹ Dominique Maingueneau, *L'analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*, op. cit.

par la recension. En parcourant ce *corpus*, j'ai découvert, par exemple, le reportage de la journaliste Bouchra Ouatik mené pour le compte de l'émission *Découverte* et présenté sur le site web de *Radio-Canada*²²². Parmi les autres documents repérés au hasard de la délimitation du *corpus*: une vidéo sur *Facebook* du maire de la ville de Québec, Régis Labeaume²²³; une vidéo mettant en scène l'ancien maire montréalais Denis Coderre sur *Youtube*²²⁴; et des textes portant sur une attaque de chien survenue en 2015²²⁵. Ce travail de recension a toutefois pour inconvénient de favoriser une surreprésentation du discours médiatique là où l'analyse interroge l'ensemble des effets performatifs qui se produisent dans l'espace vaste de l'archive du langage. L'interrogation de l'affabulation ne vise pas à établir une typologie des discours en fonction des effets qu'ils produisent. Elle chercherait plutôt à montrer comment l'usage du langage, indépendamment de son lieu d'énonciation, serait affabulé dès la prise de parole ou la tenue du discours sur le non-humain. Malgré ses défauts, le *corpus* d'analyse permet de suivre l'oscillation entre le discours et la parole politiques, et de montrer comment les pratiques langagières sont affectées par le surgissement d'un événement qui excède l'archive du langage.

²²² Bouchra Ouatik, « 10 mythes sur les pitbulls », *Radio-Canada* (Montréal), 10 septembre 2016.

²²³ Régis Labeaume, « Chiens dangereux interdits », *Facebook*, 16 juin 2016, [En ligne].
<https://www.facebook.com/RegisLabeaume.pageofficielle/videos/531281203743358/>
 [Lien vidéo consulté le 14 novembre 2016].

²²⁴ Patsy Wallace, « Cut the mic! », *op. cit.*

²²⁵ Je fais référence à l'attaque de chiens subie par Vanessa Biron le 20 septembre 2015.

L'errance de la bête chercheuse dans le corps langagier de l'événement m'a fait découvrir 83 documents parus entre le 1^{er} janvier et le 7 juin 2016. À partir de ce *corpus*, j'ai sélectionné des documents qui exemplifient les effets des mécanismes discursifs qui se rapportent à la décision souveraine. Durant cette période, on retrouve, par exemple, de nombreuses traces narratives d'épisodes d'attaque de chien commise, dit-on, par un pitbull ou un hybride de chien pitbull²²⁶. Ce vagabondage au gré des apparitions ponctuelles de l'énoncé « pitbull » m'a aussi fait découvrir les articles de Marie-Claude Malboeuf parus dans *La Presse* entre le 7 et le 8 mai dans le dossier titré « Série attention chiens méchants »²²⁷. L'importante réception médiatique de ces articles justifie leur inclusion dans mon corpus d'analyse. Ces articles ont circulé d'une position d'énonciation à l'autre, en étant rapportés et discutés, notamment, par les chroniqueurs Yves Boisvert, Joseph Facal et Patrick Lagacé²²⁸. Par un étrange concours de circonstances, les trois textes de Lagacé ont été publiés dans *La Presse* avant et après la mort de Mme Vadnais, les 2, 10 et 14 juin²²⁹. Ce parcours aléatoire a aussi favorisé la découverte d'usages expressifs de l'énoncé « pitbull » qui produisent un effet illocutoire dépourvu de visée perlocutoire. Ces usages de l'énoncé n'affabulent pas les

²²⁶ Par exemple: Agence QMI, « Inquiétudes après la mort d'un pitbull dévoré par des chiens de la même race », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 7 juin 2016; Agence QMI, « Un homme attaqué par un pitbull à Hull », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 1 mars 2016.

²²⁷ Marie-Claude Malboeuf, « Série attention chiens méchants », *La Presse* (Montréal), 7 et 8 mai 2016.

²²⁸ Yves Boisvert, « Bannir les pitbulls », *La Presse* (Montréal), 13 mai 2016; Joseph Facal, « L'érotisme du pitbull », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 26 mai 2016, p. 8; Patrick Lagacé, « L'humain avant le chien », *La Presse* (Montréal), 2 juin 2016; « Les humains avant les chiens », *La Presse* (Montréal), 10 et 14 juin 2016.

²²⁹ *Ib.*

pitbulls des signes d'une menace à bannir, mais sont symptomatiques de la rumeur qui circule et fait croire que la force de ces chiens est sans pareil. À l'ensemble de ces documents s'ajoute un texte de Martine Delvaux publié dans la revue *À Bâbords!* en 2014²³⁰. Même si ce texte excède la délimitation de mon corpus, son inclusion s'est imposée par la manière dont il a été porté à mon attention. Ni ma recension planifiée ni mes aléas dans l'archive du langage ne m'en auraient fait prendre connaissance. Une autre parole que celle du chercheur s'intercale ici pour faire-savoir. L'instant d'une rencontre dans un parc à chien, le compagnon d'une chienne de type pitbull à qui j'ai parlé de ce projet de recherche m'a parlé du texte de Delvaux. Le souhait de décentrer le savoir de la position du chercheur et l'effort pour reconnaître la puissance du hasard justifient cet écart au-delà des limites du corpus.

L'ensemble des documents produits avant le 8 juin 2016 montre comment la circulation de la fable du « pitbull » génère un effet de récit. L'usage des mécanismes discursifs de la décision souveraine a pour effet d'imposer la version narrative de la dangerosité de la race « pitbull ». La production de rapports antagonistes et la hiérarchisation de la production de savoir par le discours qui revendique la capacité de décider en toute certitude de la menace du « pitbull » ont eu pour effet de générer une langue politique. Les documents parus après le 8 juin 2016 permettent d'avancer une hypothèse. L'efficacité de la langue politique se vérifierait par sa capacité à prescrire la réception

²³⁰ Martine Delvaux, « Croisé pitbull misogyne », *art. cit.*

de l'événement de la mort de Mme Vadnais et à régler, à l'avance, la prolifération langagière qui en découle. Le triomphe du discours de la décision souveraine paraît alors assuré par l'effet d'archive de la langue politique qui fait répéter de bouche à oreille la menace du « pitbull ». Les premiers témoignages des paroliers confirmeraient l'influence de la langue politique. Dès les instants qui suivirent la mort de Mme Vadnais, la parole et le discours semblent porter les traces de l'affabulation du « pitbull ». La production langagière paraît alors piégée par un dispositif narratif qui force, sans savoir, l'accusation du « pitbull » et qui tend à éluder la complexité d'un événement qui porte pourtant les traces de la différence zooanthropologique. Quelques documents produits après le 8 juin 2016 exemplifient la reproduction des prescriptions de la langue politique. Ils montrent comment la puissance hasardeuse de l'événement se trouve conjurée par des « bêtes féroces » qui se tiennent sur l'archive de la langue politique. Au hasard des découvertes, je suis aussi tombé sur un article de Bouchra Ouatik qui vise à invalider la fable du « pitbull »²³¹. Ce discours soutient une version narrative concurrentielle fondée sur la logique du cas par cas qui invalide le critère général de la « race » pour lui substituer celui de la singularité de l'individu. Le discours est manifeste d'une contradiction de forces qui permet de voir à l'œuvre les tentatives de déplacer la force du dire-vrai. Les commentaires qui accompagnent la version numérique de cet article, quant à eux, permettent de constater les effets de la langue politique et de ces coups de force dans l'affrontement des antagonistes qui revendiquent

²³¹ Bouchra Ouatik, « 10 mythes sur les pitbulls », *art. cit.*

l'une ou l'autre des versions narratives. Si les documents produits après le 8 juin tendent à démontrer l'efficacité de la langue politique, leur composition permet de faire des précisions sur l'actualisation de la fable de la souveraineté. Le triomphe du discours de la décision souveraine ne se rapporte pas seulement à sa capacité à faire-croire à la menace « pitbull ». Tant de « bêtes féroces » auront voulu faire de la plus grande force revendiquée le moyen d'interpeler le souverain, figure métonymique de la plus grande force des forces, pour lui rappeler son rôle de protecteur de la vie nue. Sans attendre, dans l'urgence et confrontés l'événement du hasard qui provoque le langage, les tenants du discours ont fait de la peur de la dévoration le motif pour s'incorporer à la bête des bêtes, celle qui a le dernier mot et qui, le moment venu, peut afficher la plus grande force: le monstre *Léviathan*. Les documents produits après l'attaque mortelle de Mme Vadnais montrent que l'actualisation de la souveraineté n'est pas seulement provoquée par la diffusion de la décision souveraine. L'événement d'une mort par dévoration aurait aussi pour effet de provoquer et d'interpeler le souverain en exercice pour qu'il assume son rôle de protecteur. Pour s'actualiser, la fable de la souveraineté doit non seulement être diffusée, mais aussi incarnée par des « bêtes féroces » qui exécutent la violence souveraine en revendiquant la capacité de trancher sur la menace « pitbull ».

4.5. La fable du « pitbull » et l'instauration de la langue politique

Déjà bien avant le 8 juin 2016, le « pitbull » portait les traces de l'affabulation du politique. Plusieurs usages repérés durant la période antérieure à la mort de Mme Vadnais se traduisent par la création d'une figure narrative construite à partir d'attributs qu'on associe aux chiens de type pitbull. La fable du pitbull est mobilisée pour raconter la détermination, l'acharnement, la force brute ou, encore, l'adversité. Elle met en scène la puissance d'un être capable de faire la démonstration d'une plus grande force, parfois admirée, parfois décriée. L'efficacité de ce mécanisme de substitution métaphorique repose sur la différenciation zooanthropologique. L'affabulation a pour effet de majorer une personnalité humaine de qualités animalisées. « C'est un pitbull qui lâche jamais son os »²³², raconte-t-on à propos d'un sportif qui a su franchir un parcours parsemé d'embûches. Il avait un objectif en tête (« un os ») et sa détermination pour l'atteindre se compare à celle d'un « pitbull » qui, dit-on, ne « lâche jamais ». Le faire-savoir de l'énoncé décrit la résilience, la force de caractère, la capacité à se surpasser en convoquant le « pitbull » qui, dit-on, plus que n'importe quel autre chien, tient à son os. La description factuelle de la réussite personnelle d'un humain se renforce par le recours aux qualités supposées spécifiques aux pitbulls. La fabuleuse relation entre l'os et le « pitbull » est aussi mobilisée sur une autre scène énonciative, dans ce cas-ci, pour décrire les qualités dont une avocate doit faire la démonstration.

²³² Richard Boutin, « Un jeune qui a remporté son pari », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 25 février 2016, p. 92.

« Quand tu as un procès, tu veux que ton avocate soit virulente, tu veux qu'elle ait de la pugnacité, qu'elle soit comme un pitbull qui ne lâche pas tant qu'il n'a pas eu son os²³³. » La virulence et la pugnacité souhaitée d'une avocate se mesure à l'image du « pitbull qui ne lâche pas tant qu'il n'a pas eu son os ». Selon une étrange symbolique voulant que la fiction d'un « os » soit le signe d'un objectif à atteindre, après un parcours composé d'obstacles ou dans un contexte juridique où il faut avoir gain de cause, le « pitbull » devient le signe d'une force qui ne lâche ni « son os » lorsqu'il en est en possession ou qui ne « lâche pas tant qu'il » en est dépossédé. La virulence et la pugnacité sont, ici, exemplifiées par la motivation acharnée du « pitbull » qui, dit-on, ne cède devant rien tant qu'il n'a pas eu son « os » ou qui ne le lâche jamais une fois qu'il l'a dans sa gueule, entre ses crocs, là où il vaut mieux ne pas se risquer. Ces énoncés se font aussi l'écho d'une autre rumeur voulant que le « jamais-lâcher-prise » du pitbull se rapporte non seulement à une forme d'intelligence réactive qui deviendrait incontrôlable à la seule vue d'un os, mais aussi à une force physique qu'on suppose aussi brutale qu'inarrêtable. Ces deux énoncés évoquent la puissance de la gueule du chien sans jamais en faire la description.

Une autre fable du « pitbull » circule dans l'archive du langage pour désigner le politicien Thomas Mulcair et souligner sa combattivité. Elle s'articule à l'attraction irrésistible de l'os, mais se focalise sur la gueule du chien. Après un long parcours

²³³ Sophie Durocher, « L'avocate de Ghomeshi doit être un pitbull », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 4 février 2016.

ponctué de difficultés politiques et partisans, « Mulcair le pitbull »²³⁴ perd la tête du parti dont il était le chef au printemps 2016. Le dirigeant déchu, raconte un article, retourne séjourner à la Chambre des Communes en tant que simple député, comme un « pitbull édenté »²³⁵. La métaphore présente une bête combattive qui, maintenant démunie de ses crocs, sera d'une efficacité moindre, d'une moins grande puissance et d'une capacité réduite à ne jamais lâcher prise. Tout le parcours de cette démotion rappelle la verticalité d'une hiérarchisation politique au sommet de laquelle on peut se rendre en s'acharnant, en combattant, en se montrant féroce ou pugnace. L'« os » de la convoitise: la plus grande puissance des puissances où se concentre le plus grand pouvoir décisionnel et qui porte le nom de « souverain »²³⁶. La fable du « pitbull », serait d'une étrange familiarité à la fable de la souveraineté. L'usage métaphorique se garde bien, ici, de laisser le *Léviathan*, monstre de la dévoration, entrer en scène. Mais il se fait l'écho de la catégorisation raciale des chiens voulant que tout individu d'une même race soit déterminé par une gamme de comportements identifiables dont, en particulier pour le pitbull, le « jamais-lâcher-prise ». Ces fables expressives sont symptomatiques de la langue politique, même si leur usage ne visent pas à persuader explicitement de la dangerosité des pitbulls. Elles génèrent des effets illocutoires qui véhiculent la fable du « pitbull ».

²³⁴ Richard Martineau, « Une claque en pleine face » *Le Journal de Montréal* (Montréal), 11 avril 2016, p. 6.

²³⁵ Jacques Samson, « Un pitbull édenté », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 16 avril 2016, p. 54.

²³⁶ Carl Schmitt, *Théologie politique*, *op. cit.*

L'efficacité de la version narrative de la dangerosité des pitbulls s'appuie sur la multiplication d'épisodes où ces derniers auraient commis des attaques. La démonstration par évidence de la menace des pitbulls n'arrive pourtant pas à se soustraire du trouble qui affecte l'instauration d'une catégorie raciale. Produit depuis l'archive du langage, le mécanisme discursif de la « race » est appliqué au monde des vivants comme si le langage anthropologique pouvait se soustraire de ses effets de fable et garantir la validité de toute désignation. Les mots humains ne parviennent pas toujours aussi bien à recouvrir ce qui en excédant de l'archive surexpose l'arbitraire de la catégorisation. La désignation « pitbull » pose plusieurs problèmes à commencer par la délimitation référentielle à laquelle elle fait croire. Plusieurs types de chiens sont regroupés sous la catégorie « pitbull ». Les types « terrier américain du Staffordshire » et « bull terrier du Staffordshire », créés pour les concours de canins, sont les seules « races pures » de pitbull, selon des clubs canins américains²³⁷. L'usage commun de l'énoncé « pitbull » inclut toutefois le « pitbull terrier américain » créé par le croisement entre le terrier et le bulldog anglais, notamment, pour les combats de chiens. À ces trois types s'est ajouté dans les années 1990 l'« American bully », dont l'appartenance à la catégorie « pitbull » n'est pas reconnue par la majorité des clubs canins. La malléabilité de la catégorisation raciale renseigne sur les effets de fable qui affectent le langage même là où l'humain intervient pour scissionner le vivant et les chiens pitbulls, en particulier. À ces problèmes terminologiques s'ajoute celui de la désignation

²³⁷ Bouchra Ouatik, « 10 mythes sur les pitbulls », *art. cit.*

morphologique des pitbulls. La plupart des chiens commettant des attaques sont identifiés en fonction de leur morphologie par des témoins, des policiers, des ambulanciers ou par des journalistes. Malgré la difficulté de distinguer en toute certitude les quatre types de chiens pitbull d'autres chiens du type molossoïde, comme le dogue argentin, le dogue de Bordeaux, le Cane corso ou, encore, le bouledogue américain, la plupart des récits d'attaques accusent sans retenue le « pitbull »²³⁸.

En parcourant l'archive du langage, j'ai recensé plusieurs cas d'attaques dont on dit qu'elles auraient été commises par des pitbulls. La description de ces attaques, qui sont survenues à l'extérieur comme à l'intérieur de la juridiction québécoise, a pour effet de dresser un portrait général du « pitbull » en établissant l'imprévisibilité de son tempérament. On découvre ainsi qu'une femme de Caroline du Nord, qui « adorait les animaux », a été tuée par un pitbull adopté récemment et, pourtant, décrit dans l'annonce du journal où il était offert comme un « chien facile et bon avec les enfants »²³⁹. On apprend aussi qu'un homme de Gatineau s'est fait attaquer sans raison apparente par le pitbull de son colocataire avec qui il jouait dans un parc²⁴⁰. L'imprévisibilité du pitbull est aussi manifeste dans le cas d'une écolière californienne attaquée alors qu'elle marchait pour se rendre à l'école²⁴¹. La dangerosité du

²³⁸ Jean-François Cliche, « Pitbulls: un débat parti sur de bien mauvaises bases », *Le Soleil* (Québec), 13 juin 2016.

²³⁹ Agence QMI, « Caroline du Nord: tuée par son pitbull décrit comme "bon avec les enfants" », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 12 février.

²⁴⁰ Agence QMI, « Un homme attaqué par un pitbull à Hull », *art. cit.*

²⁴¹ Agence QMI, « Une fillette de 8 ans sauvagement agressée par un pitbull », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 19 mai 2016.

« pitbull » peut parfois s'expliquer par la négligence humaine, comme dans le cas où « six pitbulls » affamés s'en seraient pris à l'un des leurs pour le dévorer. Lorsque la menace ne se fonde pas sur l'incalculable tempérament du « pitbull » et des conséquences de ses morsures, elle s'appuie sur l'éventualité de la dévoration dont la puissance de sa gueule le rend capable²⁴². En évacuant le problème de la désignation morphologique du « pitbull », la mise en récit de ces attaques véhicule la croyance selon laquelle une race canine prédétermine les comportements et le tempérament d'un individu canin. L'imprévisibilité indomptable, l'agressivité pulsionnelle et la dangerosité avérées sont mobilisées pour qualifier indistinctement et sans hésitation tous les pitbulls et faire-croire que c'est la race du chien qui constitue une menace non seulement à la vie humaine, mais à toute forme de vie. La mise en récit de ces attaques tend à produire un effet d'accumulation de preuves à l'encontre des pitbulls. L'évidente dangerosité du « pitbull » se construirait notamment par la description des faits d'attaque et leurs rappels continuels par les médias québécois. Le mécanisme de la répétition, nommée par une parole hasardeuse que j'assimile à la mienne, produit un effet de persuasion dont l'efficacité repose sur l'absence apparente de visée perlocutoire. Il n'est pas impossible que les chiens de type pitbull commettent plus d'attaque. Mais l'affabulation du « pitbull » devrait suffire à résonner comme un appel à la retenue devant l'urgence de trancher et de désigner un coupable canin. Est-on toujours sûr que ces attaques ont été perpétrées par des pitbulls? Et, sans pour autant

²⁴² Agence QMI, « Inquiétudes après la mort d'un pitbull dévoré par des chiens de la même race », *art. cit.*

chercher à fonder la certitude décisionnelle, est-on toujours convaincu de l'infailibilité de la catégorisation raciale?

La recension des textes de mon corpus m'a aussi fait découvrir une autre attaque de chien attribuée au « pitbull » qui se situe, toutefois, à l'extérieur de la période couverte. Le 20 septembre 2015, « deux pitbulls » s'en sont pris à une jeune fille, Vanessa Biron, dans un parc de Brossard²⁴³. La circulation discursive de cette attaque, d'une entrevue à *TVA Nouvelle* le 27 décembre 2015 jusqu'au court descriptif qui ouvre la série de textes de Malboeuf, expose l'un des effets de la capture discursive. L'inscription de cette attaque dans le corps politique d'une langue a eu pour effet de la convertir en instrument narratif mobilisé pour produire des énoncés de véridiction sur la dangerosité des pitbulls. À force de circuler et d'être convoquée comme preuve, d'archive en archive, l'attaque subie par Vanessa Biron s'est transformée sous l'effet de ses usages discursifs en deixis fondatrice²⁴⁴. En tête de la série d'articles de Malboeuf, au commencement, le récit d'une attaque par « deux chiens prédateurs » commande et autorise le discours du bannissement du « pitbull ». La capture discursive vise à introduire la série d'articles, mais surtout à valider à l'avance le discours qui s'amorce en délimitant dans l'archive du langage le lieu de son énonciation: la deixis du 20 septembre 2015. L'efficacité de l'autovalidation discursive repose aussi sur la

²⁴³ Marie-Claude Malboeuf et Martin Tremblay, « Défigurés par des chiens », *La Presse* (Montréal), 7 mai 2016.

²⁴⁴ Dominique Maingueneau, *Discours et analyse du discours. Introduction, op. cit.*

production d'un corps collectif au nom duquel le discours s'énonce. En dénonçant la menace du « pitbull », le discours se fait le porteur d'une violence iatrogène qui se justifie d'autant plus qu'elle convoque la fable du plus puissant des puissants pour qu'il intervienne et protège des vies humaines dont on présuppose l'appartenance à un même corps collectif portant le nom de « peuple » ou de « population ». Le discours s'autorise ainsi en actualisant la fable de la souveraineté.

L'ouverture de la « Série attention chiens méchants » n'évoque étrangement la fable du « pitbull » que de manière implicite. Entre le titre de la série et le court descriptif qui introduit la série, plusieurs glissements référentiels sont opérés et font surgir la fable du « pitbull » sans que ce dernier ne soit nommé (sauf dans l'hyperlien en bas de page qui annonce un autre article, à venir, le lendemain). Le titre de la série évoque des « chiens méchants » juste avant que soit racontée, dans le descriptif de la série, l'attaque des « deux chiens prédateurs » subie par Vanessa Biron dont on a pourtant vite dit, dès septembre 2015, qu'il s'agissait de pitbulls. Si la série d'articles semble porter sur la problématique large des chiens « méchants », indépendamment de leur race, elle vise bien les « pitbulls ». Aux implicites qui désignent le « pitbull » sans le nommer s'ajoutent d'autres mécanismes discursifs qui renforcent la version narrative de la dangerosité généralisée du pitbull. Après la convocation d'une de ses fondatrices, le discours se concentre sur la relation entre le « mauvais maître »²⁴⁵ et le « pitbull ». Un

²⁴⁵ Marie-Claude Malboeuf, « Mauvais maîtres », *La Presse* (Montréal), 7 mai 2016.

peu à la manière de l'écriteau qui pose l'articulation entre la « férocité » du maître et la « méchanceté » du chien, la journaliste interroge la dangerosité du « pitbull » en la situant à la jonction du maître et du chien, mais sans entretenir l'ambivalence de la menace. La « méchanceté » du « pitbull » attire le maître féroce. Le « pitbull » fait peur. On le nomme « Maniak » ou, encore, « Sinister ». À sa seule vue, on se dissuade de s'approcher de son maître. Il protège son maître sans discernement. Tous les pitbulls seraient « dead game », prêts à mourir, raconte-t-on. Les éleveurs de pitbull n'hésitent pas non plus à exploiter le registre discursif de l'épouvante en se nommant « Hannibal, Bloody, Nasty man ou Knock out ».

Pour ce discours, la férocité du maître se traduit par son rapport à la fable de la souveraineté. Il ne respecte ni la protection du plus fort des plus forts – le souverain à qui on reconnaît, par effet de fable, le rôle du protecteur – ni ne remplit son rapport d'obligation en respectant la hiérarchisation des rapports politiques. Il se manifeste comme une force souveraine concurrentielle²⁴⁶. Le maître féroce se sert du « pitbull », de sa menace, de sa dangerosité autant que de sa gueule et de sa force physique, pour se protéger des forces de l'ordre, figures métonymiques de la souveraineté étatique²⁴⁷. Le maître du « pitbull » est, plus souvent qu'autrement, un « délinquant », un « hors-la-loi » ou un « criminel ». Le maître des « deux chiens prédateurs », précise-t-on, avait

²⁴⁶ Le maître du « pitbull » rappelle ainsi la figure du criminel traitée comme violence fondatrice de la souveraineté par Walter Benjamin. *Critique de la violence*, *op. cit.*

²⁴⁷ Jacques Derrida, « Prénom de Benjamin », *Force de loi. Le fondement mystique de l'autorité*, Paris, Galilée, coll. La philosophie en effet, 2005 [1994], pp. 65-136

été reconnu, avant même l'attaque du 15 septembre 2015, coupable de 11 infractions criminelles. Il existe aussi d'autres propriétaires de pitbull qui ne tombent pas sous la catégorie du criminel. Il s'agit de « négligents ordinaires » qui peuvent se montrer respectueux des prescriptions normatives qu'imposent la fable de la souveraineté (comme le respect de la police), mais insouciants vis-à-vis de la dangerosité des pitbulls. Même en détachant le maître de sa férocité, même lorsqu'il s'agit d'un propriétaire « ordinaire », mais « négligent », la méchanceté du « pitbull » demeure. Ce que semble affirmer ce discours de la différence zooanthropologique, c'est que seuls les humains sont capables d'une multitude de personnalité (qui se mesure, ici, en suivant la distribution des relations de protection et d'obligation, du criminel au journaliste qui tient discours en passant par le citoyen négligent). Chez les animaux (non-humains) en général, et chez les chiens, en particulier, la race déterminerait l'individu dont la personnalité serait tout au plus manifeste de réactions obéissant plus à des règles qu'on dirait naturelles qu'à des normes civilisées qu'on attribue aux seuls humains.

À la construction discursive du maître qui, s'il n'est pas « méchant » est « négligent », se couple la production d'analogies dont l'usage vise à renforcer l'évidence de la dangerosité des pitbulls. La capture d'un énoncé produit par le chirurgien qui a « reconstruit » le visage de Vanessa Biron montre comment la prothétique peut se traduire par l'assimilation d'un discours par un autre discours. Pour faire la démonstration de la dangerosité des pitbulls, le chirurgien Daniel Borsuk affirme que

« les crocs de ces molosses [les pitbulls] peuvent infliger l'équivalent des blessures par balle, voire des morsures d'ours »²⁴⁸. Ce qui explique pourquoi certains de ses confrères, précise Malboeuf, traitent carrément ces bêtes de « requins terrestres »²⁴⁹. Selon l'effet produit par analogie, les pitbulls peuvent affliger des blessures comparables à celles provoquées par des armes à feu. La description de la puissance de la gueule du pitbull semble à elle seule insuffisante pour en souligner la dangerosité. L'efficacité de la fable du « pitbull » repose sur la mobilisation d'un objet technique. Les blessures causées par la gueule du « pitbull » seraient plus comparables à celles engendrées par des armes à feu qu'à celles affligées par d'autres canidés. La description par analogie ne convoque ni le loup (qui pullule pourtant dans le récit de la souveraineté²⁵⁰), ni le coyote, ni même aucun autre molosse dont la gueule serait suffisamment puissante et dangereuse pour être comparer à celle du pitbull. Les dégâts causés par la gueule du « pitbull » seraient, même, équivalents à ceux des « morsures d'ours ». L'ours, aussi bien brun, noir, blanc que grizzly ou kodiak, indistinctement. Cette deuxième analogie a peut-être pour effet d'élargir le spectre de la dangerosité du pitbull. Comme une arme, la gueule du pitbull peut être instrumentalisée par des humains malveillants et « hors-la-loi » qui conteste par la force la fable de la souveraineté. Mais, surtout, la puissance de la gueule du « pitbull » n'aurait d'égale, dans le monde des vivants, que celle des ours. L'énoncé descriptif délaisse le registre

²⁴⁸ Marie-Claude Malboeuf, « Des pitbulls, comme des armes à feu », *La Presse* (Montréal), 7 mai 2016.

²⁴⁹ *Ib.*

²⁵⁰ Voir à ce sujet le chapitre 2, « Le loup, le souverain et le parolier », pp. 69-113.

des objets inertes pour mettre en scène celui d'une bête sauvage qui ne vit pas parmi les humains sauf comme bête de cirque. Par un étrange effet de fable visant la persuasion, la gueule de l'ours devient l'équivalent de celle du « pitbull ». Le thème de la férocité ensauvagée paraît même se renforcer par la convocation d'une créature fictive qui n'appartient ni au monde des vivants ni à celui des humains – à supposer que ces mondes soient départagés. Ni l'analogie de l'arme à feu, ni celle de l'ours ne suffisent pour faire-croire à la menace du « pitbull ». De capture en capture discursive, un énoncé surgit et se met à circuler. L'énoncé de la bête fictive « requin terrestre » produit par des « confrères » est assimilé par le discours d'une journaliste qui interroge un chirurgien. Il est ensuite détourné de son usage persuasif par le discours d'un chercheur qui s'efforce d'ébranler la certitude décisionnelle en laissant la parole proliférer là où l'archive fait défaut. Ce n'est peut-être pas un hasard si le requin est convoqué pour décrire la menace du pitbull. Sa puissance de dévoration fascine peut-être plus que pour tout autre animal marin. La fable du requin qui fait savoir que le « pitbull » est une menace ne réfère sans doute pas au requin baleine ou au requin du Groenland. La gueule, la dévoration, la menace qui rôde et qui surgit comme de nulle part, des profondeurs de l'archive, ce sont les attributs affabulés que le requin doit faire-savoir, qu'il soit bleu, blanc, tigre, taureau ou à tête de marteau importe peu. C'est l'imaginaire du requin prédateur qui est ici interpellé.

Le discours mobilisant le savoir-faire-savoir de la prothétique n'échappe pas aux effets de fable qui affectent le langage anthropologique. Couplé à des bêtes affabulées,

le « pitbull » devient par un effet quasi-magique une bête encore plus monstrueuse. Bête dangereuse instrumentalisée par un maître « hors-la-loi » ou menace éventuelle entretenue par la « négligence » d'un propriétaire canin; bête dont la gueule peut charcuter la chair vivante comme une arme à feu ou comme un ours ou comme un prédateur fictif, un « requin terrestre », surgit depuis des bouches affabulatrices qui font proliférer le langage là où l'archive fait défaut. « Pitbull terrier ou pitbull terreur?²⁵¹ » demande Malboeuf dans un autre texte de la « Série attention chiens méchants ». Sous ce titre interrogateur, le discours feint poser une question alors qu'il s'applique, sans relâche, à faire la démonstration de la « terreur » du « pitbull ». L'énoncé paraît même afficher une disposition à la prise de parole. Poser une question, ce serait lui chercher des réponses et, en quelque sorte – à supposer que le questionnement s'ouvre aux archives qui lui sont étrangères et contradictoires – susciter la prolifération langagière. Mais le discours simule poser une question là où il s'applique à démontrer la « terreur » du « pitbull ». La prise de parole n'est qu'en apparence provoquée par un discours qui dissimule la production d'énoncé de véridiction derrière une interrogation feinte. Pourtant, le jeu de mot entre le « terrier » et la « terreur » évoque le problème de la catégorisation raciale des chiens de type pitbull au moment même de l'éluder. Par « pitbull terrier », est-ce que l'énoncé désigne indistinctement tous les types de pitbull? Se réfère-t-il surtout au « pitbull terrier américain » qui, parmi tous les types de chien pitbull, fait plus peur et terrorise

²⁵¹ Marie-Claude Malboeuf, « Pitbull terrier ou pitbull terreur? », *La Presse* (Montréal), 8 mai 2016.

d'avantage parce qu'il a été créé et utilisé pour les combats de chiens? Est-ce que l'énoncé évoque aussi, sans les discerner, les autres types de pitbull? La persuasion de la « terreur » du « pitbull » paraît d'autant plus efficace qu'elle s'affirme par l'arbitraire et la catégorisation sans équivoque. Toute la certitude décisionnelle s'affiche sans retenue dans un énoncé qui simule l'interrogation au moment de poser une relation indiscutable entre « le pitbull » et « la terreur ».

Le discours arbitraire simule le questionnement là où il se détourne des réponses qu'il interpelle. Ce qu'il viserait en simulant l'ouverture et l'interrogation, ce serait l'invalidation du discours antagoniste. La plupart des articles regroupés dans la « Série attention chiens méchants » prête l'oreille au discours qui contredit la validité de la catégorie raciale du « pitbull ». Des discours rapportés, par exemple, insistent pour que l'évaluation de la dangerosité des chiens s'opère en fonction d'un individu et non de la race à laquelle il appartient. Si, par ailleurs, le portrait statistique des « chiens dangereux » est utilisé pour démontrer que les pitbulls sont plus susceptibles de commettre des attaques, il oblige toutefois à élargir le spectre de l'interrogation et à inclure dans l'évaluation de la menace canine d'autres races de chien. Ces concessions qui, je suppose, dans le cas d'une ouverture aux archives étrangères, auraient pu avoir pour effet de déhiérarchiser la production de savoir semblent toutefois simulées. Elles sont produites par un discours qui tout en se montrant disposé à la neutralité s'apprête à trancher. L'apparente objectivité qu'offre les portraits générés depuis des registres statistiques et l'ouverture au discours antagoniste délimitent dans l'archive du langage

une position d'énonciation qui lie la neutralité à l'usage de la décision souveraine²⁵². Seul celui qui incarne la neutralité peut trancher l'antagonisme, pourrait-on dire en paraphrasant Schmitt²⁵³. L'impression que l'arbitraire du discours du plus fort se dissimule sous les traces de la neutralité se renforce notamment par les recours non critiques aux statistiques produites par *Dogsbites*, un organisme militant voué au bannissement des pitbulls, et le croisement de registres municipaux, provinciaux et étatiques, dont les méthodologies sont affectées par les problèmes de la désignation morphologique des pitbulls²⁵⁴. C'est sous la neutralité affichée que se dissimule le discours de l'arbitraire. L'ouverture feinte à une version narrative contradictoire qui s'appuie sur la singularité de l'être canin plutôt que sur le critère de la race vise à invalider le discours antagoniste. « Le pitbull, chien incompris? »²⁵⁵ simule se demander Malboeuf en évoquant la position de la SPCA après avoir abondamment soutenu le discours de la dangerosité de la race « pitbull ». « Qui dit vrai? »²⁵⁶ s'interroge-t-elle à nouveau à propos d'un dépliant de la SPCA qui s'en prend au « mythe » de la dangerosité du pitbull. Le discours ne s'interroge encore une fois qu'en s'apprêtant à trancher et à prendre position. En demandant « qui dit vrai? » au moment de présenter les arguments adverses, le discours de l'arbitraire s'instaure sur une

²⁵² Louis Marin, *Le récit est un piège*, op. cit.

²⁵³ Selon Carl Schmitt, « Est souverain celui qui décide de la situation exceptionnelle ». *Théologie politique*, op. cit., p. 15.

²⁵⁴ Bouchra Ouatik « 10 mythes sur les pitbulls », art. cit.;

Jean-François Cliche, « Pitbulls: un débat parti sur de bien mauvaises bases », art. cit.

²⁵⁵ Marie-Claude Malboeuf, « Le pitbull, chien incompris? », *La Presse* (Montréal), 8 mai 2016.

²⁵⁶ Marie-Claude Malboeuf, « Qui dit vrai? », *La Presse* (Montréal), 8 mai 2016.

position d'énonciation où la neutralité se confond avec la décision sur le « vrai » et une hiérarchisation de la production de savoir.

La simulation du questionnaire et de l'ouverture à l'archive étrangère viserait avant tout à invalider le discours antagoniste. Pour s'assurer du privilège de la force du langage, le discours de l'arbitraire peut aussi s'appliquer à simuler une parole similaire à lui. « Ce sont des chiens mutants – génétiquement modifiés pour tuer –, clament leurs victimes » à propos des pitbulls²⁵⁷. Cette parole, édicte le discours qui la formule, aurait été dite par plusieurs bouches, sans doute étrangères l'une à l'autre, mais familières parce qu'elles convoqueraient une même archive. L'opération discursive viserait alors à homogénéiser des paroles sous la forme d'une synthèse qui suppose une convergence d'opinion. La prise en charge discursive de la version narrative qui généralise la dangerosité du « pitbull » en fonction de la race se trouve alors validée par une doxa fictive. Parmi toutes les races de chien qui auraient été « génétiquement modifiés », un type de race, je suppose, dérange plus encore par sa capacité à faire-peur, à terroriser, voire même à tuer, parce qu'il aurait été créé pour le combat de chien: le « pitbull terrier américain ». Mais l'énoncé collectif, mis en scène par un discours de persuasion, se limite à nommer, implicitement, l'ensemble des pitbulls par l'énoncé « chiens mutants ». Avant même d'avoir été engendrée par la férocité d'un maître qui, sans respect pour la loi du plus fort, s'approprie la plus grande force, la méchanceté de tous

²⁵⁷ Marie-Claude Malboeuf, « Pitbull terrier ou pitbull terreur? », *art. cit.*

les pitbulls proviendrait d'une mutation qui, si on a en tête quelques analogies qui affectent la fable du « pitbull », paraissent contre-nature. Cette bête mutante peut tuer comme arme à feu ou mordre comme un ours. Elle est sans commune mesure, si bien que pour la décrire, comme le racontent d'autres bouches, il serait nécessaire d'en produire une fiction comparable à des « requins terrestres ». Avant même le maître féroce, une intervention humaine a provoqué une mutation génétique entre des terriers et des bulldogs dont le résultat paraît contre-nature. Ces chiens, peu importe leur personnalité, auraient été créés pour se battre à mort, pour tuer. L'énoncé thématique « génétiquement modifiés » porte la trace de la généralisation raciale voulant que le bagage génétique prédétermine tout individu appartenant à une même population – ce que contestent plusieurs études éthologiques sur les chiens qui soutiennent plutôt que la race ne peut déterminer les comportements canins²⁵⁸. Sans chercher à revendiquer une plus grande force discursive qui, en mobilisant le registre des recherches éthologiques s'appliquerait à produire des énoncés de véridiction, ce qui m'intéresse c'est de montrer comment l'efficacité du discours de l'arbitraire simule savoir-faire-savoir en s'appuyant sur le registre de la génétique. La généralisation de la catégorie raciale paraît d'autant plus abusive si on prend en considération des individus singuliers qui tout en pouvant appartenir à la race « pitbull » – selon l'archive sur laquelle on

²⁵⁸ Adam Miklosi, *Dog Behavior, Evolution and Cognition*, New York, Oxford University Press, 2015, 290 p.; Serpell James (ed.), *The Domestic Dog: Its Evolution, Behavior and Interactions with People*, New York, Cambridge University Press, 2016, 430 p.

s'appuie – ne démontrent pourtant aucune méchanceté, aucunes traces d'agressivité ni ne témoignent d'aucune dangerosité pour l'humain ou l'ensemble des vivants. Comment, si ce n'est en actualisant la fable de la souveraineté, une telle violence pourrait être revendiquée pour ses bienfaits et se déchaîner en s'autorisant, par exemple, à bannir un être innocent et affabulé d'une catégorie raciale produite par un langage qui n'est pas le sien?

La série d'articles de Malboeuf exemplifie les effets produits par les mécanismes discursifs de la décision souveraine. D'autres documents recensés montrent aussi comment la fable du « pitbull » se rapporte à l'usage de la plus grande force, aux énoncés de véridiction et à l'arbitraire décisionnel. C'est le cas du texte « Croisé pitbull misogynie » de Martine Delvaux qui pose dès le commencement, dans le titre, l'articulation narrative entre « pitbull » et « misogynie » qui commande, oblige, ou force la tenue d'un discours de persuasion²⁵⁹. Comme pour l'énoncé de l'écriteau, la méchanceté de la bête non-humaine présuppose la férocité d'un maître qui n'hésite pas à faire la démonstration de la plus grande force. L'articulation entre l'instrument « pitbull » et le maître actualise la différence zooanthropologique pour décrier une autre différenciation, celle entre les femmes et les hommes, dont la hiérarchisation se fait l'écho assourdissant de la masculinisation présumée de la force. Le discours critique de Delvaux mobilise la fable du « pitbull » pour dénoncer la banalisation de la

²⁵⁹ Martine Delvaux, « Croisé pitbull misogynie », *art. cit.*

misogynie. Et comme pour la série de Malboeuf, son discours se fonde sur une deixis fondatrice qui, à l'avance, l'autorise. Le discours se tient sur l'archive de la tuerie de Polytechnique survenue le 6 décembre 1989 au cours de laquelle un homme disant haïr les féministes a tué 14 étudiantes en ingénierie. Sur le mode de l'autobiographie, l'auteure raconte son souvenir d'un événement dont la réception serait à situer dans le corps politique d'une langue dont la délimitation suit les pourtours d'un sujet collectif affabulé qui porte le nom de « Québec »²⁶⁰. Et c'est en parlant de soi, en entrant en scène comme sujet tenant le discours, que l'auteure opère une mise en récit où le sujet individuel se substitue au sujet collectif. L'auteure prend parole – mais une parole provoquée par son propre discours – pour raconter une attaque de « pitbull » ayant entraîné la mort de son chien. La désignation morphologique par ce discours qui associe le « pitbull » à la misogynie, il faut la croire sur parole. De l'événement Polytechnique à l'épisode d'une attaque commise, raconte-t-on, par un « pitbull », sans discerner le type, le discours se déplace pour cibler la banalisation de la misogynie, comparable à une « pitbullisation ». L'auteure dénonce des « bêtes féroces » qui n'hésitent pas à afficher leur misogynie et à exprimer leur haine « sans se demander d'où ils parlent, ni pourquoi, ni comment ». Ils incarnent la fable du « pitbull », dont la férocité oblige de tenir discours et d'émettre une critique dénonciatrice.

²⁶⁰ Sur l'inscription de l'événement dans le corps politique d'une langue, voir Charles Deslandes, « Les manières de décrire l'événement de *Polytechnique*. Entre "décision souveraine" et "décision de justice" », Mémoire de maîtrise en science politique, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2011, 153 p.

L'archive du langage porte de nombreuses traces de la fable « pitbull ». L'énoncé « pitbull » n'est pas toujours mobilisé pour produire des énoncés de véridiction sur la dangerosité de ces chiens. Les substitutions métaphoriques mobilisent, par exemple, l'énoncé pour raconter le « jamais-lâcher-prise » des humains sans évoquer un être-canine vivant. La dangerosité du « pitbull » peut aussi être instrumentalisée pour décrier le discours misogyne sans pour autant que cet usage ne s'articule à une politique du bannissement. Les nombreuses attaques de chien, dont-on dit qu'il s'agit de toute évidence de « pitbull » malgré les problèmes de la désignation morphologique et de la catégorisation raciale des pitbulls, produiraient pour leur part un effet illocutoire. La description des faits, qu'on suppose désintéressée, contribue pourtant au sentiment de menace liée à l'imprévisibilité et l'agressivité du « pitbull ». La série d'articles de Malboeuf surexpose quant à elle plusieurs mécanismes discursifs dont l'usage a pour effet de valider la version narrative de la dangerosité du « pitbull ». Elle est aussi symptomatique de la production et de la délimitation d'une langue politique où le discours règne sur la parole. La réception de la série d'articles par d'autres discours qui se revendiquent de l'arbitraire, de la force et de la certitude décisionnelle, montre comment la circulation d'un énoncé peut avoir pour effet de hiérarchiser des rapports antagonistes tout en actualisant la fable de la souveraineté.

La capture discursive des articles de Malboeuf aurait pour effet d'autoriser un autre discours qui vise à bannir les pitbulls. Dans l'éditorial au titre annonciateur « Bannir les pitbulls », Yves Boisvert raconte dès le commencement de son texte avoir été mordu

deux fois par des « chiens » en laisse et avoir une autre fois été pourchassé par un « chien » durant un jogging avec son fils²⁶¹. Ces récits d'attaques de « chiens » sont rapportés par une parole autobiographique dont la vraisemblance paraît assurée par la confiance désintéressée qu'on suppose du parolier. Sauf que, pour se raconter, ces récits opèrent de nombreux glissements référentiels entre des « chiens » qui attaquent même en laisse et des « pitbulls » qui, selon l'annonce du titre, sont à « bannir ». Le discours de l'arbitraire se dissimulerait sous l'authenticité d'une parole autobiographique. Dans ce texte, les pitbulls se trouvent de nouveau affabulés par le biais de l'analogie de l'arme à feu, et affligés du poids de leur association à une autre bête, le propriétaire. Simulant le lectorat qui s'interroge avec lui, Boisvert établit une hiérarchisation politique invalidant à l'avance le discours antagoniste: « Vous me direz, à vue de nez, les crétins sont sans doute surreprésentés parmi les propriétaires de pitbull. C'est possible, mais ça ne change rien. » Les « propriétaires de pitbull » se trouvent de nouveau exclus d'une rationalité anthropologique valorisée. « Hors-la-loi », sinon, « négligent ordinaire » disait Malboeuf pour discréditer à l'avance une parole qui s'opposerait au discours de la certitude décisionnelle. L'exclusion du champ du discours autorisé est effectuée en fonction de la fable de la souveraineté, qu'elle soit défiée ou concurrencée par une force « hors-la-loi », par le défaut d'intelligence ou la « crétinerie » dont sont affublés les propriétaires de pitbulls. À la suite de Malboeuf et de Boisvert, Joseph Facal développe, par ailleurs, le profil de ce propriétaire qui

²⁶¹ Yves Boisvert, « Bannir les pitbulls », *art. cit.*

possède « un chien plus "compliqué" que les autres », dont le degré de complication se mesure, par analogie, aux armes à feu qui « font des dommages, mais [dont] certaines sont plus meurtrières que d'autres »²⁶². Cette « frange idiote » de « jeunes à la testostérone vigoureuse » qui éprouvent un « plaisir viril à se promener avec un chien qui installe la peur dans les yeux de ceux qui l'aperçoivent » compose sans doute la majorité des propriétaires de pitbulls, tranche Facal. Comme chez Delvaux, la bête féroce qui se munie de la méchanceté d'une bête aussi compliquée que les armes les plus meurtrières, le « pitbull » se trouve affublé d'un maître qui lie l'affirmation de la plus grande force, ici, physique, à la virilité de l'homme.

« Vous me direz, à vue de nez, [simule de se demander celui qui tient le discours de l'arbitraire] les crétins sont sans doute surreprésentés parmi les propriétaires de pitbull. C'est possible, mais ça ne change rien. » Ce qui « ne change rien », l'invariable, poursuit l'auteur, à supposer que le propriétaire de cet « animal » ne soit pas « crétin », c'est la dangerosité du pitbull: « il mord plus souvent et quand il mord, il peut vous arracher le visage ». L'énoncé contient plusieurs références implicites aux thèses de Malboeuf que le discours s'assimile. Il évoque l'attaque subie par Vanessa Biron, défigurée par « deux chiens prédateurs ». Il reproduit aussi le portrait statistique du « pitbull » voulant qu'il morde plus souvent et plus fort. La répétition de la synthèse statistique vise à produire un coup de force langagier là, pourtant, où des interrogations persistent. Les

²⁶² Joseph Facal, « L'érotisme du pitbull », *art. cit.*

registres statistiques véhiculés sont affectés par les problèmes de la désignation morphologique des pitbulls et de leur catégorisation raciale. Un autre coup de force faisant-croire au danger « pitbull » se produit lorsque le discours donne en exemple l'interdiction des pitbulls en Ontario en 2005. Depuis, le nombre de morsures de chien, dit-on sans en faire la démonstration, aurait diminué. Cette version des faits et des chiffres est, par ailleurs, invalidée notamment par le président de l'Ordre des vétérinaires du Québec²⁶³. Après les récits autobiographiques d'attaques de « chiens », la captation des thèses de Malboeuf et l'affirmation de la menace qui s'impose de par son évidence statistique, le discours de la force s'en prend à ses ennemis. Le « lobby des éleveurs de pitbulls », les « propriétaires de ces petits choux adorables » ou le « président de l'Ordre des vétérinaires » peuvent bien chercher à invalider la catégorisation raciale et à nier dangerosité des pitbulls. L'évidence s'impose. Elle est formulée par une question dont la réponse devrait, après la lecture du texte, s'imposer de toute évidence. « Qu'est-ce qu'on attend? » se demande, simule de se demander, un discours qui à déjà tranché et qui n'a plus rien à attendre. Rien ne justifierait qu'on attende plus longtemps pour bannir le « pitbull. » Rien non plus ne justifierait qu'on attende pour interpeler la plus grande force des forces. Le discours actualise la fable de

²⁶³ Au contraire, les cas de morsures auraient augmentés en Ontario depuis l'interdiction des pitbulls. Danielle Beaudoin, « Que font les villes pour combattre les chiens dangereux? », *Radio-Canada* (Montréal), 10 juin 2016, [En ligne]. <http://ici.radio-canada.ca/nouvelles/societe/2016/06/10/002-reglements-existants-chiens-dangereux-pitbulls-villes.shtml>

la souveraineté non seulement en diffusant la décision souveraine, mais en exigeant que le protecteur se manifeste.

Un dernier document paru avant le 8 juin 2016 contribue à la circulation de la fable du « pitbull » en s'assimilant le discours de Malboeuf. D'une manière qui rappelle le recours à une deixis fondatrice ou l'usage du récit de l'autobiographique, Lagacé débute son premier texte de la série « L'humain avant le chien »²⁶⁴ par une invitation à consulter le lien vidéo d'une attaque dont on dit qu'elle aurait été commise par un « pitbull »²⁶⁵. La preuve est fragile: on ne sait rien de celui qui a mis la vidéo en ligne. Il peut s'agir d'un chien de type pitbull, mais on ne peut en être certain même si le titre de la vidéo contient l'énoncé « pitbull ». Mais plus encore, on ne sait rien du chien comme tel, de sa personnalité, de son environnement, rien non plus de son propriétaire, etc. La dangerosité du « pitbull » se trouve exemplifiée par un cas d'attaque dont on généralise l'éventualité à tous les chiens de type pitbull. On ne sait si l'agresseur canin est un pitbull terrier américain, s'il est un mixte, ni, non plus, qui a décidé qu'il était un pitbull et sur quelle archive repose cette décision. Il faut, ainsi, croire sur parole un discours qui mobilise un cas d'attaque pour montrer la menace du « pitbull ». La vidéo met en scène un chien qui mord un autre chien. Il ne le lâche pas même si des humains essaient de lui faire lâcher prise. De la gueule du « pitbull », dira ce discours qui ne

²⁶⁴ Patrick Lagacé, « L'humain avant le chien », *art. cit.*

²⁶⁵ Sergio Modaelli, « Pit Bull ataca Chow-chow em Colider », *Youtube*, [En ligne].
<https://www.youtube.com/watch?v=R0ZxliBUvZA> [consulté le 3 novembre 2016].

semble pouvoir se tromper, elle cause plus de dommage que n'importe qu'elle autre chien à commencer par le « caniche », le « labrador », le « bouvier bernois » et le « Jack Russel »; des chiens plus petits que les chiens de type pitbull, à l'exception du bouvier bernois, et dont aucun n'appartient à la catégorie molossoïde. Plus que faire comme s'il se prêtait au jeu de la comparaison, ce discours n'hésite pas à revendiquer la validité du critère de la race pour comparer des chiens, sans tenir compte de la singularité de l'individu canin. Et parmi toutes les races de chiens, les « pitbulls » sont pareils et sans pareil. « Tous les chiens peuvent mordre, oui, mais tous les chiens n'ont pas un piège à ours en guise de mâchoires... comme les pitbulls [*sic.*] »²⁶⁶. La concession sur le problème des morsures de chien, de tous les chiens, indistinctement de leur race, est étrangement avancée au moment de cibler, par l'usage d'une analogie, « les pitbulls ». La concession aurait pu avoir pour effet d'invalidiser le critère de la race en affirmant que « [t]ous les chiens peuvent mordre », mais elle ne vise, après tout, qu'à affirmer que les « pitbulls », parmi tous les chiens, sont sans pareil si on ne tient compte que de la puissance de leur gueule. Pour le souligner, le discours convoque une analogie affabulatrice dont on ne sait pas s'il faut la rapporter à l'objet technique du « piège à ours » ou si l'énoncé « piège » est une métaphore des « mâchoires » d'ours qui, comme un piège, se referme sur la chair et s'en empare sans jamais la lâcher, jusqu'à la déchiqueter. Après avoir commenté une vidéo qui démontrerait hors de tout doute le danger des « pitbulls », après avoir affabuler la gueule du « pitbull », le discours

²⁶⁶ Patrick Lagacé, « L'humain avant le chien », *art. cit.*

s'applique ensuite à produire une scène d'énonciation qui lui assure de triompher de son ennemi en s'attribuant le dire-vrai. L'affabulation de l'adversaire vise à le discréditer, à l'avance. Du « lobby » des « pro-pitbulls », on dit qu'il fait usage de stratégies de désinformation au même titre que le lobby des « pro-armes ». L'ennemi dissimule les faits en cherchant à faire-croire que le « pitbull » n'est pas dangereux. Il défend une bête comparable à une arme à feu en diffusant, avec « virulence », des « demi-vérités ». Dans ce débat sur les « chiens dangereux » lancé par Malboeuf (mais dans lequel on vise surtout les « pitbulls »), rappelle l'auteur, ce n'est pas aux villes de légiférer mais au « gouvernement du Québec d'agir ». Le texte se clôt par l'actualisation de la fable de la souveraineté. Après avoir fait usage de la force, ce discours de véridiction rappelle que la plus grande des forces se concentre dans l'État qui, selon un imaginaire hiérarchisé du pouvoir politique, est l'organe de la certitude décisionnelle.

4.6. Actualisation et incarnation de la fable de la souveraineté

Dès les instants qui suivirent la mort de Christiane Vadnais, se mis à circuler la fable du « pitbull » sous les effets du discours et de la parole politiques. Les premiers paroliers interrogés, témoins oculaires de la scène, ont fait savoir aux journalistes dépêchés sur place pour recueillir leurs paroles que le chien meurtrier était un « pitbull ». Très tôt, donc, la mise en récit de l'événement se trouve affectée par la

catégorisation raciale du « pitbull » et se soustrait au problème de la désignation morphologique. Plus qu'un chien dont on dit qu'il s'agirait d'un « pitbull », dans l'urgence de témoigner et de faire-savoir ce qui a été vu, c'est une race canine qui se trouve mise en cause. La parole semble s'être prise sous l'influence des murmures d'une rumeur entretenue par l'art du récit et de la mise en scène de la prothétique. Comme si ces paroles se faisaient l'écho de la langue politique établie par le discours de la dangerosité du « pitbull ». Comme si ce discours, dont l'efficacité repose sur l'usage des mécanismes langagiers de la décision souveraine, les avait commandées avant même qu'elles se soient énoncées. Le rappel ponctuel de la menace aurait ainsi produit un étrange effet d'archive qui s'expliquerait par l'instauration d'une langue politique. Ce chien, dont on dit encore à ce jour qu'il n'existe aucune image photographique²⁶⁷, qui aurait été inscrit dans un registre municipal en tant que boxer²⁶⁸ et dont on apprendra, beaucoup plus tard en 2017, dans le rapport du coroner sur la mort de Mme Vadnais, qu'il se composait à 87,5% du type « terrier américain du Staffordshire »²⁶⁹ aura été d'abord désigné comme « pitbull » en fonction d'observation dont le fondement archivistique demeure inconnu et inaccessible. Rien ne permet de savoir si la désignation morphologique du chien a été faite par des paroliers sachant qu'il existe plusieurs types de pitbull ou, encore, que l'appartenance de certains d'entre

²⁶⁷ Justine de l'Église, « Où est le cadavre du chien qui a tué Christiane Vadnais? », *Vice* (Montréal), [En ligne]. https://www.vice.com/fr_ca/article/xydvak/ou-est-le-cadavre-du-chien-qui-a-tue-christiane-vadnais [Article consulté le 4 février 2019].

²⁶⁸ Hugo Duchaine, « Le chien qui a tué une femme était peut-être un boxer », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 30 juillet 2016, p. 7.

²⁶⁹ Marie-Claude Malboeuf, « Chiens mordeurs: le coroner recommande la création d'un registre national », *La Presse* (Montréal), 3 octobre 2017.

eux à la catégorie raciale « pitbull » fait débat. Étrange effet du discours de la certitude qui, aussi, affabule tous les pitbulls indistinctement de leur type pour laisser entendre qu'ils sont tous pareils et sans pareil: acharnés, imprévisibles, agressifs, dangereux, menaçants, méchants, etc. En identifiant l'ADN « terrier américain du Staffordshire » à hauteur de 87,5%, sans ajouter que ce type n'a pas été créé pour les combats de chien, mais pour des concours canins, le discours produit un amalgame qui renforce l'impression que tous les pitbulls sont dangereux. Sans oublier qu'en génétique, un pourcentage d'ADN ne se traduit aucunement par une équivalence comportementale²⁷⁰. Il n'est pas impossible, par exemple, que les 12,5% d'ADN restant aient davantage marqués l'affirmation phénotypique de l'animal.

Plus que le risque d'une parole qui s'hasarde et s'énonce là où l'archive fait pourtant défaut et où le savoir demeure incertain, les effets performatifs générés par la langue politique surexposent les pièges d'un discours qui viserait à régler la prise de parole. En disant que le chien est un « pitbull », ces paroliers ont pour effet de valider la version narrative qui généralise la dangerosité du « pitbull » à tous les chiens regroupés sous une même catégorie raciale. À en croire ce que font-savoir ces paroliers, leurs témoignages seraient contaminés par la fable du « pitbull ». Leurs paroles, peut-être influencées, sinon provoquées, s'énonceraient sous la hantise d'un discours qui les attend et les guette comme si des pièges discursifs leurs avaient été tendus, à l'avance,

²⁷⁰ Dominique Guillo, *Des chiens et des humains*, Paris, Le Pommier, 2009, 319 p.

pour capturer ce matériau spontané, brute et éphémère qu'on suppose authentique parce que produit par une bouche qui a vu la scène. « Une femme tuée: "le pitbull était en train de dévorer sa jambe" »²⁷¹, titre un article en rapportant la parole d'un voisin quelques heures à peine après la découverte du corps de la victime. « Butant sur les mots », encore sous le choc de la découverte du cadavre de sa voisine et de l'agressivité du chien que les policiers ont dû abattre, ce voisin témoigne, librement, sans retenue. Sa parole est recueillie par le discours descriptif d'un journaliste qui l'assimile en racontant l'événement et en le contextualisant. L'usage multiple de l'énoncé « pitbull », mentionné six fois dans le premier tiers d'un texte d'environ 500 mots, s'arrête soudain lorsqu'on précise que les policiers n'ont toujours pas confirmé la race du chien. Ce n'est, encore une fois, pas tant la race du chien qui semble problématique que l'importance épistémologique qui lui est attribuée. C'est l'articulation même entre la race et l'agressivité qui, dans le cas des pitbulls, a pour effet d'affabuler un être-canin.

La version narrative de la dangerosité du « pitbull » se renforcera rapidement, de jour en jour, sous l'effet du mécanisme de la répétition. Dès le lendemain, par exemple, le *Téléjournal* de Radio-Canada ajoute sa voix, par la bouche de sa présentatrice, à celle des autres « bêtes féroces » qui règlent le langage en générant, à son tour, un effet de certitude sur la désignation du chien. Le bulletin d'information s'ouvre par l'énoncé

²⁷¹ Philippe Teisceira-Lessard, « Une femme tuée: "Le pitbull était en train de dévorer sa jambe" », *La Presse* (Montréal), 8 juin 2016.

« une femme attaquée mortellement par un pitbull à Montréal » avant qu'un reportage donne la parole à un témoin: « Bien je voyais du sang, et puis je voyais le chien encore de... de dévorer, là, essayer d'attaquer encore ».²⁷² On pourrait s'interroger sur la translation d'archive faisant en sorte que le « chien » d'un parolier devienne le « pitbull » d'un discours. En disant avoir vu un « chien » ce parolier voulait-il plutôt dire qu'il avait vu un « pitbull »? Et en désignant dès l'entame d'un bulletin de nouvelles un « pitbull » avant même de laisser un parolier nommer « un chien », ce discours cherchait-il à prescrire la réception de l'événement? Ou, plutôt, a-t-il produit un effet illocutoire qui aurait influencé, après coup, l'interprétation de l'événement? S'agissait-il d'un discours de persuasion qui aurait aménagé un espace à une parole captive pour lui faire dire ce qu'elle ne dit pas? Ou s'agissait-il plutôt d'un discours qui aura contribué à faire voir un « pitbull » là où un parolier avait pourtant vu un « chien »? Et ce parolier qui raconte le récit mortel d'une dévoration, s'agissait-il de ce même voisin qui un jour plus tôt articulait dans un même énoncé la fable du « pitbull » et l'acte de « dévorer »? Est-ce un hasard si, à supposer que ce soit le cas, deux paroliers produisent des énoncés, tour à tour, qui racontent le récit d'une mort par dévoration en la rapportant d'abord à un « pitbull » et ensuite à un « chien »? S'agit-il sinon du même voisin dont le témoignage aurait une fois de plus été convoqué et qui, du jour au lendemain, aurait opéré une substitution narrative importante? Ces questions

²⁷² Céline Galipeau (animatrice), « Une femme attaquée mortellement par un pitbull à Montréal », *Radio-Canada* (Montréal), 9 juin 2016.

demeurent hypothétiques et ouvertes. Sans en chercher les réponses, elles doivent résonner comme une mise en garde et un rappel des forces qui affabulent le langage.

Très tôt, donc, le thème de la dévoration se met à circuler de la bouche d'un ou des parolier(s) qui témoigne(nt) jusqu'aux bêtes discursives qui s'assimilent leur(s) parole(s). La dévoration de la chair humaine fait parler et fait tenir discours comme si elle possédait en elle-même une force génératrice de langage. La mort humaine par dévoration d'une bête non-humaine fait proliférer le langage comme si elle interpellait le discours et la parole politiques. Comme si elle obligeait les pratiques langagières à renforcer l'emprise du langage anthropologique pour étendre son archive jusqu'à ce qu'il recouvre de mots son extériorité présupposée qui porte tantôt le nom d'animalité ou qui tantôt se manifeste, parfois, sous la forme d'un petit dieu ailé. La mort par dévoration provoque la vocifération des « bêtes féroces » motivées par la protection de la vie nue. Elle inquiète aussi la parole hasardeuse qui en cherchant refuge auprès du discours de la certitude et de ses tenants fait de la conservation de soi le motif soudain de son énonciation. La dévoration est mobilisée pour faire la description factuelle de la découverte du corps de la victime tombée sous les crocs d'une bête agressive. Mais la description n'épuise pas la multitude des registres discursifs qu'évoque le fait qu'une femme se fasse manger par un chien. Le thème de la dévoration porte les traces de l'affabulation du « pitbull » comme s'il surgissait depuis les marges du langage au seuil desquelles règne le « silence des bêtes ». L'usage des analogies qui affligent le « pitbull » en l'assimilant au non-vivant des armes à feu, à la sauvagerie des ours et à

la fiction du « requin terrestre » se produirait ainsi depuis ce lieu instable où s’opère la différenciation zooanthropologique. Bien d’autres analogies proliféreront après l’attaque du 8 juin 2016, comme si la mort par dévoration exposait la limite de l’archive et en déchainait l’expansion. Le discours s’applique alors à coupler la bête du pitbull à des corps qui lui paraissent étrangers. « Comme si tous ces chiens, du genre pitbull, étaient gentils, doux et inoffensifs de nature. Comme les lions et les tigres, sans doute »²⁷³. Les chiens du « genre pitbull » sont, encore une fois, présupposés sans pareil dans le monde des chiens. Ils ne peuvent prétendre ni aux attributions de la gentillesse et de la douceur ni ne peuvent être considérés, « de nature », « inoffensifs ». Il serait à ce point difficile de les ranger dans le registre des chiens et, même, des canidés, qu’il faudrait, « sans doute », les considérer aussi « gentils, doux et inoffensifs de nature » que des bêtes sauvages comme « les lions et les tigres » – deux félins redoutables dont l’imprévisibilité et l’agressivité paraissent se justifier par leur appartenance au monde de la nature sauvage duquel, selon le récit de la souveraineté étatique, se seraient extraits les humains.

L’affabulation générée par le mécanisme de l’analogie n’a pas seulement pour effet de favoriser la diffusion, l’applicabilité et l’acceptabilité de la catégorisation raciale du « pitbull ». Si l’efficacité du discours se traduit notamment par l’itérabilité des analogies dont l’usage renforce la thèse de la dangerosité du « pitbull », son triomphe

²⁷³ Denise Bombardier, « Les fondamentalistes canins », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 21 juin 2016, p. 34.

s'annonce surtout par sa capacité à assimiler la parole et à en régler l'énonciation. Selon l'hypothèse à laquelle je me risque, le discours qui revendique la plus grande force, qui s'affiche par la certitude décisionnelle et qui n'hésite jamais à démontrer son arbitraire travaillerait sans relâche l'archive du langage pour que, devant l'événement qui surgit, la parole s'énonce en suivant les prescriptions de la langue politique. Le succès de l'instauration d'une langue politique se confirmerait, alors, par la manifestation d'une parole assimilée à un discours qui tout en décrivant l'événement véhicule la thèse de la dangerosité du « pitbull ». Quelques jours seulement après le décès de sa sœur, Lise Vadnais se fait appeler au téléphone par un journaliste qui souhaite obtenir son témoignage. La parole d'une proche de la victime se trouve alors sollicitée par un journaliste qui s'apprête à l'insérer dans le corps d'un discours visant à présenter les faits de l'événement. « Ce n'est pas un animal [le pitbull], ça. C'est un monstre. Ça ne peut pas se promener dans la rue. Il ne faut pas juste les tenir en laisse: il faut enlever cette race-là! »²⁷⁴ L'énoncé de cette parole est exemplaire de l'affabulation du « pitbull ». En privant le « pitbull » du statut d'animal, elle fait proliférer le langage depuis ses marges, là, d'où peut surgir un monstre d'une étrange familiarité à l'archive. La monstruosité est ambivalente. Elle est générée comme une extériorité dont la production se fonde pourtant sur la délimitation d'une intériorité archivistique. Dans cet énoncé de parole, l'affabulation du « pitbull » se greffe aussi à la trame narrative raciale. La monstruosité c'est celle d'une « race » de chien qu'on ne peut désigner

²⁷⁴ Vincent Larouche, « Femme attaquée par un pitbull: "Ce n'est pas un animal, c'est un monstre" », *La Presse* (Montréal), 10 juin 2016.

comme « animal », ni promener « dans la rue », ni « tenir en laisse » – ce qu'on reproche, par ailleurs, à ces « négligents ordinaires » insouciant du danger qu'ils font courir. Tout en puisant dans les pourtours de l'archive langagière, cette parole fragile, sous le choc de la mort d'une proche, sous l'écoute attentive d'un discours qui veut la rapporter, s'énonce en s'inscrivant dans un rapport d'obligation qui provoque le protecteur: « il faut enlever cette race-là! » Le déontique « falloir » affirme une injonction que peut seul accomplir une autre bête. La mise en scène du monstre à enlever de la rue, à bannir du quotidien, interpelle une autre bête dont la monstruosité le surpasse. Une bête dont l'affabulation annonce le règne d'une force encore plus grande que la force d'une bête sans pareil chez les chiens. La parole demande que se manifeste un monstre protecteur qui n'a pas à craindre d'être mangé, à son tour, et qui porte en lui toutes ces bouches de paroliers et toutes ces bêtes féroces qui tiennent le discours de l'arbitraire et de la certitude décisionnelle. Elle exige, par injonction, que se montre le monstre politique du *Léviathan*, celui qui en s'incorporant tous les êtres du langage anthropologique s'approprie la plus grande force et qui peut revendiquer la capacité de décider et d'enlever de la rue le « pitbull ».

La fable du « pitbull » serait d'une redoutable efficacité. Sa circulation entre « bêtes féroces » mais aussi entre paroliers en quête de protection aurait pour effet de générer une langue politique depuis l'archive du langage. À l'intérieur de ce lieu langagier, le discours triomphe de la parole en forçant son assimilation. Depuis ce lieu, le discours de la force, de la certitude décisionnelle et de l'arbitraire intervient pour prescrire la

réception de l'événement qui surgit. En diffusant la décision souveraine, par l'usage de ses mécanismes discursifs, ce discours a pour effet d'actualiser la fable de la souveraineté. Les documents du *corpus* produits après le 8 juin 2016 permettraient d'avancer une autre piste d'analyse sur la manifestation du monstre de la souveraineté. L'événement d'une mort par dévoration provoquerait une interpellation du souverain en exercice pour qu'il assume son rôle de protecteur. Pour s'actualiser, la fable de la souveraineté doit non seulement être diffusée, mais aussi incarnée par une bête humaine qui exécute la force en décidant des situations normale et exceptionnelle²⁷⁵. Toute la logique du ban et de la protection de la vie nue reposerait sur la confusion de la position du souverain et avec un corps qui la matérialise en faisant usage du langage²⁷⁶. L'interpellation du souverain serait commandée, par exemple, par la production d'une proposition anthropologique négative. La relation affabulée entre le maître « féroce » et la bête « méchante » et l'ensemble des analogies qui visent ou qui ont pour effet de faire-croire à l'irresponsabilité du maître « hors-la-loi » ou à la bête sans pareil du « pitbull » sont porteurs d'une définition négative de l'humain qui commande l'instauration d'un pouvoir politique capable d'obliger quiconque de s'y soumettre.

Le triomphe de la fable de la souveraineté n'est pourtant jamais garanti. Aucune archive, ni même l'instauration d'une langue politique, ne peut lui éviter, à l'avance,

²⁷⁵ Carl Schmitt, *Théologie politique*, *op. cit.*

²⁷⁶ Giorgio Agamben, *Homo Sacer I. Le pouvoir souverain et la vie nue*, *op. cit.*

d'être affectée par l'événement qui surgit. C'est en parcourant mon *corpus* que j'ai trouvé, par hasard, un énoncé discursif rappelant étrangement celui de l'écrêteau qui ouvre ce texte. Sous le coup d'une découverte improbable, je me risque à l'énonciation d'une parole précaire qui ose convoquer, pourtant, un discours qui affabule le « pitbull ». « Sur une pancarte "Attention, chien méchant" ça devrait être écrit "Attention! Chien et maitre méchants!" Parce que l'un ne va pas sans l'autre. Parfois, le maitre n'est pas totalement méchant, il est juste irresponsable ou inconscient »²⁷⁷. Dans ce seul énoncé se concentrent plusieurs des mécanismes discursifs de la décision souveraine. À commencer par la référence implicite au « pitbull » dans un énoncé qui fait mention d'un « chien méchant ». Sans être nommé, le « pitbull » se fait attribuer la méchanceté d'un chien fictif. La simulation d'une mise en garde qui annonce la présence d'un « chien méchant » commande aussi la production d'une équivalence relationnelle entre le « maitre » et le « chien ». Et comme par un étrange effet d'archive, que je rapporte aux prescriptions d'une langue politique, ce discours, qui n'hésite pas à faire-croire que la méchanceté de « l'un ne va pas sans l'autre », apporte une nuance qui évoque celle des « négligents ordinaires ». Si le maitre n'est pas « totalement méchant » et que, à en croire l'implicite, il est relié à un « pitbull », « il est juste irresponsable ou inconscient ». L'affabulation du maitre d'un chien méchant (qui, à en croire ce qui n'est pas dit, est un « pitbull ») pose une proposition anthropologique négative oscillant entre la méchanceté totale et la négligence ordinaire. Avant

²⁷⁷ Stéphane Laporte, « Avoir un chien », *La Presse* (Montréal), 11 juin 2016, p. A16.

d'interpeler le souverain face à la menace d'une méchanceté dédoublée par un maître et un chien, le discours simule l'ouverture à l'archive étrangère au moment de produire un énoncé de véridiction. Il doit bien exister des « pitbulls gentils », mentionne ce discours, juste avant d'invalidier cette possibilité par une mise en scène caricaturale: « Des pitbulls dociles qui apportent leurs pantoufles à leurs maîtres ». Ce dont « il faut se rendre à l'évidence » soutient ce discours de la force, c'est que « le pitbull est doté d'une force trop puissante pour qu'il cohabite avec les citadins ». C'est cette « force trop puissante » du « pitbull » qui fait de son maître un « irresponsable » ou un « inconscient », à supposer qu'il ne soit pas « méchant ». Le « pitbull » se trouve de nouveau affabulé de la « puissance de l'ours » qui « peut vous déchiqueter en un coup de patte ». La gueule du pitbull, la patte de l'ours, la menace dont ils sont le signe, toujours selon un discours qui s'apprête à convoquer le souverain, rappelle que dans « le règne animal, c'est la loi du plus fort » qui prévaut. Pire encore que la « force trop puissante » du « pitbull », c'est l'impossibilité de se « fier à leurs maîtres » qui pose problème. Et pire encore que le maître du « pitbull », ce qui oblige et force l'interpellation du souverain, c'est « que l'on sait que les humains sont les derniers des animaux à qui l'on peut se fier ». Tout ce discours qui soutient la dangerosité du « pitbull » paraît commandé par une proposition anthropologique négative voulant que les humains soient « les derniers des animaux à qui l'on peut se fier ». Tout en faisant circuler la différence zooanthropologique, par le seul fait de tenir un discours qui tranche sur la menace du « pitbull », l'auteur vient brouiller la différenciation entre les humains et les animaux et même, peut-être, inverser leur relation. Ce qui fait que

l'humain est le pire des animaux, c'est à se demander si ce n'est pas l'usage persistant de la force attribuée, ici, au « règne animal » alors que les humains sont supposés s'être civilisés en s'extrayant de la nature, mais surtout, en fondant le pouvoir souverain. « Le premier devoir des dirigeants, c'est de protéger les citoyens ». Les « dirigeants », ceux qui incarnent de par leur action et leur discours la fable de la souveraineté ont pour « premier devoir » de « protéger les citoyens » de la menace d'une force brutale et naturelle incarnée par le « pitbull ». Le « premier devoir » implique aussi la protection face à une autre bête affabulée. Celle qui est la dernière parmi tous les animaux envers qui on peut se fier: la bête humaine. Celle dont la définition a pour effet de faire croire en la nécessité du pouvoir souverain.

L'instauration de la langue politique résulte de la circulation incessante de la fable du « pitbull ». À force d'être répétée, la version narrative de la dangerosité du « pitbull » a pour effet de faire croire que le critère de la « race » est valide indépendamment de son application à une situation ou à un individu. La production de savoir se trouve alors influencée par l'imaginaire d'une règle générale qui surplombe toute forme de manifestation de la singularité. Deux autres documents recensés exemplifient les effets d'archive générés par la langue politique. Tout en généralisant la validité du critère de la race, ces exemples montrent comment la production de savoir s'articule à la fable de la souveraineté. Le discours de l'arbitraire produit, par exemple, une scène d'énonciation qui invalide, à l'avance, le discours antagoniste. Son triomphe paraît toujours déjà annoncé. En se tenant sur l'archive d'un savoir qu'on présuppose

incontestable, le discours de la certitude décisionnelle paraît infaillible. En interpellant le souverain en exercice au nom de la vie nue, le discours de la décision souveraine se range du côté de la plus grande force qu'il expose, même lorsqu'il la provoque pour qu'enfin elle protège de la menace « pitbull » ses sujets obligés.

Paru deux jours après l'attaque du 8 juin, un article du chroniqueur Mario Dumont montre comment la réception de l'événement d'une mort est prescrite par l'archive d'une langue politique²⁷⁸. « Quelle horreur que de voir une femme être ni plus ni moins déchiquetée par un pitbull! encore! [...] on aura beau dire que les chiens de toutes races peuvent devenir agressifs, le tueur était encore, dans ce cas-ci, un pitbull ». Par un effet d'accumulation de preuves, qui, pourtant, sont affectées par les problèmes de la désignation morphologique et de la catégorisation raciale des pitbulls, l'archive s'énonce par la bouche d'une « bête féroce » qui répète, deux fois plutôt qu'une, qu'« encore » un « pitbull » a tué. Et, encore une fois, par le recours à l'analogie, le « pitbull » se fait extraire du registre des canidés pour être comparé à d'autres bêtes qu'on n'amènerait jamais au parc. « Les défenseurs du pitbull », peuvent dire que « de bons dresseurs peuvent faire du pitbull un excellent chien domestique ». Le discours antagoniste, celui des « défenseurs du pitbull », peut aussi dire que le problème du « pitbull » ce n'est pas le chien comme tel, et que le problème se situe « à l'autre bout de la laisse ». Ils peuvent dire que le danger ne vient pas du chien, mais du maître. Ils

²⁷⁸ Mario Dumont, « Pitbulls: une réaction insuffisante », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 10 juin 2016, p. 12.

peuvent aussi affirmer que de « bons dresseurs » peuvent faire du « pitbull un excellent chien domestique ». Ces deux propositions peuvent être formulées, concède ce discours en simulant les arguments de ses adversaires. Elles peuvent être dites, mais elles ne peuvent être dites pour faire-savoir. Et le critère de cette invalidation, c'est la dangerosité du « pitbull » qui est sans pareil chez les chiens. « Certains dresseurs mettent à leur main des tigres, des lions ou des ours. Leur savoir-faire impressionne mais ne les autorisera jamais à amener de telles bêtes au parc ». Comme des « tigres », des « lions » ou des « ours », les « pitbulls » pourraient être dressés. Chacune de ces bêtes, un humain peut les mettre à sa main, par l'emploi d'un savoir-faire impressionnant qui, à en croire la suite des analogies proposées, se produit ailleurs que dans les parcs – dans les cirques, je suppose. Dans l'urgence d'agir suite, « encore », à une attaque de « pitbull », le discours s'assure de son triomphe en interpellant la plus grande force des forces de la souveraineté. Ce n'est pas aux conseils municipaux de décider du sort du « pitbull ». Les risques de « chicanes » et de conflits d'intérêts seraient à ce niveau décisionnel trop important. « La réflexion et la décision doivent venir de plus haut », là où se concentre la plus grande force décisionnelle. Là, au sommet de la hiérarchisation étatique où se tient le souverain.

Une autre « bête féroce » se déchaîne dans un texte où la revendication de la certitude décisionnelle s'affiche, haut et fort, dès le titre: « Pitbulls – Raciste, eh oui! »²⁷⁹ Selon

²⁷⁹ Jean-Robert Sansfaçon, « Pitbulls – Raciste, eh oui! », *Le Devoir* (Montréal), 16 juin 2016, p. A8.

l'auteur de ce texte, la preuve de la dangerosité des « pitbulls » n'a plus à être démontrée « contrairement à la perception que certains maîtres ont de leur gentil pitou ». L'appel à une réglementation visant le « pitbull » pour en « interdire la possession ou la contrôler » relève selon ce discours de l'évidence du « gros bon sens ». Le coup de force d'un savoir qui dès son usage s'impose de toute évidence permet d'établir une scène d'énonciation défavorable au discours antagoniste. Sont dénoncés tous ceux qui insistent sur la singularité de chaque être canin, à commencer par la SPA et l'Ordre des vétérinaire du Québec. La dénonciation s'amplifie, par ailleurs, suite à la parution du rapport d'un comité d'experts mandatés par le gouvernement québécois pour proposer des pistes au « problème des pitbulls ». Dans un article du même auteur²⁸⁰, ce dernier s'insurge du triomphe d'une version narrative concurrentielle à sienne. L'invalidation du critère de la race par le comité d'experts serait le résultat du « corporatisme » des vétérinaires qui en plus de chercher à s'aménager un « rôle central » dans « l'évaluation de la dangerosité d'un chien » sont incapables de proposer des mesures préventives. Sans recensement préalable des « races », impossible de prévenir l'événement d'une attaque, tranche un discours animé du désir de l'archive capable de prescrire à l'avance le surgissement du hasard. Le motif de la prévention paraît même se fonder sur la fable du maître « féroce » et de la bête « méchante ». On ne peut s'attendre, selon ce que raconte une fable qui compose l'archive d'une langue politique, à ce que le maître, dont on dit, par ailleurs qu'il est

²⁸⁰ Jean-Robert Sansfaçon, « Chiens dangereux – Prévenir le pire », *Le Devoir* (Montréal), 9 août 2016, p. A6.

« hors-la-loi », « misogyne » ou « négligent », vienne de sa propre initiative présenter son « Sniper, Satan, Attack ou Mom aux autorités pour qu'il soit déclaré dangereux, stérilisé, tatoué et soumis au port obligatoire de la muselière ». Toute l'affabulation du maître se fait l'écho de celle du « pitbull » qui se trouve associé à une arme à feu (Sniper), à une force maléfique (Satan), à une action non-civilisée (Attack) et à un criminel de renom (Mom²⁸¹). En fonction de chacun de ces chiens fictifs, ce discours n'hésite pas à présupposer de la dangerosité de tous les pitbulls. Le « pitbull » parmi toutes les « autres races dangereuses » de chien est une « arme redoutable » dont on « ne pourra jamais prévoir le comportement avec certitude ». Et c'est l'ambivalence même de la menace qui autorise, selon ce discours de l'arbitraire, à prendre une décision qui se fonde sur la différence zooanthropologique au même titre qu'on sélectionne des « vaches » et des « poulets » pour la production agroalimentaire.

Le hasard aura voulu que la série d'articles « Les humains avant les chiens » de Patrick Lagacé se situe aux alentours de l'événement factuel du 8 juin 2016. Le premier article mobilisait dès le commencement une vidéo d'attaque de chien pour démontrer la dangerosité non pas d'un chien, mais de la race « pitbull ». La mort d'une femme suite à une attaque de chien, dont on a vite dit, sans savoir, qu'il s'agissait d'un « pitbull » malgré le problème de la désignation morphologique des pitbulls, sera instrumentalisée par ce discours de la certitude décisionnelle²⁸². La production d'énoncés de véridiction

²⁸¹ Allusion à Maurice « Mom » Boucher, ancien chef d'un groupe de motards criminalisés.

²⁸² Patrick Lagacé, « Les humains avant les chiens, *La Presse* (Montréal), 10 juin 2016.

visera non plus à persuader de la menace du « pitbull », mais à invalider le discours antagoniste et à interpeler le souverain pour qu'il exerce son rôle de protecteur. La production de la scène d'énonciation décrit un affrontement mettant aux prises « le lobby des animaux en général et des pitbulls en particulier », position attribuée à la SPCA et aux vétérinaires, et les villes qui, par procuration, peuvent encadrer la possession de chien, mais qui, selon « la grosseur des couilles » de leurs élus, sont sujettes à céder au « chantage » du discours antagoniste. Ce n'est peut-être pas un hasard si un discours qui s'applique à faire une démonstration de force, s'appuie sur la différence sexuelle au moment d'interpeler la plus grande force des forces. Comme si dans un élan de confusion, la force du langage devenait inséparable d'une force brutale et physique qu'on associe, selon une croyance inscrite dans le corps d'une langue, à un « maître féroce » ou, selon le discours critique de Delvaux, à la misogynie. Toute la dénonciation de l'inaction des ministres du gouvernement québécois serait commandée par le souhait que se manifeste la puissance du souverain. Ce n'est pas aux villes de bannir les pitbulls. La décision souveraine, selon ce discours, doit venir de l'organe suprême où, selon ce qu'on raconte, se concentre toute la puissance d'une force dont la violence se justifie par la protection de la vie humaine. « Les humains avant les chiens », répète, pour conclure, ce discours qui convoque le monstre des monstres, le *Léviathan*, qui a suffisamment de « couilles » pour ne pas céder et imposer la décision de bannir la race du « pitbull ».

L'aménagement discursif du troisième article de la série vise aussi à provoquer la puissance du souverain pour qu'enfin il se manifeste et protège la vie nue. L'urgence d'agir et de bannir les pitbulls se justifierait d'autant plus que l'inaction des gouvernements successifs remonterait jusqu'au mois de septembre 1986. L'un des mécanismes discursifs utilisé à répétition dans cette suite d'articles vise à stabiliser le lieu où se tient le discours. Une attaque filmée commande le discours. Une attaque meurtrière récente est mobilisée pour démontrer la véridiction de ses énoncés. Et, comme si ce discours était constamment hanté par un déficit d'autorité, le troisième article convoque une de ses fondatrices pour se renforcer²⁸³. L'authenticité d'une parole qui témoigne de la menace « pitbull » lui permet de s'attribuer le rôle du juste qui tient le discours de la vérité pour s'opposer à l'ennemi qui n'hésite jamais à tromper et dissimuler les faits. Le discours rapporte la parole d'Emmanuelle Cossette victime en 1986 d'une attaque de « pitbull ». Elle raconte, par le discours qui lui prête la parole, s'être fait attaquée et mordre la joue après avoir mis la main sur un « os » de « Gros Monstre », le « pitbull » de son oncle. La mise en récit de la parole par un discours de persuasion se concentre sur l'effet traumatique de l'attaque. De victime d'une attaque de « pitbull », la jeune fille sera ensuite victime de la méchanceté humaine. À cause des cicatrices sur son visage, on dira d'elle qu'elle est laide. On la désignera aussi par le nom de « *Jaws* ». La référence au requin fictif des films paraît étrange. Elle inverse les positions de la proie et du prédateur. Plus tard, se confie-t-elle, elle subira la

²⁸³ Patrick Lagacé, « Les humains avant les chiens, *La Presse* (Montréal), 14 juin 2016.

méchanceté des hommes qu'elle fréquentera. Le témoignage de cette parolière qui raconte sa vie se fait prendre par un discours. La capture discursive paraît d'autant plus juste qu'elle vise la protection de la vie humaine. Ce discours fait usage d'une parole authentique pour provoquer le souverain et l'obliger à se manifester: « Ça fait 28 ans. Québec n'a pas agi, à l'époque, et Emmanuelle ne fut pas la dernière victime d'un pitbull " »²⁸⁴. Comment pourrait-on douter de ce discours qui s'approprie une parole authentique? Comment pourrait-on s'imaginer que la mise en scène d'une parole vise à produire un coup de force langagier? Six jours seulement après la parution de cet article, le nom d'Emmanuelle circule à nouveau dans un autre article titré: « Défigurée par un pitbull, elle ne veut pas bannir ces chiens »²⁸⁵. On découvre que depuis l'attaque, Emmanuelle a appris à vivre avec ses cicatrices et qu'elle a même fondé le « Mouvement pour un Québec canin sécuritaire » qui vise à proposer des solutions pour l'encadrement et la possession des chiens en général, et des pitbulls, en particulier. Un autre discours prête la parole à la victime de l'attaque de 1986. Ce discours, cherchait-il à s'assimiler une parole pour dire-vrai? En interrogeant la parole d'une victime de « pitbull » suite à un événement d'attaque attribuée à un « pitbull » cherchait-il, lui aussi, à faire la démonstration de la menace « pitbull »? Ce discours, à supposer qu'il ait cherché à capturer une parole, savait-il à l'avance ce que la parolière allait faire savoir? « C'est vrai, après l'attaque, j'en voulais à tous les pitbulls. Je voulais presque

²⁸⁴ *Ibid.*.

²⁸⁵ Christopher Nardi, « Défigurée par un pitbull, elle ne veut pas bannir ces chiens », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 17 juin 2016, p. 14.

prendre un fusil et tous les tuer », avoue Mme Cossette, avant de faire une précision qui, brusquement, invalide le discours de persuasion qui fait de la « race » le moyen du bannissement du « pitbull ». La parolière poursuit: « Mais à un moment, j'ai compris que le problème est beaucoup plus large que juste la race des pitbulls. Je serais très déçue si on pointait juste ces chiens du doigt et on les bannissait ». Cet article ne permet pas de savoir si l'énoncé de la parolière répond au discours de la persuasion qui, six jours plutôt, avait assimilé le témoignage de la victime pour lui faire dire, je suppose, plus que ce qu'elle disait. La précision surexpose toutefois le coup de force de la capture discursive d'une parole par une « bête féroce » qui la provoque pour persuader et interpeler le souverain.

Dans un article paru sur le site de Radio-Canada, la journaliste Bouchra Ouatik s'applique à défaire « 10 mythes sur les pitbulls »²⁸⁶. L'opération discursive de démystification des pitbulls vise à invalider la thèse selon laquelle tout chien de race « pitbull » est dangereux. Près de trois mois après l'attaque du 8 juin 2016, longtemps après l'instauration d'une langue politique où se tiennent des « bêtes féroces », un discours ose proposer une version narrative concurrentielle qui fonde l'évaluation comportementale sur la logique du cas par cas et qui invalide la généralisation du critère de la race pour lui substituer celui de la singularité de chaque être-canin. Ce discours qui fait savoir s'appuie sur de nombreuses recherches éthologiques qui soulignent,

²⁸⁶ Bouchra Ouatik, « 10 mythes sur les pitbulls », *art. cit.*

notamment, les problèmes de l'identification morphologique des pitbulls et de leur catégorisation raciale. Le discours mobilise plusieurs études sur l'usage des statistiques des morsures de chien qui contestent la rumeur voulant que le « pitbull » soit sans pareil parmi les chiens. Les pitbulls ne mordraient pas plus souvent que les autres chiens. La puissance de la morsure serait proportionnelle à la grosseur d'un chien. Les énoncés de véridiction ne sont pas générés par le mécanisme de l'analogie, mais produits depuis l'archive d'un autre discours convoqué, celui de l'éthologie. Ce discours qui ose contredire la force des « bêtes féroces » n'est pas non plus étranger à la prise de parole. Pas moins de 160 commentaires seront formulés en réponse à ce discours qui invalide la fable du « pitbull ». Ce qui provoque la prise de parole, ce n'est pas un discours qui s'apprête à assimiler le matériau langagier brute et spontané sorti de la bouche d'un parolier pour faire-savoir, mais la production d'un savoir sur les chiens dont on dit qu'ils sont de type pitbull. La réception de ce discours qui s'appuie sur l'archive du discours de l'éthologie porte les traces de la langue politique. Les commentaires produits à la suite de l'article rendent manifestes des rapports antagonistes qui la constituent. Ils se distribuent en fonction des versions narratives concurrentielles. Si quelques paroliers interviennent pour s'assimiler à ce discours qui critique les effets arbitraires de la fable du « pitbull », des commentaires semblent plutôt répéter les prescriptions de la langue politique. Plusieurs paroliers paraissent avoir réglé leur parole sur la revendication d'une force dont l'usage vise à hiérarchiser la production de savoir et à invalider, à l'avance, le discours antagoniste. Pour décrier un discours dont la visée perlocutoire vise à provoquer une réflexion sur les mythes du « pitbull »,

ces paroliers vont, par exemple, en dénoncer l'apparente neutralité. « On dirait un plaidoyer en faveur du pitbull, plutôt qu'un article démystificateur objectif » soutient Normand Lemyre²⁸⁷. Sous le voile de l'objectivité, selon ce parolier, se dissimulerait un discours de persuasion. « Quiconque, ajoute le parolier Paul Lacerte, a déjà fait des études sait très bien que la conclusion dépend de qui commande l'étude. Alors OUI cette étude est biaisée et doit être prise pour ce qu'elle est. De la propagande pro chiens tueurs. » Le faire-savoir d'un discours, à en croire ce parolier, ne peut pas interroger « 10 mythes sur les pitbulls » sans d'abord s'inscrire dans un rapport de force. Ces deux énoncés mettent en scène une parole qui paraît assimilée au discours qui se tient sur la langue politique. Ils affirment par la dénonciation d'une fausse neutralité et d'une « propagande pro chiens tueurs » qu'aucun savoir ne peut être produit sans être commandé par un savoir-faire qui vise la persuasion. Ils associent la production de savoir à la volonté de triompher par l'usage de la force. D'autres paroliers, dont la prise de parole vise à répondre à la provocation d'un savoir concurrentiel, n'hésitent pas à reproduire les fables du « pitbull » et du « maitre ». Ces paroliers se font l'écho des coups de force d'un discours qui revendique la certitude décisionnelle. Selon Jim Bovey, « si les revendeurs de drogue se servent d'un pit-bull comme garde du corps, c'est certainement pas parce que cette race de chien a handicapé, défiguré, ou tué moins d'humains que les autres race de chiens ». Par l'ironie, le parolier affirme le lien entre le « hors-la-loi » et la fable du « pitbull ». L'attraction des « revendeurs de drogue »

²⁸⁷ Rien ne permet de vérifier si les noms des commentateurs sont fictifs ou réels.

pour un chien comme le « pitbull » provient de la peur qu'il suscite. La « seule intention des propriétaires » affirme Guy A. Robert, « est d'intimider », avant d'ajouter: « On a l'impression que les pitbulls et les gens irresponsables s'attirent. Je souhaite que ce soit faux. Mais j'en doute. [...] Non au pitbull ». La « propriétaire d'un pitbull » se risquera à répondre en infirmant la fable du « propriétaire « irresponsable » qui intimide par l'instrumentalisation de la menace « pitbull ». « Être propriétaire d'un pitbull, réplique marie-loup hébert²⁸⁸, ne rime pas automatiquement avec vendeur de drogue, pimp ou autre gangster du genre! Moi je dit oui au cas par cas et peu importe la race [*sic.*]. » Et devant une démonstration fondée sur l'expérience personnelle de la « propriétaire d'un pitbull » qui contredit la fable du « pitbull », Louka Paradis rétorque: ces « bêtes sont laides, impulsives, dangereuses et monstrueuses. À éliminer, point final. » La majorité des commentaires formulés à la suite d'un discours qui invalide le critère de la « race » se distribuent en fonction des rapports antagonistes qui composent la langue politique. L'interpellation du souverain semble aussi être effectuée en suivant les lignes de tension entre les deux versions narratives concurrentielles. On lui demande de trancher et de bannir le « pitbull », d'en restreindre la possession avec des mesures juridiques dissuasives. On lui demande, sinon, d'attribuer à des organismes comme la SPA et la SPCA un rôle pédagogique visant l'éducation des propriétaires canins. Dans l'ensemble, on interpelle le souverain pour qu'il exerce son rôle de protecteur de la vie.

²⁸⁸ Je reproduis l'autodénomination de l'auteure sans la modifier.

4.7. Conclusion: le souverain en exercice

En me concentrant sur l'affabulation du « pitbull », j'ai dû me résigner à exclure de l'analyse plusieurs documents produits dans un langage juridique pourtant symptomatique de la fable de la souveraineté. À quelques exceptions près, j'ai renoncé à interroger les projets de loi provinciale ou les initiatives municipales de réglementation. Je n'ai pas cherché non plus à comparer et à évaluer l'ensemble des lois et des règlements sur les chiens et les pitbulls qui existent à travers le monde. Je me suis concentré sur un *corpus* d'analyse suffisamment dense pour repérer les mécanismes discursifs qui ont pour effet d'affabuler le « pitbull ». Et, aussi étrange que cela puisse paraître, l'exclusion d'une documentation juridique ne m'a pas empêché de constater l'actualisation de la fable de la souveraineté par des « bêtes féroces ». L'usage de mécanismes discursifs comme, par exemple, la démonstration de la plus grande force, l'affirmation de la certitude décisionnelle et la production d'énoncés de véridiction montrent comment, en se diffusant, la décision souveraine a pour effet d'actualiser la fable de la souveraineté. À ces effets de langage conceptualisés depuis une problématique de recherche sur l'animalité et le performatif s'ajoute une réflexion sur le souverain en exercice produite, de découverte en découvert, à partir du *corpus* d'analyse. Les « bêtes féroces » et certains paroliers ne font pas que diffuser la décision souveraine, elles interpellent le souverain et exigent de lui qu'il se manifeste et assume son rôle de protecteur. Le piège de la souveraineté se referme sur celui ou celle à qui on demande d'incarner la position du souverain. La fable de la souveraineté peut alors

s'actualiser par la bouche de celui ou de celle qui répond à l'interpellation en exécutant la plus grande force supposée lui revenir, en décidant de l'exception et du normal et, surtout, en occupant le sommet d'où découlerait, selon ce qu'on raconte, l'ensemble des rapports politiques hiérarchisés. En faisant usage de la décision souveraine et en interpellant le souverain en exercice, les « bêtes féroces » favorisent sur deux axes complémentaires l'actualisation de la fable de la souveraineté.

Tout au long de l'événement « pitbull », plusieurs souverains en exercice se manifesteront en réponse l'interpellation des « bêtes féroces » et des paroliers qui s'assimilent au discours de la plus grande force revendiquée. Malgré le souhait de quelques chroniqueurs selon lesquels le pouvoir décisionnel doit se concentrer à la tête de l'État, ce seront aussi bien des maires que le Gouvernement du Québec qui se manifesteront pour incarner le rôle du protecteur. Dès le 9 juin, le premier Ministre Philippe Couillard mandate un comité d'experts pour offrir des pistes solutions sur les « chiens dangereux »²⁸⁹. Le rapport paru le 31 août 2016 propose de légiférer sur l'ensemble des chiens indépendamment de leur race. Plusieurs « bêtes féroces » du discours de la force contesteront les conclusions d'un rapport qui contredit la dangerosité du « pitbull ». Pire encore pour ces dernières, la publication du rapport n'aura pas force-de-loi. Deux ans après la mort de Mme Vadnais, l'État québécois

²⁸⁹ Comité de travail sur l'encadrement des chiens dangereux, *Rapport final*, Ministère de la Sécurité Publique du Québec, Québec, 29 août 2016, 45 p., [En ligne].
<https://www.securitepublique.gouv.qc.ca/fileadmin/Documents/ministere/rapports/rapport-comite-chiens-dangereux.pdf> [Consulté le 8 novembre 2018].

décide de ne pas légiférer ni sur les pitbulls ni sur les chiens dangereux²⁹⁰. En parallèle de l'exercice de la souveraineté étatique, plusieurs maires se seront manifestés pour trancher le sort du « pitbull ». En exerçant par délégation le pouvoir souverain, quelques maires auront saisi l'occasion de l'événement « pitbull » pour faire une démonstration de force. C'est le cas, par exemple, du maire de la ville de Québec, Régis Labeaume, qui déclare dans une vidéo parue sur sa page *Facebook*, avoir décidé d'interdire tous les pitbulls, indistinctement de leur type, après avoir réfléchi en « père de famille »²⁹¹. Si la décision mobilise la fable du « pitbull », elle paraît surtout se fonder sur un imaginaire du pouvoir qui lie l'exercice de la plus grande force des forces à la différence sexuelle. La décision du « père de famille » se fait l'écho de l'articulation narrative du texte de Delvaux qui lie le « pitbull » à la misogynie ou, encore, à la proposition de Lagacé d'évaluer la puissance du pouvoir en fonction de la « grosseur des couilles ». Le discours de l'arbitraire n'a pas à se justifier autrement qu'en se rapportant à la position d'énonciation du « père de famille » qui, face à l'éventualité de la menace, agit pour protéger ses enfants. Il n'a pas non plus à faire la démonstration du danger qui menace, ni à s'exposer au défaut de l'archive, qui est mis en excès par ce qui échappe à l'emprise du langage humain. Le discours de la certitude décisionnelle se tient sur l'archive d'une langue politique qui lui assure la force des énoncés de véridiction. Il arrive aussi qu'un souverain qui exerce la plus grande force par délégation se dissimule derrière l'ouverture affichée pour la prise de parole

²⁹⁰ Le Devoir, « Québec renonce à interdire les pitbulls », *Le Devoir* (Montréal), 6 juin 2018.

²⁹¹ Régis Labeaume, « Chiens dangereux interdits », *op. cit.*

citoyenne. C'est ce que montre, par exemple, la vidéo « *Cut the mic!* »²⁹² dans laquelle l'ancien maire Coderre interrompt de façon arbitraire la parole d'une citoyenne s'opposant au projet de bannissement des pitbulls durant une consultation publique²⁹³. Le souverain simule vouloir entendre une parole étrangère, qu'il provoque, mais pour la réduire au silence. La mise au pas d'une parolière qui ose dénoncer l'arbitraire du pouvoir est opérée par un discours qui se revendique de la certitude décisionnelle et qui n'hésite pas à faire une démonstration de force à trancher sur la menace « pitbull ». Le souverain en exercice s'incorpore alors à la fable de la souveraineté. Il la matérialise par sa bouche vociférante qui impose le silence là où tant des questions demeurent sans réponse.

L'histoire que j'ai racontée dans ce texte, celle de l'affabulation d'une menace, mais aussi celle de la souveraineté, se limite à la réception de l'événement langagier du « pitbull » entre le 1^{er} janvier et le 3 octobre 2016. Cette histoire est limitée. Elle renseigne peu sur les traces langagières qui auraient annoncé l'échec des « bêtes féroces » se traduisant, notamment à Montréal, par l'adoption d'une réglementation visant l'ensemble des « chiens dangereux » indépendamment de leur race qu'ils soient pitbulls ou non. L'instauration d'une langue politique sous l'effet de la circulation de la fable « pitbull » et par l'imposition d'une version narrative qui lie la dangerosité au critère de la race n'aura donc pas conduit au bannissement des pitbulls. Le *corpus*

²⁹² Patsy Wallace, « *Cut the mic!* », *op. cit.*

²⁹³ *Ib.*

d'analyse permet tout au plus d'avancer une hypothétique recomposition de la langue politique entraînée par l'inversion du rapport entre des forces contradictoires. Le rapport du coroner sur la mort de Mme Vadnais, le rapport du comité d'experts mandaté par le gouvernement québécois et l'élection d'une nouvelle administration montréalaise opposée à l'interdiction des pitbulls pourraient avoir eu pour effet de déplacer la force du langage dû côté des tenants du discours qui lie la dangerosité à l'ensemble des chiens. En convoquant la parole étrangère et en me risquant à une prise de parole autoethnographique, j'ai voulu déhiérarchiser la production de savoir. Cette démarche épistémologique qui, tout en interrogeant les manières de produire du savoir cherche à conjurer les effets de la décision souveraine, se fonde sur les limites interprétatives générées par la différence zooanthropologique. Là où l'archive du langage anthropologique rencontre le « silence des bêtes », comment pourrait-on revendiquer la capacité de trancher sur l'incertitude sans faire la démonstration de l'arbitraire?

CHAPITRE 5

5. Parole hasardeuse, singularité idiomatique et sémiographie

5.1. Décembre 2017 – Quelque part dans une ruelle montréalaise

Après avoir bifurqué sur la gauche, Nellie plonge sa tête sous l'épaisse couche de neige recouvrant le sol. Son museau est enfui au pied d'un cèdre tordu et entremêlé à une vieille clôture dégarnie. J'attends et l'observe avant de me retourner pour reprendre la marche. La laisse se raidit. Nellie m'oblige à l'arrêt. Elle résiste de tout son corps en l'inclinant pour faire contrepoids. Je me retourne et l'observe à nouveau, patiemment. Elle renifle. J'entends son souffle ventiler l'air ambiant. Sa cage thoracique se comprime et se relâche rapidement. Je regarde aux alentours. Des empreintes déformées par la neige soufflée par le vent sont à peine perceptibles. Nellie relève la tête, prend une courte pause sans bouger et agite ses narines. Elle lève la patte avant droite et la repose après quelques secondes. « Avoye, vié't-en don! » Elle ne m'écoute pas. Elle ramène son museau au sol, le remue de haut en bas et se remet ensuite à pister l'origine de ce qui m'est quasi-imperceptible. Elle se déplace légèrement comme en suivant les courbes de deux demi-cercles opposés. Elle va un peu sur la gauche, un peu sur la droite et replonge sa tête sous la neige jusqu'aux oreilles. Je m'avance et me

penche vers elle. Je suis incapable d'identifier ce qu'elle a repéré. Mon regard anthropologique rencontre ici ses limites. Un monde de perceptions échappe à son emprise. Toutes ces traces olfactives circulent sans que la plupart du temps je ne m'en aperçoive. Seuls les gestes visibles de Nellie m'informent de ces odeurs. Et peut-être aussi ces quelques traces laissées dans la neige. Mon odorat ne m'est ici d'aucune utilité. Les gestes de Nellie agissent comme un puissant médium de révélation de la multiplicité des archives non-humaines qui sont étrangères à moi, l'humain parlant.

Comme toutes ces fois où l'occasion s'est présentée et que Nellie s'est mise à pister ce qui m'est partiellement accessible, je m'efforce de prendre mon temps et de l'observer. J'attends, à l'autre bout de la laisse, animé de l'appétit du chercheur en science sociale qui alimente ses recherches de ses observations de terrain. Qu'a-t-elle bien pu avoir senti Nellie la chienne? J'essaie de l'imaginer du mieux que je le peux même si je parle depuis mon corps anthropologique et que je formule des propositions depuis l'archive d'un *corpus* langagier composé de significations sur les animaux et sur les chiens. Je parle depuis un corps biologique qui délimite mes perceptions. Je parle aussi avec les mots du langage que j'habite. Je m'efforce tant bien que mal, donc, d'imaginer ce que c'est que d'être une chienne, mais toujours en prenant quelques précautions épistémologiques. J'essaie de conjurer une forme de perspectivisme anthropomorphiste qui par un étrange effet mystique s'attribue le pouvoir de la métamorphose²⁹³.

²⁹³ Jacques Derrida, *Séminaire: La bête et le souverain I*, op. cit.

L'humain pourrait voir là où sent une chienne. Les puissants ressorts du langage anthropologique auraient pour effet de faire-croire que la perception canine d'une odeur est traduisible en représentation mentale humaine. Mon corps parlant – bio-langagier-politique – est porteur de bien des traces anthropocentriques. L'attribution du pouvoir du langage humain et la toute-puissance de l'humain parlant: voilà ce que je cherche à éviter lorsque je me risque à parler de Nellie. Comment pourrais-je parler d'elle sans en retour me loger dans la position arbitraire de celui qui suppose savoir ce que c'est que d'être une chienne? Comment décrire les manières de vivre de Nellie sans m'attribuer le pouvoir du discours de la certitude sur l'être-canin²⁹⁴?

J'hésite, bien sûr, à me faire le parolier de Nellie. Je ne voudrais pas donner l'impression de tenir le discours de celui qui sait interpréter le « silence des bêtes ». Je préfère me risquer à l'énoncé d'une parole hasardeuse qui prenant bien soin d'indiquer les limites du langage anthropologique s'efforce tout de même de poser quelques hypothèses sur un être singulier qui n'a pas le langage humain²⁹⁵. Ce matin, dans cette ruelle montréalaise, j'observe Nellie la chienne sans lui imposer la lourde tâche de représenter l'ensemble des chiens dans l'ordre du discours éthologique²⁹⁶. Mais la

²⁹⁴ Véronique Servais interroge aussi la relation entre l'anthropomorphisme et le discours de la certitude. Elle suggère d'assumer l'incertitude qui compose le monde partagé entre chien et humain. Voir le texte « La mentalisation des chiens dans l'interaction ordinaire », dans Véronique Servais (dir.), *La science [humaine] des chiens*, Lormont, Éditions Le Bord de l'eau, 2016, pp. 113-132.

²⁹⁵ Albert Piette, « Entre l'homme et le chien. Pour une ethnographie du fait socio-animal », *Socio-anthropologie*, n° 11, 2016, pp. 87-104.

²⁹⁶ Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, 81 p.

parole que j'énonce n'est pas complètement étrangère à ce discours. Elle puise dans l'arsenal discursif des recherches publiées, éditées et sanctionnées par des institutions de savoir. J'ai lu jusqu'à saturation intellectuelle des recherches sur les chiens venant des champs de l'éthologie et des sciences sociales. J'ai erré dans le champ du discours sur les chiens. J'ai lu jusqu'à me perdre dans les trames hétérogènes des recherches sur les chiens. Je me suis imprégné des problématiques contemporaines sur les chiens suivant une démarche volontairement plus proche de l'amateurisme que de la recherche savante. Quand on parle d'une chienne ou d'un animal, tout énoncé me paraît approximatif ou incertain. Les enquêtes sont exploratrices et les propositions hypothétiques. Nellie ne parle pas et n'a qu'un accès partiel au langage que j'utilise pour lui parler. En délaissant le discours du savant, j'ai donc voulu décentrer ma parole de la position du chercheur qui produit du savoir pour me rapprocher davantage de celle de l'amateur dont la méthode d'investigation, plus artisanale que scientifique, me semble plus appropriée pour bricoler le récit d'un être singulier dépourvu du langage humain²⁹⁷. Sans tenir le discours de la science, sinon, aussi peu que possible, je me suis risqué à prendre la parole comme chacun peut la prendre en parlant du quotidien que je partage avec Nellie.

La parole hasardeuse – la mienne, ici et maintenant, dans cette ruelle comme dans ce texte – serait toujours à rapporter aux archives discursives où elle puise des

²⁹⁷ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*, op. cit.

propositions conceptuelles sur la communication interspécifique, par exemple, pour les soumettre aux impulsions créatrices du parolier qui ose parler de sa chienne. Le concept de parole n'est pas tout à fait étranger à celui du discours. Même que, pourrait-on dire, le parolier peut parfois s'égarer et prendre ses observations subjectives pour des vérités irrévocables capables de faire discours. Le parolier ne serait jamais à l'abri de la séduction du discours de véridiction. Pour me risquer à parler de Nellie, j'ai donc pris quelques précautions épistémologiques en reconnaissant les effets et les limites générés par mon corps-bio-langagier-politique. Mais aussi, j'ai voulu conjurer ce qui s'apparente à une autonomisation du savoir²⁹⁸. Ma parole se fait l'écho de savoirs situés produits dans des situations vécues et concrètes²⁹⁹. Cette parole s'énoncerait ainsi toujours depuis ce que j'appelle le quotidien en partage et que je délimite en fonction de nos deux présences à Nellie et à moi. Suivant une démarche autoethnographique qui m'oblige à la surexposition, j'ai voulu explorer une problématisation du langage anthropologique conforme à ces exigences épistémologiques. J'ai fait de la parole le moyen narratif de la description des manières de vivre de Nellie³⁰⁰.

Cette problématisation du langage s'intéresse non seulement à la parole qui se risque à parler pour une chienne ou à sa place ou, encore, à parler d'elle tant bien que mal – une

²⁹⁸ Giorgio Agamben, *Moyens sans fins: notes sur la politique*, op. cit.

²⁹⁹ Donna Haraway, *Simians, Cyborgs and Women: The Reinvention of Nature*, New York/London, Routledge, 1991, 312 p.

³⁰⁰ Dalie Giroux, « Le territoire de l'âme, l'écriture, la matière. Politique de la parole de Pierre Perrault », art. cit.;
Pierre Perrault, *Cinéaste de la parole. Entretiens avec Paul Warren*, op. cit.

parole généreuse, vulnérable, parfois prétentieuse et toujours risquée. Elle s'intéresse aussi à la singularité idiomatique³⁰¹ générée par les échanges langagiers que nous produisons, Nellie et moi. Les effets d'un énoncé de parole comme « Avoye, vié't-en don! » seraient prescrits par l'archive du quotidien que nous avons en partage. Nellie serait peut-être même plus familière à la parlure québécoise qu'au français standard utilisé pour l'écriture de ce texte. Malgré notre familiarité, il arrive que Nellie ne me réponde pas. Parfois, elle ne m'écoute pas, elle résiste ou elle tire sur la laisse. Mais elle semble tout de même savoir que je lui parle. Parfois, elle m'écoute et elle fait ce que je lui demande. Par singularité idiomatique, j'ai voulu désigner l'ensemble des pratiques langagières qui se développent à force de côtoiement entre deux êtres uniques³⁰². L'idiome singulier se compose de mots, de gestes, de vocalises canins, d'expressions faciales, d'échanges de regards, etc. Il est mouvant, instable, évolutif, incertain et hypothétique, mais il est suffisamment élaboré pour produire des effets performatifs. Par son usage, je fais-faire des gestes à Nellie qui, parfois, me répond avec son corps. Il arrive aussi qu'en utilisant des moyens corporels, Nellie m'oblige à l'attendre au bout de la laisse, dans une ruelle, la tête inclinée pour dévier le vent qui souffle. Il m'arrive même de me demander si elle ne cherche pas à me faire prononcer certains mots comme lorsqu'elle me fixe du regard jusqu'à ce que je la regarde pour

³⁰¹ La singularité idiomatique fait écho au concept de « ritualisation ontogénétique » de Michael Tomasello, mais s'en distancie en ne se limitant pas à la communication non-verbale. Michael Tomasello, « Les aspects pragmatiques de la communication chez les primates », *Psychologie française*, n° 49, 2004, pp. 209-218.

³⁰² Jean-Christophe Bailly, *Le parti pris des animaux*, *op. cit.*; *Le Versant animal*, *op. cit.*

lui dire: « On va-tu dehors? ». Par un étrange effet de contamination réciproque – ce que manifeste la production d’une singularité idiomatique entre deux êtres fondamentalement différents – Nellie parviendrait à un certain usage du langage anthropologique. Ces gestes sont capables de provoquer la prise de parole et peut-être même la formulation d’énoncés précis.

Dès l’énoncé d’une parole ou la tenue d’un discours s’instaure et se met irrémédiablement à circuler la différence zooanthropologique. Entre deux êtres aussi différents que Nellie, la chienne, et moi, l’humain, se produit pourtant quelque chose d’étonnant: une singularité idiomatique qui engage de part et d’autre un travail interprétatif aussi intense que complexe et aussi approximatif qu’incertain. En poussant davantage la réflexion sur ce qui échappe à l’emprise du perspectivisme anthropomorphiste émerge ce que j’appellerais une sémiographie du vivant. Selon un certain discours – que je ne tiens pas – la différence zooanthropologique désigne et instaure la supériorité de l’humain sur tout autre vivant. En suivant le commentaire de De Fontenay sur Heidegger³⁰³ et en m’inspirant du concept de « côtoiement » de Bailly, il me semble plus juste d’insister sur le double effet d’exclusion produit par ce geste de différenciation. Si en se différenciant par l’arsenal de ses techniques langagières l’humain hiérarchise ses rapports aux autres vivants, les limitations de son corps bio-langagier-politique ne lui offrent en revanche qu’un accès partiel aux expériences

³⁰³ Elisabeth De Fontenay, « Des vies sans existence », *Le silence des bêtes*, op. cit., pp. 925-947.

existentielles des autres vivants. Dans la ruelle enneigée où nous allons ce matin, Nellie s'arrête, plonge la tête sous la neige et s'anime de tout son corps. Des traces olfactives qui me sont imperceptibles ont excité son odorat. Chien? Chat? Écureuil? Pain? Qu'en sais-je? Cette sémiographie regroupe la multiplicité des archives composées de traces qui, ici, me passent sous le nez. Ce matin, grâce à l'odorat de Nellie, j'ai un accès partiel à un monde de traces qui excède l'humain. Nellie relève la tête et agite ses narines. Elle va à gauche, à droite, et replonge la tête sous la neige, jusqu'aux oreilles. Les gestes de Nellie me témoignent de l'existence d'une sémiographie qui échappe à l'emprise de l'humain. Par l'observation et la description, j'ai voulu du mieux que je l'ai pu conjurer le discours d'une « anthropologie générale » qui, comme chez Edouardo Kohn³⁰⁴, se fonde sur le regard et les représentations mentales de l'humain. Dans cette ruelle, Nellie m'enseigne qu'il existe beaucoup plus que ce que je vois et beaucoup plus que ce que ma réalité langagière m'amène à imaginer. Ce concept de sémiographie marque ainsi les limites du langage anthropologique tout en en soulignant l'impuissance. Comment pourrais-je parler de ce qui m'échappe? Pour parler de Nellie ne devrais-je pas, comme le suggère Vinciane Despret, décentrer la production de savoir du chercheur humain³⁰⁵.

Cette problématisation du langage, je l'espère, témoigne de l'exigence de justesse que je me suis imposée pour parler d'une chienne qui n'a pas le langage comme moi je l'ai.

³⁰⁴ Eduardo Kohn, *How Forests Think. Toward an Anthropology beyond the Human*, Berkeley, University of California Press, 2013, 288 p.

³⁰⁵ Vinciane Despret, *Que diraient les animaux, si on leur posait les bonnes questions?*, Paris, La Découverte, 2012, 325 p.

Il est difficile de parler d'un animal non-humain, de parler pour lui, de parler à sa place, de faire comme si le partage du temps et de l'espace entre deux êtres aussi différents renforçait la validité des hypothèses imaginées dans ma tête humaine. J'ai voulu que les trames narratives de ce récit surexposent le quotidien partagé par deux singularités. Par toute sorte de détours amateuristes, j'ai pris soin de m'éloigner de cette volonté de savoir³⁰⁶ qui cherche à opérer des classifications en extrayant un être unique de son quotidien et de ses relations. Les manières de vivre de Nellie, j'ai voulu aussi les penser en me concentrant sur son parcours individuel, mais sans jamais évacuer la multiplicité des archives qu'elle traverse parfois en ma compagnie. J'ai voulu offrir un aperçu de sa niche anthropologique³⁰⁷ et décrire ses relations aux autres vivants humains et non-humains.

En ce matin d'hiver, il fait froid. Le vent souffle. Je suis encore au bout de la laisse, dans cette ruelle bordée de neige. J'attends et j'observe, mais l'impatience me gagne petit à petit. Je dois rentrer à la maison et écrire ce texte. Souvent Nellie m'oblige à l'arrêt après avoir repéré l'urine d'un autre chien. Sauf que, cette fois-ci, elle n'a toujours pas répondu à cet appel pour marquer le lieu de la découverte. Peut-être s'agit-il des traces d'un chat ou d'un écureuil, mais Nellie aurait sans doute cherché à nous faire remonter la piste jusqu'à son origine. Dans les ruelles montréalaises, Nellie trouve

³⁰⁶ Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, I. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1977, 224 p.

³⁰⁷ Le concept de « niche anthropologique » désigne un habitat produit par l'humain dans lequel un animal vit. Voir Adam Miklosi, *Dog Behavior, Evolution and Cognition*, New York, Oxford University Press, 2015, p. 124.

aussi des restes de nourriture humaine comme des bouts de pain offerts aux moineaux et aux pigeons du quartier ou, encore, la dernière bouchée d'un sandwich tombée par mégarde de la main d'un promeneur. Ou peut-être, encore, a-t-elle repéré les excréments d'un chat, ce dont elle raffole. Mais sa gueule, toujours fermée, me témoigne du contraire. Nos marches sont comme un rituel qui se rejoue chaque fois avec des nouveautés, mais dont les répétitions balisent mes interprétations. Le quotidien en partage est le lieu de la parole hasardeuse, mais aussi des pratiques corporelles de Nellie. « Avoye, vié't-en don! » Elle ne m'écoute pas. Je me retourne et m'éloigne lentement d'elle. Mais la laisse se tend à nouveau. Nellie résiste encore. « Voéyons Nellie!? Que'cé qu-tu fais? » Je suis pris d'une impatience que je dirais relative: j'attends depuis moins de deux minutes, seulement. La laisse se raidit. C'est moi qui résiste. « Ok. Avoye, vié't-en ». Elle fait deux bonds rapides pour me rejoindre et elle revient à ma hauteur. Nous repartons. « Bonne pitoune! » Elle se dandine, fouette sa queue de chaque côté de son corps et me tire cette fois-ci vers l'avant où nous allons maintenant à vive allure.

5.2. Été 2018 – Prélude à la marche

Sur le divan du salon, Nellie dort. Moi, je suis assis à mon bureau. J'écris ce texte. Depuis bientôt trois ans, elle habite chez-nous: ma conjointe, sa fille et moi. On raconte que, petite, elle fût retrouvée dans un boisé, perdue et affamée. Personne ne sait si elle

a été abandonnée ou si elle s'est égarée? Par un heureux hasard, elle fût trouvée et conduite dans une fourrière. Elle y resta quelques semaines avant d'être ensuite transférée dans un refuge spécialisé dans l'adoption de chats et de chiens. Ce changement d'institution a coïncidé avec des transformations discursives significatives. Le statut de Nellie s'est métamorphosé sous l'effet du discours de la bienveillance humaine. De petite chienne retrouvée dont on cherche en vain le ou la propriétaire, elle est devenue une chienne orpheline dont on souhaite l'adoption. Toute l'efficacité de cette opération de substitution que seul le langage humain me semble capable d'opérer a aussi généré la production d'une nouvelle dénomination. Désignée par le matricule numérique 0647, la petite chienne devient officiellement Nellie. Ce nouveau coup de force discursif marque le franchissement d'un seuil. Le corps de Nellie, saturé de signes, devient le véhicule du langage humain. C'est ainsi que la bienveillance humaine a inscrit le corps de Nellie dans le puissant dispositif anthropologique de contrôle et de régulation des vivants non-humains. Ce n'est qu'après avoir été micropucée, stérilisée et vaccinée, que la chienne Nellie sera entrée sur le marché de l'adoption via des sites Internet comme *Petfinder* où nous l'avons trouvée. Tout au long des procédures d'adoption, les effets du dispositif anthropologique se seront manifestés soit par la violence de l'arbitraire des moyens d'enquêtes que nous avons subie (incluant la tromperie et la dissimulation justifiées, a-t-on prétexté, pour le bien de l'animal) soit par la suspicion quant nos capacités à offrir un environnement sain et favorable à l'épanouissement d'un être-canin.

Je m'étonne encore, après coup, de cette rencontre improbable. Je m'étonne moins des charges de la violence iatrogène qui, ici, s'impose par les imposants moyens de la morale bienveillante, que de l'événement même de cette rencontre entre moi, l'humain, et elle, la chienne. Le hasard serait capable de frapper, je suppose, aussi bien une chienne qu'un humain et, sans doute, d'affecter de sa puissance toute forme de vie. Les aléas de Nellie, qui se déplace dans la ruelle, de découverte en découverte, en seraient manifestes. Le hasard se ferait sentir jusque dans l'enchaînement des intuitions qui guident l'écriture de ce texte. Il serait le guide improbable d'une parole qui se risque à parler d'une chienne. Avant même l'événement de notre rencontre, le hasard aurait marqué tant l'errance précaire et imprévisible de Nellie que son incorporation au dispositif anthropologique. C'est un peu par hasard, après avoir chacun suivi d'étranges détours ponctués d'épisodes déliés, que nous nous sommes croisés.

Sous mon bureau de travail, à mes pieds, se trouve maintenant Nellie. Du coin de l'œil, je l'ai aperçu s'extirper lentement du divan. Comme elle le fait si souvent, elle a d'abord posé ses deux pattes avant au sol et les a étirées en inclinant son buste vers le bas. Ensuite, elle a étiré, tour à tour, ses pattes arrière en se servant du divan comme point d'appui. Nellie a élaboré tout un arsenal de stratégies corporelles pour me faire lever de ma chaise, me conduire à la porte, me faire mettre mes bottes et mon manteau, me faire prendre son harnais et le lui enfiler, me faire ouvrir la porte pour sortir dehors et aller marcher avec elle. Elle s'applique à me faire-faire toute sorte de choses comme

si elle possédait l'art de la ruse et de la technique pour obliger un corps à se mouvoir³⁰⁸. Elle exécuterait une technique élaborée petit à petit par l'expérience tirée de notre côtoisement au quotidien. Le stratagème ne fonctionne pas toujours, il m'arrive d'être plus rusé ou de résister face à ses demandes. Parfois, aussi, mes interprétations sont erronées. Mais Nellie sait se faire insistante. Une fois sur ses quatre pattes, après avoir quitté le divan, elle me fixe de loin comme si elle évaluait ses chances de succès. Si, alors, je bouge le moindrement ou si à ce moment précis je la regarde, elle se précipite vers moi et accélère le déroulement des gestes visant à me faire bouger. Comme je ne bouge pas (j'écris à l'instant même ce passage), elle s'avance lentement, la tête inclinée au sol, par discrétion, je dirais. Elle s'arrête et reste immobile à quelques pas de ma chaise. Je m'efforce de l'ignorer. Elle attend que je la regarde. Je reste concentré sur mon écran et je tapote des touches pour, à tout le moins, faire comme si je travaillais, vraiment. Elle s'avance de nouveau et s'arrête cette fois-ci à mes côtés. Je résiste, mais la pression est de plus en plus forte. Elle me fixe sans relâche. Dès que mon regard lui semble se déplacer en sa direction, elle remue la queue. Elle n'arrête de la remuer que si je persiste à l'ignorer. Je résiste. Elle pose sa tête sur ma cuisse et me regarde. Je ne la regarde pas. Mais je n'écris plus, non plus. Le contact des corps, c'est un peu le geste ultime de son art. Je baisse les yeux sur elle. Nos regards se croisent. Elle remue tout son corps, du bout de la queue jusqu'à la tête. Ses yeux, eux, me fixent.

³⁰⁸ Sur la capacité des chiens pour développer des stratégies efficaces, voir Alexandra Horowitz, « Attention to attention in domestic dog (*Canis familiaris*) dyadic play », *Animal Cognition*, n° 1, 12, 2009.

Nellie se sert de son corps pour produire des effets performatifs difficiles à contredire. Par l'usage approprié de gestes qui se composent de mouvements, de regards et de contacts physiques, Nellie utilise son corps pour faire bouger le mien de la chaise de travail jusqu'à la porte de la maison. L'efficacité de cet échange langagier proviendrait de la singularité idiomatique que nous avons produite ensemble, à force d'essais et d'erreurs, et qui nous sert d'archive commune. Cette archive est incertaine et approximative, mais suffisamment stabilisée pour prescrire l'interprétation de nos pratiques langagières. Nellie montre qu'elle sait comment me faire-faire des séquences d'action. D'une tout autre manière, les mots que j'emploie et les gestes que je fais produisent des effets performatifs. Il arrive que je décide de prendre une pause d'écriture alors que Nellie dort toujours sur le divan. Je me lève et me dirige vers la porte. Je la regarde du coin de l'œil. Elle lève la tête et me regarde, attentivement. « On va-tu dehors? » À ces mots, Nellie saute du divan et se précipite à mes côtés en remuant tout son corps, de la queue à la tête. Si certains énoncés entraînent des réponses corporelles, ce sont parfois des gestes précis qui produisent des effets de corps. Parfois, je me lève et mets mon manteau sans rien dire. Nellie m'observe et guette chacun de mes mouvements subséquents. Le manteau dit bien que je vais sortir. Elle attend la production d'une autre trace langagière qui signifierait que je lui propose de sortir. Elle attend un geste significatif qui pourrait vouloir dire « vié't-en! ». Un geste de la tête, par exemple, qui s'amorce par un regard posé sur Nellie et se complète par un mouvement circulaire de la tête dirigée vers la porte. Ou, encore, elle attend la

préhension d'objets précis que je ne prends que si je sors de la maison en sa compagnie, comme les sacs servant à ramasser ses excréments ou la laisse.

Tout cet enjeu langagier qui entremêle à l'art du faire-faire l'approximation du geste interprétatif m'enseigne que la production de savoir devrait se décentrer de l'humain lorsqu'on se risque à parler d'une chienne. Même si je devais m'attribuer le rôle du maître propriétaire responsable d'un être-canon, la prise en compte des limites de mon corps bio-langagier-politique devrait suffire à conjurer le désir de tenir le discours de la certitude là où les pratiques corporelles règnent sur le langage anthropologique. Même si je devais incarner de tout mon corps et de mes gestes la supériorité présumée de l'humain sur tout autre vivant, l'impossibilité d'établir sans aucune hésitation les qualités perceptives d'un corps étranger devrait résonner comme une mise en garde et un appel à la retenue. Si autant de précautions épistémologiques animent cette parole risquée, c'est que cette dernière se méfie de l'imaginaire de la supériorité anthropologique que ne cesse d'actualiser le discours de la différence zooanthropologique³⁰⁹. Dans le monde des vivants où nous cohabitons avec d'autres animaux, la puissance humaine se manifeste de plusieurs façons ne serait-ce que par ce pouvoir de traduire en mots ce que nous percevons chez les non-humains. C'est bien moi qui parle et qui ai le dernier mot et qui ose parler de Nellie, mais sans autre fondement que cet étrange idiome singulier que nous avons produit elle et moi. C'est

³⁰⁹ Voir en particulier Giorgio Agamben *L'Ouvert. De l'homme et de l'animal*, op. cit.; Et Jacques Derrida, *Séminaire: La bête et le souverain I*, op. cit.

le corps parlant de Nellie qui m'enseigne comment parler d'elle. Le rapport au savoir doit donc se déhiérarchiser, même si je suis toujours le seul à parler. La domestication, que j'associe au travail d'ajustement réciproque en situation de cohabitation, ne serait donc pas unilatérale³¹⁰. Ni maître de la maison, ni maître de la chienne, mais plutôt compagnon³¹¹ qui se prête à l'art élaboré de la ruse d'une chienne qui aimerait bien prendre l'air, se dégourdir les pattes, renifler ce qui se passe dehors et qui cherche toujours à me faire prononcer ces mots: « on va-tu dehors? ».

5.3. Errances méthodologiques

Tout au long de l'hiver 2017, j'ai créé en compagnie de Nellie un *corpus* préliminaire de données d'observation rendant compte de notre quotidien. Je me suis ensuite appliqué à produire un récit autoethnographique fidèle aux précautions épistémologiques qui animent cette recherche et qui visent à décentrer la production de savoir aussi bien de la position du chercheur en science sociale que de la souveraineté présumée de l'humain. La parole autoethnographique, qui assume aussi bien sa part discursive que son impuissance face au silence des bêtes, se situerait quelque part entre les théories qui balisent le regard anthropologique sur les non-humains et les

³¹⁰ Brian Hare et Michael Tomasello, « Human-like social skills in dogs? », *Cognitive Sciences* Vol.9 n° 9, 2005.

³¹¹ Donna Haraway, *The Companion Species Manifesto: dogs, people, and significant otherness*, Chicago, The University of Chicago Press, 2003, 112 p.

observations situées. Elle découlerait ainsi du va-et-vient entre le discours de la théorie et les observations concrètes qui échappent à l'emprise du langage anthropologique d'où je parle et que j'habite. Je suis allé sur le terrain plusieurs fois en me concentrant sur nos échanges langagiers, que j'ai notés dès notre retour à la maison. Et, un jour, sans prévenir, une parole étrangère à la mienne a fait irruption et s'est fait entendre. « 'A-l'as-tu un beau manteau, elle! R'garde-la don'! Hein, (s'adressant à Nellie) t'as-tu frette? Y fâ frette ». En voyant Nellie quelqu'un s'est mis à parler et, un peu malgré lui, m'a obligé à revoir la délimitation de mon corpus. Dorénavant, j'allais devoir inclure la présence ponctuelle de ces étrangers que nous croisons sans nous y attendre, par hasard.

Je m'étonne encore et toujours de cette parole brute et spontanée qui s'énonce en présence de Nellie. Ce qui me fascine et que j'avais au départ négligé, c'est que Nellie provoque plus de prises de parole que moi. Elle fait beaucoup plus parler que moi, seul. L'insertion de cette parole pour le moins amateur, je suppose, se justifie, même après coup. Elle contribue aux exigences épistémologiques que je m'efforce d'approfondir en me désolidarisant de la position du chercheur en science sociale. J'ai donc commencé à la documenter. Chaque fois que l'occasion s'est présentée, j'ai mémorisé la parole énoncée en présence de Nellie³¹². En procédant ainsi, j'ai voulu qu'on parle

³¹² Cette démarche s'inspire de la thèse de Makaremi Chowra, « Zone d'attente pour personnes en instance. Une ethnographie de la détention frontalière en France », these de doctorat en anthropologie, Québec, Université de Montréal, 2009, 485 p.

sans laisser le regard et l'attention de l'anthropolitologue influencer le flux de l'énonciation. Qu'on me pardonne de m'être ainsi dissimulé derrière une passivité trompeuse³¹³. Cette méthodologie m'a semblé la seule à pouvoir collecter les traces d'une parole difficile à saisir, parce que spontanée et produite dans un contexte précis: le hasard d'une rencontre qui ne dure qu'un bref instant. La présence de l'enregistreuse ou du calepin de notes d'une part, et l'évocation de mon objet d'étude ou de mon statut de chercheur d'autre part, auraient généré des énoncés plus près du discours que de la parole. La parole de l'étranger, j'imagine, serait aussitôt devenue le discours réformé selon la figuration que chacun peut se faire du chercheur. La figure du chercheur produit des effets de statut qui influence l'énonciation. J'ai voulu conjurer cet effet de hiérarchisation et laisser la parole s'énoncer comme telle, provoquée par Nellie et non pas suscitée par le savant qui veut savoir. Et pour le bien de la recherche amateur, j'ai laissé cette parole étrangère contaminer la suite de l'écriture de ce texte.

En retournant dans mes notes de terrain de l'hiver 2017, j'ai aussi réalisé que, malgré tous les efforts déployés, mes descriptions manquaient de précisions. Le développement de nos échanges langagiers ou les mouvements de Nellie, qui se déplace dans les archives sémiographiques, sont souvent beaucoup trop rapides et éphémères pour que je ne parvienne à en repérer les subtilités. Il y a quelques semaines, j'ai commencé à filmer des séquences de nos marches urbaines. Je déclenche

³¹³ Démarche méthodologique qui rappelle cette fois-ci les travaux de Jeanne Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, 1977, 332 p.

l'enregistrement dès que se manifestent une trace parolière, idiomatique ou sémiographique. En croisant des données d'observation avec des données filmiques, j'ai voulu enrichir la narration autoethnographique. J'ai constitué un corpus d'une cinquantaine de séquences vidéo que j'ai ensuite réécoutées pour repérer des gestes, des énoncés ou des vocalises qui se répètent durant nos marches. Puisqu'il est difficile de présenter des données filmiques dans un texte, j'ai utilisé ces récurrences langagières pour isoler des séquences précises que j'ai ensuite reconverties en photographies. Ce corpus se situe entre les méthodologies de David Goode³¹⁴ qui a filmé ses interactions avec « sa » Kathy et d'Éric Laurier, Ramia Mazé et Johan Lundin³¹⁵ qui ont utilisé des photographies pour exposer des interactions entre des humains et des chiens dans des parcs. Les récurrences que j'ai identifiées incluent, par exemple, les énoncés usuels que j'utilise pour signifier à Nellie que je lui propose d'aller marcher ou, encore, les stratégies corporelles qu'elle exécute pour m'orienter en direction du parc. Le recours aux récurrences observables est avantageux, mais demeure problématique. Si ces dernières facilitent le découpage des séquences à l'intérieur d'un *corpus*, elles n'offrent en revanche qu'un aperçu partiel de ce qui échappe à mon regard. L'image ne peut traduire une trace sémiographique invisible ni ne peut rendre compte de ce que perçoit Nellie et qui échappe à mon corps bio-

³¹⁴ David Goode, *Playing with My Dog Katie. An Ethnomethodological Study of Dog-Human Interaction*, West Lafayette, Purdue University Press, 2007, 180 p.

³¹⁵ Éric Laurier, Ramia Mazé et Johan Lundin, « Retour au parc », dans Véronique Servais (dir.), *La science [humaine] des chiens*, op. cit., pp. 37-73.

langagier-politique. Seuls les gestes de Nellie qui sont pour moi suffisamment significatifs m'auront amené à enregistrer une séquence. L'utilisation des récurrences peut aussi être inefficace pour faire face aux pratiques langagières extraordinaires. Il arrive, par exemple, que Nellie essaie d'écourter une marche lorsqu'il fait très froid ou lorsqu'il pleut. Parfois, elle résiste au seuil de la porte. Ces gestes rares ne sont pas pour autant moins importants, car ils témoignent du travail interprétatif qui nous engage, Nellie et moi, et que nous effectuons à partir de l'idiome singulier que nous constituons, incessamment. Face à ces situations pouvant parfois échapper à la caméra, la parole autoethnographique prend le relais en suivant la liberté intuitive de l'artisan.

5.4. Été 2018 – Marches urbaines

Je me lève finalement de ma chaise et agrippe ma caméra. Nellie demeure sous mon bureau et m'observe sans bouger. Elle ne s'est toujours pas familiarisée avec la présence de la caméra qui nous accompagne durant nos marches. Elle me suit de mon bureau jusqu'à l'entrée de la maison et se dépêche de me dépasser pour rejoindre la porte avant moi. J'essaie du mieux que je le peux de lui cacher mes intentions. En enfilant mon manteau, j'ai évité de la regarder. J'ai mis mes bottes tout en lui tournant le dos. Je me suis aussi abstenu de faire un détour par la salle de bain. Toutes ces séquences d'actions (mettre son manteau en la regardant, mettre mes bottes en lui faisant face, aller à la toilette ou me brosser les dents avant de sortir), Nellie les associe

avec le projet d'une marche commune. Ce lien d'association est encore plus fort lorsque Nellie s'applique par toutes sortes de stratégies corporelles à me faire sortir de la maison avec elle. Au jeu de la ruse, j'inverse donc le stratagème et dissimule les indices



Figure 5.1. Nellie m'observe au seuil de la porte et surveille le moindre de mes gestes.

qu'elle guette. Elle me regarde attentivement pendant que je la filme, discrètement. Elle me fixe sans bouger. Ses oreilles, légèrement décollées de la tête, sont orientées en ma direction. Nellie m'observe, m'écoute et surveille la réalisation du moindre geste qu'elle s'efforçait de provoquer en venant me rejoindre à mon bureau.

Je la regarde et romps enfin le silence. « On va-tu dehors? Hein? On y va-tu dehors? » À la bouche parlante, Nellie répond par une séquence de gestes. Elle incline l'avant de son corps et étire ses pattes avant. Se dégourdit-elle les pattes pour se préparer à la marche ou répond-t-elle, ainsi, à l'excitation qui l'anime au moment

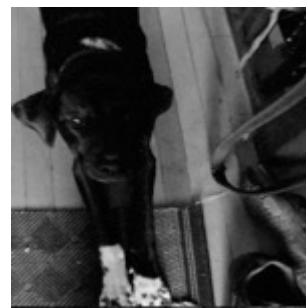


Figure 5.2. « On va-tu dehors? » Nellie répond en étirant ses pattes avant.

de sortir de la maison? Est-ce bien ma parole qui a généré chez elle cette réponse corporelle? Est-ce, sinon, le dénouement heureux des stratégies déployées pour m'amener jusque-là, devant la porte, et qui m'auraient fait prononcer le mot magique « dehors »? Nellie connaît certains mots. L'habitude de côtoyer des bêtes parlantes lui a permis d'accéder partiellement au langage anthropologique. Il suffit, par exemple, de

mentionner le mot « manger » pour qu'elle se précipite à son plat et attende qu'on la nourrisse. L'usage de l'énoncé « qui? », avec une intonation interrogative, comme pour demander « c'é qui qui'é-là? », a pour effet de faire aboyer Nellie qui l'associe à la possibilité qu'une personne franchisse la porte de la maison. Nellie connaît le langage humain. Mais je ne sais toujours pas, malgré l'observation de récurrences qui produisent des effets stabilisés, si elle saisit bien le contexte de leur énonciation. Il arrive qu'elle aboie après avoir entendu le mot « qui » sans que personne ne se soit présenté à la porte de la maison. Sauf qu'ici, devant la porte, j'ai prononcé le mot « dehors ». Et mes gestes indiquent bien que nous allons sortir.

Je mets la main sur la laisse. Maintenant, il n'y a plus aucun doute. Elle avance sa tête et me touche avec son museau. J'enfile son harnais. Elle secoue tout son corps comme lorsqu'un chien tente d'assécher son poil détrempé. J'ouvre la porte, Nellie me précède et s'arrête sur le balcon. Elle observe attentivement les alentours.

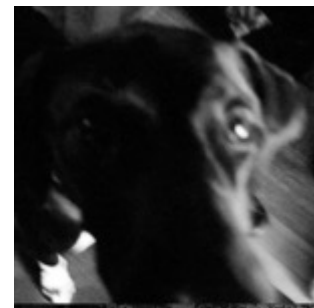


Figure 5.3. Nellie s'avance et me touche avec son museau.

Sans bouger, sans émettre le moindre son, elle est aux aguets. Ce matin, je me sens épuisé. J'ai peu dormi. Je dois travailler sur ma thèse, avancer l'écriture, finir ce chapitre, ce texte et chercher du travail pour payer mes études. Des préoccupations existentielles m'envahissent alors que nous venons de quitter le balcon. À quelques pas de nous, un automobiliste s'empresse de faire son arrêt et repart à toute vitesse. Au loin, le grondement du trafic urbain. Nellie, elle, s'est arrêtée près du chêne face à la

maison – lieu de prédilection pour le marquage canin. Elle renifle, s'accroupit, et urine à son tour au pied de l'arbre. L'archive canine se compose de ces gestes et de ces traces sémiographiques. Chien après chien, le lieu est marqué comme pour signifier une présence. Sait-elle à qui elle répond? Est-elle connue de ces autres chiens qui se relaient au gré des marches de quartier? Les chiens sont-ils capables de produire un lien d'association entre un chien avec son urine³¹⁶? Comment savoir? « Vié't-en Nellie! » Je sens le temps se contracter et me comprimer. Nellie, elle, n'est pas pressée par ce dispositif du temps divisé et organisé en strates linéarisées. Elle suit des trajectoires ponctuées de découvertes. Elle m'entraîne avec elle d'événement en événement de découvertes, moi, qui, au bout de la laisse, me sent bien obligé de suivre. « Wow, Nellie! Relaxe un peu, là, là. Heille! Doucement. Doucement, j'ai dit! » Elle ralentit, enfin. Ses oreilles sont inclinées comme pour mieux entendre ce que je dis derrière elle. Nous entrons dans une ruelle. Nellie suit une piste. Cette fois-ci, seuls ses mouvements m'informent de la présence de traces olfactives. La trajectoire de nos marches résulte de l'incessante négociation entre les déambulations de Nellie et l'itinéraire que je nous impose. L'amplitude de cette oscillation se mesure par la tension de la laisse qui nous unit. L'objet de la laisse porte plusieurs significations. Son utilisation répond des exigences règlementaires qui obligent chaque propriétaire canin à mettre en laisse son chien à défaut de quoi il s'expose à une contravention pouvant aller jusqu'à 750\$. La

³¹⁶ Sur ce sujet, voir le texte de John Bradshaw et Nicola Rooney, « Dog social behavior and communication », dans James Serpell (ed.), *The Domestic Dog: Its Evolution, Behavior and Interactions with People*, New York, Cambridge University Press, 2016, 430 p.

laisse, c'est aussi un instrument de contrôle qui est manifeste de la hiérarchisation des rapports entre un humain et un chien. Par son usage, le « maître-humain » décide des mouvements de « son » chien. L'efficacité d'un tel usage de la laisse repose en grande partie sur la formulation de commandes vocales visant à restreindre l'amplitude de l'oscillation entre la déambulation canine et l'itinéraire humain. L'adoption de Nellie était, entre autres, conditionnelle à l'apprentissage des principales commandes utilisées pour la marche en milieu urbain: « au pied », « tire pas », « stop », etc. Le fait que Nellie connaisse chacun de ces énoncés ne garantit toutefois pas son obéissance. L'attraction qu'exerce sur elle une odeur peut être plus forte que l'envie d'obéir à l'humain qui l'accompagne. Nos négociations sont faites de compromis. Elle sait, par exemple, que je préfère qu'elle ne tire pas sur la laisse. « Doucement Nellie. Merci! » En retour, je ne souhaite pas l'empêcher d'être affectée par les traces sémiographiques qu'elle perçoit. J'essaie d'éviter d'imposer à Nellie des pratiques anthropologiques. Avec cette ouverture au compromis, la laisse devient un objet d'analyse dont la raideur indique la présence de traces qui m'échappent. La tension dans la laisse m'informe d'une présence fantomatique que seule Nellie perçoit. Les oscillations dans la tension de la laisse traduisent aussi la profondeur de la différence zooanthropologique. Ce matin, je suis envahi par mes préoccupations. J'impose à notre marche un itinéraire

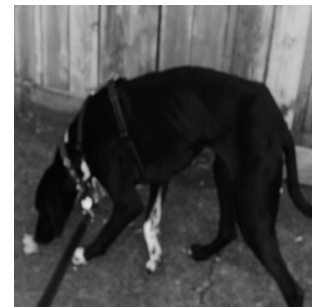
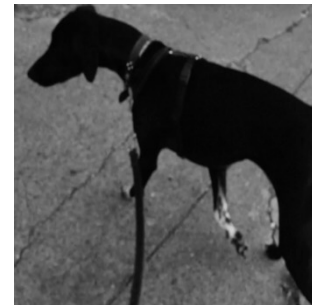


Figure 5.4. Nellie suit une piste.

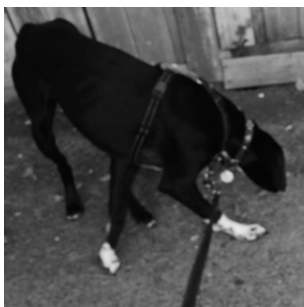


Figure 5.5. Nellie fait demi-tour.

calculé en fonction des stratifications d'un temps anthropologisé. Le temps de Nellie paraît plutôt composé d'une multiplicité d'événements hasardeux, comme séquencé de découvertes ponctuelles. Si, comme en ce moment, elle perçoit une odeur intéressante, elle s'active, elle l'évalue et agit selon la situation se présentant à elle.

La densité de son temps me semble plus corporelle que symbolique parce que liée aux sensations provoquées par ce qu'elle perçoit davantage qu'au temps abstrait que j'incorpore, parfois, comme ici, au creux d'une ruelle qui me semble déserte. Du bout de la laisse, je mesure la différence entre la temporalité du corps canidé et les sursauts d'un humain se voyant soudain tirailé, pris dans les tenailles du temps anthropologique.

Nellie fait des aller-retours le long d'une clôture qui ferme l'accès à une propriété privée. Je la suis, tant bien que mal, ne sachant pas ce qu'elle cherche. Je ne vois aucune trace visuelle. Elle va dans une direction, s'arrête et renifle. Puis, avant même que je ne l'aie rejoint, elle fait demi-tour et revient sur ses pas. J'essaie d'éviter de restreindre les déplacements de Nellie même si elle doit constamment m'amener avec elle. La vie de chienne en milieu urbain comprend suffisamment de restrictions de mouvements pour que je lui en impose davantage. Elle ne



Figure 5.6. Nellie s'arrête et renifle des feuilles mortes.

peut sortir de la maison comme bon lui semble, ni sans être accompagnée d'un humain garant de ses actes. Même si sa vie de chienne est forcément soumise aux manières de vivre des humains, j'essaie de me soustraire aux exigences et aux préoccupations sociopolitiques qui m'animent. Avec Nellie pour guide, je m'enfonce dans cette ruelle saturée des signes de l'appropriation privée de l'espace. Elle m'amène ailleurs que dans le champ de la souveraineté politique. Ses gestes sont comme des pointes de rupture du monde langagier qui me façonne et que j'habite. Le fait que nos marches soient composées de négociations ponctuelles signifie aussi que nos statuts domestiques sont réversibles. Dans la niche anthropologique où nous vivons, je dois m'assujettir au rôle qui me revient. Je commande en bon sujet souverain. Je nourris Nellie. Je l'amène dehors. Je lui dis « Non, Nellie, pas là! » lorsqu'elle franchit la porte entrouverte d'un jardin clôturé. L'enseignement canin, lui, m'invite à rompre avec la fable de la souveraineté humaine. Nellie me guide ailleurs comme pour me rappeler que l'existence d'une clôture est relative au langage anthropologique et sa matérialisation. Avec elle, je peux bien perdre « mon » temps. Je peux bien m'égarer l'instant d'une parole un peu folle et me retrouver soudain au bout d'une laisse, commandé par une chienne, le museau plongé dans un les feuilles tombées d'un arbre mort l'hiver dernier.

Nellie reprend les devants. Je la suis, bêtement. Je filme Nellie depuis qu'elle a repéré une piste. Après avoir quitté le tas de feuilles mortes, elle s'éloigne lentement. Je me concentre et m'efforce de cadrer la scène tout en tenant la laisse. Je m'apprête à arrêter l'enregistrement. Soudain, j'aperçois la carcasse d'un écureuil que nous avons croisée



Figure 5.7. Nellie repère la carcasse d'un écureuil.

plusieurs fois ces derniers jours et que Nellie tente de prendre dans sa gueule à mon insu. « Touche pas! Merci Nellie! » Elle m'écoute, mais je devine son agacement. Elle reprend la marche sans me regarder. Après avoir regardé de nouveau cette séquence, plusieurs questions ont fait irruption. N'aurait-elle pas feint l'ignorance pour mieux s'approcher de cette appétissante collation? N'aurait-elle pas cherché à me distraire en m'éloignant de cette succulente chair en décomposition pour ensuite s'y précipiter? Comment savoir? Et n'est-ce pas un peu risqué de prétendre qu'un non-humain peut déployer avec autant d'efficacité l'artifice de la dissimulation? Nellie m'aurait trompé, moi, l'humain qui a souvent le dernier mot. À force de côtoiement, j'ai fini par réaliser l'étendue de l'arsenal stratégique de Nellie. Ces derniers jours, nous avons emprunté cette ruelle plusieurs fois et chaque fois, de la première à la plus récente, j'ai demandé à Nellie de ne pas toucher à cette carcasse. Elle m'a écouté, mais j'ai dû le lui exiger à chacun de nos passages. J'ai dû aussi résister en utilisant la laisse pour limiter ses mouvements et maintenir une distance suffisante entre sa gueule et l'objet d'attraction. L'odorat de la chair lui est irrésistible. Je sais qu'elle peut mémoriser avec exactitude l'emplacement de nourriture de ruelle et je sais aussi que sa concentration est encore plus forte si elle porte sur quelque chose à dévorer. Malgré toutes mes attentions, Nellie triomphe souvent de mes refus en se montrant plus rusée que moi. Souvent, alors qu'elle sait que je le lui ai déjà interdit, elle se précipite, gueule première, sur les excréments d'un chat que nous avons déjà croisé. Elle fait vite, non

pas parce qu'elle est affamée, mais parce qu'elle connaît l'endroit précis où se trouve l'objet de convoitise, qu'elle sait aussi que je peux me souvenir de cet endroit et surtout qu'elle sait qu'elle a très peu de temps pour l'ingurgiter avant que je ne le lui interdise. Plusieurs jours après avoir filmé cette séquence, nous sommes repassés par cette ruelle. La carcasse avait disparu. Nellie ne m'a pas entraîné avec elle le long de cette clôture. Elle s'est arrêtée là où sur le sol persistait l'odeur de la chair morte.

5.5. La parole étrangère

Une inconnue nous aborde sur le trottoir pendant que Nellie renifle une trace invisible:

- Est belle! Comment c'qu'a s'appelle?
- A s'appelle Nellie.
- Nellie? Ah. Moé j'l'aurais appelée *Lady*. Est élégante avec cé' grandes pattes. On dirait qu'a l'a des bottes.
(S'adressant maintenant à Nellie)
Hein, t'é ben belle toé. T'as l'air finne, hein?
(Nellie s'approche de l'inconnue comme si les intonations adoucies de sa voix l'avaient séduite. Nellie renifle la main tendue de la femme).
Haha! C'tu un lévrier? A doit courir vite!
- Je l'sais pas. On nous a dit que c'était un mixte de doberman et de dalmatien.
- Tu l'sais pas?! Juste à la r'garder, moé, ch'te dit que c'est pas ça. A' du lévrier, certain.
- Ça se peut.
- Bon. Bonne journée!
- Salut!

La fascination pour certains animaux, comme Nellie, a pour effet de faire parler et de provoquer des dialogues qui autrement ne se seraient pas produits. L'événement de cette parole amateur paraît aléatoire. La présence de Nellie en est bien l'élément déclencheur, mais le hasard semble en commander l'énonciation. C'est toujours suivant le hasard des circonstances que nous croisons dans la rue ces paroliers amateurs. Un midi nous sortons marcher, empruntons cette ruelle plutôt qu'une autre et débouchons sur une rue adjacente quand tout à coup quelqu'un se met à nous parler avant de reprendre ensuite sa route sans se retourner. Au cours d'une même marche, nous croisons un nombre variable d'individus. Durant une seule semaine, il arrive que le silence triomphe de l'éventualité de cette parole vulnérable. N'avez-vous jamais refusé le dialogue à l'inconnu? Je suppose qu'il est un peu risqué de parler sans retenue à celui ou celle qu'on croise sans savoir à l'avance ce qui en résultera. Silence ou dialogue? La présence de Nellie est rassurante. Elle serait manifeste d'une hospitalité pour la parole étrangère, peut-être? Une parole qui n'est pas la mienne et qui s'énonce depuis une bouche inconnue.

L'effet d'enchantement qui fait prendre la parole pourrait être esthétique. À Nellie, on lui dit qu'elle est « belle » et qu'elle a « l'air finne ». On lui tend la main – geste qui est fréquemment reproduit. Comme pour signifier, par le contact souhaité, une ouverture à la présence de l'être-canin dans ce monde anthropologique. À l'opposé, l'inconfort se traduit par des gestes d'évitements souvent accompagnés par des bras rétractés et des mains rabattues vers soi, comme pour augmenter leur distance de la

gueule de Nellie, qui rôde à quelques pas. La parole étrangère est douce et empreinte des tonalités du *babymorphisme*³¹⁷. Son énonciation tend à produire les signes de la bienveillance humaine. Peut-être est-ce pour augmenter les chances de succès d'une rencontre avec un être dépourvu du langage et dont on ne peut connaître à l'avance la réponse corporelle. La douceur des intonations, la délicatesse des gestes et une certaine retenue face à la réceptivité ajoutent au jeu de séduction qui s'amorce sous mes yeux entre inconnus humain et canin. J'observe toujours ces moments en sachant que Nellie est très sociable. Lorsqu'elle devient craintive, elle se réfugie derrière moi, comme lorsque nous avons été approchés par un groupe de jeunes étudiants en pause pour le diner. Croisés à une intersection, ils ont vu Nellie et ont tout de suite voulu la toucher. L'un d'eux s'est tranquillement approché de Nellie en lui tendant la main pour la rassurer. Je me suis alors agenouillé près d'elle et je lui ai caressé le torse en lui parlant doucement. « C'est un ami. Il est gentil. » Mais Nellie est restée hésitante. Ils étaient peut-être trop nombreux.

Il n'est pas rare que le discours guette la parole et que, sous le charme de l'énoncé véridictif, le parolier s'attribue la puissance du savoir sans autre fondement que l'autorité du sujet parlant. La morphologie pourtant trompeuse de Nellie a étrangement pour effet de générer des énoncés de certitude. La race d'un chien est un thème prisé pour le parolier cherchant à s'attribuer le pouvoir du savoir. « Tu l'sais pas?! Juste à

³¹⁷ Chloé Mondémé, « Comment parle-t-on aux animaux ? Formes et effets pragmatiques de l'adresse aux animaux de compagnie », *Langage et société*, vol. 1, n°163, 2018, pp.77-99.

la r'garder, moé, ch'te dit que c'est pas ça. A' du lévrier, certain », disait cette dame avant de reprendre sa route. D'autres rencontres ont aussi donné lieu à l'actualisation de cette position d'énonciation qui s'affirme en tranchant là où pourtant l'incertitude s'impose. « C't'un braque. Ça s'voé tout'suite! »; « A'du labrador. A l'as-tu les pattes palmées? Non? Ah. A l'a-tu la peau bleue? Non? Ah. C'est bizarre! »; « Votre chien, c'est un *grayster*. C'les chiens qu'on prend pour faire du *canicross*. C't'un mixte lévrier et braque. » La thématique de la race du chien fonctionne comme un puissant mécanisme langagier par lequel la parole hasardeuse devient le discours de celui ou de celle qui sait sans savoir³¹⁸. Toute l'efficacité de ce mécanisme, j'ai voulu la conjurer en rappelant toujours mon ignorance à mes interlocuteurs. « Je sais pas », ai-je répété plusieurs fois. J'imaginais peut-être un peu naïvement qu'en affirmant mon ignorance j'aurais provoqué une spéculation soutenue se risquant tout au plus à avancer des hypothèses approximatives. Je réalise après coup que la mention du non-savoir tend plutôt à actualiser des rapports hiérarchisés entre ceux qui auraient le savoir et ceux ne l'auraient pas. L'art du savoir-faire-savoir s'accompagnerait de pratique de dissimulation visant à masquer l'absence de fondement là où la certitude s'affirme par le savoir-faire-croire. « A'du lévrier, certain. » En bon parolier, j'ai pris le chemin inverse en ne cherchant pas à savoir l'origine biogénétique de Nellie. Par le côtoiement et par le partage du quotidien, elle m'enseigne que, pour savoir comment elle est, je

³¹⁸ Voir à ce sujet le chapitre 4, « Pitbull, pitbull, pitbull... » et autres « bêtes féroces », pp. 162-241.

serai toujours soumis à l'incessant travail interprétatif. J'aurai toujours à faire avec le langage de l'incertitude malgré nos pratiques idiomatiques stabilisées.

5.6. Des rencontres hasardeuses



Figure 5.8. Sur une clôture de ruelle, un chat réfugié.

De rue en rue, de trottoir en trottoir nous arrivons à l'entrée d'une ruelle où j'aperçois au loin un chat réfugié sur une clôture. Malgré sa fuite furtive, Nellie, trop occupée à suivre une piste, ne l'a pas vu. Je filme, discrètement, la scène. Immobile, le chat nous guette et semble se méfier surtout du canidé qui tôt ou tard l'apercevra. Il occupe le lieu ténu, mais dense de la séparation spatialisée du privé et du public comme s'il savait qu'il est le seul d'entre nous trois à pouvoir franchir cette limite sans s'exposer à aucun risque. Le seuil qu'il occupe est pour l'instant son refuge. Nellie se concentre sur d'autres traces plus olfactives que visuelles. J'essaie d'attirer son attention sur le félin. Il est hors de sa portée et, s'il le fallait, je pourrais retenir Nellie à l'aide de la laisse. Le risque d'altercation est d'autant plus faible qu'elle craint la plupart des chats que nous croisons. Elle se méfie des chats comme si elle avait déjà subi leur hostilité envers les chiens. « C'est quoi ça, hein? » Elle relève la tête et cherche du regard au loin, le corps droit, les oreilles positionnées vers l'avant et la queue redressée. « C'est quoi, hein? » Elle cherche toujours. L'énoncé lui est familier. Elle

sait que j'essaie d'attirer son attention, mais sur quoi? Le chat ne bouge pas. A-t-il deviné que la situation commençait à lui être défavorable? « Regarde, là, là, Nellie! Regarde! » Je lui pointe le chat. Elle le voit et devient excitée. Elle tire la laisse et aboie. Le poil de son dos est hérissé, surtout sur son fessier. Ce qui signifie qu'elle est nerveuse et craintive. Elle s'efforce pourtant de le provoquer par des gestes brusques. Le chat se lève. Nellie déguerpit à toute à l'allure. La laisse se raidit. Je n'ai pas eu le temps de bouger. Elle se retourne et me regarde, l'air inquiet. Au moindre de mes gestes, elle essaie de m'entraîner loin du chat. Je m'arrête. Je ne bouge plus et je la regarde me regarder. Elle chouine. « Tu veux partir, hein? Guidounne! » J'amorce un geste de marche. Elle se retourne et reprend la marche. Est-ce bien de la peur? Ou, encore, l'affirmation corporelle d'une préférence? Comment penser cette circulation d'affects? Comment interpréter ces échanges langagiers situés et chaque fois singuliers, mais dont l'interprétation demeure difficile? Ce chat, cette chienne et cet humain se sont croisés par hasard dans cette ruelle et par un étrange concours de circonstances se sont soumis aux exigences du travail interprétatif. Chaque geste, chaque parole, chaque vocalise aurait pour effet de recomposer instantanément le contexte de leur interprétation. La performativité de ces pratiques langagières produit des effets instables. Ce chat immobile surveillait les gestes d'une chienne alors qu'il aurait peut-être dû se méfier avant tout de l'humain qui l'accompagnait et dont la parole trahissait les intentions. Il n'aura eu, finalement, qu'à se lever, du haut de la clôture, pour que Nellie veuille s'en éloigner, rapidement. En se levant, il aura triomphé d'une situation qui lui était défavorable. Dans sa fuite, et pour augmenter ses chances de succès, Nellie

aura eu à raidir la laisse, à se retourner, à me regarder, et m'amener à croire qu'elle a peur et, ainsi, me convaincre de reprendre la marche. Était-ce bien de la peur? Comment en être certain?

Nos marches sont ponctuées de rencontres animalières parfois hostiles. Au loin, à une dizaine de mètres, des aboiements se font entendre. Nous nous en approchons. Nellie est aux aguets. Un petit chien blanc jappe sans relâche derrière un grillage érigé en fortification. Il aboie et court le long de la clôture. Il est gros comme un chat, mais Nellie semble vouloir s'en approcher. Se sent-elle



Figure 5.9. Protégé par une barrière, un chien nous accueille en montrant ses crocs.

protégée elle aussi par cette barrière? Nous approchons. Il grogne de plus en plus. Nellie demeure silencieuse. Comme il est petit et paraît inoffensif, je laisse Nellie s'en approcher. Il aboie et grogne encore davantage. Il s'est maintenant arrêté face à la porte. Il montre ses crocs comme pour nous prévenir de sa dangerosité. Nellie lui répond en aboyant à son tour. Elle lui fait face et montre ses crocs. « Ok, ok. Wow, wow! Vi't'en. » Sans se faire attendre, elle me rattrape et nous quittons le seuil de ce lieu inhospitalier. Le poil dorsal de Nellie est hérissé. Je la caresse pour la détendre. « T'as-tu eu peur? Ben voyons don'! Haha! » Plus loin, une nouvelle rencontre cette fois-ci plus hospitalière. Le tintement de la médaille qui frappe les anneaux du harnais de Nellie nous a trahis. Des traces sonores annoncent notre présence à un imposant molosse brun qui passe ses journées enfermé dans l'enclos d'une terrasse. La clôture

est polysémique: dispositif de séparation des espaces public et privé pour les humains; lieu de refuge pour un chat; fortification pour un petit chien qui expose sa férocité; et, ici, dispositif d'enfermement pour un chien esseulé. Dissimulé derrière les planches espacées de quelques centimètres, le molosse chouine. Nellie tente de s'en approcher sans lui répondre par des vocalises. Les mouvements mal coordonnés des deux chiens les empêchent d'établir un contact visuel. Une forte odeur d'excréments chauffés par le soleil se fait sentir. Le molosse chouine. Nellie lui répond en chouinant à son tour. « Ok, vi'é-t'en. » Après quelques pas, je me retourne. Entre deux planches, un oeil marron et jaunâtre mesure la distance qui se creuse.

Avant d'aller au parc, nous remontons une ruelle adjacente où nous croisons souvent un husky qui, comme le molosse brun, passe ses journées dans la cour arrière d'une maison. Nos nombreux passages ont favorisé le développement d'une amitié forte entre lui et Nellie. À l'approche de son domicile, Nellie commence

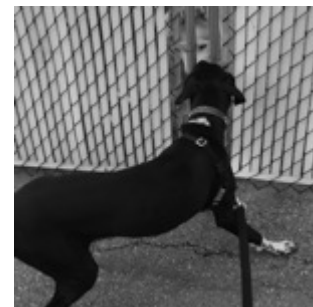


Figure 5.10. Retrouvailles amicales entre Nellie et un husky.

à réduire la fréquence de ses mouvements déambulatoires. Sait-elle où on s'en va? Sa trajectoire est de plus en plus linéaire. Son empressement se fait sentir: la laisse se raidit et Nellie essaie de me faire marcher plus vite. Rendu sur place, j'aperçois le husky couché au soleil sur le balcon au 2^e étage tandis que Nellie le cherche dans la cour. Il se lève, nous fixe et pousse un léger hurlement. Nellie s'immobilise, lève la tête et le fixe du regard. Le grand chien blanc et grisâtre hurle doucement à nouveau et descend

nous retrouver près de la clôture. La parade de l'amitié canine s'exécute sous mon regard sans que je ne sois en mesure d'expliquer les raisons de cette affection réciproque. Les deux chiens ne se sont jamais croisés ailleurs qu'ici de chaque côté de cette clôture. Dès leur première rencontre, ils se sont démontré une grande sympathie l'un envers l'autre comme s'ils s'étaient toujours connus. Je les observe attentivement et je les filme. Les deux chiens remuent la queue et s'empressent de se retrouver là seul où l'espacement des poteaux leur permet de se toucher avec leur museau. Ils vocalisent tous les deux. Les chouinements de Nellie sont entremêlés de petits jappements plus aigus que ceux émis plus tôt lors du face à face hostile. Les deux chiens se suivent le long de la clôture cherchant un moyen d'engager le jeu. Nellie s'accroupit en position de jeu et fait des bonds rapides³¹⁹. Le husky ne bouge pas. Nellie chouine et reprend l'invitation au jeu. Son complice s'éloigne et se dirige vers un autre pan de la barrière où aucune latte de plastique n'opacifie le treillis métallique. Il l'attend. Nellie se déplace à son tour. Ils sont une fois de plus face à face. Les deux chiens se lancent des invitations au jeu en s'accroupissant et en faisant de petits bons. Ils s'arrêtent et se regardent. La clôture les empêche d'exécuter la suite de la manœuvre. Impossible de courir l'un après l'autre, ni de simuler un combat, ni de se jeter l'un sur l'autre. Ils se regardent. « Vié't-en Nellie. On y va. » Elle résiste. J'attends un peu. « Avoye la pitoune. On s'en va. » Je me retourne et tire lentement la laisse. Elle vient, finalement.

³¹⁹ Sur le jeu chez les chiens, voir les travaux de Marc Bekoff, *Animal play: evolutionary, comparative and ecological perspectives*, New York, Cambridge University Press, 1998, 274 p.

À la sortie de la ruelle, nous débouchons sur un boulevard achalandé que nous longeons jusqu'à l'intersection la plus proche. Le versant nord du parc est visible, mais il se trouve encore à bonne distance. En accélérant la cadence, Nellie paraît démontrer sa capacité à cartographier l'espace³²⁰. Elle semble non seulement savoir où nous sommes, mais surtout vouloir me convaincre d'aller au parc. Je m'arrête à une intersection. Nellie m'imité. J'attends l'accalmie du trafic avant de traverser le boulevard. « Ok Nellie. » Je fais un premier pas, mais la laisse se tend aussi tôt. Nellie a plutôt choisi de longer le boulevard, ce qui, je suppose, lui permettrait d'atteindre le parc plus rapidement. Je décide alors de la suivre. Elle marche à vive allure. « Doucement Nellie! » Mes mots n'ont aucun effet. Souvent, lorsque nous marchons à proximité du parc, elle utilise son corps, comme ici, pour influencer notre trajectoire. Elle préfère aller au parc que déambuler dans les rues et les ruelles. Elle me conduit à l'entrée du parc et dès que nous y arrivons elle se projette sur le gazon pour prendre un



Figure 5.11. Arrivée au parc, Nellie prend un bain de gazon.

bain d'herbes. Au coin du boulevard, les curieux sourient face au spectacle. Elle se roule, se tortille, tourne sur elle-même, s'entremêle dans la laisse, m'assène quelques coups de patte, se redresse d'un bon frénétique et déguerpit à toute vitesse. Au bout de la laisse, je résiste comme je peux. Elle s'arrête. Nous nous enfonçons dans le parc. Nellie guette toutes les traces visuelles ou

³²⁰ Adam Miklosi, *Dog Behavior, Evolution and Cognition*, op. cit.

olfactives d'un écureuil. Ses déplacements sont linéaires et orientés vers les arbres devant nous. S'ils ne sont pas déjà au sol à la recherche de nourriture, les écureuils se tiennent habituellement près d'un arbre où ils trouvent refuge en cas de danger. Nellie ralentit la cadence. Ses mouvements sont maintenant très lents comme si elle cherchait à se fondre dans le décor. Je la suis, mais ma seule présence doit bien trahir la sienne. Elle renifle le sol. Son corps est pointé en direction d'un arbre où se trouve un rongeur que j'essaie d'attirer: « th't-th't-th'-t'hiht. » Les écureuils sont habitués à la présence des humains qu'ils côtoient au quotidien. Beaucoup leur offre du pain ou de la nourriture et font ainsi fi de la réglementation municipale qui l'en interdit. À l'arrivée de l'hiver, il n'est pas rare que des écureuils suivent sans aucune indiscretion les marcheurs dans l'espoir d'obtenir quelque chose à manger. En claquant ma langue sur mon palais j'essaie de produire un son familier capable d'attirer un écureuil. « Th't-th-th-th. » Il quitte son arbre et nous regarde. Il est à quelque pas. Nellie est immobile. Ses gestes sont discrets. « Th'th'th. Th'th-th. » Il s'approche encore un peu plus, mais la présence de Nellie le gêne. Je mets ma main dans ma poche et fais comme si j'allais en sortir quelque chose à manger. L'attrait est trop fort. Il s'approche encore un peu plus. J'agrippe fermement la laisse. Tôt ou tard Nellie va jaillir. Plus il s'approche, plus j'hésite. Je veux bien jouer le jeu et, avec Nellie, chasser l'écureuil. L'efficacité du stratagème me surprend. Et c'est un jeu qui me semble de plus en plus cruel. Je feins la charité bienveillante envers un rongeur innocent au moment où ma complice cherche

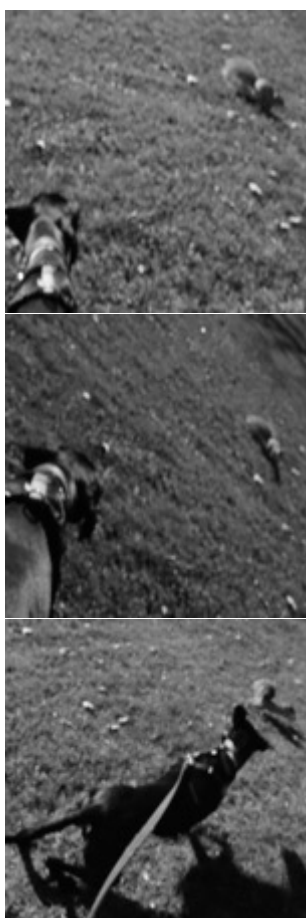


Figure 5.12. La traque d'un écureuil par Nellie, accompagnée de son compagnon humain.

à s'en approcher pour le prendre dans sa grande gueule de chien. Silencieux, je ne bouge plus. Nellie est immobile. L'écureuil approche, lentement. Il secoue sa queue pour attirer l'attention de Nellie. Il semble évaluer le risque. Les mouvements de sa queue viseraient à tromper la chienne qui l'observe avec appétit. J'imagine qu'il cherche à détourner l'attention de Nellie qui, si elle devait l'attraper, tenterait de l'agripper par la queue plutôt que par le corps. Ce jeu de chasse vaut-il le risque de perdre sa queue? J'hésite encore davantage. Mais avant même d'avoir reculé, Nellie fond sur sa proie d'un bond empreint de voracité. L'écureuil déguerpit de petits bonds en petits bonds et monte se réfugier dans un arbre. Je retiens Nellie. La laisse est tendue. Le jeu de chasse se termine.

5.7. Fin de la marche et retour chez-soi

De retour à la maison, Nellie accourt vers le divan du salon. Elle y monte et fait quelques tours sur elle-même avant de se coucher pour faire une longue sieste d'après-midi. Je retourne à mon bureau de travail. Face à l'écran et les mains sur le clavier, je

rumine ce problème du langage que j'ai voulu aborder en interrogeant ma parole et le discours qui la guette. Je repense à ces nombreux échanges langagiers qui recomposent sans cesse l'idiome singulier que Nellie et moi partageons et dont nous nous servons au quotidien pour produire des effets performatifs. En écrivant ces mots, je me laisse envahir à nouveau de toutes ces paroles étrangères provoquées par la présence de Nellie. Je revois ces paroliers, rencontrés au tournant d'une rue ou d'une ruelle, défiler les uns après les autres dans ma tête. Leurs mots résonnent en sourdines, encore, comme si tôt ou tard ils finiraient par me convaincre que rien ne peut échapper au pouvoir du langage anthropologique. J'hésite, en silence, pendant que Nellie dort. Son corps est animé de spasmes musculaires. Je la regarde. Ses mouvements me font imaginer qu'elle rêve. Comment rêvent les chiens? Avec leur odorat? Je ne sais pas. Quelque chose échappe à l'emprise mon corps-langagier-politique. Chaque jour, durant nos marches, Nellie me fait la démonstration des limites de mon corps et du langage anthropologique. Je n'ai qu'un accès partiel à la multiplicité des archives qui composent la sémiographie des vivants. Même si je me risque à parler de Nellie, à prendre la parole pour elle et sa place, et, ainsi, à mettre en récit notre quotidien, je m'efforce d'avancer des hypothèses plutôt que de me laisser séduire par le discours de la certitude. En problématisant le langage et en prenant toutes sortes de détours, j'ai voulu décentrer la production de savoir de la position du chercheur et de la souveraineté humaine sur les non-humains. J'ai pris la parole comme quiconque peut la prendre en parlant d'une chienne. Et en bon parolier amateur, j'ai essayé sans relâche de conjurer une fable qui ne cesse de faire-croire que l'humain culmine à coup sûr au sommet de

la hiérarchisation des relations zooanthropologiques. Même si, au fond, j'ai toujours su que, tôt ou tard, j'allais avoir le dernier mot.

CONCLUSION

Des moutons captifs d'une performance artistique, des loups qui surgissent d'un conte, d'une langue politique ou de la bouche d'un parolier, des *Snowbirds* qui amènent avec eux leur chez-soi et qui font preuve d'hospitalité, des bêtes féroces du discours et des paroliers qui affabulent les pitbulls, et un chercheur qui essaie de parler de Nellie la chienne qu'il côtoie. Chacun de ces cas d'analyse sert à interroger la relation entre l'animalité et le performatif dont on trouve des traces un peu partout dans l'archive du langage. Pendant des années, j'ai documenté du mieux que je l'ai pu les manifestations de cette relation. J'ai laissé le hasard influencer la délimitation de mon *corpus* tout en occupant la position du chercheur et en opérant des coupures. J'ai voulu composer cette thèse de découverte en découverte. Au risque de m'égarer. Car le thème de l'animalité traverse le temps et l'espace. Des philosophies antique et moderne jusqu'à aujourd'hui, ici où je me trouve au moment d'écrire ce texte. Par commodité ou intuitivement, j'ai limité mes recherches à l'archive d'une langue politique québécoise. J'ai erré jusqu'au jour où, à force de réflexions, de dialogues et d'écriture, j'ai produit quelque chose comme un bestiaire québécois. Bien d'autres affabulations politiques auraient pu venir s'ajouter à ce travail de recherche. La cohabitation avec les coyotes en milieu urbain à Montréal, la fable du rat du groupe militant végétalien le *Ras le bol*, la multiplicité des fables animalières parues durant la grève étudiante québécoise de 2015, le loup solitaire

de l'attentat de Québec ou, encore, la fable du parasite produite par des militants d'extrême droite.

Cette thèse résulte de l'usage de la force du langage. Elle est performative, du début à la fin. À l'origine de ce bestiaire, les aléas d'un chercheur qui interroge sans relâche les effets de savoir et de pouvoir qu'il génère pour conjurer la fable de la souveraineté. Cette démarche de recherche s'est, petit à petit, constituée en se pliant aux exigences de la relation de l'animalité et du performatif dont la problématisation oblige de penser dans un même mouvement réflexif la différenciation zoo-anthropologique (l'animalité) et l'articulation du langage et du pouvoir (le performatif). C'est depuis l'archive de cette problématique que j'en suis venu à formuler l'hypothèse selon laquelle la production de simulacres zooanthropologiques est liée à la circulation et à la matérialisation d'imaginaires du pouvoir politique. Toute l'instabilité de la différenciation zooanthropologique favorise la conceptualisation des pratiques langagières du discours et de la parole politiques et de leurs effets. Cette instabilité, je l'ai aussi éprouvée. Dès le commencement, j'ai voulu brouiller les frontières du zooanthropologique. Je me suis risqué à un concept sémiographique du langage qui joint sur un même plan communicationnel l'ensemble des vivants. J'ai également développé une épistémologie du hasard qui affecte tant le langage que la multiplicité des archives humaines et non-humaines. Le hasard, les archives langagières et la sémiographie des vivants n'épuisent pourtant pas la prolifération de fables zooanthropologiques. Le langage favorise l'exploration du continuum des vivants.

Mais il impose plusieurs limitations qui m'ont amenées à considérer plus sérieusement les effets d'exclusion de la différence zooanthropologique. Comment pourrais-je parler à la place d'un animal? Comment revendiquer la certitude décisionnelle là où l'archive du langage humain fait défaut? Suivant les sentiers où me mènent ces découvertes, j'en suis venu à penser avec les limites de mon corps bio-politique-langagier. Cette disposition au savoir semble se justifier d'autant plus si on la rapporte aux effets de pouvoir. Elle favorise la dé-hiérarchisation de la production de savoir. Tout le travail amateur ou artisanal auquel je m'incorpore participe de ce souhait visant à me soustraire des charmes de la décision souveraine et des effets performatifs liés à la position du chercheur. Par la parole autoethnographique, j'ai voulu montrer comment le savoir peut être dialogique et décentré. J'ai fait de mon quotidien en partage, de l'analyse des effets de langage et de l'instabilité de la différence zooanthropologique autant de moyens pour conjurer, l'instant d'une prise de parole, la fable de la souveraineté. Toute l'efficacité de cette dernière repose sur sa diffusion de bouche à oreille par des paroliers et des tenants du discours qui l'incarnent en s'inscrivant eux-mêmes dans des rapports de forces hiérarchisés. L'analyse des manifestations de l'animalité montre comment la souveraineté délimite l'horizon du politique en piégeant les pratiques langagières. La provocation de la parole pour qu'elle se fasse enfin entendre des oreilles des décideurs politiques, l'interpellation du souverain en exercice pour qu'il protège la vie incorporée ou, encore, la critique dénonciatrice qui vise à renverser le rapport d'obligation face au protecteur rappellent les effets tragiques de la ritournelle. La parole et le discours politiques oscillent incessamment – ce que j'ai

voulu démontrer tout en en faisant l'expérience. Tout au plus est-il possible de conjurer l'imaginaire de la souveraineté par la prise de parole, jusqu'au moment où elle se fasse capter par un discours qui l'assimile. La fable de la souveraineté tend à recouvrir l'archive du langage anthropologique. Mais comme ce dernier, ses limites sont surexposées par les manifestations de l'animalité. L'instant d'une parole hasardeuse qui reconnaît les limites du langage et la différence zooanthropologique, j'aurai, je l'espère, joué à conjurer la fable de la souveraineté.

Dans *Le silence des bêtes*, Élisabeth De Fontenay analyse différentes visées perlocutoires du référent « animal » dans le discours philosophique. En faisant de l'archive et du performatif une proposition anthropologique, l'auteure souligne toute la difficulté de parler à la place et pour les animaux sans que le langage ne devienne métaphorique. Cela s'explique par les deux effets produits par la différenciation zooanthropologique. Elle favorise l'instauration d'une proposition anthropologique fondée sur un concept du langage qui exclut les animaux (non-humains). Mais, en même temps, elle fait du défaut d'archive et du « silence des bêtes » une limitation à l'emprise du langage humain. L'analyse des visées perlocutoires tend, ainsi, à produire un effet illocutoire qui surexpose les limites du langage anthropologique. Comment alors parler des animaux sans produire des effets de langage? Comment interpréter les pratiques animalières sachant que la production de savoir est affectée par différents usages du langage? À en croire De Fontenay, face à ces problèmes épistémologiques, il reviendrait aux philosophes de tenir le discours sur les animaux. Mais la proposition

conceptuelle élude pourtant le problème d'archive qu'elle souligne. Elle attribue aux philosophes la capacité à tenir discours depuis le lieu d'une archive supposée inexistante. L'absence d'un fondement archivistique langagier animalier aurait ainsi pour effet d'autoriser à l'avance le discours des philosophes. Pourquoi la parole sans fondement devrait-elle être le privilège du discours des philosophes? En quoi la parole hasardeuse, qui assume le défaut d'archive et les limites du langage, contribuerait-elle moins aux savoirs sur les animaux? Plutôt que de fonder l'autorité d'un discours sur l'instabilité de la différence zooanthropologique, il m'a semblé plus juste d'interroger l'ensemble des pratiques langagières qu'elle génère.

Le Mille Plateaux de Gilles Deleuze et Félix Guattari offre des pistes de réflexion épistémologique et des propositions conceptuelles se rapportant à la relation entre l'animalité et le performatif. L'ensemble de l'ouvrage surexpose tout en les théorisant les forces qui animent le langage et affectent les imaginaires du pouvoir politique. L'oscillation incessante des forces épistémologiques que ces auteurs associent au vocabulaire de l'arborescent et du rhizomatique pourrait se traduire par un effet de piège qui traverse l'horizon du politique et qui se manifeste aussi bien dans la performance artistique d'Isabelle Longnus que dans la théorie politique, et, il va sans dire, dans l'écriture de cette thèse. Par un étrange effet de ritournelle, l'interpellation des autorités politiques (e.g. Longnus), la critique des institutions (e.g. *Comité Printemps 2015*), le projet d'une émancipation politique fondée sur l'usage de la force du langage (e.g. Agamben) ou la pensée des lignes de fuite auraient pour archive la

fable de la souveraineté. L'oscillation du discours et de la parole politique est manifeste des effets de la ritournelle. Spontanée, brute, éphémère, hasardeuse et risquée, la parole souligne une fuite possible des arcanes de la souveraineté. L'instant d'une prise de parole, la force du langage serait détournée de la revendication de la plus grande force et de l'arbitraire de la certitude décisionnelle jusqu'à ce que se produise une capture discursive. Le discours, lui, provoque, interpelle, tend l'oreille ou se montre aux aguets, simule l'ouverture ou l'interrogation en se tenant sur l'archive du pouvoir souverain. Les définitions du langage avancées dans le *Mille Plateaux* sont symptomatiques du piège de la souveraineté. La version large du langage rhizomatique met en scène une communicabilité élargie à l'ensemble des vivants et des non-vivants. Cette sémiographie brouille la différence zooanthropologique en situant sur un même plan la multiplicité des archives qui compose le monde en partage. Une seconde version du langage rhizomatique tend plutôt à séparer les humains des autres animaux. Les manifestations du « devenir-animal » montrent comment les forces épistémologiques favorisent autant la délimitation du langage anthropologique que son expansion vers une extériorité qui lui est présumée et qui porte le nom de « zoologique ». Une autre définition du langage se rapporte quant à elle au savoir-faire et à la technique du discours politique. Se tenant sur la différence zooanthropologique, le discours fait-croire au principe d'une archive capable de régler les pratiques langagières et de prescrire la réception de l'événement. L'efficacité du langage technique reposerait, donc, sur la communicabilité même de l'archive qu'on suppose en partage. Chaque discours tenu, chaque parole formulée matérialiseraient les stratifications qui affectent

le langage et qui font archive. La performativité de l'archive se traduit par les significations incarnées et incorporées. La fable du sujet décidant s'érige ainsi sur la différence zooanthropologique tout en actualisant la fable de la souveraineté. Ces définitions du langage ne sont pas étrangères au piège de la souveraineté. L'oscillation des forces épistémologiques imposerait un horizon politique où s'interpelle par un mouvement quasi-magique le pouvoir comme technique de contrôle qui culmine dans la forme État et le pouvoir de composer, de devenir, de faire-rhizome et créer des lignes de fuite. Toute la charge de la ritournelle se déploie entre deux imaginaires du pouvoir qui paraissent inséparables. Si le moment politique de la rupture se fonde sur l'archive du pouvoir souverain, l'efficacité même de ce dernier repose sur l'affabulation de ce qui la hante, la concurrence ou la critique, et qui surgit comme une menace extérieure ou intérieure. L'actualisation de la différence zooanthropologique favoriserait, ainsi, l'instauration de rapports politiques hiérarchisés.

La théorisation du pouvoir de Giorgio Agamben s'articule à une critique de la souveraineté et à un projet d'émancipation politique. Les deux versants de cette théorie du politique sont liés à des usages du langage liés à des propositions anthropologiques affectés par les forces épistémologiques. La souveraineté est définie comme une immense machine à capturer le vivant dont l'efficacité repose sur la diffusion à l'ensemble du corps politique de la décision souveraine. L'une des contributions majeures d'Agamben à la théorie politique est d'avoir dissocié le décisionnisme et ses effets de la position d'énonciation du souverain. La fable de la souveraineté s'actualise

ainsi dès la tenue d'un discours qui s'affirme par sa capacité à trancher l'indécidable (e.g. l'événement du hasard), à départager entre les vivants (e.g. pitbulls) ou à instaurer des hiérarchisations politiques (e.g. loup-garou). La décision souveraine se tient sur l'archive de la différence zooanthropologique. Elle s'articule à la vie nue, équivalent conceptuel de l'animalité, qui présuppose un état non-politique, biologique ou naturel de la vie. Comme pour Deleuze et Guattari, la théorie politique d'Agamben paraît affectée par l'oscillation des forces épistémologiques. Pour bloquer de la décision souveraine, Agamben propose d'habiter le piège de la souveraineté. C'est *dans* et *par* le langage qu'est formulé le projet d'une émancipation politique. L'« usage libre » consiste alors à faire l'expérience de l'« être-dans-le-langage » et à s'approprier la performativité du langage sans toutefois reproduire les clivages politiques de la souveraineté. En insistant sur la dimension archivistique du langage, Agamben souligne l'impossibilité d'abstraire et d'isoler la vie de sa forme langagière et politique. On parle bien depuis quelque part. L'émancipation se fonde sur l'archive de la souveraineté. Mais par un usage « libre » du langage, il serait possible de conjurer l'efficacité de la décision souveraine. C'est en se réappropriant le pouvoir du langage et en l'articulant à la singularité tant de l'usage que de la situation d'énonciation que s'entrouvre, momentanément, le piège de la souveraineté.

Dans le *Séminaire la bête et le souverain*, Jacques Derrida interroge le concept du politique depuis l'horizon du zooanthropologique et soutient que le pouvoir est un effet de fable. La mise en récit de la souveraineté commanderait la production de simulacres

zooanthropologiques. La mobilisation de propositions anthropologiques ou de fables animalières a pour effet d'imposer l'organe artificiel de la souveraineté. L'efficacité de la fable de la souveraineté reposerait ainsi sur la « prothétatique, cet « art » du simulacre, du faire « comme si », de la « technique » ou de la logique de la supplémentarité qui suppose une nature posée comme nature ou la vie naturelle de l'animal pour lui greffer le *Léviathan*. La prothétatique engage un savoir-faire qui se rapporte à l'autoposition de souveraineté. Cette dernière désigne le présupposé d'une capacité à décider et à trancher là où il n'y a pourtant d'autres fondements que soi-même, l'archive de la différence zooanthropologique et la multiplicité des registres discursifs. Le savoir-faire de la prothétatique surexpose ainsi autant les effets de fable au fondement de la souveraineté que les défauts de l'archive du langage humain. Tout l'arbitraire de l'autoposition de souveraineté se manifeste par le discours qui affirme la certitude décisionnelle là où l'indécision souligne pourtant le sans fond du savoir et l'absence d'une archive souveraine. La déconstruction de la différence zooanthropologique affecte l'efficacité de la fable de la souveraineté. Derrida souligne, par exemple, tout l'arbitraire d'une proposition anthropologique voulant que seuls les humains soient capables de formuler une réponse et d'être responsables de leurs énoncés tandis que la communication animale se composerait de réactions. Selon ce simulacre, seul l'humain serait capable de faire-savoir et de communiquer en toute certitude, sans le moindre problème d'interprétation, les archives d'où il parle et d'où il tient discours. Or, la fable de la souveraineté suppose la prégnance d'une archive capable de régler le langage et de prescrire la réception de l'événement. L'efficacité

d'une telle archive du langage impliquerait ainsi une forme de réactivité qui atténue les privilèges de la réponse et de la responsabilité aux humains. Le rapport des pratiques langagières à la multiplicité des archives serait chez Derrida différentiel et serait chaque fois manifeste des forces qui composent le langage. En faisant usage de la performativité, la prothétique délimite dans l'archive du langage l'autoposition de souveraineté. À la différence d'Agamben, Derrida ne propose aucune émancipation politique. Tout au plus met-il en scène la force du langage en la surexposant. La conjuration de la souveraineté ne procéderait donc pas d'une appropriation de la performativité et d'un usage du langage qui lui serait défavorable. Mais plutôt de l'art de la déconstruction des articulations narratives qui composent l'archive de la souveraineté et qui ont pour origine la prothétique. Par un travail amateur sur l'archive du langage il serait peut-être ainsi possible de s'extraire lentement du piège de la souveraineté dont la narration présuppose dans un même mouvement le discours et la parole politiques.

Après avoir problématisé les travaux de De Fontenay, Deleuze et Guattari, Agamben et de Derrida, je me suis concentré sur le simulacre du loup, manifeste des forces épistémologiques qui composent le langage et qui affectent les pratiques langagières. Ces nombreux surgissements surexposent les effets performatifs qu'il génère. Les apparitions du loup démontrent toute l'efficacité de la circulation la fable de la souveraineté. Les thématiques de la prédation, de la menace et de la dévoration, les stratégies de dissimulation, la hantise de l'incorporation, le rapport au chez-soi et au

protecteur qui affabulent le loup montrent comment en recouvrant, en assimilant ou contaminant les archives du langage, la souveraineté s'impose comme un horizon indépassable. Ce n'est donc pas un hasard si une analyse du discours montre comment cette dernière se manifeste par le loup dans des contes pour enfant, dans le récit autoethnographique d'un rêve, dans l'actualité politique contemporaine ou dans une situation d'énonciation entre des paroliers filmés. En croisant autant de sources hétérogènes, j'ai voulu démontrer l'efficacité de la souveraineté loin du discours politique institué et sanctionné. J'ai aussi voulu construire mes analyses au gré des découvertes. Les effets de la menace de dévoration et les stratégies dissimulatrices du loup du *Petit Chaperon* m'ont amené à préciser comment la fiction d'un échec peut se traduire par la transmission réussie d'une archive qui enseigne la méfiance envers l'étranger qui simule le familier. Plusieurs mécanismes discursifs sont aussi déployés dans les *Trois petits cochons*. C'est en constatant l'inversion du rapport de prédation entre une bête mue par la force naturelle de son appétit et un cochon affabulé de la ruse et de la technique que s'est imposée, petit à petit, une réflexion sur le chez-soi que je rapporte aussi bien à l'habiter qu'aux habitudes véhiculées par l'archive de la souveraineté. Cette relation hypothétique se renforce si on prend en considération les deux trames narratives de la hiérarchisation qui font du dernier des petits cochons dans l'ordre de la dévoration également le premier dans l'art de la technique. Le loup-garou d'Honoré Beaugrand fait écho au mécanisme de la menace et à la hiérarchisation des rapports politiques. Fable théologico-politique d'un discours politique qui vise la persuasion et l'obligation envers les prescriptions religieuses catholiques, le loup-garou

montre comment la mobilisation d'une menace favorise l'instauration d'une autoposition de souveraineté. L'usage du langage se traduit alors par la revendication de la capacité à départager entre le bon et le mauvais chrétien. Après l'analyse des fables du loup, du cochon, des garous et du dieu chrétien, j'ai opéré un déplacement épistémologique en m'intéressant à des simulacres zooanthropologiques qui surgissent depuis l'actualité contemporaine. Ce déplacement montre que l'affabulation du politique ne respecte pas les clivages, à commencer par celui opposant la fiction au réel. La recherche d'un chez-soi par le dernier petit cochon m'aura amené à problématiser, par extension, les enjeux du faire-savoir et de l'archive qu'implique la fable du loup solitaire. La peur que ce dernier suscite prend l'allure d'un piège narratif qui se manifeste par la quête de l'habitat où trouver refuge en cas de menace et par l'interpellation du souverain-protecteur. Sa menace se traduit par les visées perlocutoires de la transmission et de la conjuration d'archive. En circulant de bouches à oreilles, la fable de la souveraineté délimite l'espace de la contradiction de deux forces discursives. En revendiquant et en incarnant la fable du protecteur face à une menace étrangère, les membres de *La Meute* actualisent la souveraineté. Même si les étudiants militants du *Comité printemps 2015* ont dissocié la menace de la fable du loup pour l'attribuer au protecteur, la surenchère de leurs moyens d'actions et de résistances politiques aura eu pour effet de provoquer la violence souveraine. Chacun de ces cas d'analyse démontre combien il est difficile d'habiter la fable de la souveraineté sans l'actualiser et la mettre en circulation. Comment faire de son langage un chez-soi sans que s'instaure et se mette à circuler l'imaginaire du pouvoir souverain?

La fable du loup et du chasseur dans *La bête lumineuse* montre qu'une parole peut momentanément s'abstraire des prescriptions d'une langue politique. L'artisan-parolier fait alors du langage le lieu d'un bricolage qui, parce que lié à la situation vécue qu'appelle en résonnance une prise de parole concrète, tend à conjurer la souveraineté. La parole, alors, fait-savoir en excédant l'archive du langage anthropologique, mais aussi en désarticulant les rapports hiérarchisés de la souveraineté qu'elle met en mouvement.

Après l'analyse des effets performatifs du simulacre du loup, je fais une description autoethnographique des pratiques de l'habiter des *Snowbirds* en interrogeant leurs manières d'occuper l'espace, de diviser le temps et de mettre leurs corps en scène. Je me détourne alors de productions davantage textuelles ou filmiques des effets fable du pouvoir pour me concentrer sur une manifestation humaine. L'animalité met en résonnance toutes les relations d'extraction et de complémentarité zooanthropologiques qui portent les traces de l'affabulation du politique et de la performativité du langage. Le lieu d'où je parle et où je rencontre des *Snowbirds* est le piège de la souveraineté, notre habitat. Inspiré par l'affabulation de ces touristes de la chaleur qui l'hiver fuient le Québec jusqu'en *Floribec*, je me suis d'abord appliqué à affabuler le chercheur en en faisant une bête errante qui se déplace en fonction des apparitions de sa nourriture langagière. J'ai voulu ensuite désamorcer quelques privilèges statutaires qui assurent au chercheur le pouvoir du savoir et des énoncés de véridictions. Du mieux que je l'ai pu, j'ai laissé la parole étrangère s'incorporer à une

production de savoir excentré. J'ai laissé mes itinéraires de recherche se composer au hasard des découvertes et des dialogues. La capture de la parole étrangère, suivant l'oscillation du discours et de la parole politiques, m'a obligé à dissimuler la position du chercheur que pourtant j'incarne. Cette dissimulation visait à faire surgir la parole sans qu'elle n'ait été provoquée par le discours d'un chercheur. Toujours singulière, la parole s'énonce dans des situations uniques et tire sa valeur de l'éphémérité qui la rend si difficile à saisir. Elle peut parfois avoir pour effet d'actualiser la fable de la souveraineté, ce qu'elle ne vise pas pour autant. Il arrive que le pouvoir entre les paroliers échappe à l'établissement de rapports hiérarchiques. Il se déplace et s'interchange alors en fonction des aléas de la production de savoir. Ce que démontrerait, par exemple, l'hospitalité désintéressée de *Céline et Robert*. À moins que le partage d'un repas, la générosité des dialogues et la transmission de savoirs n'aient été commandés par une archive supposée familière qui se manifeste par l'articulation entre le chez-soi et la pensée de l'homogène. Sans oublier le destin tragique de la parole qui, sous l'effet de la ritournelle, finit par se faire capturer par un discours qui lui aménage, comme ici, une place textuelle. Ce qu'au final montre ce chapitre, c'est toute la précarité d'une démarche de recherche visant la conjuration épisodique de la fable de la souveraineté par une interrogation incessante du lieu d'où je parle et tiens discours.

L'instauration et la circulation de la différence zooanthropologique *dans* et *par* le langage se rapportent à la thèse de l'affabulation du politique. Le simulacre du loup

génère des effets qui actualisent ou conjurent, momentanément, la fable de la souveraineté. Les pratiques de l'habiter des *Snowbirds* sont manifestes de l'homogénéité de l'archive du chez-soi qu'on suppose en partage et qui commanderait, parfois, l'hospitalité. À partir des deux derniers chapitres, je déplace la problématisation de l'animalité et du performatif en me concentrant davantage sur des animaux non-humains. C'est bien depuis les tenailles des forces épistémologiques et depuis l'oscillation du discours et de la parole que je me risque à produire du savoir sur les pitbulls. En formulant une parole hasardeuse qui assume la double exclusion du zooanthropologique, j'ai voulu puiser dans les pourtours du langage humain, là où l'archive fait défaut et où on ne peut s'aventurer qu'à coup d'hypothèses précaires. En effectuant une analyse du discours de l'événement « pitbull » et en produisant un récit autoethnographique incluant la parole étrangère, j'ai voulu montrer comment la circulation de la fable du « pitbull » favorise l'établissement d'une langue politique où règne le discours, qui est défavorable à la prise de parole et qui tend à prescrire la réception de l'événement du hasard et la prolifération langagière. L'usage des mécanismes discursifs de la décision souveraine a pour effet d'imposer la version narrative de la dangerosité de la race « pitbull ». Cela se traduit par la production de rapports antagonistes et la hiérarchisation de la production de savoir par le discours qui revendique la capacité de décider en toute certitude de la menace du « pitbull ». Le discours de la décision souveraine travaillerait ainsi sans relâche l'archive du langage pour que, devant l'événement qui surgit, la parole s'énonce conformément à la fable de la souveraineté. Le succès performatif de cette production se confirmerait par la

manifestation d'une parole assimilée à un discours qui tout en décrivant l'événement véhicule la thèse du danger de la race « pitbull ». La prise de parole semble alors faire écho à la version narrative du discours de la dangerosité du « pitbull ». Le rappel ponctuel de la menace aurait ainsi produit un étrange effet d'archive contribuant à l'efficacité du langage de la souveraineté. Le triomphe du discours ne se rapporte pas seulement à sa capacité à faire-croire à la menace « pitbull », mais aussi par l'interpellation du souverain en exercice. Dans l'urgence de protéger une vie incorporée à la souveraineté, les tenants du discours ont fait de la peur de la dévoration le moyen d'une assimilation à la bête des bêtes, celle qui a le dernier mot et qui, le moment venu, peut afficher la plus grande force des forces: le monstre *Léviathan*. L'analyse du *corpus* favorise ainsi l'affinement des thèses agambenniennes sur le pouvoir: pour s'instaurer, la fable de la souveraineté doit non seulement être diffusée, mais aussi incarnée par des « bêtes féroces » qui l'exécutent, l'incarnent et la matérialisent. Sans relâche, à mon tour, j'ai voulu conjurer l'effet de récit imposé par ce discours de la force et de l'arbitraire décisionnel. En convoquant la parole étrangère et en me risquant à une prise de parole autoethnographique, j'ai voulu déhiérarchiser la production de savoir. Cette démarche épistémologique qui tout en interrogeant les manières de produire du savoir cherche à conjurer les effets de la décision souveraine se fonde sur les limites interprétatives générées par la différence zooanthropologique. Là où l'archive du langage anthropologique rencontre le « silence des bêtes », comment pourrait-on revendiquer la capacité de trancher sur l'incertitude sans faire la démonstration de l'arbitraire?

La différence zooanthropologique et son double effet d'exclusion favorisent une problématisation des forces du langage qui se manifestent par le discours et la parole politiques. Les aléas de la recherche m'ont lentement éloigné de l'archive du langage anthropologique. L'analyse de l'événement « pitbull » marquerait ce seuil comme si, en suivant la progression de mes analyses et de mes réflexions, il se rapportait dans un même mouvement aux forces langagières qui affabulent les pitbulls et à ce qui échappe à l'emprise du langage humain et qui porte le nom d'« animal » ou de « zoologique ». En effectuant un terrain de recherche en compagnie de Nellie, j'ai tenté de prendre la parole depuis l'extériorité qui donne corps au langage anthropologique ou dont la présupposition est nécessaire à l'instauration du pouvoir souverain. Avec Nellie, je me suis hasardé ailleurs que sur le territoire de la souveraineté. À partir de notre quotidien en partage, j'ai problématisé le langage en suivant trois axes d'analyse. Je me suis d'abord appliqué à prendre la parole pour parler de Nellie la chienne en assumant les limites de mon corps bio-langagier-politique. J'ai pris des précautions épistémologiques et cherché à rompre avec le perspectivisme anthropologique qui fait croire que les perceptions canines sont traduisibles en représentation mentale humaine. Je me suis risqué à l'énoncé d'une parole hasardeuse et à une démarche de recherche plus près de l'artisanat que de la science. J'ai voulu décentrer la production de savoir par des descriptions autoethnographiques, par des réflexions sur le langage qui inclut à l'analyse d'autres animaux que les humains, mais aussi en assimilant au corps du texte la parole de ces étrangers qui en voyant Nellie se sont mis à parler. J'ai aussi

problématisé la singularité idiomatique que nous avons en partage et qui regroupe l'ensemble de nos pratiques langagières, vocales ou corporelles qui se sont développées à force de côtoiement et d'interprétation. Si cet axe d'analyse surexpose l'archive singulière qu'un humain et une chienne peuvent avoir en commun pour régler leurs échanges langagiers, elle tend par ailleurs à brouiller la différence zooanthropologique sans toutefois la contester. Tout le travail interprétatif conjugue l'usage du langage humain et sa réception par Nellie, mais aussi les ruses d'une chienne qui par toutes sortes de pratiques corporelles s'emploie à me faire dire certains mots ou à exécuter certains gestes. Le troisième axe, finalement, s'inscrit dans le prolongement des effets de la différenciation zooanthropologique. Si la singularité idiomatique surexpose l'accès partiel d'une chienne au langage anthropologique, la sémiographie des vivants souligne en la généralisant à l'ensemble des vivants l'accès partiel à la multiplicité des archives qui la composent. J'ai accompagné, observé et filmé Nellie pour essayer de décrire des archives qui me sont étrangères à moi, l'humain parlant. En suivant Nellie, j'ai voulu conjurer, l'instant d'une parole risquée, la fable de la souveraineté, comme si chacun de ses gestes offrait autant de pointes de rupture du monde langagier que j'habite.

Tout ce parcours de recherche sur l'animalité et le performatif m'aura amené à interroger les concepts de pouvoir, du langage et de la différence zooanthropologique depuis un *corpus* théorique, mais aussi en fonction de plusieurs laboratoires de recherche engageant, chaque fois, une variété d'outils méthodologiques et de matériau

d'analyse. Les contributions de cette thèse toucheraient, ainsi, tant la formulation de concepts, que j'espère novateurs, que l'élaboration de méthodologies. Le croisement des instruments de l'analyse du discours, de l'observation participante et de l'autoethnographie ainsi que l'hétérogénéité des objets d'études a favorisé une vérification méthodologique en fonction d'une multiplicité de sources textuelles (orales et écrites), visuelles (filmiques et photographiques) et corporelles. En adaptant les méthodologies utilisées à la singularité des cas analysés, cette démarche a permis de démontrer l'efficacité de la fable de la souveraineté et de montrer comment la parole peut la conjurer. En faisant jouer les effets de la différence zooanthropologique, j'ai pu mener une problématisation du langage favorisant une analyse des effets du discours et de la parole politiques sans les inscrire dans une opposition formelle trop rigide qui aurait masqué leur complexité relationnelle. Ce travail s'est poursuivi jusqu'aux limites même du concept en exposant les forces qui œuvrent au sein du langage humain, mais aussi en puisant dans les archives de la sémiographie des vivants comme j'ai pu les observer avec Nellie. Il en découle un concept autoréflexif qui souligne les effets d'archive et d'usage du langage humain en les rapportant à un ensemble langagier plus vaste que, je suppose, en partage entre les vivants. Sans nier les effets de la différence zooanthropologique, j'ai étendu la performativité jusqu'à la multiplicité des archives qui composent le vivant et à laquelle il m'arrive de participer. J'ai, en quelque sorte, reconnu à l'humain le pouvoir de son langage tout en lui retirant le privilège de la performativité. Les non-humains acquièrent ainsi un pouvoir de faire-savoir dont la reconnaissance pourrait contribuer à repenser l'articulation des manières de vivre entre

vivants et à atténuer les conséquences du présupposé de la supériorité humaine. Cette reconfiguration du politique, j'ai aussi cherché à la conceptualiser en montrant qu'il est possible d'utiliser la force du langage sans faciliter la diffusion de la fable de la souveraineté. Le pouvoir est irréductible à la souveraineté même si elle tend à le recouvrir de son horizon destinal. Il se manifeste par des usages du langage et des simulacres politiques qui n'ont pas toujours pour effet d'instaurer des rapports hiérarchiques. J'ai choisi un autre chemin que celui de la résistance politique qui confronte l'État et les forces de l'ordre. En montrant qu'il est possible d'utiliser la force du langage sans s'inscrire dans des rapports de domination, j'ai voulu rappeler toute la difficulté de penser l'émancipation depuis l'archive d'une langue politique même s'il est possible, de manière ponctuelle, de s'en abstraire. Cette possibilité, je l'ai associée à la production de savoir. Je l'ai généralisée en interrogeant les effets de certitude et de véridiction produits depuis la position du chercheur. Mais toujours en me concentrant sur le langage et le pouvoir. Ce qui, considérant l'étendue des manières de vivre des vivants, s'est imposé comme une limite épistémologique. L'analyse des pratiques langagières est avantageuse pour mesurer les effets générés par des imaginaires du pouvoir, mais demeure insuffisante pour aborder la grande variété des pratiques sémiographiques qui échappent à mon corps-bio-politique. Malgré toutes les précautions pouvant être prises, une question demeure sans réponse: comment parler des animaux?

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, Jean-Michel, *Les textes : types et prototypes – Récit, description, argumentation, explication et dialogue*, Paris, Armand Colin, 2008, 223 p.
- ADAMS, Tony E., ELLIS, Carolyn et HOLMAN JONES, Stacy (dirs.), *Autoethnography*, Oxford, Oxford University Press, 2014, 216 p.
- ALAMI, Sophie, DESJEUX, Dominique et GARABUAU-MOUSSAOUI, Isabelle, *Les méthodes qualitatives*, Paris, Presses universitaires de France, 2013 (2^e éd.), 128 p.
- ANONYME, « Loup y es-tu? », dans Collectif de Débrayage et consorts, *Fuck toute. Quelques flèches tirées du Printemps 2015*, Montréal, Sabotart, pp. 29-42.
- ADAM, Jean-Michel, *Les textes: types et prototypes – Récit, description, argumentation, explication et dialogue*, Paris, Armand Colin, 2008 [1997], 223 p.
- AGAMBEN, Giorgio, *Le langage et la mort. Un séminaire sur le lieu de la négativité*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, coll. Détroits, 1991 [1982], 198 p.
- AGAMBEN, Giorgio, *La communauté qui vient*, Paris, Éditions du Seuil, coll. La librairie du XX^e siècle, 1990, 118 p.
- AGAMBEN, Giorgio, *Homo Sacer. I, Le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Éditions du Seuil, coll. L'ordre philosophique, 1997 [1995], 213 p.
- AGAMBEN, Giorgio, *Moyens sans fins. Notes sur la politique*, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. Petite Bibliothèque, 2002 [1995], 153 p.
- AGAMBEN, Giorgio, *L'Oouvert. De l'homme et de l'animal*, Paris, Éditions Rivages, coll. Bibliothèques Rivages, 2002, 145 p.
- AGAMBEN, Giorgio, *État d'exception, Homo sacer II, 1*, Paris, Éditions du Seuil, coll. L'ordre philosophique, 2003, 153 p.
- AMOSSY, Ruth, « L'éthos et ses doubles contemporains. Perspectives disciplinaires », *Langage et société* vol. 3, n° 149, 2014, pp. 13-30.^[1]_[SEP]
- ANGENOT, Marc, *Mil huit cent quatre-vingt-neuf: un état du discours social*, Montréal/Longueuil, Éditions du Préambule, 1989, 1176 p.

- ANTONIOLI, Manola, « Animots », *Chimères*, vol. 3, n° 81, 2013, pp. 31-38.
- ARISTOTE, *Les politiques*, Paris, Flammarion, coll. Garnier Flammarion, 1990, 576 p.
- ARMENGAUD, Françoise, *Réflexions sur la condition faite aux animaux*, Paris, Kimé, coll. Philosophie en cours, 2011, 239 p.
- ARMENGAUD, Françoise et BOURRE, Martine, « À cause de la souffrance animale, quelques raisons parmi de très nombreuses pour ne pas s'émerveiller devant les pratiques et les artéfacts de la culture humaine », *Quel animal?* Prétontaine, hiver 2014, vol. 29-30, pp. 455-462.
- AUSTIN, John Langshaw, *How to Do Things With Words*, Cambridge, Harvard University Press, 1975 [1962], 192 p.
- AUZANNEAU, Michelle, « La quête des parlers ordinaires », *Langage et société*, vol. 4, n° 154, 2015, pp. 51-66.^[1]_{SEP}
- BAILLY, Jean-Christophe, *Le Versant animal*, Paris, Bayard, 2007, 148 p.
- BAILLY, Jean-Christophe, « La forme animale », *Le Portique*, n°23-24, 1^{er} et 2^e trimestre, 2009, [En ligne]. <https://leportique.revues.org>
- BAILLY, Jean-Christophe, « Les animaux sont des maitres silencieux », dans Lucie CAMPOS, Georges CHAPOUTHIER, Catherine COQUIO *et al.* (dirs.), *La question animale. Entre science, littérature et philosophie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, pp. 15-24.
- BAILLY, Jean-Christophe, *Le parti pris des animaux*, Paris, Christian Bourgois, coll. Essais, 2013, 133 p.
- BAJARD, Flora, « Enquêter en milieu familial. Comment jouer du rapport de filiation avec le terrain? », *Genèses*, vol. 1, n° 90, 2013, pp. 7-24.
- BAKHTINE, Mikhaïl. *The dialogic imagination: Four essays*, Austin, University of Texas Press, 1981, 444 p.
- BARATAY, Éric, « Les socio-anthropo-logues et les animaux. Réflexions d'un historien pour un rapprochement des sciences », *Les relations anthropozoologiques ou l'animal conjugué au présent des sciences sociales*. Sociétés, 2010, vol. 108, pp. 9-18.
- BARATAY, Éric, *Le point de vue animal: une autre version de l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 2012, 388 p.
- BARATAY, Éric, « Pour une relecture de l'histoire de la protection. Regarder la souffrance », *Quel animal?* Prétontaine, hiver 2014, vol. 29-30, pp. 381-406.

- BARATAY, Éric, « Pour une lecture pluridisciplinaire des récits littéraires et des relations hommes – animaux », *Ethnozootechnie*, vol. 98, 2015, p. 119-124.
- BARDINI, Thierry, « Devenir animal et vie aérienne. Prolégomènes à une biologie transcendante », *Chimères*, vol. 2, n° 73, 2010, pp. 111-127.
- BATICLE, Christophe, « La corporéité cynégétique: une démarche territoriale entre symbolique locale et spatialité animale », *Géographie Humanimal*. Carnet de géographes, 2013 n° 5, [En ligne].
http://www.carnetsdegeographes.org/archives/sommaire_05.php
- BEAUD, Stéphane, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique », *Politix*, vol. 9, n° 35, 1996, pp. 226-257.
- BEAUD, Stéphane et WEBER, Florence, *Guide de l'enquête de terrain*, Éditions La Découverte, 2010 (4^e éd.), 336 p.
- BEKOFF, Marc, *Animal play: evolutionary, comparative and ecological perspectives*, New York, Cambridge University Press, 1998, 274 p.
- BENJAMIN, Walter, « Critique de la violence », *Œuvres I*, Paris, Éditions Gallimard, coll. Folio essais, 2000 [1921], pp. 210-243.
- BENJAMIN, Walter, « Le conteur. Considérations sur l'œuvre de Nicolas Leskov », *Œuvres III*, Paris, Éditions Gallimard, coll. Folio essais, 2000 [1936], pp. 114-151.
- BENJAMIN, Walter, « Sur le concept d'histoire », *Œuvres III*, Paris, Éditions Gallimard, coll. Folio essais, 2000 [1942], pp. 427-443.
- BENJAMIN, Walter, *Origine du drame baroque Allemand*, Paris, Flammarion, coll. La philosophie en effet, 2000 [1985] 264 p.
- BENSUSSAN, Gérard, « La bête est sans pourquoi », *Les Temps Modernes*, 2012/3, n° 669-670, pp. 217-233.
- BERGER, Anne-Emmanuelle et SEGARRA, Marta (dirs.), *Demenageries. Thinking (of) animals after Derrida*, Amsterdam, Rodopi, coll. Critical Studies, 2011, 267 p.
- BERNARD BARBEAU, Geneviève, « De l'appel à mobilisation à ses mécanismes sociodiscursifs : le cas des slogans écrits du printemps érable », *Argumentation et Analyse du Discours*, vol. 14, 2015, [En ligne]. <http://aad.revues.org/1969> [Page consultée le 4 octobre 2016].
- BERTAUX, Daniel, *Le récit de vie: L'enquête et ses méthodes*, Paris, Armand Colin, 2010 [2000], 126 p.

- BONENFANT, Maude, GLINOER, Anthony et LAPOINTE, Martine-Emmanuelle, *Le Printemps québécois. Une anthologie*, 2013, 360 p.
- BOTTINEAU, Didier, « Pour une approche enactive de la parole dans les langues », *Langages*, vol. 4, n° 192, 2012, pp. 11-27.^[1]^[SEP]
- BRESS, Jacques, « L'entretien et ses techniques », dans Louis-Jean CALVET et Pierre DUMONT (dir.), *L'enquête sociolinguistique*, Paris, L'Harmattan, 1999, pp. 61-76.
- BROHM, Jean-Marie, « Anthropologie du chien. L'homme et son double. Éléments pour une anthropo-éthologie compréhensive », *Quel animal?* Prétontaine, hiver 2014, vol. 29-30, pp. 141-188.
- BROHM, Jean-Marie, « L'homme, une proie pour l'animal. Le devenir-animal de la viande humaine », *Quel animal?* Prétontaine, hiver 2014, vol. 29-30, pp. 549-577.
- BROHM, Jean-Marie et BOURATSIS, Sofia Eliza, « La question animale. Anthropologie, ontologie, zoologie, éthologie », *Quel animal?* Prétontaine, hiver 2014, vol. 29-30, pp. 13-22.
- BUCHANAN, Brett, *Onto-ethologies: the animal environments of Uexküll, Heidegger, Merleau-Ponty, and Deleuze*, Albany, SUNY Press, 2008, 236 p.
- BURGAT, Florence, « Le propre de l'homme et l'appropriation de l'animal », *Natures Sciences Sociétés*, 2002, vol. 10, pp. 16-23.
- BURGAT, Florence, « À quoi la question " qui sont les animaux? " engage-t-elle? », dans Jean BIRNBAUM (dir.), *Qui sont les animaux?*, Paris, Folio, 2010, pp. 138-150.
- BURGAT, Florence, *Une autre existence. La condition animale*, Paris, Albin Michel, 2012, 394 p.
- BURGAT, Florence, « Animalité », Encyclopædia Universalis, [CD-ROM].
[Page consultée le 16 octobre 2013].
- BURGAT, Florence, « Pourquoi l'humanité est-elle carnivore ? Perspectives philosophiques de recherche sur le système carnivore », *Quel Animal?* Prétontaine, hiver 2014, vol. 29-30, pp. 473-498.
- BUTLER, Judith, *Le Pouvoir des mots. Politique du performatif*, Éditions Amsterdam, Paris, 2008 [2004], 288 p.
- BUTLER, Judith, « Walter Benjamin et la critique de la violence », *Vers la cohabitation. Judéité et critique du sionisme*, Paris, Fayard, 2013, pp. 105-149.

- CALARCO, Matthew, *Zoographies. The Question of the Animal from Heidegger to Derrida*, New York, Columbia University Press, 2008, 169p.
- CEFAÏ, Daniel, *L'enquête de terrain*, Paris, La découverte, coll. M.A.U.S.S., 2003, 615 p.
- CHANVALLON, Stéphanie, « Les relations humains/animaux. De l'espace protégé à l'espace partagé, une géographie physique et sensible », *Géographie Humanimal*. Carnet de géographes, 2013 n°5, [En ligne].
http://www.carnetsdegeographes.org/archives/sommaire_05.php
- CHARAUDEAU, Patrick, MAINGUENEAU, Dominique (dirs), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, 668 p.
- CHARAUDEAU, Patrick, *Le discours politique: les masques du pouvoir*, Paris, Lambert-Lucas, 2014 [2005], 260 p.
- CHAREST, Félix-Antoine, « La représentation du loup-garou dans l'imaginaire québécois », mémoire de maîtrise en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2017, 140 p.
- CLASTRES, Pierre, *La société contre l'État*, Paris, Éditions de Minuit, coll. Reprise, 2011 [1974], 185 p.
- COLLECTIF DE DÉBRAYAGE, *Fuck toute. Quelques flèches tirées du Printemps 2015*, Montréal, Sabotart, 2015, 145 p.
- COHEN-LEVINAS, Danielle, « L'exception animale. Le bestiaire de Zarathoustra, entre autres figures de métamorphose et de substitution... », *Lignes*, vol. 1, n° 28, 2009, pp. 167-181. ^[1]_{SEP}
- CORTEN, André, « Discours et représentation du politique » (Discurso e Representação do Político), dans F. INDURSK, et M. C. LEONDRIO FERREIRA, (dirs.), *O multiplo territorio da analise do Discurso*, Porto Alegre, Efitora Sagra Luzzatto, 1999, pp. 37-52.
- CORTEN, André, MOLINA, Vanessa et GIRARD-LEMAY, Julie, *Les frontières du politique en Amérique Latine: imaginaires et émancipation*, Paris, Karthala, coll. Hommes et sociétés, 2006, 271 p.
- CORTEN, André, CÔTÉ, Anne-Élizabeth, *La violence dans l'imaginaire latino-américain*, Paris, Karthala, coll. Hommes et sociétés, 2008, 421 p.
- CORTEN, André, HUART Catherine et PEÑAFIEL, Ricardo, *L'interpellation plébéienne en Amérique latine: violence, actions directes et virage à gauche*, Paris, Karthala, coll. Hommes et sociétés, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, 326 p.

- CORTEN, André, « La souveraineté instantanée » dans Jade BOURDAGES et Charles DESLANDES (coord.), *Critiques de la souveraineté. Interpellation plébéienne, récit et violence*, vol. 8, n°12, mars 2015, pp. 31-51.
- DALLA BERNARDINA, Sergio, *L'éloquence des bêtes. Quand l'homme parle des animaux*, Paris, Métailié, 2006, 204 p.
- DANTA, Chris, « "Might sovereignty be devouring?" Derrida and the Fable », *SubStance* #134, Vol. 43, n° 2, 2014, pp. 37-49.
- DE FONTENAY, Élisabeth, *Le Silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998, 784 p.
- DE FONTENAY, Élisabeth, *Sans offenser le genre humain. Réflexions sur la cause animale*, Paris, Albin Michel, 2008, 213 p.
- DE FONTENAY, Élisabeth, « L'homme et l'animal : anthropocentrisme, altérité et abaissement de l'animal », *Pouvoirs*, Éditions du Seuil, 2009, vol. 4, n° 131, pp. 19-27.
- DE FONTENAY, Élisabeth, *La leçon des oies sauvages*, Paris, Bayard, 2012, 54 p.
- DE LABOÉTIE, Étienne, *Discours de la servitude volontaire*, Paris, Éditions Gallimard, 2008, 177 p.
- DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, coll. Critique, 2007 [1980], 648 p.
- DELEUZE, Gilles, *Cinéma 2. L'image-temps*, Paris, Éditions de Minuit, 1985, 384 p.
- DELEUZE, Gilles, *Deux régimes de fous et autres textes 1975-1995*, Paris, Éditions de Minuit, coll. Paradoxe, 2003, 383 p.
- DELEUZE, Gilles et PARNET, Claire, *Abécédaire de Gilles Deleuze*, Paris, Vidéo, Éditions Montparnasse, réalisation P.-A. Boutang, 2004 [1995], 453 mins.
- DEMAZIÈRE, Didier, « L'entretien biographique comme interaction négociations, contre-interprétation ajustements de sens », *Langage et société*, vol. 1, n° 123, 2008, pp. 15-35.
- DEMICHEL, Sophie, « Vers une théorie générique de la " meute " », *Sociétés*, vol. 2, n° 108, 2010, pp. 117-122.
- DENZIN, Norman, *Interpretive Autoethnography*, London, SAGE, 2014, 160 p.
- DERRIDA, Jacques, *De la grammatologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. Critique, 2006 [1967], 445 p.
- DERRIDA, Jacques, *Limited Inc.*, Paris, Galilée, 1990, 284 p.

- DERRIDA, Jacques, « "Il faut bien manger" ou le calcul du sujet », *Points de suspension*, Paris, Galilée, coll. La philosophie en effet, 1992, pp. 269-301.
- DERRIDA, Jacques, *Force de loi. Le fondement mystique de l'autorité*, Paris, Galilée, coll. La philosophie en effet, 2005 [1994], 160 p.
- DERRIDA, Jacques, « And say the animal responded? », dans Cary WOLFE, *Zoontologies: the question of animal*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003, pp. 121-46.
- DERRIDA, Jacques et ROUDINESCO, Elisabeth, *De quoi demain... Entretiens*, Paris, Flammarion, coll. Champs essais, 2003, 315 p.
- DERRIDA, Jacques, *Voyous*, Paris, Galilée, coll. La philosophie en effet, 2003, 232 p.
- DERRIDA, Jacques, *L'Animal que donc je suis*, Paris, Galilée, coll. La philosophie en effet, 2006, 232 p.
- DERRIDA, Jacques, « Le souverain bien – ou l'Europe en mal de souveraineté », *Cités*, vol. 2, n° 30, 2007, pp. 103-140.
- DERRIDA, Jacques, *Séminaire: La bête et le souverain I (2001-2002)*, Paris, Galilée, coll. La philosophie en effet, 2008, 480 p.
- DERRIDA, Jacques, *Séminaire: La bête et le souverain II (2003-2004)*, Paris, Galilée, coll. La philosophie en effet, 2010, 424 p.
- DESLACHE, Lucile, « Les paradoxes de la pensée animale: vers une nouvelle approche de l'écoute ? », *Quel animal?* Prétontaine, hiver 2014, vol. 29/30, pp. 439-454.
- DESLANDES, Charles, « Les manières de décrire l'événement de *Polytechnique*. Entre "décision souveraine" et "décision de justice" », Mémoire de maîtrise en science politique, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2011, 153 p.
- DESLANDES, Charles, « Fable politique et politique affabulé. Langage, pouvoir et bestiaire québécois », dans Jade BOURDAGES et Charles DESLANDES (coord.), *Critiques de la souveraineté. Interpellation plébéienne, récit et violence*. Cahiers des imaginaires, vol. 8, n°12, mars 2015, pp. 53-65.
- DESLANDES, Charles, « Le vivant entre en scène : critique de la souveraineté et politique de l'émancipation dans la (bio)politique de Giorgio Agamben », dans Charles DESLANDES et Catherine HUART (coord.), *Traces et effets politiques du printemps 2012*. Cahiers des imaginaires, vol. 8, n°11, mars 2015, pp. 81-104.

- DESLANDES, Charles, « Gare aux loups! Ma maison, le souverain et l'artisan parolier », *Machines de Guerres à ritournelles terrestres*. La Deleuziana, 2017, vol. 5, pp. 45-58.
- DESLANDES, Charles et GIROUX Dalie (dirs.), *Parler avec les animaux*, Montréal et Paris, Presses de l'Université de Montréal et Presses universitaires de Paris Nanterre, coll. Savoirs indisciplinés, 2019. À paraître.
- DESPRET, Vinciane, *Quand le loup habitera avec l'agneau*, Paris, Empêcheurs de penser en rond, 2002, 284 p.
- DESPRET, Vinciane, *Bêtes et hommes*, Paris, Gallimard, 2007, 160 p.
- DESPRET, Vinciane, « Comprendre l'homme à partir de l'animal? », *Pouvoirs*, Éditions du Seuil, 2009, vol. 4, n° 131, pp. 5-17.
- DESPRET, Vinciane, « Des intelligences contagieuses », dans Jean BIRNBAUM (dir.), *Qui sont les animaux?*, Paris, Folio, 2010, pp. 110-126.
- DESPRET, Vinciane, *Que diraient les animaux, si on leur posait les bonnes questions?*, Paris, La Découverte, 2012, 325 p.
- DESPRET, Vinciane, « Bien parler des animaux, bien parler aux animaux », *Quel animal?* Prétentaine, hiver 2014, vol. 29-30, pp. 407-426.
- DÉTIENNE, Marcel et VERNANT, Jean-Pierre, *Les Ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*, Paris, Flammarion, coll. Champs Essais, 2009 [1974], 316 p.
- DUCROT, Oswald, *Le dit et le dire*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, 237 p.
- DYLL-MYKLEBUST, Lauren, TOMASELLI, Keyan G. et VAN GROOTHEEST, Sjoerd, « Personal/Political Interventions Via Autoethnography: Dualisms, Knowledge, Power, and Performativity », dans Tony E. ADAMS, Carolyn ELLIS et Stacy HOLMAN JONES (dirs.), *Handbook of autoethnography*, Taylor and Francis, 2013, pp. 576-594.
- ECO, Umberto, « Comment réécrire le Petit Chaperon rouge », *Comment voyager avec un saumon*, Paris, Grasset, coll. Livre de Poche, 1992, pp. 173-174.
- ESCOLA, Marc, « L'autorité de l'interprète. Les fables théoriques de Stanley Fish », *Acta fabula*, vol. 9, n° 1, Janvier 2008, [en ligne].
<http://www.fabula.org/revue/document3780.php> [Site consulté le 13 décembre 2016].
- ESTEBANEZ, Jean, « Penser avec le corps : comment une panthère a transformé ma thèse », *Géographie Humanimal*. Carnet de géographes, 2013 n°5, [En ligne].
http://www.carnetsdegeographes.org/archives/sommaire_05.php

- FAVRET-SAADA, Jeanne, *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, 1977, 332 p.
- FAYE, Jean-Pierre, *Langages totalitaires: critique de la raison narrative, critique de l'économie narrative*, Paris, Éditions Hermann, 2003 [1972], 771 p.
- FAYE, Jean-Pierre, *Introduction aux langages. Théorie et transformations du récit*, Paris, Éditions Hermann, coll. Savoir: Cultures, 2003 [1972], 162 p.
- FICH, Stanley, *Is There a Text in This Class? The Authority of Interpretive Communities*, Cambridge, Harvard University Press, 1980, 394 p.
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la Folie à l'âge classique. Folie et déraison*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1977 [1961], 583 p.
- FOUCAULT, Michel, « Les hétérotopies », *France Culture*, 7 décembre 1966, [En ligne]. http://www.rennes-info.org/IMG/pdf/foucault._conference-2.pdf [Page consultée le 6 mars 2015].
- FOUCAULT, Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Sciences humaines, 1969, 288 p.
- FOUCAULT, Michel, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire. Hommage à Jean Hyppolite », *Dits et écrits II*, Paris, Presse Universitaire de France, coll. Épiméthée, 1971, pp. 145-172.
- FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1971, 88 p.
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité, I. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1977, 224 p.
- FOUCAULT, Michel, « Des espaces autres », dans *Dits et écrit IV (1980-1988)*, Paris, Éditions Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines, 1994 [1984], pp. 752-762.
- FOUCAULT, Michel, « *Il faut défendre la société* ». *Cours au Collège de France. 1976*, Paris, Seuil, EHESS et Gallimard, coll. Hautes Études, 1997, 291 p.
- FRANCIS, Margot, « The Strange Career of the Canadian Beaver: Anthropomorphic Discourses and Imperial History », *Journal of Historical Sociology*, vol. 17, n° 2-3, Juin 2004, pp. 209-239.
- FRECCERO, Carla, « Carnivorous Virility or, Becoming-Dog », *Social Text*, 2011, vol. 29, n°1 (106), pp. 177-195.
- FREITAG, Michel, « Actualité de l'animal, virtualité de l'homme. Entrevue avec Michel Freitag », *Conjonctures*, n° 33-34, automne-hiver 2001, pp. 99-154.

- GAUTHIER, Gilles, « Le " printemps érable " au Québec: " Grève " ou " boycott "? Les enjeux stratégiques d'un conflit de nomination », *Argumentation et Analyse du Discours*, vol. 17, 2016, [En ligne]. <http://aad.revues.org/2248> [Site consulté le 11 décembre 2016].
- GEERTZ, Clifford, *The interpretation of cultures: selected essays*, New York, Basic Books, 2000 [1973], 420 p.
- GIROUX, Dalie, « Dieu est-il mort en étude des idées politiques? Sur l'aporie de l'opposition entre les idées et le monde », *Revue canadienne de science politique*, vol. 37, n°2, juin 2004, pp. 281-300.
- GIROUX, Dalie, « L'espace, le temps et l'émancipation. Essai sur la parole », *Revue canadienne de science politique*, vol. 41, n°3, septembre 2008, pp. 549-567.
- GIROUX, Dalie, « Agamben et les Anciens. À la recherche de la machine anthropologique Occidentale », *Les usages des Anciens dans la pensée politique contemporaine*, Yves COUTURE et Martin BREAUH (dir.), Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2010, pp. 23-51.
- GIROUX, Dalie, « Le territoire de l'âme, l'écriture, la matière. Politique de la parole de Pierre Perrault », *Globe: revue internationale d'études québécoises*, vol. 15, n° 1-2, 2012, p. 265-285.
- GIROUX, Dalie, « Anarchie et méthode. Une approche généalogique des idées politiques chez Marx et Nietzsche », Dalie GIROUX et Dimitrios KARMIS (dirs.), *Ceci n'est pas une idée politique. Réflexion sur les approches en étude des idées politiques*, Québec, Presse de l'Université Laval, coll. Prisme, 2013, pp. 331-349.
- GIROUX, Dalie et KARMIS, Dimitrios (dirs.) *Ceci n'est pas une idée politique. Réflexion sur les approches en étude des idées politiques*, Québec, Presse de l'Université Laval, coll. Prisme, 2013, 421 p.
- GIROUX, Dalie, « Quelques éléments d'artisanat politique : accumulateurs de puissance, pygmées et nabots, jambes cassées par des mots, dieux égyptiens, culture électrique, objectivations autoritaires et autres matières critiques (une intervention peu pédagogique) », Jade BOURDAGES et Charles DESLANDES (coord.), *Cycle de conférences de philosophie politique*. Groupe de recherche sur les imaginaires politiques en Amérique Latine (GRIPAL), Université du Québec à Montréal, Montréal, 16 octobre 2014.
- GIROUX, Dalie, « Comment fabriquer un État en Amérique, ou: la Vierge, le Diable, le Boucher et Carcajou », dans Jade BOURDAGES et Charles DESLANDES

- (coord.), *Critiques de la souveraineté. Interpellation plébéienne, récit et violence*. Cahiers des imaginaires, vol. 8, n°12, mars 2015, pp. 67-88.
- GIROUX, Dalie, « Traité d'hantologie techno-républicaine », *Sociétés. Revue des sciences humaines et sociales*, n°128, 2015, pp. 19-29.
- GIROUX, Dalie, *Le Québec brûle en enfer. Essais politiques*, Saint-Joseph-du-lac, M Éditeur, coll. Mobilisations, 2017, 136 p.
- GOODE, David, *Playing with My Dog Katie. An Ethnomethodological Study of Dog-Human Interaction*, West Lafayette, Purdue University Press, 2007, 180 p.
- GOUABAULT, Emmanuel, « Pour une mythanalyse des relations anthropozoologiques. L'étude du phénomène dauphin », *Sociétés*, 2010, vol. 108, pp. 59-73.
- GUICHET, Jean-Luc (dir.), *Usages politiques de l'animalité*, Paris, L'Harmattan, 2008, 282 p.
- GUILBERT, Thierry, « Autorité et évidence discursives. Autovalidation dans les éditoriaux et chroniques du Point », *Mots. Les langages du politique*, n° 107, 2005, pp. 85-99.
- GUILLO, Dominique, *Des chiens et des humains*, Paris, Le Pommier, 2009, 319 p.
- GUILLO, Dominique, « Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales? », *Revue française de sociologie*, vol. 56, n°1, 2015, pp.135-163.
- GRAEBER, David, *Fragments of an anarchist anthropology*, Chicago, Prickly Paradigm Press, 2004, 105 p.
- GRONDIN, Jean, « Derrida et la question de l'animal », *Cités*, vol. 2, n° 30, 2007, pp. 31-39.
- GROUPE "DROITES", « Le nous à droite d'après un corpus d'éditoriaux de presse, 1973-1982 », *Mots. Les langages du politique*, n°10, mars 1985, pp. 147-165.
- HARAWAY, Donna, *Simians, Cyborgs and Women: The Reinvention of Nature*, New York/London, Routledge, 1991, 312 p.
- HARAWAY, Donna, *The Companion Species Manifesto : dogs, people, and significant otherness*, Chicago, The University of Chicaco Press, 2003, 112 p.
- HARAWAY, Donna, *When species meet*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008, 426 p.
- HARE, Brian et TOMASELLO, Michael, « Human-like social skills in dogs? », *Cognitive Sciences Vol.9 n° 9*, 2005.

- HERNANDEZ, Soazig, *Le monde du conte. Contribution à une sociologie de l'oralité*, Paris, L'Harmattan, 2006, 317 p.
- HOBBS, Thomas, *Léviathan. Matière, forme et puissance de l'État chrétien et civil*, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 2000 [1651], 1027 p.
- HOROWITZ, Alexandra, « Attention to attention in domestic dog (*Canis familiaris*) dyadic play », *Animal Cognition*, n° 1, 12, 2009.
- HOROWITZ, Alexandra, *Being a Dog: Following the Dog into a World of Smell*, New York, Scribner, 2016, 336 p.
- IAROSSE, Pauline, « Animalité et bestialité. Négation, souveraineté et modalité de la puissance », *Quel animal? Prétentaine*, hiver 2014, vol. 29-30, pp. 253-272.
- JACLIN, David, « Communication et animalité. Cartographie d'un commerce », thèse de doctorat en communication et en anthropologie, Montréal, Université de Montréal et Paris, Muséum national d'Histoire naturelle, 2013, 376 p.
- JACLIN, David, « Poached lives, traded forms: Engaging with animal trafficking », *Social Science Information/ Information sur les sciences sociales*, vol. 55, n° 55, septembre 2016, pp. 400-425.
- JACLIN, David, « L'écume des mondes. Anthropologie du vivant, phénoménologie humanimale et autres trafics épistémiques le long de la rivière Kinabatangan », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 40 n°3, 2016, pp. 187-215.
- JOHNSTON, Connie, « Entangled in Language The Linguistic Terrain of Human-Animal Relations », *Géographie Humanimale*. Carnet de géographes, 2013 n°5, [En ligne]. http://www.carnetsdegeographes.org/archives/sommaire_05.php
- KANTOROWICZ, Ernst, *Les Deux Corps du roi. Essai sur la théologie politique au Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1989, 638 p.
- KAUFMANN, Jean-Claude, *L'entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin, 2011 [1996], 128 p.
- KOHN, Eduardo, « How Dogs Dream: Amazonian Natures and the Politics of transspecies Engagement », *American Ethnologist*, vol.34, n° 1, 2007, pp. 3-24.
- KOHN, Eduardo, *How Forests Think. Toward an Anthropology beyond the Human*, Berkeley, University of California Press, 2013, 288 p.
- KRIEG-PLANQUE, Alice, « Construire et déconstruire l'autorité en discours. Le figement discursif et sa subversion », *Mots. Les langages du politique*, n° 107, mars 2015, pp. 115-131.

- LABOV, William, *Le parler ordinaire : La langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris, Éditions de Minuit, coll. Le Sens commun, 1993, 519 p.
- LAUGRAND, Frédéric, BONDAZ, Julien et CROS, Michèle (dirs), « Liaisons animales. Questions d'affects », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 39, n° 1-2, 2015, 344 p.
- LAUGRAND, Frédéric, BLANCHET, E.J. et RENAUD, M.P. (dirs). *Parlons bête! Du domestique au comestible*, Québec, Marquis, 2012, 199 p.
- LAUGRAND, Frédéric, MELANSON, Anthony et CHAREST, Catherine (dirs), *Questions bêtes au Québec*. CIERA, Québec, Presses de l'Université Laval, 2017.
- LAUGRAND, Frédéric, « Les messagers de l'invisible chez les Inuit du Nord canadien. Les petites bestioles (qupirruit) à l'âge des changements climatiques », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol.47, n° 2-3, 2017, pp. 135-147.
- LAURIER, Éric, MAZÉ, Ramia et LUNDIN, Johan, « Retour au parc », dans Véronique Servais (dir.), *La science [humaine] des chiens*, op. cit., pp. 37-73.
- LAW, John et LIEN, Marianne Elisabeth, « Animal architextures », dans Penelope HARVEY, Eleanor CASELLA, Gillian EVANS *et al.*, *Objects and Materials: a Routledge Companion*, Abingdon and New York, Routledge, 2013, pp. 329-337.
- LAW, John et LIEN, Marianne Elisabeth, « Slippery: Field notes in empirical ontology », *Social Studies of Science*, vol. 43, n°3, 2013, pp. 363-378.
- LEBRAS-CHOPARD, Armelle, *Le Zoo des philosophes. De la bestialisation à l'exclusion*, Paris, Plon/Pocket, 2002 [2000], 390 p.
- LESTEL, Dominique, *Les Origines animales de la culture*, Paris, Flammarion, 2009 [2001], 414 p.
- LESTEL, Dominique, « Penser les communautés hybrides », *Géographie Humanimal. Carnet de géographes*, 2013 n°5, [En ligne].
http://www.carnetsdegeographes.org/archives/sommaire_05.php
- LESTEL, Dominique, « Repenser le statut ontologique de l'animal », *Quel animal?* Prétontaine, hiver 2014, vol. 29-30, pp. 201-228.
- LLORED, Patrick, « Les deux corps sacrifiés de l'animal. Réflexions sur le concept de zoopolitique dans la philosophie de Jacques Derrida », *Philosophie*, vol. 4, n° 112, 2011, pp. 47-66.
- LLORED, Patrick, *Jacques Derrida, Politique et éthique de l'animalité*, Mons, Les Éditions Sils Maria, coll. Cinq concepts, n°2, 2012, 108 p.

- LLORED, Patrick, « Du droit des bêtes à la bêtise », *Chimères*, vol. 3, n° 81, 2013, pp. 121-130.
- LOCKE, John, *Traité du gouvernement civil*, Paris, Flammarion, 1984, 408 p.
- MACHIAVEL, Niccolò, *Le Prince*, Paris, Gallimard, coll. Folio Classique, 2007, 480 p.
- MAINGUENEAU, Dominique, *L'analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette, 1997 [1991], 268 p.
- MAINGUENEAU, Dominique, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, 272 p.
- MAINGUENEAU, Dominique, *Discours et analyse du discours. Introduction*, Paris, Armand Colin, coll. I.com, 2014, 216 p.
- MAIRET, Gérard, *Le Principe de souveraineté. Histoires et fondements du pouvoir moderne*, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 1997 [1996], 311 p.
- MAKAREMI, Chowra, « Zone d'attente pour personnes en instance. Une ethnographie de la détention frontalière en France », thèse de doctorat en anthropologie, Montréal, Université de Montréal, 2009, 485 p.
- MALLET, Marie-Louise (dir.), *L'animal autobiographique: Autour de Jacques Derrida*, Paris, Galilée, coll. La philosophie en effet, 1999, 563 p.
- MANCHEV, Boyan, « La liberté sauvage. Hypothèses pour une politique animale », *Le Portique*, n°23-24, 1^{er} et 2^e trimestre, 2009, [En ligne].
<https://leportique.revues.org>
- MARIN, Louis, *Le récit est un piège*, Paris, Éditions de Minuit, coll. Critique, 1978, 152 p.
- MARIN, Louis, « Pouvoir du récit et récit du pouvoir », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 25, janvier 1979, pp. 22-44.
- MARIN, Louis, *La parole mangée et autres essais théologico-politiques*, Montréal, Boréal, 1986, 254 p.
- MARIN, Louis, *Politique de la représentation*, Paris, Éditions Kimé, 2005, 364 p.
- MARTIN, Jean-Clet, « Deleuze et Derrida, ce n'est pas le même mouvement.... », *Chimères* 3/2013, n° 81, p. 45-54
- MARTIN, Jean-Clet, *Leçons sur Derrida - déconstruire la finitude*, Paris, Ellipses, 2015, 105 p.
- MARVIN, Garry et MCHUGH, Susan, *Routledge Handbook of Human-Animal Studies*, New York, Routledge, 2014, 332 p.

- MASSUMI, Brian, « Ceci n'est pas une morsure. Animalité et abstraction chez Deleuze et Guattari », *Philosophie*, n°112, Paris, Éditions de Minuit, janvier 2012, pp. 67-91.
- MASSUMI, Brian, *What Animals Teach Us about Politics*, Durham, Duke University Press, 2014, 152 p.
- MICHALON, Jérôme, « L'animal thérapeute. Socio anthropologie de l'émergence du soin par le contact animalier », thèse de doctorat en sociologie, Saint-Étienne, Université Jean Monnet, 2011, 479 p.
- MICHALON, Jérôme, « Fabriquer l'animal de compagnie. Ethnographie d'un refuge SPA », *Sociologie*, vol. 4, n°2, 2013, [En ligne].
<http://sociologie.revues.org/1877> [Site consulté le 06 mai 2016].
- MICHALON, Jérôme, *Panser avec les animaux. Sociologie du soin par le contact animalier*, Paris, Presses des Mines, 2014, 359 p.
- MICHAUD, Ginette, « Sur une note serpentine », *Lignes*, vol. 1, n° 28, pp. 108-145.
- MINGÉ, Jeannine Marie, « Mindful Autoethnography, Local Knowledges », dans Tony E. ADAMS, Carolyn ELLIS et Stacy HOLMAN JONES (dirs.), *Handbook of autoethnography*. Taylor and Francis, 2013, pp. 425-442.
- MIKLOSI, Adam, *Dog Behavior, Evolution and Cognition*, New York, Oxford University Press, 2015, 290 p.
- MONDÉMÉ, Chloé, « Formes d'interactions sociales entre hommes et chiens. Une approche praxéologique de la relation interspécifique », Lyon, École Normale Supérieure de Lyon 2013.
- MONDÉMÉ, Chloé, « Extension de la question de l'"ordre social" aux interactions hommes/animaux. Une approche ethnométhodologique », *L'Année sociologique*, vol. 66, n° 2, 2016, pp. 319-350.
- MONDÉMÉ, Chloé, « Comment parle-t-on aux animaux? Formes et effets pragmatiques de l'adresse aux animaux de compagnie », *Langage et société*, vol. 1, n°163, 2018, pp.77-99.
- MOONEY, Timothy et ZWAENEPOEL, Marina, « Des motivations naturalistes et humanistes de la déconstruction », *Les Temps Modernes*, vol. 3, n° 669-670, 2012, pp. 334-356.
- MORGAN, Mary et URBANIK, Julie, « A Tale of Tails: The Place of Dog Parks in the Urban Imaginary », *Geoforum*, vol. 44, 2013, pp. 292-302.

- MORISSET, Jean, *Les chiens s'entre-dévorent : Indiens, Blancs et Métis dans le Grand Nord canadien*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2009 (2^e éd.), 231 p.
- NAAS, Michael, « Autonomie, auto-immunité et stretch-limousine. Des " États voyous " de Derrida à la Cosmopolis de Don DeLillo », *Chimères*, vol. 3 n° 81, 2013, pp. 55-73.
- NAAS, Michael, « Une survivance bien entamée », *Rue Descartes*, vol. 3, n° 82, 2014, pp. 113-116.
- NAAS, Michael, « Au commencement, le souffle... La genèse de la déconstruction », *Les Temps Modernes*, vol. 3, n° 669-670, 2012, pp. 254-273.
- NAAS, Michael, « Derrida's Preoccupation with the Archive in *The Beast and the Sovereign* », *SubStance* (134), vol. 43, n° 2, 2014, pp. 20-36.
- NIETZSCHE, Friedrich, *La généalogie de la morale*, Paris, Gallimard, coll. Folio/Essais, 1983, 212 p.
- NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Éditions Flammarion, coll. GF, 2006, 480 p.
- OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre, *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-La-Neuve, Academia Bruylant, 2008, 365 p.
- ORWELL, Georges, *Animal Farm*, New York, Harcourt, Brace and company, 1946, 118 p.
- PASTOUREAU, Michel, *L'Ours: Histoire d'un roi déchu*, Paris, Seuil, 2007, 432 p.
- PATTON, Paul, « Language, Power, and the Training of Horses », dans Cary WOLFE, *Zoontologies: the question of animal*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003, pp. 83-100.
- PATTON, Paul, « Sovereignty Conditioned and Unconditioned », *SubStance* (134), vol. 43, n° 2, 2014, pp. 162-173.
- PERRAULT, Pierre, *De la parole aux actes*, Montréal, l'Hexagon, coll. Essais, 1985, 431 p.
- PERRAULT, Pierre, *Cinéaste de la parole. Entretiens avec Paul Warren*, Montréal, l'Hexagon, coll. Essais, 1996, 342 p.
- PIETTE, Albert, « Entre l'homme et le chien. Pour une ethnographie du fait socio-animal », *Socio-anthropologie*, n° 11, 1^{ère} sem. pp. 87-104.

- PIETTE, Albert, « Le chercheur idiot », dans Dalie GIROUX et Dimitrios KARMIS (dirs.), *Défaire/Refaire l'université. Essai de tout dire*, n° 6, 2015, pp. 353-413.
- PIETTE, Albert, « Anthropologie existentielle et phénoménographie: l'homme en tant qu'il existe », *Anthropologie et sociétés*, vol. 40, n° 3, 2016, pp. 85-102.
- PIETTE, Albert, *Separate humans. Anthropology, ontology, existence*, Milan, Mimesis international, 2016, 90 p.
- PIETTE, Albert, « Le caniche de l'anthropologue » dans Véronique SERVAIS (dir.), *La science [humaine] des chiens*, Lormont, Éditions Le Bord de l'eau, 2016, pp. 5-10.
- PIETTE, Albert, *Le volume d'humain. Esquisse d'une science de l'homme*, Lormont, Éditions du Bord de l'Eau, 2017, 326 p.
- PINSON, Gilles et SALA PALA, Valérie, « Peut-on vraiment se passer de l'entretien en sociologie de l'action publique? », *Revue française de science politique*, vol. 57, n° 5, 2007, pp. 555-597.
- PLATON, *La République*, Paris, Flammarion, 2002, 801 p.
- PLAUTE, Térence, « La Comédie des ânes », dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1971, pp. 59-106.
- PORCHER, Jocelyne, « Les animaux d'élevage sont-ils tuables ? », *Quel animal?* Prétentaine, hiver 2014, vol. 29-30, pp. 515-526.
- POTESTÀ, Andréa, « De l'inutile. Formes animales », *Le Portique*, n° 23-24, 1^{er} et 2^e trimestre, 2009, [En ligne]. <https://leportique.revues.org>
- RAMOND, Charles, « Éléments d'un lexique politique », *Cités*, vol. 2, n° 30, 2007, pp. 143-151.
- RAMOND, Charles, *Vocabulaire de Derrida*, Paris, Éditions Ellipses, 2016, (2^e éd.), 126 p.
- RANCIÈRE, Jacques, *La mésentente. Politique et philosophie*, Paris, Galilée, 2002 [1995], 187 p.
- RANCIÈRE, Jacques, *Aux bords du politique*, Paris, Gallimard, 2004 [1998], 261 p.
- RÉMY, Catherine, « Regarder ceux qui donnent la mort aux animaux. Réflexions autour d'un malaise ethnographique », *Quel animal?* Prétentaine, hiver 2014, vol. 29/30, pp. 499-509.
- RÉMY, Catherine, *La fin des bêtes: une ethnographie de la mise à mort des animaux*, Paris, Economica 2009, 216 p.

- ROBIN, Régine, « Récit de vie, discours social et parole vraie », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n° 10, avril-juin 1986, pp. 103-110.
- ROUÉ, Marie, « Une oie qui traverse les frontières. La bernache du Canada », *Les animaux de la discorde, Ethnologie française*, 2009, vol. 39, n°1, pp. 23-34.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Flammarion, 2012 [2008], 302 p.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Du contrat social*, Paris, Éditions du Seuil, 1977, 313 p.
- SAFARTI, Georges-Elia, « Pragmatique linguistique et normativité: Remarques sur les modalités discursives du sens commun », *Langages*, vol. 2, n°170, 2008, pp. 92-108.
- SARFATI, Georges-Elia, « Analyse du discours et sens commun: institutions de sens, communauté de sens, doxa, idéologie, dans Jacques GUILAUMON et Philippe SCHEPENS, *Matériaux philosophiques pour l'analyse du discours*, 2011, pp. 139-174.
- SERNA, Pierre, « Surveiller les animaux et contrôler les citoyens, ou comment policer les bêtes pour mieux hiérarchiser les humains entre 1789 et 1799... », *Annales historiques de la Révolution française*, vol. 377, juillet-septembre 2014, pp. 109-144.
- SERNA, Pierre, « Pour une histoire politique des animaux », *Groupe de recherche en histoire des sociabilités, Montréal*, Université du Québec à Montréal, vendredi le 5 février 2016.
- SERPELL, James (dir.), *The Domestic Dog: Its Evolution, Behavior and Interactions with People*, New York, Cambridge University Press, 2016, 430 p.
- SERVAIS, Véronique, « The Report and the Command. The Case for a Relational Perspective in the Study of Human and Animal Communication » *Intellectica*, vol. 46-47, n° 2-3, 2007, pp. 85-104.
- SERVAIS, Véronique (dir.), *La science [humaine] des chiens*, Lormont, Éditions Le Bord de l'eau, 2016, 304 p.
- SCHMITT, Carl, *Théologie politique*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines, 1988, 182 p.
- SCHMITT, Carl, *La notion de politique. Théorie du partisan*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 1992, 323 p.
- SOPHOCLE, *Antigone*, Paris, Éditions de Minuit, 79 p.

- TAUSSIG, Michael, *Shamanism, Colonialism and the Wild Man: A study in Terror and Healing*, Chicago, Chicago University Press, 1987, 538 p.
- THOMAS, Louis-Vincent, « L'homme et le rat. Vers une anthropologie de l'animal », *Quel animal?* Prétontaine, hiver 2014, vol. 29-30, pp. 121-140.
- TODOROV, Tzvetan. *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique*, Paris, Édition du Seuil, 1981, 315 p.
- TOMASELLO, Michael, « Les aspects pragmatiques de la communication chez les primates », *Psychologie française*, n° 49, 2004, pp. 209-218.
- TREMBLAY, Rémy, *Floribec: espace et communauté*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa/ University of Ottawa Press, 2006, 168 p.
- VARIKAS, Eleni, « Naturalisation de la domination et pouvoir légitime dans la théorie politique classique », dans D. GARDEY et I. LÖWY I. (ed.), *L'Invention du naturel*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2000, pp. 89-108.
- VICART, Marion, « Où est le chien? à la découverte de la phénoménographie équitable », *Les relations anthropozoologiques ou l'animal conjugué au présent des sciences sociales*. Sociétés, vol. 108, 2010, pp. 89-98.
- VICART, Marion, *Des chiens auprès des hommes. Quand l'anthropologue observe aussi l'animal*, Paris, Éditions Pétra, 2014, 354 p.
- VIVEIROS DE CASTRO, Eduardo et DANOWSKI, Deborah, « L'arrêt de monde », dans *De l'univers clos au monde infini*, dans Emilie HACHE (dir.), Paris, Éditions Dehors, 2014, pp. 221-339.
- VON UEXKÜLL, Jacob, *Mondes animaux et mondes humains, suivi de Théorie de la signification*, Paris, Denoël, 2004 [1965], 168 p.
- WOLFE, Cary, *Zoontologies: the question of animal*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003, 203 p.
- WOLFE, Cary, *Before the Law: Humans and Other Animals in a Biopolitical Frame*, Chicago and London, University of Chicago Press, 2013, p. 143.
- ZARKA, Yves Charles, « Le souverain vorace et vociférant », *Cités*, vol. 2, n° 30, 2007, pp. 3-8.
- ZUCKER, Arnaud, « Sur les fables ésopiques: morale de la fable et morale du récit », *Anthropozoologica*, vol. 36, pp. 37-50.
- ZUMTHOR, Paul, « Oralité », *Intermédialités: histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques*, n°12, automne 2008, pp. 169-202.

CORPUS

Introduction

LE DEVOIR, « Êtes-vous un mouton? », *Le Devoir* (Montréal), 7 novembre 2013, p. A1.

Chapitre 2

AGENCE QMI, « Tensions à la frontière entre pro et anti-immigration à Saint-Bernard-de-Lacolle », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 1^{er} juillet 2017.

BEAUGRAND, Honoré, « Le Loup-Garou », *La Chasse-Galerie. Légendes canadiennes*, Montréal, 1900, pp. 37-56.

BÉCARD, Charles, *Codex du Nord Américain. Québec 1701. Les raretés des Indes: codex canadiensis*, Média-Teq et Parti-Pris, 1981, 128 p.

BOBET, Jacques (Producteur) et PERRAULT, Perrault (Réalisateur), *La bête lumineuse* [Film], Canada, Office national du film du Canada, 1982, 2h07 mins., [En ligne]. https://www.onf.ca/film/bete_lumineuse/

BOMBARDIER, Denise, « Impossible ? », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 23 octobre, p. 31.

BROOKE, Leslie L., *Les trois petits cochons*, Paris, Circonflexe, 1992 [1950], 31 p.

CAMPANA, Aurélie, « L'émergence d'un djihadisme local », *La Presse* (Montréal), 22 octobre 2014, p. A21.

DUBUC, Alain, « Vous sentez-vous menacés? », *La Presse* (Montréal), 24 octobre 2014.

LANDIS, John (réalisateur), *Le loup-garou de Londres (An American Werewolf in London)* [Film], Royaume-Unis/États-Unis, 1981, 1h37 mins.

LE GRAND MÉCHANT LIBRE DU LOUP, Paris, Bayard Jeunesse, 2003, 120 p.

MYLES, Brian, « La meute des désœuvrés », *Le Devoir* (Montréal), 25 octobre 2014, p. A8.

- PERRAULT, Pierre, *La bête lumineuse*, Montréal, Nouvelle optique, 1982, 251 p.
- PERRAULT, Charles, « Le Petit Chaperon rouge », *Contes de ma mère l'Oye*, Paris, Gallimard, 2007, pp. 43-46.
- PERRO, Bryan, « Le loup-garou du Québec », *Créatures fantastiques* [Documentaire], Canada, Radio-Canada, 2011, 1h32 mins., [DVD].
- RIOUX, Christian, « La fin de la naïveté? », *Le Devoir* (Montréal), 24 octobre 2014, p. A3.
- ROCHFORT, Alain et BOISCLAIR, Valérie, « Après les affrontements à Québec, *La Meute* marche dans le silence », *Radio-Canada* (Montréal), 20 août 2017.

Chapitre 3

- TÉLÉVISION QUATRE SAISONS, *Caméra 93*, [En ligne].
http://prettykitsch.com/blog/?page_id=16042. [Consulté en novembre 2016].

Chapitre 4

- AGENCE QMI, « Caroline du Nord: tuée par son pitbull décrit comme "bon avec les enfants" », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 12 février.
- AGENCE QMI, « Un homme attaqué par un pitbull à Hull », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 1 mars 2016.
- AGENCE QMI, « Une fillette de 8 ans sauvagement agressée par un pitbull », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 19 mai 2016.
- AGENCE QMI, « Inquiétudes après la mort d'un pitbull dévoré par des chiens de la même race », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 7 juin 2016.
- BEAUDOIN, Danielle, « Que font les villes pour combattre les chiens dangereux? », *Radio-Canada* (Montréal), 10 juin 2016, [En ligne]. <http://ici.radio-canada.ca/nouvelles/societe/2016/06/10/002-reglements-existants-chiens-dangereux-pibulls-villes.shtml>
- BOISVERT, Yves, « Bannir les pitbulls », *La Presse* (Montréal), 13 mai 2016.
- BOMBARDIER, Denise, « Les fundamentalistes canins », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 21 juin 2016, p. 34.

- BOUTIN, Richard, « Un jeune qui a remporté son pari », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 25 février 2016, p. 92.
- CLICHE, Jean-François, « Pitbulls: un débat parti sur de bien mauvaises bases », *Le Soleil* (Québec), 13 juin 2016.
- COMITÉ DE TRAVAIL SUR L'ENCADREMENT DES CHIENS DANGEREUX, *Rapport final*, Ministère de la Sécurité Publique du Québec, Québec, 29 août 2016, 45 p., [En ligne]. <https://www.securitepublique.gouv.qc.ca/fileadmin/Documents/ministere/rapports/rapport-comite-chiens-dangereux.pdf> [Consulté le 8 novembre 2018]
- DE L'ÉGLISE, Justine, « Où est le cadavre du chien qui a tué Christiane Vadnais? », *Vice* (Montréal), [En ligne]. https://www.vice.com/fr_ca/article/xydvak/ou-est-le-cadavre-du-chien-qui-a-tue-christiane-vadnais [Article consulté le 4 février 2019].
- DELVAUX, Martine, « Croisé pitbull misogyne », *À Babords. Revue sociale et politique*, n° 53, février-mars 2014, [En ligne]. <https://www.ababord.org/Croise-pitbull-misogyne> [Page consultée le 17 octobre 2016].
- DUCHÂINE, Hugo, « Le chien qui a tué une femme était peut-être un boxer », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 30 juillet 2016, p. 7.
- DUMONT, Mario, « Pitbulls: une réaction insuffisante », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 10 juin 2016, p. 12.
- DUROCHER, Sophie, « L'avocate de Ghomeshi doit être un pitbull », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 4 février 2016.
- FACAL, Joseph, « L'érotisme du pitbull », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 26 mai 2016, p. 8.
- GAÏOR, Camille, « Le règlement sur les pitbulls à Montréal est suspendu », *TVA Nouvelles* (Montréal), 3 octobre 2016.
- GALIPEAU, Céline (animatrice), « Une femme attaquée mortellement par un pitbull à Montréal », *Radio-Canada* (Montréal), 9 juin 2016.
- LABEAUME, Régis, « Chiens dangereux interdits », *Facebook*, 16 juin 2016, [En ligne]. <https://www.facebook.com/RegisLabeaume.pageofficielle/videos/531281203743358/> [Lien vidéo consulté le 14 novembre 2016].
- LAGACÉ, Patrick, « L'humain avant le chien », *La Presse* (Montréal), 2 juin 2016.
- LAGACÉ, Patrick, « Les humains avant les chiens », *La Presse* (Montréal), 10 juin 2016.
- LAGACÉ, Patrick, « Les humains avant les chiens », *La Presse* (Montréal), 14 juin 2016.

- LAPORTE, Stéphane, « Avoir un chien », *La Presse* (Montréal), 11 juin 2016, p. A16.
- LAROUCHE, Vincent, « Femme attaquée par un pitbull: "Ce n'est pas un animal, c'est un monstre" », *La Presse* (Montréal), 10 juin 2016.
- LE DEVOIR, « Québec renonce à interdire les pitbulls », *Le Devoir* (Montréal), 6 juin 2018.
- MALBOEUF, Marie-Claude et TREMBLAY, Martin, « Défigurés par des chiens », *La Presse* (Montréal), 7 mai 2016.
- MALBOEUF, Marie-Claude, « Mauvais maîtres », *La Presse* (Montréal), 7 mai 2016.
- MALBOEUF, Marie-Claude, « Des pitbulls, comme des armes à feu », *La Presse* (Montréal), 7 mai 2016.
- MALBOEUF, Marie-Claude, « Pitbull terrier ou pitbull terreur? », *La Presse* (Montréal), 8 mai 2016.
- MALBOEUF, Marie-Claude, « Le pitbull, chien incompris? », *La Presse* (Montréal), 8 mai 2016.
- MALBOEUF, Marie-Claude, « Qui dit vrai? », *La Presse* (Montréal), 8 mai 2016.
- MALBOEUF, Marie-Claude, « Chiens mordeurs: le coroner recommande la création d'un registre national », *La Presse* (Montréal), 3 octobre 2017.
- MARTINEAU, Richard, « Une claque en pleine face » *Le Journal de Montréal* (Montréal), 11 avril 2016, p. 6.
- MODAELLI, Sergio, « Pit Bull ataca Chow-chow em Colider », *Youtube*, [En ligne]. <https://www.youtube.com/watch?v=R0ZxliBUvzA> [consulté le 3 novembre 2016].
- NARDI, Christopher, « Défigurée par un pitbull, elle ne veut pas bannir ces chiens », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 17 juin 2016, p. 14.
- OUATIK, Bouchra, « 10 mythes sur les pitbulls », *Radio-Canada* (Montréal), 10 septembre 2016.
- SAMSON, Jacques, « Un pitbull édenté », *Le Journal de Montréal* (Montréal), 16 avril 2016, p. 54.
- SANSFAÇON, Jean-Robert, « Pitbulls – Raciste, eh oui! », *Le Devoir* (Montréal), 16 juin 2016, p. A8.
- SANSFAÇON, Jean-Robert, « Chiens dangereux – Prévenir le pire », *Le Devoir* (Montréal), 9 août 2016, p. A6.

TEISCEIRA-LESSARD, Philippe, « Une femme tuée: "Le pitbull était en train de dévorer sa jambe" », *La Presse* (Montréal), 8 juin 2016.

WALLACE, Patsy, « Cut the mic! », *Youtube*, 4 juin 2017, [En ligne].
<https://www.youtube.com/watch?v=NU6Rx7AVIMM> [Vidéo consulté le 16 novembre 2016].